



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNE'E M. DCC. XXVII.  
AVRIL.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du  
Quay des Augustins, du côté du  
Pont S. Michel, à la Renommée & à  
la Prudence.

---

M. DCC. XXVII.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AP

20

J86

Opt. - Jan.

1727



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

3  
AVRIL M. DCC. XXVII.

MEMOIRE EN FORME DE  
*Manifeste, pour S. A. S. Elisabeth-  
Charlotte de l'Esperance, Baronne du  
saint Empire, Douairiere de feu S. A.  
S. Leopold-Eberhard, Duc de wir-  
temberg-Montbelliard, Prince Souve-  
rain du saint Empire, & L. A. S.  
les Princes & Princesses leurs enfans.  
CONTRE S. A. S. Eberhard-Louis  
Duc regnant de wirtemberg-Stougar,  
aussi Prince Souverain du S. Empire.  
ET George-Leopold, Comte de Sponeck.*  
in-fol. pp. 83.

LA succession du dernier Duc de  
Montbelliard mort le 25 Mars  
F 3 iii

423815

1723. fait le sujet de ce Procès important, dont il y a eu des incidens portés au Parlement de Besançon & au Conseil du Roi, & dont le fond sera jugé au Conseil Aulique. La Baronne de l'Esperance se disant seule femme legitime du dernier Duc de Montbelliard, prétend que ses enfans doivent avoir en qualité d'heritiers de leur pere la Principauté de Montbelliard, & les biens qui lui appartennoient tant en Franche Comté, qu'en Alsace. Le Comte de Sponeck prétend avoir seul les mêmes biens en qualité de fils legitime du dernier Duc de Montbelliard. Le Duc regnant de Wirtemberg-Stougard croit devoir exclure le Comte de Sponeck & les enfans de la Baronne de l'Esperance comme illegitimes, & profiter de ces biens en vertu d'un traité qu'il a fait avec le dernier Duc de Montbelliard le 18 May 1715. Nous allons donner dans ce Journal un précis des moyens proposés par M. Capon



pour la Baronne de l'Esperance, nous rendrons compte dans d'autres Journaux des Memoires du Comte de Sponeck, & de ceux du Duc de Wirtemberg-Stougard.

Le Comte de Sponeck prétend que sa mere Anne-Sabine de Hedwiger, depuis Comtesse de Sponeck, a épousé en 1695. le dernier Duc de Montbelliard, & que le mariage a été célébré par un Ministre de l'Eglise de Reiwitz qui dépend de celle de Skoki dans la grande Pologne; il rapporte un acte de celebration de ce mariage signé par Christophle Koch, Pasteur des Eglises unies de Reiwitz & Skoki, & legalisé par les Magistrats de Skoki.

On soutient de la part de la Baronne de l'Esperance, que l'extrait de la celebration du mariage dont il s'agit, est falsifié; que celui qui est conforme à l'original, délivré au Duc de Wirtemberg-Stougard est une piece qui ne peut rien prouver en faveur du Comte de Sponeck,

& qui est d'ailleurs rempli de fautes énonciations, & que quand il y auroit eu un mariage ainsi célébré en 1695 entre le dernier Duc de Montbelliard & Anne-Sabine Hedwiger, ce mariage seroit absolument nul.

Pour établir la premiere de ces propositions, on remarque que dans l'extrait produit par le Comte de Sponeck, il n'est point dit, comme dans celui qui a été délivré au Duc de Wirtemberg-Stougard, que les deux personnes mariées par le Ministre de Reiwitz, étoient venues à cheval du Duché de Teschen en Silésie, parce qu'il ne leur auroit point été permis de s'y marier, sans abandonner leur religion; que l'Époux servoit alors dans les Troupes de l'Électeur de Saxe, & que l'épouse étoit sous la tutelle de sa mere qui étoit veuve. Le Comte de Sponeck a, dit-on, fait supprimer ces énonciations dans l'extrait, parce qu'elles ne pouvoient convenir,



ni à Anne Sabine Hedwiger, ni au Duc de Montbelliard ; ils demeureroient l'un & l'autre à Oëls en Silésie, où Anne-Sabine Hedwiger étoit au service de la Duchesse d'Oëls. Les Parties auroient pu se marier en Silésie, sans craindre d'être obligés de changer de religion ; le feu Duc de Montbelliard n'a jamais servi que l'Empereur, commandant un Régiment d'Infanterie en Hongrie.

Dans l'extrait produit par le Comte de Sponeck, les noms des deux Epoux sont écrits tout au long, dans celui qui a été délivré au Duc de Wirtemberg-Stougard, il n'y a au lieu de nom que des lettres initiales. Elles peuvent à la vérité convenir au nom & aux qualitez des Parties, mais on pouroit encore les appliquer à un grand nombre d'autres personnes, avec d'autant plus de raison, que les autres circonstances expliquées dans l'acte ne peuvent convenir au dernier Duc de Mont-

belliard. D'ailleurs le corps de l'acte est écrit en Latin, & ces lettres initiales ne peuvent désigner le nom de l'époux & de l'épouse prétendus, qu'en langue Allemande. Si un pareil acte étoit une preuve de la célébration d'un mariage, on seroit bien-tôt maître de se donner tel mari ou telle femme qu'on jugeroit à-propos, même plusieurs à la fois, par la facilité qu'il y auroit de désigner plusieurs personnes par les mêmes lettres initiales, sur-tout quand le Registre n'est signé, ni par les Parties, ni par les témoins, comme celui dont il s'agit.

On ajoute que l'inspection de l'écopie figurée du Registre, fait voir la fausseté de l'acte de célébration dont il s'agit, parce qu'il est daté du premier Juin 1695, & qu'il se trouve au bas d'une feuille, après des mariages célébrés au mois de Juillet & de Novembre. Le corps de cet acte de célébration est écrit en Latin, les autres sont tous écrits en Alle-

mand. On conclut de ces observations, que cet acte n'est qu'un jeu d'amans, ou un effet de l'artifice d'Anne-Sabine Hedwiger, qui crut qu'elle pourroit toujours tirer avantage d'un acte de celebration, quel qu'il pût être, & dont elle se servit en 1714, pour exiger du feu Duc de Montbelliard qui vouloit se débarrasser d'elle, la permission à son Consistoire d'expedier une Sentence de divorce, comme s'il y avoit eu un véritable mariage entr'eux.

Quand le mariage auroit été véritablement célébré à Reiwitz, dit le Defenseur de la Baronne de l'Esperance, il seroit absolument nul. Car en 1695 le dernier Duc de Montbelliard étoit sous la puissance de George, Duc de Wirtemberg Montbelliard son pere & son Souverain. Or suivant les principes du Droit Romain, les mariages des enfans de famille sans consentement de leur pere, sont nuls. Les loix Ro-

maines sont exactement suivies sur ce sujet par les Luthériens, qui soutiennent que Dieu ne veut point unir ceux qui meprisent son commandement d'honorer leur pere & leur mere, ne consultant que leur incontinence & leur cupidité. Pour établir dans le manifeste que telle est la doctrine des Luthériens, l'Auteur cite plusieurs passages de Luther, de Theodore de Beze, de Bezoldus dans ses conseils de Tubinge, de Carpzovius, d'un grand nombre d'autres Auteurs Jurisconsultes ou Théologiens attachés à la Doctrine Luthérienne.

En second lieu, tous les Auteurs Luthériens conviennent que les mariages clandestins sont nuls. Or quand le mariage d'Anne - Sabine Hedwiger & du dernier Duc de Montbelliard, seroit véritable, il porteroit avec lui toutes les marques de clandestinité. Il a été célébré sans publication des Bans, quoique cette publication soit en usage chez les



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

3  
POUR  
L'ANNE'E M. DCC. XXVII.  
AVRIL.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du  
Quay des Augustins, du côté du  
Pont S. Michel, à la Renommée & à  
la Prudence.

---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

624 *Journal des Sçavans,*  
telle de l'Empire, & élevant ses freres  
à la même dignité, se seroit-il borné  
dans les Lettres Patentes à lui don-  
ner son nom de famille, sans parler  
de son mariage avec un Prince de  
l'Empire?

Si le Comte de Sponeck avoit été  
fils legitime du dernier Duc de  
Montbelliard, sa mere auroit-elle  
souffert qu'il servît ce Prince en qua-  
lité de Page, ensuite comme Gen-  
tilhomme, & qu'il fût marié com-  
me simple particulier sous le nom  
de Comte de Sponeck. Dans le  
traité de Wildbade, par lequel le  
Duc de Montbelliard assuroit la suc-  
cession au Duc de Wirtemberg-  
Stougard, & qui a été fait en 1715  
à la sollicitation d'un oncle du Com-  
te de Sponeck, il est dit que le Duc  
de Montbelliard n'avoit point con-  
tracté jusqu'alors de mariage legi-  
time, & que les enfans qu'il avoit  
ne pouvant rien esperer à sa succes-  
sion, il soubaitoit de leur assurer  
2000 florins de revenu. Ce traité

Est ratifié par le Comte de Sponneck  
et par sa mere ; c'est une reconnois-  
sance formelle de la part de l'un &  
de l'autre, que le Comte de Spo-  
neck n'étoit point enfant legitime  
du Duc de Montbelliard.

On va même de la part de la Ba-  
ronne de l'Esperance jusqu'à con-  
senter au Comte de Sponneck sa qua-  
lité de fils naturel du Duc de Mont-  
belliard & de la Comtesse de Spo-  
neck ; on se fonde sur ce que le  
Comte de Sponneck ne rapporte point  
d'Extrait baptistaire, mais un sim-  
ple certificat délivré en 1722 par un  
particulier, qui dit que le 12 De-  
cembre 1697, il avoit baptisé en  
qualité de Diacre de Frestenberg ;  
un enfant mâle nommé George-  
Leopold, que son pere étoit le Duc  
de Wirtemberg-Montbelliard & sa  
mere Anne-Sabine Hedwiger. Mais  
quelle foi peut-on ajouter à un pa-  
reil certificat, quand on voit qu'il  
ne se trouve aucun vestige de co-  
llet, dans les Registres de baptême

626 *Journal des sçavans*  
de Feftemberg qui font d'ailleurs en  
bonne forme?

De ces moyens par lesquels on  
attaque le mariage de la Comtesse  
de Sponeck ; l'Auteur du mani-  
feste passe à la réponse aux objections  
que l'on fait à la Baronne de l'Es-  
perance sur le mariage qu'elle a con-  
tracté avec le Duc de Montbel-  
liard le 15 Aoust 1718 ; on lui op-  
pose que ce mariage est nul. 1<sup>o</sup>.  
Parce que la Comtesse de Sponeck,  
femme legitime du Duc de Mont-  
belliard etoit encore vivante. 2<sup>o</sup>.  
Parce qu'il y avoit entre le Duc de  
Montbelliard & sa nouvelle épouse  
une affinité qui rendoit le mariage  
nul, attendu que le Duc de Mont-  
belliard avoit eu des enfans d'Hen-  
riette Hedwige, Baronne de l'Es-  
perance, sœur de sa nouvelle épouse.

La Baronne de l'Esperance ayant  
repondu au premier de ces moyens  
dans la premiere proposition, sou-  
tient dans la seconde proposition que  
l'empêchement d'affinité qui se for-  
me



me par un mauvais commerce, n'est que de droit positif, & que suivant la doctrine des Protestans, le Prince de Montbelliard a eu droit de s'en dispenser lui-même, en épousant la sœur de la femme qu'il avoit auparavant entretenue.

Pour prouver que l'empêchement du mariage au premier degré, même formé par un mariage legitime, n'est que de droit positif, & qu'on peut par consequent en être dispensé ; l'Auteur du manifeste donne un précis des moyens que proposèrent les Défenseurs de Catherine d'Aragon, contre Henry VIII, Roi d'Angleterre.

Jacob a eu deux sœurs pour femmes en même tems, par la loi du Deuteronomie on étoit obligé d'épouser la veuve de son frere qui n'avoit point eu d'enfans. Les Empereurs Constantins & Constans, qui avoient défendu par une loi qui est inserée dans le code Theodosien, d'épouser la sœur d'une premiere femme ;

avoient que ces mariages avoient été permis ; la loi des Visigots, qui défend d'épouser la veuve de son frere, ou la sœur de sa femme, autorise ces mariages, pourvû qu'on en ait obtenu la permission du Roi. Les Conciles d'Elvire, d'Agde, d'Epaone & d'Orleans, en les défendant, ont déclaré expressement qu'ils ne prétendoient point par cette loi donner atteinte à des mariages celebrés auparavant. Saint Gregoire & Innocent III ont permis aux Habitans de la Livonie, qui avoient épousé les sœurs de leurs premieres femmes, de continuer de vivre maritalement avec elles. Tous les Docteurs Catholiques sont d'avis que l'Eglise peut dispenser de cet empêchement.

Les Protestans sont aussi persuadés que cet empêchement n'est que de droit positif, & que l'on peut en être valablement dispensé. C'est sur ce principe que Luther & Melancthon ayant été consultez sur le di-

Force d'Henri VIII & de Catherine de d'Arragon, furent d'avis que le Roy d'Angleterre n'étoit point en droit de répudier son épouse. Bucer, Carpsovius & un grand nombre d'autres Jurisconsultes Luthérens, prouvent que ceux de la confession d'Ausbourg ne se sont point éloignés sur ce sujet du sentiment de Luther & de Melancthon.

L'Auteur du manifeste rapporte ensuite plusieurs exemples de dispenses accordées par les Papes non seulement à des Princes, mais encore à des particuliers, pour épouser les veuves de leurs frères, ou les sœurs de leur première femme. Par rapport à ceux qui sont professants de la religion Protestante, ce sont les Souverains qui accordent ces sortes de dispenses. Le Roy Louis XIII en donna une à un Lieutenant de Robe-courte de la Ville d'Issoudun. En 1699, Auguste Duc de Holstein épousa Sidoine fille du Comte d'Oldembourg-

d'Helmenhorst, sœur de Claire sa première femme. Albert Cerneft Prince d'Oëttingen, épousa en 1632 Eberardine de Wirtemberg, sœur de Christine Frederique sa première femme. Il est dit en termes exprès dans le Traité de Passau de 1552, confirmé par le Traité de Westphalie, que le Souverain exerce la juridiction Ecclesiastique dans ses Etats, & qu'il n'a point de Supérieur à cet égard, d'où Miler Conseiller d'Etats de la Maison de Wirtemberg, Aristmœus & plusieurs autres Jurisconsultes Protestans concluënt, que le Prince a le droit de se dispenser lui-même dans le cas où il contracte un mariage dans un degré prohibé, mais dont on peut obtenir la dispense.

L'effet de la dispense que le Duc de Wirtemberg s'est donnée à lui-même, a été de rendre legitime non-seulement les enfans nez depuis ce mariage, mais encore de legitimer ceux qui étoient nez de lui & de la

me, même aux Royaumes,  
ceux qui sont nez legitimes,  
et Iterus le prouve pour l'Al-  
le, dans son Traité des Fiefs  
Empire, par les décisions de la  
Sacre Imperiale, & par l'auto-  
de plusieurs Jurisconsultes, tant  
d'Allemagne que des autres pays.  
Le III Roy d'Ecosse n'étoit  
legitime que par le mariage  
de Robert II avec Elisabeth Mora-  
voit été sa concubine.

Duc de Wirtemberg-Stou-  
tient que quand même on  
seroit la validité du mariage  
il s'agit, les enfans de la Ba-  
de l'Esperance ne pourroient  
avoir leur part de l'héritage de l'Es-



conditions n'empêche point que le mariage ne soit legitime & indissoluble, que les femmes de quelque condition qu'elles soient, jouissent des honneurs & des prérogatives de la dignité de leur mari, & que les enfans nez de ces mariages succèdent à leur pere, même pour les Principautez.

Miler, Auteur qui ne peut être suspect au Duc de Wirtemberg, Itterus, Carpzovius, & un grand nombre d'autres Jurisconsultes Allemands, décident que cette regle du droit commun est suivie pour les Principautez d'Allemagne. Ces Auteurs rapportent là-dessus des exemples de plusieurs Princes Souverains de l'Empire qui ont épousé de simples demoiselles, dont les femmes ont joui de tous les honneurs attachez à la dignité de leurs maris, & dont les enfans ont succédé aux Etats de leurs peres. On en rapporte plusieurs Arrêts rendus au Conseil Aulique, entre lesquels il y

de deux des années 1715 & 1717 ; le premier en faveur d'Esther-Madeleine de Willeben , de Jean-Charles, Prince Palatin de Birkenfeld & de ses enfans ; le second entre les Princes de Nassau-Siegen.

La seule exception que les Docteurs Allemans ayent apportée à cette maxime, est celle du cas où le mariage a été célébré du côté gauche, *ad morgonaticam*. Car en ce cas les enfans, quoique nez légitimes, ne sont point habiles à succéder à leur pere ; mais le Duc de Montberrard n'a point épousé la Baronne de l'Esperance de la main gauche ; le mariage a été célébré purement & simplement.

Mais les pactes ou conventions faites entre les Princes de la Maison de Wirtemberg annullent ce mariage. Il est vrai, répond le défenseur de la Baronne de l'Esperance , qu'en 1617 les Princes de la Maison de Wirtemberg qui étoient au nombre de cinq, convinrent entr'eux qu'ils

ne pourroient se marier sans le consentement des uns des autres, principalement de leur frere aîné, surtout avec une personne qui ne seroit point de leur condition de Prince. Mais cette convention qui ne regardoit que les cinq freres de la Maison de Wirtemberg, ne doit point s'étendre à leur posterité; ce n'étoit même qu'un conseil que ces Princes se donnoient à eux-mêmes, puisqu'ils déclarent simplement dans leur traité, que cette convention est loüable, convenable & juste. Ce seroit même une grande question de sçavoir, si ces Princes auroient pû s'imposer à eux-mêmes la loi de ne se pouvoir marier valablement à une personne d'une condition inegale, sans le consentement l'un de l'autre; car tous les mariages doivent être libres, & toute stipulation contraire à cette liberté est également contraire aux bonnes mœurs, & par conséquent absolument nulle.

A l'égard du Traité de Wildba  
de

lequel on a fait promettre au  
Duc de Montbelliard de ne  
point marier pendant la vie de la  
Baronne de l'Esperance, c'est une  
contraction des plus contraires aux  
bonnes mœurs, non-seulement par-  
ce qu'elle gênoit la liberté naturelle,  
par rapport au mariage, mais enco-  
re parce qu'elle tendoit à obliger le  
Duc de Montbelliard, de continuer  
à voir la Baronne de l'Esperance  
sa concubine, & à l'exclure du  
droit qu'il avoit de faire cesser les  
scandales de sa conscience en l'épou-

Ce manifeste est suivi de plusieurs  
autres qui servent de preuves des  
faits expliqués dans le  
reste de l'ouvrage.



**L'IMITATION DE JESUS-CHRIST**  
*mise en Cantiques spirituels sur les  
 plus beaux airs des meilleurs Auteurs,  
 tant anciens que modernes, notez pour  
 en faciliter le chant, par M. l'Abbé  
 Pellegrin. A Paris, chez Nicolas  
 Le Clerc, rue de la vieille Bou-  
 clerie, à Saint Lambert. 1727.  
 Vol. in-8°. pp. 491.*

**T** Homas Mæller Benedictin, &  
 mis en vers Latins l'Imitation  
 de Jesus-Christ, & le fameux Cor-  
 neille en vers François. Mais per-  
 sonne jusqu'ici ne s'étoit avisé de la  
 mettre en cantiques, ou plutôt en  
 chansons, & sur des airs de Vaude-  
 villes. Ce dessein, comme le re-  
 marque l'Approbateur, étoit reser-  
 vé à M. l'Abbé Pelegrin, qui après  
 avoir donné l'Ancien & le Nouveau  
 Testament en vers notez, a traduit  
 de-même l'Imitation. Il a cru sans  
 doute que des airs chantez, les uns  
 sur des airs d'Opera, les autres, sur

des Vaudevilles, laisseroient aux maximes & aux expressions de l'Imitation de Jesus-Christ toute leur gravité, & toute leur onction; c'est aux Lecteurs à décider s'il y a réussi.

Pour ce qui est de la poésie, on en pourra juger par cet exemple tiré du quatrième livre, chap. premier.

*Le Chrétien parle ainsi à J. Christ.*

J E mers à peine un peu de temps,  
Pour mériter votre présente,  
A faire l'Arche d'Alliance,  
Noé même employa cent ans;  
Il étoit juste & moi coupable,  
Et cependant que nos soins soient divers,  
Innocent à nos yeux, il sauve l'univers.  
Hélas ! Triste pecheur, de quoi suis-je capable ?

Pour renfermer vos saintes loix,  
On cherche un bois incorruptible,  
Moïse en fait l'Arche terrible,  
Un or pur en couvre le bois;  
Moi, dans un cœur plein de souillure  
J'ose placer, non les loix, mais l'Auteur à

638 *Journal des Sçavans,*

Pour vous bien recevoir divin Législateur,  
Hélas ! Puis-je jamais avoir l'ame assez pure ?

On peut sur cet exemple juger  
des vers de l'Auteur, lesquels, se-  
lon le calcul de M. l'Abbé Richard  
qui en est l'Approbateur, & qui les  
a comptés exactement, montent à  
cinq cens mille.



**LETTRE DE DOM PIERRE LE**  
*Richoux de Norlas à un de ses Con-*  
*freres, sur la Bibliothèque historique*  
*& critique des Auteurs de la Con-*  
*gregation de Saint Maur, composée*  
*par Dom Philippe le Cerf de la Vie-*  
*ville, Religieux de la même Congre-*  
*gation. A Orleans, chés François*  
*Rouzeau, Imprimeur du Roy &*  
*de la Ville 1727. brochure in-12.*

**D**Om Pierre le Richoux de  
 Norlas persuadé que l'ouvrage  
 de Dom le Cerf de la Vieville sur  
 les Auteurs de la Congregation de  
 Saint Maur, ne contente point ses  
 Confreres, a entrepris d'en faire une  
 critique qu'il paroît avoir dessein de  
 donner au public par des Lettres  
 séparées. Voici quelques traits de la  
 premiere de ses Lettres.

Aux pages 19 & 20 Dom le Cerf  
 met M. Toinard au nombre de ceux  
 qui ont entrepris de réfuter le systé-  
 me du P. Lamy de l'Oratoire sur le



650 *Journal des Sçavans*,  
Pâques; cependant le P. Lamy n'a  
fait que fuivre le système que M.  
Toinard avoit proposé avant lui.

Sur l'article de Dom Billouet, le  
P. le Cerf a oublié de marquer la  
Patrie de Dom Billouet, & la date  
de sa mort. Ce Religieux étoit de  
Rouen, il est mort le 2 Mars 1720,  
ce n'est point lui, mais Dom Fran-  
çois Meri mort en 1723. qui est Au-  
teur de l'écrit intitulé, *discussion cri-  
tique & théologique des remarques de*  
*M. \* \* \* sur le Dictionnaire de Moréri*  
*de l'édition de 1718.* L'éloge fune-  
bre qu'on lit à la tête du catalogue  
de la Bibliothèque de M. Prousteau  
est de D. Mopineau; ce n'est point  
par une disposition testamentaire,  
comme le dit D. le Cerf, mais par  
un acte entre-vifs que M. Prousteau  
a donné sa Bibliothèque aux  
Bénédictins d'Orléans.

Dom le Cerf donne à M. le Tel-  
lier l'Archevêché de Rouen, au lieu  
de celui de Reims qu'il possédoit,  
& à M. du Saussay l'Evêché de

Avril 1727.

651

Tulles au lieu de celui de Toul. Il dit que D. Raymond de la Motte a été aidé par le P. Mabillon dans la composition de ses actes des Saints ; cependant le P. Mabillon n'avoit que dix ans au tems de la mort de Dom de la Motte arrivée en 1643.

Suivant Dom le Cerf, le P. Quatremaire dédia au Cardinal de Richelieu le livre qu'il publia en 1659 sur les privileges de l'Abbaye de S. Medard de Soissons. Le Cardinal de Richelieu étoit mort dès l'année 1642.

On peut voir les autres remarques dans la lettre même. On assure que Dom le Cerf répondra à cette lettre de Dom Pierre le Richoux de Norlas.

**CRITIQUE DE LA CHARLATANERIE** divisée en plusieurs discours, en forme de Panegyriques, faits & prononcés par elle-même. Premier discours. A Paris, chez la Veuve Mergé, rue 8. Jacques, au Coq. 1726. vol. in-12, pp. 196.

**L**E dessein de l'Auteur dans cette critique, est de faire voir que l'opinion décide tout, que la réalité a peu de part dans les jugemens des hommes : que la société civile ne se soutient que par les tromperies de l'imagination, & que tout ce qui réussit dans le monde n'est presque dû qu'aux artifices de la charlatanerie. On employe d'abord pour cela un discours de cent quatre-vingt-six pages, lequel sera suivi de plusieurs autres, si l'on en croit l'Auteur ; c'est la charlatanerie elle-même qu'il fait parler ici. Elle commence par dire, 1°. Que s'il y a une Déesse parmi les femmes

que de la femme étoit plus  
que celle de l'homme, cet in-  
stant si mobile lui étoit absolu-  
ment nécessaire. 2°. Que sa famille  
aussi ancienne que le monde, que  
aucun homme n'auroit pû faire  
un coup qu'il hazarda, si elle  
eût envoyé un de ses élèves à la  
mer, pour lui montrer une chose  
nouvelle dont il falloit goûter pour  
apprendre à connoître la différence  
il y a entre le bien & le mal.  
Qu'elle ne sçait point qui est  
Dieu ; qu'on pourroit conjectu-  
rer que c'est Apollon, parce qu'il  
est le Dieu du Soleil, & qu'il est le



filles, l'une nommée *Admiration*, & l'autre *Effronterie*. Que l'harmonie s'établisse si bien dans la famille, que la mere & les filles alloient & travailloient toujours ensemble ; que cette union dure encore aujourd'hui, sans que rien soit capable de la détruire.

4°. Qu'il y a plusieurs Domestiques dans la maison de la Charlatanerie ; que ces Domestiques sont de plusieurs especes, tels par exemple que les apparences flatteuses, les erreurs séduisantes, les préjugés charmans, les tendres exagerations, les insinuations caressantes, les mensonges agréables, les discours animés & touchans, &c.

5°. Que la Charlatanerie, par le moyen de tous ces Domestiques, & qui elle donne ses ordres qui sont exécutez ponctuellement, fait du bien à tous les états, à tous les sexes, & à tous les âges : qu'elle donne aux Grands tous les dehors majestueux, qu'elle soutient le respect

qui leur est dû, qu'elle les fait paroître bons, sages, & Heros même s'il le faut; qu'elle fait présent aux hyppocrites de cet air venerable, de cette pieté, de cette religion qui est gravée sur leur visage; qu'elle prête son secours aux Magistrats corruptibles & ignorans, en les faisant passer pour des Juges integres & habiles: qu'on ne voit aucun sçavant fameux, à la réputation duquel elle n'ait beaucoup contribué, aucun riche marchand à qui elle n'ait donné le credit, par le moyen de quoi il a fait fortune; qu'elle apprend aux artisans le manège & le jargon artificieux dont ils tirent de si grands avantages; qu'il n'est pas jusqu'aux gens de la campagne & au petit peuple, à qui elle n'accorde ses faveurs; qu'elle apprend, par exemple, aux premiers à décrier l'abondance d'une récolte, pour vendre le bled plus chèrement; & aux seconds à se défendre de l'oppression des Grands & des riches, en leur

656 *Journal des Sçavans*,  
inspirant la crainte chimérique d'un  
soulèvement : que les femmes jouis-  
sent encore plus abondamment de la  
liberalité, & que pour les favoriser  
elle aveugle les hommes par les  
charmes apparens d'une beauté &  
d'une fidélité qu'elles n'ont pas.

Enfin, que ce n'est guères que  
par la Charlatanerie qu'on parvient  
aux richesses, aux honneurs & aux  
plaisirs, trois points principaux qui  
font le partage de ce discours.

Nous passons les deux premiers  
pour dire seulement un mot du troi-  
sième. L'Auteur se propose d'y mon-  
trer que les plaisirs n'ont rien de  
réel, & que les impressions qu'ils  
font sur les sens, ne sont que l'effet  
du pouvoir de l'imagination. Il em-  
ploie divers moyens pour le prou-  
ver, & entr'autres l'autorité du P.  
Malebranche, sur le compte duquel  
il fait parler ainsi la Charlatanerie :  
« Il faut vous citer encore, mon  
» grand Auteur Malebranche : il  
» vous fait voir clairement que les

corps n'envoyent ni images, ni  
 idées qui leur ressembtent; par  
 conséquent il demeure constant,  
 selon mon Philosophe, que vos  
 prétendues images réelles & veri-  
 tables sont de franches chimeres.  
 Outre cela il nous démontre in-  
 vinciblement que les effets que les  
 corps produisent, ne sont pas dans  
 les corps, mais que ce sont des com-  
 positions qui viennent de ma bou-  
 tique; de sorte que quand vous di-  
 tes que le feu est chaud, la glace  
 froide, l'eau humide, la terre se-  
 che, le pain savoureux, le sucre  
 doux, le vin petillant & spiri-  
 tueux, & qu'une femme est belle,  
 ce sont là des chimeres de ma fa-  
 brique, & non pas des proprietez  
 qui appartiennent à ces choses  
 corporelles. C'est au moyen de  
 mes drogues que votre imagina-  
 tion trouve la chaleur dans le  
 feu, le froid dans la glace, la sa-  
 veur dans le pain, & ainsi du  
 reste. Pour ce qui regarde l'agréa-

« ble ou le désagréable, c'est en  
« votre imagination qui prête  
« qualitez aux choses qui ne le  
« pas ; car vous croyez aveuglément  
« que les objets de votre vol  
« causent le plaisir que vous  
« tez lorsque vous en jouissiez. C  
« les erreurs ! quelles chimeres ! M  
« Auteur vous dira le reste.

« Entre nous, Messieurs, ce g  
« homme me tire d'un grand  
« barras, je n'en ferai pas ing  
« je le ferai Chancelier de tous  
« ordres ; il est Physicien , il  
« Chymiste , il me servira  
« ment pour la composition de  
« drogues , il me fera un bon  
« bre d'habiles élèves.

« Je vous laisse à juger à pres  
« si vous pouvez jouir d'aut  
« plaisir sans mon secours, &  
« que je prépare votre esprit p  
« trouver du plaisir où il n'y  
« point, & sans que je prête  
« choses l'apparence de be  
« qu'elles n'ont pas.



Comme le propre de la Charlatanerie est de beaucoup parler, nous remarquerons qu'on a eu soin dans les trois parties du discours qui compose ce volume, de la faire expliquer d'une maniere très-conforme à son caractère,

**T R A I T É' DU FLUX ET REFLUX**  
de la Mer, où l'on explique d'une maniere nouvelle & simple, la nature, les causes & les particularitez de ce phénomène, & qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Bourdeaux, le premier May 1726, Par le R. P. D. Jacques Alexandre, Benedictin de la Congregation de S. Maur. A Paris, chez Babuty, rue Saint Jacques, à S. Chrysostome, 1726. vol. in-12. pp. 176.

**L**E Pere Alexandre Benedictin, Auteur de ce Traité, ayant remarqué en 1723, qu'on pouvoit s'assurer du mouvement de la terre autour de la Lune, par le moyen

des observations astronomiques, crut pouvoir employer cette remarque à l'explication du Flux & Reflux de la mer. Il s'en sert si bien, qu'il en fait le fondement du système qu'il propose ici aux Sçavans. Un des grands obstacles dans ces derniers temps, à la découverte de la véritable cause du Flux & du Reflux de la mer, a été le rapport & la liaison qu'on a remarquez entre les marées & le passage de la Lune par le meridien. Cela posé, on s'est laissé aller facilement à croire que la Lune étoit la cause efficiente des marées, quoique cependant, à ce qu'assure le Pere Alexandre, elle n'y contribué en rien, comme il entreprend de le faire voir dans ce Traité.

La nouvelle hypothese qu'il propose, differe peu de celles de Copernic. Elle n'admet d'autres principes que les simples loix du mouvement, sans qu'il soit nécessaire de recourir ni à aucun pressément de la matiere étherée, comme Descar-

l'Auteur pour rendre son  
hypothèse intelligible à tout le monde.  
donne d'abord une claire notion  
de ce que c'est que le Flux & le  
flux; puis il expose sur ce sujet  
différentes opinions de ceux qui  
l'ont précédé, après quoi il  
fait plusieurs remarques importantes  
sur les dispositions que prennent  
les corps sur la ligne de direction  
de leur mouvement libre. Nous  
nous arrêterons point à ces pré-  
liminaires, qu'il faut voir dans le  
livre même, & qu'on y verra avec  
une clarté. L'hypothèse de l'Auteur

Copernic, qui prétend que c'est la Lune qui tourne autour de la terre. Ce mouvement du Perc Alexandre supposé, il faut nécessairement 1<sup>o</sup>. Que les eaux qui environnent la terre, prennent un mouvement d'Orient en Occident, à cause du mouvement de la terre sur son axe, qui est d'Occident en Orient. 2<sup>o</sup>. Que le mouvement de la terre autour de la Lune oblige les eaux dont la terre est environnée, à prendre une figure ovale, & cela par une mécanique naturelle que l'Auteur explique au long dans un chapitre exprès qui est le septième, & auquel nous sommes obligez de renvoyer, pour éviter la longueur.

Selon cette nouvelle hypothèse, la Lune tourne une fois autour du Soleil en 365 jours cinq heures 49 minutes; & pendant ce temps-là on voit douze Lunaïsons, & un peu plus du tiers d'une. La terre fait une révolution autour de la Lune en 29 jours & demi; pendant cet

intervalle on voit toutes les phases de la Lune, & elle paroît avoir parcouru tout le Zodiaque avec quelques degrez de plus, quoique cependant elle n'ait avancé que d'un signe, à peu de chose près, & que ce soit le tour que la terre a fait autour de la Lune, qui nous ait donné cette apparence.

Le Pere Alexandre considere ici trois mouvemens dans la terre. Le premier est le mouvement propre de la terre sur son axe, mouvement qui s'accomplit en 24 heures, qui produit les vicissitudes ou alternatives de jours & de nuits, & qui fait sentir deux marées par jour. Le second est celui que la terre fait autour de la Lune dans l'espace de 29 jours & demi, un peu plus. Pendant cet espace, on voit toutes les phases de la Lune, & il paroît qu'elle a parcouru, à peu près, tout le Zodiaque. Ce mouvement s'appelle le mouvement lunaire de la terre. Le troisieme est celui par le-



tent contre la nouveauté d'un système qui fait tourner la terre autour de la Lune, & ce qui le porte à croire qu'il trouvera bien des contradictions, c'est qu'il ne pense pas que jusqu'ici, aucun Philosophe ait avancé que la terre tournât autour de la Lune; mais il remarque fort sagement, que la singularité de cette opinion n'est pas un titre pour la rejeter; puisque l'effet du Flux & du Reflux de la mer résulte naturellement d'un tel système. Quand on a avancé que la terre tournoit autour du Soleil, les préjugés contraires ont revolté les esprits; cependant après que ce paradoxe a été bien examiné, & que l'on a vû la facilité qu'il donnoit pour expliquer les stations, les retrogradations, & les directions des Planettes, la raison l'a enfin emporté sur les préjugés. Le Pere Alexandre espere qu'il en sera de même de son hypothese, & que lorsqu'on aura vû la facilité que donne ce mouvement de la terre autour de la

Lune, pour expliquer le Flux & Reflux, on s'y rendra sans peine.

Entre les objections qui se peuvent faire contre ce mouvement de la terre autour de la Lune, le Pere Alexandre croit que celle qui frappe davantage, c'est que la Lune étant plus petite que la terre, il semble que ce soit la Lune qui doive tourner autour de la terre, comme l'ont pensé jusqu'à présent, tous les Philosophes & tous les Astronomes. C'est pourquoi il choisit cette objection préféablement à toutes les autres pour y répondre d'abord. Il dit que l'on a, dans les mouvements celestes, plusieurs exemples de corps, qui tournent autour de corps plus petits. Il cite sur cela 1°. le Tourbillon de Saturne avec ses Satellites, lequel est plus grand que le Soleil, & qui tourne néanmoins autour du Soleil. 2°. Le Tourbillon de Jupiter & de ses quatre Satellites, qui est plus grand que le Soleil, & qui tourne tout de même, autour de cet astre.

3°. Le Tourbillon de la terre & de la Lune, qui dans le systême de Copernic, est beaucoup plus grand que le Soleil, & qui cependant dans ce même systême, tourne encore autour du Soleil. Il prétend que ces trois exemples peuvent beaucoup servir à appuyer le mouvement de la terre autour de la Lune; mais un fait qui lui paroît ici des plus convaincans, c'est que tout mouvement s'accomplit autour d'un centre qui est un point, & qu'ainsi un plus grand corps tourne autour d'un plus petit. Nous laissons aux Lecteurs à réfléchir là-dessus.

Le Pere Alexandre n'en demeure pas là; il entreprend de prouver par trois observations astronomiques, que c'est la terre qui tourne autour de la Lune, & non la Lune autour de la terre. La première observation est que la distance de la terre à la Lune, est plus grande dans les nouvelles Lunes, que dans les pleines es; d'où il conclut qu'il faut

que ce soit la terre qui tourne autour de la Lune. Pour mettre les Lecteurs au fait de cette conclusion, j'entre dans un détail que nous ne saurions rapporter ici, & qu'il faut voir dans le livre même. La seconde observation, est que la Lune paroît faire par jour, plus de chemin quand elle est nouvelle, que quand elle est pleine : ce qui fournit à notre Auteur une autre preuve que c'est la terre qui se meut autour de la Lune, preuve qu'il rend sensible par plusieurs raisonnemens. La troisième observation enfin est l'inégalité de l'année syderale, inégalité qu'il s'efforce d'expliquer selon tous les principes de son système, en faisant tourner la terre autour de la Lune. Il faut voir là-dessus les pages 76, 77 & 78.

Outre l'objection que nous venons rapportée tout à l'heure, il en présente plusieurs autres, auxquelles le Pere Alexandre s'efforce de répondre; elles font le sujet du chapitre 10, qui merite d'être lu -



670 *Journal des Sçavans*,  
avec attention. Il ne s'agit plus ici  
pour l'explication du Flux & Re-  
flux de la mer, que d'employer les  
principes posés dans ce livre, &  
principalement ce qui a été dit du  
mouvement de la terre autour de la  
Lune; & c'est ce que le Pere Ale-  
xandre exécute de son mieux.

» Le Flux est causé par le triple  
» mouvement de la terre. Le mou-  
» vement de la terre autour de la  
» Lune fait élever les eaux en deux  
» parties diametralement opposées  
» autour de la terre. Le mouvement  
» propre de la terre sur son axe aug-  
» mente l'élevation des eaux, & la  
» fait sentir deux fois par jour, & le  
» mouvement de la terre autour du  
» Soleil, cause les grands Flux des  
» nouvelles & pleines Lunes.

» Admettant l'hypothese par la-  
» quelle la terre tourne en vingti-  
» neuf jours autour de la Lune, il en  
» doit nécessairement résulter deux  
» effets qui conviennent parfaite-  
» ment bien au Flux & Reflux de



mer. Le premier est, que les  
 x seront plus élevées sur la  
 re en deux endroits diametra-  
 ment opposéz; le second est,  
 la ligne tirée par ces deux  
 tations d'eaux, & par le cen-  
 tre de la terre, aura toujours une  
 me situation à l'égard de la  
 ne tirée de la Lune à la terre.  
 Il suit du mouvement de la  
 re autour de la Lune, un troi-  
 se effet, qui est que les eaux  
 et de la fluidité, tendent à s'é-  
 loigner du centre du mouvement  
 est la Lune, & cet effort qu'el-  
 font pour s'éloigner, est la  
 se pourquoi les marées sont  
 grandes quand la Lune est  
 à l'horison.

Après ces remarques qu'il  
 ait ensuite par diverses refle-  
 explique selon son hypothe-  
 progrès & l'augmentation du  
 & du Reflux, les inégalitez  
 Flux & Reflux, les marées  
 nouvelles & des pleines Lunes,

672 *Journal des Sçavans ;*  
celles des Equinoxes & des Solstices, les heures des marées, les différentes marées qui se trouvent en differens pays, & plusieurs autres effets qu'il prétend résulter naturellement de son systême, & ne pouvant s'accorder avec l'opinion de ceux qui font de la Lune, la cause du Flux & du Reflux de la mer.

Il met à la fin du livre une recapitulation de tout son systême, qui réduit à ce qui suit : Les corps qui sont en mouvement libre, disposent leur petit diamettre suivant la ligne de direction de leur mouvement, & mettent leurs grands diametres à angles droits sur cette ligne.

Le tourbillon de la terre & de la Lune fait un tour autour du Soleil en une année.

La Lune est au centre de ce tourbillon.

La terre se meut autour de la Lune en 29 jours, & décrit une ellipse.

La terre tourne en 24 heures sur son  
son axe.

La terre tournant donc autour de  
son axe, dispose son petit diamètre  
par la ligne de direction du mou-  
vement, le grand diamètre est à an-  
droits sur cette ligne, & il est  
élevé par l'élevation des eaux  
deux parties opposées, en sorte  
qu'il fait comme un anneau qui tient  
la Lune.

La terre tournant en 24 heures  
sur son axe, doit faire sentir deux  
par jour, ces élévations des eaux  
font la marée.

Cette même terre a aussi deux  
autres effets par le mouvement

674 *Journal des Sçavans*,  
son mouvement solaire, se trouvent  
jointes ensemble ; ce qui cause les  
grandes marées.

Au temps des quadratures, ces  
deux élévations ne concourent pas  
ensemble, ce qui est cause que les  
marées sont petites.

Enfin la marée arrive tous les  
jours dans un même port, lorsque  
la Lune est dans le même méridien  
à l'égard de ce port. Selon cette  
idée, la Lune n'a nulle part au Flux  
& Reflux, & on ne doit attribuer  
cet effet qu'à l'arrangement des par-  
ties de l'Univers. Nous laissons aux  
Sçavans à juger de ce système.

**TRAITE' DE LA VENTE DES**  
*immeubles par decret, avec un recueil*  
*des Edits, des Declarations & des*  
*Reglemens des Cours Souveraines sur*  
*ce sujet. Par M<sup>e</sup> Louis Dehericourt*  
*Avocat au Parlement. A Paris,*  
*chez Guillaume Cavelier fils, rue*  
*Saint Jacques au Lys d'or. 1727*

*in-4<sup>o</sup>*

Avril 1727.

675

m-4°. 2 tomes. I tome pp. 400.

II tome pp. 418.

Comme les livres de Jurisprudence François ne se sont que trop multipliez, il est en quelque maniere nécessaire qu'un Auteur qui fait quelque traité sur le droit François, justifie son entreprise, en faisant voir que son Ouvrage est différent de ceux qui ont été traités auparavant sur le même sujet, & qu'il fasse connoître en quoi il a vu que son travail pourroit être utile au Public. C'est ce que M. Dehericourt a jugé à propos de faire dans sa Préface. Après avoir observé que cette matiere est purement de droit François, & cependant que les anciens Praticiens, n'ont point recueilli toutes les regles qu'on suivoit de leur tems sur un sujet si important, il vient aux Auteurs des derniers siècles qui ont fait des traités particuliers sur cette matiere. Il finit par le traité des criées ou le

Avril.

L 3



676 *Journal des Sçavans* ;  
commentaire sur l'Edit d'Henri II  
du 5 Septemb. 1551 de M. le Maître,  
Premier Président du Parlement de  
Paris, est un des meilleurs livres de  
Jurisprudence qui ait paru pendant  
le seizième siècle ; mais il ajoute que  
la methode de cet Auteur n'est point  
du goût de notre tems, & qu'un  
grand nombre d'Edits & de Règle-  
mens ont fait de si grands change-  
mens dans la Jurisprudence, que  
l'ouvrage de M. le Maître quoique  
très-utile, ne suffit point pour s'in-  
struire à fond de ce qui concerne  
les criées. L'Auteur ayant donné  
de justes éloges, au traité des criées  
& decrets, hypothèques & nantisse-  
mens de Gouget, dont la seconde  
édition parut corrigée & augmen-  
tée en 1619, remarque que la pre-  
miere partie de ce livre est plus an-  
cienne qu'utile ; que l'Auteur n'en-  
tre point assez dans le détail de la  
procédure ; qu'il auroit pu suivre  
en plusieurs endroits un ordre plus  
naturel ; qu'il n'a point traité plus

Beurs questions importantes, & que depuis 1619 il. est survenu des changemens dans notre Jurisprudence, qui font qu'on ne peut lire cet Auteur avec profit, à moins qu'on ne soit instruit de ce qui se pratique aujourd'hui.

M. Bruneau est le dernier de nos Auteurs qui ait donné un traité exprès sur cette matiere. M. Deherincourt avouë, qu'il y a dans ce livre des choses très-utiles, & qui meritent l'attention du Lecteur. Il ajoute que ces morceaux utiles de l'ouvrage de M. Bruneau sont confondus avec une infinité de remarques, d'observations & de citations, qui n'ont nul rapport à la matiere qu'il traite, ni même à la Jurisprudence; que l'on peut quelquefois sauter jusqu'à trente & quarante pages sans rien perdre de ce que l'Auteur dit sur les criées; que quand il revient à son sujet, ce n'est souvent que pour quelques lignes, & qu'il le perd souvent de vûë, pour

678 *Journal des Sçavans,*  
passer de l'origine des moulins à  
vent à celle des chapeaux, ou à  
d'autres matieres semblables, sur  
lesquelles il amasse des citations de  
plusieurs Auteurs sans critique &  
sans choix.

Pour éviter ce défaut, notre Au-  
teur s'est ataché à mettre son ou-  
vrage dans l'ordre le plus naturel  
qu'il lui a été possible, & à placer  
à la tête des chapitres des sommaires  
qui contiennent le précis de  
chaque article. 2°. à expliquer la  
jurisprudence présente suivant les  
derniers Edits & les derniers Re-  
glemens. 3°. A faire connoître les  
dispositions singulieres de plusieurs  
Coûtumes sur ce sujet. 4°. A mar-  
quer non-seulement la jurispruden-  
ce du Parlement de Paris, mais en-  
core celle des autres Parlemens qu'il  
a tirée des loix qui y ont été enre-  
gistrées, des Reglemens qu'ils ont  
faits sur les decrets, & des Arrêts qui  
sont raportés dans differens Arre-  
tistes. Voici l'ordre qu'il a suivi dans  
ce traité.

» Avant que de penser à saisir  
 » réellement un immeuble, pour  
 » parvenir à le faire vendre par dé-  
 » cret, il faut sçavoir quelle loi on  
 » suivra pour la saisie réelle, & les  
 » criées, &c. pardevant quel Juge  
 » on fera cette procedure; si le bien  
 » qu'on veut saisir réellement peut  
 » être décrété; si celui qui est en  
 » possession de ce bien, en a la li-  
 » bre disposition, de maniere qu'on  
 » puisse saisir réellement sur lui; si  
 » l'on a un titre qui donne le droit  
 » de saisir réellement. Ces prélimi-  
 » naires donnent lieu à plusieurs  
 » grandes questions, que l'Auteur a  
 » tâché d'expliquer dans les pre-  
 » miers chapitres. Dans les suivans  
 il parle 1°. de la saisie réelle, 2°.  
 des baux judiciaires, 3°. des criées  
 & de la maniere de les certifier, 4°.  
 des différentes oppositions que l'on  
 forme aux criées, 5°. de la proce-  
 dure faite depuis la certification pour  
 parvenir à l'adjudication des biens  
 saisis, de l'adjudication & de la re-



vente à la folle enchere, quand l'adjudicataire manque à consigner le prix.

Après l'adjudication, on fait la distribution des deniers entre les créanciers, suivant l'ordre de leurs privileges ou de leurs hipoteques, ce qui donne lieu à l'Auteur de traiter en un chapitre qui est divisé en différentes sections, plusieurs questions de droit sur les privileges des créanciers, & sur les différentes especes d'ypoteque, tant suivant le droit commun, que suivant les dispositions particulieres des Coutumes de France, de nantissement, & de mise de fait. L'Auteur explique ensuite les cas dans lesquels on peut se pourvoir contre une adjudication par décret soit par la voye de l'appel, soit par quelque autre moyen. Il se propose ensuite de prouver dans un chapitre séparé, qu'il seroit à souhaiter, tant pour le soulagement des débiteurs, que pour l'avantage des créanciers, qu'il plût au Roi de faire une nouvelle



loi sur les matieres des décrets, & qu'il rendit cette loi generale pour tout le Royaume. Il répond à quelques objections qu'on pourroit faire sur cette idée; il va jusqu'à proposer quelques réflexions sur les dispositions principales qu'il croit qu'on pourroit faire entrer dans cette loi; il ajoute qu'il s'estimeroit trop heureux, si ces réflexions pouvoient donner lieu à des personnes plus éclairées de perfectionner ces premières idées, ou de donner un nouveau plan plus parfait.

Dans le dernier chapitre, l'Auteur traite des décrets volontaires, & de l'abandonnement des biens fait par le débiteur à ses créanciers.

Tel est le plan general de l'ouvrage; nous allons voir le précis d'un morceau détaché pour donner une idée de la maniere dont l'Auteur traite les questions, que l'ordre qu'il s'est proposé, lui donne lieu de discuter.

Dans le troisieme chapitre qui a

682 *Journal des Sçavans,*

pour titre des biens qui peuvent être vendus par décret, il examine au nombre huit, si les rentes constituées peuvent être saisies réellement & vendues par décret. Pour discuter ce point important, l'Auteur distingue les Coutumes en quatre classes; la première des coutumes qui décident comme celle de Paris, que les rentes constituées à prix d'argent sont réputées immeubles jusqu'à ce qu'elles soient rachetées; la seconde, des Coutumes où ces rentes sont réputées meubles, comme celle de Reims; la troisième, des coutumes, où les rentes sont tantôt meubles, tantôt immeubles suivant les différentes circonstances; la quatrième, des coutumes qui gardent le silence sur la nature des rentes constituées.

Comme on ne peut saisir réellement & vendre par décret, suivant le principe general de la jurisprudence, que les biens immeubles & qui sont réputés tels, notre Auteur

teur dit que dans les Coûtumes de la premiere classe les rentes peuvent être vendues par décret, & qu'on ne peut les saisir réellement dans les Coûtumes de la seconde classe. Mais par quelle Coûtume une rente doit-elle être régie, est-ce par celle du lieu où sont situés les biens qui y sont hipotequés? Est-ce par celle du domicile du débiteur, ou par celle du domicile du Créancier? L'Auteur répond qu'au Parlement de Rouen, les rentes constituées se reglent par le lieu où les biens du débiteur sont situés: On suivoit autrefois le même usage au Parlement de Paris. Cet usage étoit apparemment fondé sur ce qu'on a crû long-tems qu'il falloit pour constituer une rente valablement, il falloit que le debiteur eut des fonds sur lesquels la rente fût hypotequée. Mais quand on eût considéré par la suite qu'on permettoit aux particuliers qui n'ont aucun bien en fond de constituer des

rentes sur eux-mêmes, que ces rentes n'ont point d'affiete certaine, & que l'hypothèque qui n'est que l'accessoire de l'obligation personnelle n'en change point la nature, que ces rentes étant réputées immeubles pour une partie, & meubles pour une autre partie, quand le débiteur avoit des fonds situez dans des Coutumes qui ont des dispositions différentes sur la nature des rentes constituées, on s'est déterminé à n'avoir plus d'égard à la situation des biens des débiteurs, pour fixer la nature des rentes constituées. C'est ce qui a été jugé au Parlement de Paris par plusieurs Arrêts qui sont rapportez par M. Louet & par Brodeau. Il y a d'autres Arrêts du Parlement de Paris qui ont jugé cette question de la même manière, pour des rentes affectées sur des héritages situez en Normandie, & sur des biens situez à Gravelines, où les rentes constituées sont meubles. On fixe la nature des rentes par le do-

le créancier, doivent suivre  
le domicile.

Une autre question importante  
qui naît de la Jurisprudence du  
Parlement de Paris sur ce sujet, est  
de savoir si le créancier en chan-  
geant de domicile peut changer la  
nature de la rente. Si cette question  
se décide pour les hypothèques &  
secrets, comme elle se décide  
pour les successions, le créancier  
dont la rente ayant transféré son do-  
micle de la Coutume de Paris dans  
celle de Reims, la rente constituée  
sur un meuble ne pourroit être  
révoquée, car cette rente se



686 *Journal des Sçavans* ;  
du créancier d'une rente , l'heritier  
n'a aucun droit sur la rente ; ainsi  
on ne peut dire que le créancier  
change de domicile au préjudice  
d'un droit acquis à ses heritiers : au  
lieu que l'hypoteque étant une fois  
acquise sur la rente aux créanciers  
du propriétaire de cette rente , de  
même que le droit de la faire saisir  
réellement , le propriétaire de la ren-  
te ne peut dépouiller ses créanciers  
de leur droit par un changement  
volontaire de domicile. Ce principe  
est tiré de la Loi 15 , Cod. de pigno-  
rib. & hypotec. & il a été suivi dans  
l'espece dont il s'agit par un Arrêt  
du Parlement de Paris du 19 Août  
1687.

Dans les cas où les Coutumes de  
la troisième classe décident que les  
rentes sont meubles , on ne peut les  
saisir réellement ; mais on peut les  
vendre par décret dans les autres cas ;  
on doit faire l'application de ce  
principe à la Coutume de Luxem-  
bourg , qui déclare les rentes consti-

tuées immeubles, quand elles sont échues par succession, & meubles quand elles ont été acquises par le créancier.

A l'égard des Coutumes qui gardent le silence sur ce sujet, l'usage du Parlement de Paris est de regarder les rentes constituées comme immeubles, & comme des biens qui peuvent être saisis réellement. L'Auteur croit que cet usage du Parlement de Paris peut s'étendre jusqu'à dire que les rentes constituées doivent être réputées immeubles dans les Coutumes, où l'on se pourroit fonder sur quelque argument négatif pour les réputer meubles; il soutient, par exemple, que dans les Coutumes qui portent que les rentes nanties ou enfaîsinées sont immeubles, sans dire que celles qui ne sont pas nanties sont meubles, il faut réputer immeubles & sujettes à être saisies réellement les rentes constituées quoiqu'elles ne soient point nanties, parce que les rédacteurs de

la Coutume n'ayant point jugé le propos de décider expressement la question sur ces rentes, hors du cas qu'ils ont prévu, il n'en faut pas moins suivre dans les autres cas le droit commun, & l'usage general du Parlement de Paris.

Pour ce qui est du Pays de Droit Ecrit, l'Auteur fait voir par plusieurs Arrests que l'usage du Parlement de Paris, est de déclarer les rentes, immeubles, & sujettes à la saisie réelle pour les Provinces de son ressort qui sont régies par le Droit Romain : il montre ensuite que les autres Parlemens de Droit Ecrit ont adopté une jurisprudence contraire ; ce qu'il justifie pour le Parlement de Toulouse par un Arrêt de reglement rendu le 5 May 1706, & pour le Parlement de Bordeaux par le témoignage de l'Auteur des nouvelles notes sur la Peyrere. La raison de cette difference de jurisprudence, vient, comme le remarque notre Auteur, de ce que la na-

ture de cette espece de bien n'est point déterminée par les loix Romaines, & que comme les rentes constituées participent des proprieté des meubles & de celle des immeubles, il est difficile de déterminer à laquelle des deux especes de biens, elles ont plus de rappott. « Au Parlement de Paris on a fait beaucoup d'attention, sur ce que les rentes constituées produisent un revenu fixe, qu'elles font une partie considérable du patrimoine des familles, & quelles ont quelque chose de plus solide que les effets mobiliers. Dans le Parlement de Toulouse, & dans ceux qui suivent la même jurisprudence sur ce sujet, on s'est déterminé sur ce que les rentes constituées n'ont point de situation certaine, qu'elles périssent plus facilement que les fonds, & qu'elles s'éteignent en remboursant le créancier, qui est par-là obligé de recevoir un principal pure-

ment mobilier, au lieu de la  
rente.

Le second tome de cet ouvrage sert de preuve au premier. Les Ordonnances & les Reglemens que l'Auteur y a recueillis, & qu'il rapporte tous entiers, sont, avec les dispositions des Coûtumes qui regardent les décrets des immeubles, le fond sur lequel il a travaillé. Entre ces Ordonnances, il y en a plusieurs qui sont répandues en differens livres, où il pourroit souvent arriver qu'on ne penseroit point à les aller chercher ; d'autres ont été insérées dans des recueils particuliers qui sont devenus rares ; d'autres en plus grand nombre n'ont été imprimées qu'en feuilles volantes. Comme l'Auteur ne s'étoit pas borné dans son Traité à ce qui regardoit la jurisprudence du Parlement de Paris, par rapport à la matiere des décrets, & qu'il s'est proposé de donner une idée de ce qui se pratique dans les autres Parlemens du Royaume, il y a in-



seré ce qu'il a connu d'Edits & de Reglemens pour toutes les Provinces du Royaume, même les Ordonnances des Princes de la maison d'Autriche faites pour la Franche-Comté, avant que cette Province fût réunie à la Couronne, & celles des Ducs de Savoye pour les subhastations de la Bresse & des pays de Bugey, Gex & Valromey.

Nous croyons devoir avertir que l'omission de quelques mots à la premiere phrase du dernier à *linea* de la page 259. presente un sens contraire aux autoritez citées par l'Auteur, & à ce qu'il dit lui-même par la suite. Car cette phrase telle qu'elle est dans le livre, signifie que le Propriétaire à hipoteque du jour du bail passé pardevant Notaire, pour les loyers qui lui sont dûs en consequence d'une tacite reconduction ; cependant l'Auteur cite pour prouver cette jurisprudence, Brodeau sur M. Louet lettre H. nom. 22, & Basnage qui disent le contraire, &

692 *Journal des Sçavans*,  
des Arrests qui ont jugé que l'hypothèque n'a lieu en ce cas que du jour de la tacite réconduction; & il suppose que cette regle est suivie tant au Parlement de Paris, qu'à celui de Rouen. Ce qui nous fait présumer que l'intention de l'Auteur a été de dire, suivant la Jurisprudence, que l'on donne hypothèque au Propriétaire pour les loyers & les fermages qui lui sont dûs en consequence d'une tacite reconduction, du jour de la tacite reconduction, & non du jour du bail passé pardevant Notaire.

REFUTATION DU LIVRE DES  
*Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures, &c.* A Paris, de l'Imprimerie de Jacques Vincent, rue & vis-à-vis saint Severin, à l'Ange. 1727. in-12 pp. 480.

**I**L y a peu de personnes qui ne connoissent le Livre intitulé :  
*Regles pour l'intelligence des saintes Ecri-*

tures, publié en 1716, & attribué à M. l'Abbé d'Asfeld. L'Auteur de cette *Refutation* se propose de montrer la fausseté des *Regles*, de défendre le sens littéral des histoires & des prophéties de l'Ancien Testament, & d'établir des principes fixes & certains contre l'abus du sens figuré, & l'excès des *allegories*.

Le Livre des *Regles* fut attaqué en 1722 par un écrit intitulé *Moua-acah* ou *Ceinture de douleur*; mais, selon l'Auteur de cette nouvelle *Ré-futation*, on trouve dans le *Moua-acah* trop de prévention pour le sens littéral, & trop d'éloignement pour toute sorte d'*allegorie* & de sens mystique; en sorte que l'Auteur du *Moua-acah* en voulant reprimer l'excès de l'Auteur des *Regles* a donné dans un excès opposé & très-condamnable. Pour lui il prétend avoir pris un juste milieu en prescrivant d'expliquer dans un sens littéral ce qui est purement historique dans

694 *Journal des Sçavans* ;  
l'Ancien Testament, & de donner  
un sens figuré aux veritables alle-  
gories, qui ont rapport à J. C. ou  
à son Eglise.

L'Auteur de cette *Refutation*  
expose d'abord certains principes  
qui lui sont communs avec l'Au-  
teur des *Regles*, & qui en effet sont  
incontestables ; 1<sup>o</sup> Que toute l'E-  
criture ne contient pas un sens fi-  
guré. 2<sup>o</sup>. Qu'il faut commencer  
par interpreter le sens litteral, avant  
que d'expliquer le sens figuré. 3<sup>o</sup>.  
Qu'on ne doit jamais donner at-  
teinte au sens litteral, sous quel-  
que prétexte que ce soit. 4<sup>o</sup>. Que  
l'abus des allegories est très-dange-  
reux ; & que la plupart des *Allego-  
ristes*, en éludant par de vaines in-  
terpretations les difficultez du sens  
litteral, dégradent l'Ecriture. 5<sup>o</sup>.  
Que toutes les figures qu'on pro-  
pose, & qui ne sont point du nom-  
bre de celles qu'on lit dans le Nou-  
veau Testament, ne sont que de  
simples vraisemblances & de foi-  
bles conjectures.

Voilà, selon l'Auteur de la *Refutation*, les principes de l'Auteur des *Regles*; principes certains, mais qui forment, selon lui, une réfutation complète du Livre même des *Regles*, parce qu'il prétend que ce Livre est plein de maximes & d'observations absolument contraires à ces principes. Si cela est vrai, il faut que le Livre des *Regles*, soit un tissu grossier de contradictions manifestes, puisque malgré la sagesse & la certitude de ces principes qu'il renferme, on y trouve les erreurs les plus dangereuses d'un *Figuriste* outré, qui renverse par tout le vrai sens de l'Ecriture, qui substitue mal-à-propos le sens mystique au sens littéral, qui trouve des prédictions & des figures où il n'y en a pas le moindre vestige.

Sans entrer ici dans le détail de toutes les observations critiques de l'Auteur sur les 12 *Regles* de M. l'Abbé d'Asfeld qu'il combat méthodiquement & avec ordre l'une



696 *Journal des Sçavans*,  
après l'autre ; nous dirons d'abord  
en general qu'il acuse l'Auteur des  
*Regles* de donner dans des écarts prodigieux ; de proposer pour regle d'intelligence des goûts & des sentimens intérieurs, ( ce qui conduit au fanatisme ) d'abuser de plusieurs endroits de l'Ecriture pour prouver que J. C. est prédit ou figuré par tout ; d'avoir avancé sans preuves , & contradictoirement à ses propres lumieres , que la foy des Prophetes étoit absolument la même que la nôtre , & qu'ils connoissoient J. C. sous les mêmes idées , quoiqu'il ait dit ailleurs que l'esprit de J. C. a annoncé plus obscurément & de loin par les Prophetes ce qu'il a manifesté depuis clairement par les derniers. Il reproche enfin à l'Auteur des *Regles* d'avoir écrit avec une élégance affectée ; défaut qui ne sera pas vraisemblablement reproché à son Censeur.

Voici maintenant les erreurs que notre Auteur reproche en particulier à l'Auteur des *Regles*,

1°. J. C. est tellement figuré dans tout l'Ancien T. que les Prophetes n'ont eu *q*ue lui en vûe ( *Regl.* ch. 2. )  
 2°. Il n'ose assûrer d'aucun endroit de l'ancien T. qu'il n'ait qu'un sens literal ( *ibid.* ) 3°. J. C. n'est montré très-clairement en certains endroits, qu'afin qu'on le cherche dans tous les autres. ( chap. 14. ) 4°. Il admet dans un même texte plusieurs sens figurés tout différens. ( ch. 18. )  
 5°. Il réduit la vraie étude de l'Ecriture à la recherche des sens mystiques. ( ch. 15. ) 6°. Il fonde la découverte des sens mystiques sur une lumiere particuliere du S. Esprit. ( ch. 7. & 15. ) 7°. Il donne les figures en preuves. ( ch. 12 & 16. ) 8°. Il ajoute au Texte sacré pour multiplier & ajuster ses rapports figuratifs ( ch. 7, 9, 12, 13, 14, 15. ) 9°. Le sens literal ne contribue en rien au salut, il est *moins* utile & moins important que le sens mystique, il est inutile & même dangereux. ( ch. 3, 8 & 10. ) 10°.

Il fait regarder les Patriarches comme de malhonnêtes gens, si on s'en tient à la lettre de l'Ecriture. ( ch. 12. ) 11°. Il prétend que toutes les fautes des Saints de l'Ancien T. sont autant de figures, & qu'elles cessent d'être fautes, par cette propriété d'être figuratives. ( *ibid.* ) 12°. Il suppose les Saints de l'Ancien T. aussi instruits de l'histoire de l'Evangile & de l'Eglise que nous autres Chrétiens. ( ch. 4 & 13. ) Notre Auteur montre ensuite en détail que des 12 Regles la 5<sup>e</sup>, la 6<sup>e</sup>, la 9<sup>e</sup> & la 12<sup>e</sup> sont fausses; que la 2<sup>e</sup>, la 3<sup>e</sup>, la 7<sup>e</sup>, la 8<sup>e</sup> sont au fond la même regle; que toutes ne sont ni claires ni précises, & auroient elles-mêmes besoin de regles; qu'enfin tout le Livre est enflé & obscur.

On vit paroître en 1723. le *Parallèle de l'Histoire du Peuple d'Israel & de celle de l'Eglise*. C'est dans cet ouvrage, selon notre Auteur, qu'est renfermé tout le venin du *Figurisme*, & pour cette raison il en joint

ici

ici la réfutation à celle du Livre des *Regles*. Il le compare au Livre de Cocceius, Ecrivain Protestant, qui a cru trouver tous les événemens de la Religion Prétendue-Reformée dans le texte des Prophéties : De-même l'Auteur du *Parallèle* applique aux principaux événemens de l'Eglise non seulement les propheties, mais encore les faits de l'Ancien Testament. Suivant le *Parallèle*, Abraham figure le Pere, Isaac, le fils, Jacob le Saint Esprit, & les 12 Patriarches, les 12 Apôtres. Juda figure en particulier S. Pierre ; Benjamin ; S. Paul, Joseph, S. Jean ; & les trois Tribus principales, Juda, Ephraïm & Manassé répondent aux trois Patriarcats de Rome, d'Alexandrie & d'Antioche. Les Juifs dans le Désert sont la figure des Solitaires de la Thébaïde ; le changement arrivé au gouvernement du Peuple d'Israël, à qui Dieu donne un Roi, figure le changement qui est arrivé dans la discipli-

700 *Journal des Scavans,*  
ne de l'Eglise par l'accroissement de  
la puissance des Papes. La captivité  
de Babylone represente la transla-  
tion du S. Siège à Avignon, &c.  
Le *Parallèle* contient mille autres  
semblables applications mystiques.

Toutes ces interpretations alle-  
goriques, selon notre Auteur, sont  
contraires à l'Ecriture & à la ra-  
son. Par cette methode l'Ecriture  
devient un énigme, un chiffre, le  
sujet de toutes sortes d'idées bizar-  
res & contradictoires, & le jouet de  
notre imagination. L'Ecriture sera  
desormais un livre fermé, même  
pour les Scavans qui n'y verront  
point les allegories des Figuristes,  
ils perdront leur tems à éclaircir un  
*texte litteral qui ne contribue en rien au*  
*salut*, selon l'Auteur des *Regles*. Les  
fideles, qui ignorent les faits de  
l'histoire de l'Eglise, liront donc la  
Bible sans aucun fruit. Ce sera moins  
l'étude & le bon sens que la force de  
l'imagination, qui nous fera acquie-  
rir l'intelligence *salutaire* de l'Ecri-  
ture.



Les défenseurs du système figuratif ne se borneront pas aux événemens passés ; ils prétendront trouver dans l'Ecriture l'histoire de leur siècle & les faits qui se passent sous leurs yeux : ils perceront jusque dans le sombre avenir, & tout Figuriste sera prophète. Aussi l'Auteur du *Parallèle* dit-il, que *la suite des desseins de Dieu sur son Eglise en ce qui doit arriver dans la suite des siècles, est peinte dans l'Ecriture*. Sice système prévaut, que de Sainte-Croix, de Morins, de Desmarcts, de Jurieux va-t'il ressusciter ! Le Ministre Jurieu n'établissoit aucune règle pour juger des rapports du texte sacré avec les faits ecclésiastiques ; il en appelloit à la seule lumière du S. Esprit. Dans le Livre du *Parallèle* & dans celui des *Regles*, il est dit pareillement que *c'est la lumière divine qui découvre les rapports*.

Charpi de Sainte - Croix , & Desmarcts ont été deux cele-

702 *Journal des Sçavans*,  
bres Figuristes ou visionnaires du  
siècle passé. M. Arnaud refuta le  
premier par un écrit qui a pour ti-  
tre : *Remarques sur les principales er-  
reurs d'un Livre intitulé, l'ancienne nou-  
veauté de l'Ecriture sainte*. Notre Au-  
teur prétend que les Figuristes mo-  
dernes suppriment le plus qu'ils peu-  
vent cet Ouvrage de M. Arnaud.  
Le livre de Desmarets a été réfuté  
par M. Nicole, & on ne fait point  
ici difficulté de proposer indirecte-  
ment contre le *Parallele* & contre le livre  
des *Regles* les mêmes argumens dont  
se sont servis ces deux célèbres Ecri-  
vains pour réfuter les idées de Sain-  
te-Croix & de Desmarets. Si l'on  
en croit l'Auteur, les *Figuristes* sont  
aujourd'hui une secte particulière.

MEMOIRES DE FRANCOIS DE  
Paule de Clermont, Marquis de Mon-  
glat, Mestre de Camp du Régiment  
de Navarre, Grand-Maître de la  
Garde-Robe du Roy, & Chevalier de  
ses Ordres, contenant l'histoire de la

Avril 1727.

703

guerre entre la France & la Maison  
d'Autriche , durant l'administration  
du Cardinal de Richelieu & du Car-  
dinal Mazarin , sous les Regnes de  
Louis XIII & de Louis XIV , depuis  
la déclaration de la guerre en 1635 ;  
jusqu'à la paix des Pyrénées en  
1660. A Amsterdam 1725, &c  
se vend à Paris, chez la veuve  
Ribou, Quay des Augustins, à  
l'Image S. Louis, in 12 4 Voll. 1  
T. pp. 431, 2 T. p. 327, 3 T. p.  
343, 4 T. pp. 319.

**I**L y a tant de mémoires du regne  
de Louis XIII, & de la minorité  
de Louis XIV, qu'il est d'abord diffi-  
cile de croire qu'il reste quelque cho-  
se à apprendre sur cette matiere. L'E-  
diteur assure cependant qu'on pour-  
ra voir par ceux-cy que tout n'a-  
voit pas encore été dit, & qu'il est  
échappé aux Auteurs de ces tems-là  
beaucoup d'anecdotes curieuses ,  
& de faits interessans. La pièce par  
laquelle commence l'ouvrage, & qui

704 *Journal des Sçavans,*  
a pour titre : *Discours sur l'Etat de la*  
*France depuis la paix de Vervins jus-*  
*qu'à la declaration de la guerre,* ren-  
ferme plusieurs traits singuliers.  
Nous en disons autant du corps du  
livre, où l'on verra sur-tout, un récit  
des campagnes, mêlé de circonstan-  
ces que l'Editeur avertit qui ne se  
lisent point ailleurs.

On remarque dans la Préface que  
l'Auteur, nommé François de Paule  
de Clermont, Marquis de Montglat,  
étoit de l'ancienne maison de Cler-  
mont, originaire d'Anjou, d'où sont  
forties les branches de Clermont de  
Galerande, d'Amboise, de saint  
Georges & de Refnel; qu'il étoit  
chef de la branche de saint Georges;  
& fils aîné de Hardouin de Cler-  
mont, & de Jeanne de Harlai, Da-  
me de Montglat; qu'il fut Cheva-  
lier des Ordres du Roy, Grand-  
Maître de la Garde-robe, & Maré-  
chal de Camp; qu'il épousa Isa-  
belle Huraut, fille du Comte de  
Chiverny, & heritiere du Chancelier

Avril 1727.

705

de ce nom ; qu'il eut pour fils , Louis de Clermont , Comte de Chiverny , Envoyé extraordinaire en Allemagne , & Ambassadeur en Danemark , lequel se maria avec Mademoiselle de Saumery , fille de Jacques de Saumery , Grand-Maitre des Eaux & Forêts de l'Isle de France ; qu'enfin le Marquis de Montglat mourut le 7 Avril de l'année 1675.

Comme sa vie fut partagée entre la Cour & l'armée , il a partagé de la même maniere ses Mémoires ; il y joint au détail de la guerre tout ce qui se passoit de plus considérable à la Cour. Au reste , dans la plupart des événemens qu'il raconte , il parle comme témoin oculaire , & à l'égard des autres , il a , *dit-on* , suivi sans doute , les relations qu'il jugeoit les plus fidelles. Il avoit , à ce qu'on prétend , la memoire si heureuse & l'esprit si orné , qu'on le nommoit communément à la Cour , *Monglat la B b iotheque*.

L'Editeur de ces Mémoires ne se



706 *Journal des Sçavans*,  
découvre point ; il dit qu'il doit suf-  
fir au Public de pouvoir s'assurer  
qu'ils ne sont point supposés , & il  
renvoye là - dessus les lecteurs à  
l'Ouvrage même , pour qu'ils jugent  
par le style dont il est écrit , &  
par l'air de candeur & de sincerité  
qui y regne , si on le peut soupçon-  
ner de supposition , car on n'a point  
voulu toucher aux expressions de  
l'Auteur , de-peur , dit-on , d'alté-  
rer le caractère de vérité qui s'y fait  
remarquer. Mais si la diction n'est  
pas tout-à-fait exacte , il ne s'en  
faut prendre qu'au tems où l'Ou-  
vrage a été écrit : D'ailleurs on as-  
sure dans la Préface que l'Auteur  
n'a jamais eu dessein de le faire im-  
primer ; & que c'est une espece de  
larcin que l'on fait aujourdui à cet  
illustre mort. Voilà la source des  
negligences qui se trouvent dans sa  
narration , mais à cela près , nous  
pourrons assurer avec l'Editeur ,  
que sa maniere de narrer est nette  
& coulante , précise & natu-  
relle.

relle, c'est tout ce qu'on doit demander dans des mémoires.

Comines, Brantôme & les autres auteurs du tems passé, plaisent encore aujourd'hui dans leur langue, & pour ainsi dire dans leur habit Gaulois. Il semble même qu'on leur ôte une partie de leur grace, quand on les habille à la moderne; c'est ce qui a fait juger avec raison, qu'il falloit donner ces mémoires au Public, comme ils sont sortis des mains de l'Auteur, & qu'ils plairoient plus dans leur simplicité, qu'avec tous les ornemens qu'on auroit pû leur prêter, quoiqu'après tout ils ne soient point aussi negligemment écrits pour la diction, qu'on semble les supposer dans la Préface.

On ne sera sans doute pas fâché de voir ici un échantillon de ce style: Nous rapporterons pour cela ce que l'Auteur dit du Maréchal d'Ancre; mais nous prendrons d'un peu plus haut, la narration.

« Le Roy ( Louis XIII. ) fut  
« déclaré majeur en 1614. Ensuite  
« de quoi les Etats furent assignés  
« à Paris, lesquels après avoir dressé  
« se leurs cahiers, les présenterent au  
« Roy, qui leur promit d'y répon-  
« dre au premier jour, & cepen-  
« dant les congédia, sans avoir pro-  
« duit le grand fruit qu'on espe-  
« roit de leurs assemblées. Bien-tôt  
« après le voyage du Roi en Guien-  
« ne fut résolu, qui fut le prétext-  
« de des seconds troubles, parce  
« que les Princes reprirent les ar-  
« mes de nouveau pour l'empêcher,  
« & faire que les cahiers des Etats  
« fussent répondus favorablement.  
« Voilà donc tout en armes en 1615.  
« Le Roy mit deux armées sur  
« pied; l'une commandée par le  
« Duc de Guise, pour l'accompa-  
« gner; & l'autre par le Maréchal  
« de Boisdauphin, pour tenir tête  
« en Champagne aux Princes qui  
« se vantoient d'empêcher l'exécu-  
« tion du mariage; ce qu'ils ne pû-

rent faire néanmoins, car Sa Ma-  
 jesté arriva heureusement à Bour-  
 deaux, & Madame Elifabeth sa  
 sœur fut conduite par le Duc de  
 Guise à saint Jean de Luz, où l'a-  
 yant remise entre les mains des Es-  
 pagnols, il reçut dès-lors l'In-  
 fante, & la mena en sûreté à Bour-  
 deaux, où le Roy l'épousa, &  
 bien-tôt après reprit le chemin de  
 Paris. Durant ce retour, on fit  
 tant de négociations avec les Prin-  
 ces, qu'enfin le Traité de Lou-  
 dun fut conclu, par lequel ils re-  
 vinrent tous à la Cour, & se remi-  
 rent dans leur devoir. Mais ce ne  
 fut pas sans avoir chacun leur  
 compte, & le tout aux dépens du  
 Roi. Quand Sa Majesté fut arrivéé  
 à Tours au commencement de l'an-  
 née 1616. il y eut grand change-  
 ment dans le Conseil; car les trois  
 anciens Ministres qu'on appelloit  
 les Barbons; le Chancelier de Sil-  
 leri, Villeroy, & le Président Jean-  
 nin furent disgraciez, & Puisieux,



» Secrétaire d'Etat; les Sceaux furent  
 » donnés à Duvair, Premier  
 » Président de Provence, les Finan-  
 » ces à Barbin, sous le titre de Con-  
 » trôleur Général, & la Charge  
 » de Puissieux à Mangot. Ces deux  
 » derniers étoient créatures du Ma-  
 » réchal d'Ancre & de sa femme,  
 » qui étoient auteurs de tous ces  
 » changemens, de la fortune des-  
 » quels il faut traiter particulière-  
 » ment.

L'Auteur entre ici dans un grand  
 détail sur ce qui concerne le Maré-  
 chal & la Maréchale d'Ancre; &  
 voici comme il s'explique sur ce su-  
 jet.

» La Maréchale d'Ancre étoit une  
 » pauvre fille de Florence nommée  
 » *Leonora Galligai*, dont la mere étoit  
 » blanchisseuse de la Princesse de Flo-  
 » rence, qui amena sa fille avec elle  
 » en France, qu'elle prit en amitié,  
 » & la maria avec Concini, Gentil-  
 » homme Florentin, qui étoit aussi  
 » venu avec elle d'Italie. Or durant



« la vie du feu Roy ( Henry IV )  
 « la Reine avoit eu peu d'autorité ;  
 « ainsi ceux qui la gouvernoient ,  
 « n'avoient pas grand crédit : Mais  
 « comme ces deux personnes avoient  
 « de l'esprit , elles s'insinuerent si  
 « bien dans son esprit , qu'elle fit  
 « Leonora sa Dame d'atour : hon-  
 « neur au-dessus d'une personne de  
 « sa naissance. Elle se maintint tou-  
 « jours dans les bonnes graces de  
 « sa Maîtresse durant la vie du Roy ;  
 « mais après sa mort, elle la gou-  
 « verna entièrement , & par même  
 « moyen , son mary , qui fut le maî-  
 « tre de l'Etat , sans entrer au Con-  
 « seil ; car il ne fut jamais Ministre ,  
 « mais il tenoit le soir le sien particu-  
 « lier avec la Reine , où on déci-  
 « doit de tout ce qui avoit été pro-  
 « posé dans l'autre , à l'insçû des Mi-  
 « nistres , & ainsi il étoit plus puis-  
 « sant qu'eux. Sa faveur augmen-  
 « tant , il voulut prendre un nom  
 « plus relevé que celui de Conci-  
 « ni , & pour cette raison il acheta

le Marquisat d'Ancre de la mai-  
son d'Humieres, pour en porter  
le titre ; & depuis il fut fait Ma-  
réchal de France. Il poussa son  
audace si avant, qu'il osa préten-  
dre Mademoiselle de Soissons pour  
son fils, & le Comte de Soissons  
son pere, consentoit de lui donner,  
à condition qu'il fit épouser au  
Duc d'Enguien son fils, Made-  
moiselle de Montpensier, la plus  
grande heritiere de ce tems, des-  
tinée pour Monsieur, frere du  
Roy ; & la chose eût pû réussir  
sans la mort du Comte de Sois-  
sons : aussi son insolence devint  
odieuse à tous les Grands, ce qui  
causa les troubles de ces tems-  
là. Or durant le regne du feu  
Roy, la Cour étoit souvent à  
Fontainebleau, à quatre lieuës de  
Melun, dont Barbin étoit Pro-  
cureur du Roy, lequel ne pou-  
vant avoir accès chez les Minis-  
tres, s'attachoit à la Reine par le  
moyen de Leonora qu'il tâchoit

de gagner par mille petits soins , tantot lui portant des fruits de son jardin , & quelquefois lui donnant la collation dans une petite maison qu'il avoit près de Melun ; en sorte qu'il se rendit fort libre avec elle , étant réputé pour son domestique ; & comme il étoit habile , il ne perdit pas le tems de s'avancer après la mort du Roy , & de profiter de la faveur de la Maréchale d'Ancre , près de laquelle il pouvoit tout. Il réussit si bien dans son dessein , que dans le changement du Conseil qui arriva à Tours au commencement de 1610 ; il trouva sa place , & fut le maître absolu des Finances sous le nom de Contrôleur Général. Or étant à Melun petit compagnon , il avoit un ami intime , chez lequel il logeoit quand il alloit à Paris , nommé Bouthilier , Avocat au Parlement , qui avoit été Clerc de l'Avocat Laporte , alors décédé. Ce

514. *Journal des Sçavans ;*

» Laporte étoit en son tems un des  
» plus celebres Avocats de Paris, le-  
» quel servoit l'Ordre de Malthe avec  
» tant d'utilité, que le Grand-Maître  
» & le Conseil reçurent son 2<sup>e</sup> fils  
» Chevalier de grace, qui depuis fut  
» Grand-Prieur de France. Il ser-  
» voit aussi un Gentilhomme de  
» Poitou, nommé Richelieu, dont  
» le pere avoit mangé tout son bien,  
» & avoit laissé sa maison fort in-  
» commodée. Et comme il étoit son  
» voisin, il prit affection pour lui,  
» & ayant gagné beaucoup de bien  
» dans son métier, il lui donna sa  
» fille en mariage, avec une gran-  
» de somme d'argent dont il paya  
» ses dettes, & parvint à la Charge  
» de Grand-Prevôt de France, &  
» à la dignité de Chevalier du saint  
» Esprit. Durant ce tems, l'Avocat  
» Laporte mourut, & laissa sa  
» Pratique à son Clerc Bouthilier,  
» qui avoit été receu Avocat avant  
» sa mort, & lui recommanda les  
» petits enfans de Richelieu, qui

n'avoient plus ni pere ni mere. Il  
 ne manqua pas à la parole qu'il lui  
 en donna ; car il eut loin d'eux ,  
 comme s'ils eussent été ses pro-  
 pres enfans , & les ayant fait étu-  
 dier , le second nommé Alphonse,  
 destiné à l'Eglise , obtint par resi-  
 gnation, l'Evêché de Luçon, qu'il  
 ne garda guères , pour se rendre  
 Chartreux , & le laissa à son ca-  
 det Armand qui étoit trop jeune  
 pour le posséder. Cette raison l'o-  
 bligea d'aller à Rome pour avoir  
 dispense d'âge , où il supposa  
 un faux Baptistaire , pour paroî-  
 tre plus âgé qu'il n'étoit , & par  
 ce moyen obtint les Bulles. Mais  
 cette ruse fut découverte , & le  
 Pape Paul V. en fut informé , qui  
 en parut fort en colere , & l'E-  
 vêque de Luçon fut contraint  
 d'avoir recours à l'Ambassadeur  
 de France Alincourt, qui appaisa  
 le couroux de Sa Sainteté , & le  
 mena lui demander pardon. Le  
 Pape lui fit une legere répriman-



de, puis appella l'Ambassadeur,  
& lui dit que ce jeune homme  
seroit un jour un grand fourbe.

Etant de retour en France, il  
étoit souvent chez l'Avocat Bout-  
thilier, où il fit habitude avec  
Barbin, qui goûta son esprit, &  
le trouva si excellent, qu'il le  
fit connoître à Leonora, laquelle  
étant depuis parvenue à une grande  
fortune, se servit de lui dans  
de petites négociations, dont il  
s'acquitta si bien, qu'elle le fit  
connoître à la Reine, & la persua-  
da tellement de son grand mérite  
& capacité, que quelque tems  
après le changement du Conseil;  
le Garde des Sceaux Duvair ayant  
déplu au Maréchal d'Ancre, Man-  
got eut les Sceaux, & l'Evêque  
de Luçon fut fait Secrétaire d'E-  
tat en sa place; & dans la fonc-  
tion de cette Charge, il se mit  
si bien dans l'esprit de la Reine,  
que la confiance qu'elle eut de-  
puis en lui, commença dès ce

son désastre. » De Tours,  
la Cour revint à Paris,  
l'excessive autorité du Maré-  
chal d'Ancre, mécontenta tout le  
monde, & principalement les  
nobles, qui se voyant méprisés  
sans crédit, commencerent à  
prendre des conseils ensemble pour  
trouver un remede à ce mal.  
Mais ils s'appercut bien-tôt de ces  
dangers, tellement qu'il crut que  
le meilleur avis qu'il pourroit  
prendre pour sa sûreté, étoit de  
s'en aller du chef de tous, qui étoit  
le Prince de Condé. C'est pour-  
quoy par son conseil, il fut arrêté  
qu'il se retireroit au Louvre par le Marquis

» vernemens, où ils prirent les  
 » mes, disant qu'on avoit violé  
 » loi publique & le Traité de Lo  
 » dun, en arrêtant le Prince,  
 » qu'on eût fait la même cho  
 » d'eux, s'ils n'y eussent pris ga  
 » de. Tous leurs manifestes ne pa  
 » loient que contre le Maréchal  
 » d'Ancre qu'ils accusoient d'être  
 » cause de tous les malheurs du  
 » Royaume. Mais il ne s'endo  
 » moit pas de son côté; car voyant  
 » tous les Princes contre lui, il se  
 » fortir de la Bastille le Comte  
 » d'Auvergne qui y étoit Prison  
 » nier depuis treize ans, & pour  
 » lier à ses intérêts, il lui donna  
 » commandement de l'armée du  
 » Roy, avec laquelle il mit le Sie  
 » ge devant Soissons, où le Duc  
 » Mayenne étoit enfermé. Mais  
 » arriva un changement à la Cour  
 » qui finit bien-tôt cette guerre.

L'Auteur rapporte au long toutes les circonstances de ce changement, & voici selon lui, comme la chose se passa.

Avril 1727.

719

Le Roy depuis son avènement à la couronne, avoit été tenu fort bas par la Reine sa mere, & le Maréchal d'Ancre & sa femme vivoient si peu respectueusement avec lui, qu'il en étoit chagrin tout jeune qu'il étoit ; même depuis sa Majorité ils ne firent pas plus de cas de lui qu'auparavant, parce qu'il laissa tout le soin des affaires entre les mains de la Reine & de ses Ministres, sans songer à autre chose qu'à se divertir avec une compagnie de petits Suisses qu'il avoit levée, à un Fort qu'il avoit fait faire dans les Thuilleries, & à voler de petits oiseaux avec des Pies-Griesches. Dans tous ces divertissemens, Luines & ses deux freres Cadenet & Brantes, étoient ceux qui s'y intriguoient le plus. Ils étoient Gentilshommes Provençaux, & Luines avoit été au Comte du Lude.

Comme le Roy avoit été abandonné de tout le monde, il leur

„ étoit fort aisé de se fourner  
„ les petits plaisirs, & d'acquies-  
„ cer peu de tems de la familiarité  
„ lui. On étoit ravi de le voir  
„ musé à ces bagatelles, & se  
„ traitoit comme un enfant, & sou-  
„ vent trop. Car il ne le  
„ voit pas toujours bon, comme  
„ le témoigna un jour à la Reine  
„ chalc, quand jouant à des  
„ jeux au-dessus de sa chambre,  
„ lui manda qu'elle avoit la même  
„ ne, & qu'il faisoit trop de bruit.  
„ car il répondit que si sa chambre  
„ étoit exposée au bruit, Paris  
„ bien grand pour en trouver  
„ autre.

„ Une autre fois étant dans  
„ la chambre de la Reine sa mère  
„ qui aimoit fort les chiens, il  
„ cha sur le pied d'un qui lui  
„ dit la jambe jusqu'au sang, &  
„ lieu de lui faire excuse, il  
„ gourmanda extrêmement. Il  
„ fut en colere, disant qu'elle aimoit  
„ mieux un chien que lui. Fe



Avril 1727.

721

Les uns l'aigrissoient contre  
les autres, & contre ceux qui la  
servoient, tellement que pour  
sauver son esprit, on resolut de  
lui donner quelque petite grace ; ce  
fut sa priere, quand le Prin-  
ce de Condé fut arrêté, Luines  
fut au Château d'Amboise. Mais  
voyant que ce favori  
étoit trop sur l'esprit du  
Roi, le Maréchal d'Ancre en  
fut jaloux ; & pour rompre le  
attachement que sa Ma-  
jesté avoit pour lui, il persuada  
au Roi de l'éloigner. Le Roy  
fut être fort affligé de cette  
séparation, & Luines se voyant  
perdre tout qu'il n'y avoit point de  
autre moyen pour se sauver,  
se prévenit ce coup par un  
suicide. C'est pourquoi il dit au  
Roi qu'il ne se devoit point af-  
ficher pour cela, parce que le re-  
gent étoit en sa main, puisqu'il  
étoit le maître, & le feroit  
mourir quand il voudroit, &

„ lui fit si bien connoître que son  
 „ autorité ne se pouvoit établir qu'  
 „ par la perte du Maréchal, que le  
 „ Roy dit tout bas à Vitry, Capitaine  
 „ des Gardes, de parler à  
 „ Luines, & de faire ce qu'il lui  
 „ diroit de sa part. Il fut fort aisé  
 „ du commandement qu'il reçût  
 „ parce qu'il n'aimoit pas le Ma-  
 „ réchal.

„ L'Auteur des Mémoires touche  
 „ ici cet endroit d'une manière qui  
 „ justifie absolument le Roy sur la  
 „ mort du Maréchal d'Ancre.

„ Quoique l'intention du Roy  
 „ dit-il, fût de faire arrêter le Ma-  
 „ réchal, la peur qu'ils eurent ( Lui-  
 „ nes & Vitry ) que les larmes  
 „ d'une mere n'attendrissent un fils,  
 „ & que tout le faix de cette af-  
 „ faire ne tombât sur eux, fit qu'ils  
 „ résolurent entr'eux de s'en dé-  
 „ faire; si bien que Vitry l'ayant ren-  
 „ contré sur le Pont du Louvre  
 „ qui entroit avec beaucoup de sui-  
 „ te, le tira par le mapteau, & lui  
 „ dit

dit qu'il avoit ordre du Roy de  
se saisir de sa personne. Sur quoi  
le Maréchal étonné recula un pas,  
& en même tems il tomba mort  
de deux coups de pistolet tirez  
par commandement de Vitri, di-  
sant qu'il s'étoit mis en défense.

Notre Auteur remarque ici  
qu'aussi-tôt après cette mort, les  
Gardes de la Reine Mere furent mis  
hors du Louvre ; que le Pont qui  
étoit entre son appartement & son jar-  
din fut rompu, elle dormant ; puis  
il raconte en la maniere suivante ce  
qui se passa à ce sujet.

„ A son reveil, la Reine fut  
„ fut fort surprise de voir les fem-  
„ mes pleurer, lesquelles lui ap-  
„ prirent ce qui s'étoit passé, &  
„ qu'elle étoit arrêtée. Le Roy fut  
„ 3 jours sans la voir ; puis il lui man-  
„ da qu'il désiroit qu'elle se retirât à  
„ Blois, & qu'il lui vouloit dire adieu,  
„ à condition qu'elle ne lui parlât  
„ en aucune sorte des choses pas-  
„ sées : ce qu'elle promit. Le Roi

” étant descendu dans sa chambre ,  
” lui parla fort froidement , & la  
” Reine ne put s’empêcher de lui  
” dire en pleurant , que si elle eût  
” sçû que le Maréchal lui eût dé-  
” plu , elle l’eût renvoyé en Italie.  
” Elle lui recommanda en même  
” temps Barbin ; mais le Roy sans  
” lui répondre , la baisa & sortit ; &  
” la Reine partit aussi-tôt pour s’en  
” aller à Blois.

” Tout ce changement arriva au  
” mois d’Avril 1617 , & tout le  
” Conseil du Roy fut rétabli com-  
” il étoit auparavant. Le Chanco-  
” lier de Sillery fut rappelé pour en  
” être chef , & les Sceaux furent  
” rendus à Duvair. Villeroy & Pui-  
” sieux rentrèrent dans leurs Char-  
” ges de Secretaires d’Etat ; & le  
” Président Jeannin revint sans  
” avoir les Finances , qui furent  
” données à Schombert. Barbin fut  
” mis à la Bastille , Mangot exilé ,  
” & l’Evêque de Luçon relegué  
” à Avignon.

„ Cependant la nouvelle de la  
 „ mort du Maréchal arriva à Soif-  
 „ sons, où sans pourparler, ni né-  
 „ gociation quelconque, les portes  
 „ de la Ville furent ouvertes, les  
 „ deux camps se mêlèrent, criant :  
 „ Vive le Roy, & les Princes, sans  
 „ Traité, prirent la Poste, & vin-  
 „ rent trouver Sa Majesté, qui ne  
 „ les voulut pas voir, par les con-  
 „ seils du Chancelier & de Vile-  
 „ roy, jusqu'à ce que leur aboli-  
 „ tion fût passée ; ce qui fut fait  
 „ sans difficulté.

Notre Auteur après ce récit,  
 vient à la Maréchale d'Ancre. Elle  
 fut arrêtée, dit-il, & mise entre les  
 mains du Parlement qui la condam-  
 na à perdre la tête pour crime de  
 magie, n'entrouvant point d'autre,  
 ce qui fut exécuté au grand étonne-  
 ment de tout le monde qui trouvoit  
 cet Arrêt indigne d'une si auguste  
 Compagnie. La haine du Peuple fut  
 si grande contre le Maréchal, que 2  
 jours après sa mort il le déterra, &



le mit en pièces, & traîna ses membres dans les rues par toute la Ville, & puis les jetta à Monfaucon.

Tout le monde se réjoüissoit dans l'esperance que le Roy gouverneroit son Etat par lui-même ; mais cette joye fut courte, à ce que remarque notre Auteur, parce que le Roy se déchargea de tous les soins du Royaume sur Luines, duquel la puissance vint à un tel point de grandeur, qu'en quatre ans & demi, „ que sa faveur dura, il fut lui & „ ses deux freres Chevaliers du S. „ Esprit, Ducs & Pairs, Cadenet „ Maréchal, & lui Connétable de „ France ; aussi le murmure de tous „ les Grands, commença bien-tôt „ à éclater contre luy, disant qu'on „ n'étoit pas mieux que sous le Ma- „ réchal d'Ancre, & qu'on n'avoit „ pas changé de Taverne, mais seule- „ ment de bouchon.

Nous ne suivons pas plus loin ce récit ; ce que nous venons de rapporter est plus que suffisant, pour faire

voir que ces Mémoires ne sont pas écrits d'une manière peu attirante.

L'ouvrage est divisé par campagnes, qui sont au nombre de 24. Le premier & le second volume, en contiennent chacun sept ; le troisième quatre, & le quatrième six, avec la Trêve & la paix générale qui suivirent. Nous ne sçaurions parler en détail de tant de matières différentes : d'ailleurs elles sont peu susceptibles d'abregé, il faut lire l'ouvrage même pour en connoître le mérite.

# ANNALES DES PROVINCES

Unies, Tome 1. contenant les choses les plus remarquables, arrivées en Europe, & dans les autres parties du monde depuis les négociations pour la paix de Munster, jusqu'à la paix de Breda.

Tome 2. contenant les choses les plus remarquables arrivées en Europe, & dans les autres parties du monde depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, jus-

728 *Journal des Sçavans,*  
*qu'à celle de Nîmègue ; Par M. Bas-*  
*nage. A la Haye, chés Charles*  
*Levier 1726, in-f. lio, 1 Volume*  
*pp. 828. 2 Vol. pp. 958.*

**A**PRE's avoir rendu compte du  
dessein de l'Auteur, & du seul  
morceau de ce grand ouvrage qui  
fût susceptible d'un Extrait suivi,  
il ne nous reste qu'à rapporter quel-  
ques traits de ces Annales, car il ne  
seroit pas possible de donner un abré-  
gé de ce qu'elles contiennent.

Sous l'année 1668, M. Basnage  
parle de Jean de Labadie, & de la  
secte des Labadistes. Il donne une  
histoire abrégée du chef de cette  
secte, qui étant sorti de chés les Je-  
suites, fut Chanoine d'Amiens; qui  
se retira ensuite à Port-Royal; d'où  
il passa dans le Diocèse de Bazas, &  
puis dans celui de Toulouse, où il  
fut directeur de Religieuses, aus-  
quelles il apprenoit à imiter Eve  
& Adam dans l'état d'innocence;  
qui prit l'habit de Carme dans

Montage de la Gravelle; qui se  
fut poursuivi par l'Evêque de  
Montauban; d'où il passa  
à Genève, puis  
à Delbourg; & qui sur la fin de  
l'année, fut obligé de chercher dis-  
tantes retraites en Hollande. Voi-  
sinez, qui étoient particuliers à  
M. Basnage réduits les sen-  
sibles.

Il croyoit que Dieu pouvoit  
seul tromper les hommes, &  
il les trompoit effectivement  
quelquefois. 2°. Qu'en lisant l'E-  
criture Sainte, il falloit être moins  
attaché à l'explication des mots &  
plus à ce qu'il appelloit l'ins-  
piration intérieure du Saint Esprit.  
Qu'on auroit dû différer le ba-  
ptême jusqu'à ce que les enfans fus-  
sent dans un âge avancé. 4°. Que  
les Juifs entroient comme les  
Gentils dans l'ancienne alliance, pour-  
vu qu'ils descendissent d'Abraham;  
que la nouvelle alliance n'ad-

730 *Journal des Sçavans,*  
mettoit que des hommes spirituels  
& qu'elle les mettoit dans une per-  
faite liberté. 5°. Il disoit que l'ob-  
servation du Dimanche étoit une  
chose indifférente, & que Dieu n'a-  
voit pas préféré un jour à l'autre.  
6°. Que Jesus-Christ viendrait ré-  
gner mil ans sur la terre, & qu'il  
convertiroit les Juifs, les Gentils  
& les mauvais Chrétiens. 7°. Que l'E-  
ucharistie n'étoit que la commémora-  
tion de la mort de J. C. & qu'encore  
que les signes ne fussent rien en eux-mê-  
mes, on ne laissoit pas d'y recevoir  
spirituellement J. C. lorsqu'on  
participoit, comme l'on doit.  
8°. Que la vie contemplative étoit  
l'état de grace, & d'union divine  
pendant cette vie, le comble de  
perfection, & le sommet de la mon-  
tagne chrétienne, si élevé qu'il tou-  
che les nuës, & atteint de près le  
Ciel. 9°. Que l'homme dont le cœur  
est parfaitement content & calme  
jouit à demi de Dieu, s'entretient  
familièrement avec lui, & voit en



de toute chose. 10°. Que l'on parven-  
ait à cet état par l'entiere abnegation  
de soi-même, la mortification des sens  
de leurs objets, & par l'exercice de  
raison mentale. Labadie préten-  
dit que quand on étoit parvenu à l'E-  
tat de spiritualité qu'il imaginoit, on  
ne devoit point s'inquieter de l'exte-  
rieur, sur-tout des mouvemens du  
corps, pourvû qu'on tournât dès le  
matin sa premiere pensée du côté de  
Dieu, parce que là où est l'esprit  
de Dieu, disoit-il, là est la liberté.  
M. Basnage ne décide point la  
question qu'il se fait ; si de Laba-  
die étoit un fanatique de bonne foi,  
ou si c'étoit un imposteur, qui sous  
le prétexte de la dévotion mystique,  
satisfaisoit le penchant qu'il avoit à  
l'impureté ; mais il fait voir par la  
suite de l'histoire, qu'il se servoit  
de ces maximes pernicieuses pour  
autoriser à prendre des libertez  
criminelles avec les femmes qu'il  
dirigeoit. Il dit que le fait de  
Mademoiselle de Calonges que M.

Bayle ne veut point garantir, & dont M. Bernard a douté, est très-véritable; il assure qu'il le tient de la bouche même de Mademoiselle de Calonges.

Il n'eut point de Sectateurs, tant qu'il fut chez les Jésuites, & à Port-Royal, mais il s'en fit chés les Religieuses qu'il fut chargé de diriger dans le Diocèse de Toulouse; & l'Evêque de Bazas eut beaucoup de peine à désabuser des Carmes de Graille qui en étoient infatués. Il eut aussi plusieurs dévotes étant Protestant, tant à Montauban qu'à Orange & à Genève. Mais ce ne fut proprement qu'en Hollande qu'il forma une secte. Mademoiselle de Schurman si fameuse par son sçavoir, se mit sous sa direction, & elle entraîna dans le même parti la Princesse Palatine Elisabeth, qui se déclara la protectrice des Disciples de Labadie. Il voulut ensuite s'unir avec Antoinette Bourignon; & avec M. de Cort l'un des associés de cette

Demoiselle qui avoit entrepris de des-  
secher un Isle du Holstien appelé le  
Noordstrant ; il avoit acquis par  
ce moyen la direction de l'Isle, les  
dixmes des fonds & de grandes ter-  
res, dans lesquelles il vouloit don-  
ner une retraite, dit M. Basnage,  
aux Jansenistes & aux Bourig-  
nonistes. De Labadie auroit été bien  
aise de se retirer dans cet Isle, mais  
Antoinette s'étant brouillé avec M.  
de Cort, de Labadie demoura en  
Hollande. Il y fut déposé par le sy-  
node de Dordrecht, après lequel il  
continua ses fonctions de Ministre  
à Middelbourg. Mais les Bourgue-  
maistres l'obligerent de sortir de la  
Ville, & de leur Jurisdiction. Il se  
retira à Terueer, d'où il fut chassé  
par le Prince d'Orange qui en étoit  
Seigneur. Il forma un petit établis-  
sement entre Utrecht & Amster-  
dam ; il y fit imprimer plusieurs de  
ses ouvrages. De-là il passa à Er-  
furt, ensuite à Altena où il rendit  
l'esprit entre les mains de Made-  
moiselle de Schuurman. Q 3 ij

difficile de les ébranler, lorsqu'il les avoit prises, & sa fermeté eut beaucoup de part à son malheur. Elevé par son désintéressement au-dessus des faveurs des plus grands Rois, il les méprisa toujours & negligea sa propre fortune. . . . Son habit étoit simple & modeste, sa table n'étoit servie que pour sa famille, & pour un ami. Toute sa suite, à la réserve de quelques Commis entretenus aux dépens du Public, étoit composée d'un seul Valet, qui faisoit tout le service ordinaire de la Maison. . . . Il étoit familier avec ses amis, mangcoit avec eux, & aimoit les plaisirs innocens. Il ne put s'imaginer qu'un Prince qui n'avoit rien fait de grand, pût sapper les fondemens d'un gouvernement qu'il avoit formé avec tant de soin & avec tant de peines. Au contraire il crut que l'opposition que le parti Républicain feroit à l'éle-



vation de S. A. Prince d'Orange,  
 seroit toujours assez forte pour  
 l'empêcher de parvenir au Stad-  
 houderat. Il n'aimoit ni les Soldats,  
 ni les Officiers, parce qu'ils étoient  
 entièrement attachés au Prince,  
 qu'ils regardoient comme leur  
 chef. N'ayant qu'une idée super-  
 ficielle de la guerre, il s'imagi-  
 noit qu'une armée pouvoit se faire  
 en un jour, & qu'il suffisoit de  
 commander dans une place pour  
 la bien défendre, & ce fut la une  
 des grandes sources de son mal-  
 heur. Il negligea trop les mur-  
 mures du Peuple, & les Sermons  
 des Prédicateurs séditieux qui  
 animoient la multitude. Enfin  
 il ne sçavoit ce que c'étoit que de  
 céder au temps; & trop ferme  
 dans ses résolutions, il exigeoit  
 de ses amis qu'ils les approu-  
 vassent, & les forçoit de le faire,  
 s'ils vouloient conserver son uni-  
 té.

Voici le portrait que M. Bafnage



738 *Journal des Sçavans*,  
fait de Corneille de With, frere aîné  
du précédent. „ Le Ruart avoit été  
„ Bourgue-maître à Dordrecht, &  
„ deux fois Plenipotentiaire de leurs  
„ Hautes - Puissances sur la flotte;  
„ il étoit d'un temperamment dur &  
„ austere, & traitoit avec hauteur ceux  
„ qui avoient affaire avec lui. On est  
„ quelquefois plus fier du merite de  
„ les parens qu'ils ne le sont eux-mê-  
„ mes. On veut en recueillir le fruit,  
„ pendant qu'ils essuyent des travaux  
„ qui les accablent, & des contra-  
„ dictions qui les humilient. D'ail-  
„ leurs le Ruart étoit courageux,  
„ intrepide, patient dans les maux.  
„ . . . Sa patience parut dans la tor-  
„ ture qu'il souffrit avec un courage  
„ stoïque, en récitant des vers d'Ho-  
„ race.

Pour faire connoître les disposi-  
tions d'esprit, dans laquelle fut Guil-  
laume Henry, Prince d'Orange, au  
sujet du Massacre des 2 freres, l'Au-  
teur rapporte deux vers Latins qui  
avoient été faits contre Charles V.

au sujet de l'assassinat de Pierre-Louis Farnese, Duc de Parme & de Plaisance, & qui depuis en y faisant quelque changement, avoient été appliquées à Messieurs de Guise tués à Blois.

*Principis injussu cecidit pat nobile fratrum ;*

*Sed data sub jussu premia Sicarils*

Notre Auteur a fait aussi graver une des médailles frappées sur ce triste événement. On y voit les deux freres en buste. Corneille en Guerrier & son frere en Magistrat ; derriere le buste de Jean Corneille sont ces mots d'Horace *integer vira*, & derriere celui de Corneille ces mots du même Poete *scelerisque purus*. Au-dessous des mêmes bustes, *hic armis maximus*, *ille togâ*. Au revers sont les corps des deux freres déchirés par des animaux voraces, & autour ces mots *nunc rede nt ammis ingentia consulis acta*, & *formidati scepttis oracula Ministri*. Deux rameaux de branches seches & dépouillées

740 *Journal des Sçavans* ,  
de feuilles. forment autour des ani-  
maux une ceinture, entrelassée d'un  
cordon, sur lequel est. ce vers du  
fixième Livre de l'Enéide, *mens. agi-  
tat molem & magno se corpore miscet.*  
Dans l'exergue la date de l'événement  
est marquée en lettres nume-  
rales dans le récit du fait, *nobile par  
fratr' M, saVa svrare trVCIDat xx.  
Augusti.*

## RERUM ITALICARUM

Scriptores ab anno æræ Chris-  
tianæ quingentesimo ad millesi-  
mum quingentesimum, Tomus  
quartus. C'est-à-dire, *les Ecrivains  
de l'Histoire d'Italie recueillis par M.  
Muratori, Tome 4. A Milan 1723.  
in-fol. p. 651.*

**C**E quatrième volume du  
recueil de M. Muratori, con-  
tient trois grands ouvrages qui font  
les cinq Livres de l'histoire compo-  
sés par Arnolphe, Historiographe  
de Milan, quatre Livres de l'his-  
toire de Landulphe l'ancien, les

Chroniques du Monastere du Mont-Cassin par Leon Cardinal, Evêque d'Ostie, continuées par Pierre Diacre, Religieux Benedictin du même Monastere. Deux ouvrages anciens moins considerables qui ont été inserés dans ce volume, sont l'ancien Catalogue des Archevêques de Milan, & deux chroniques abrégées des Rois d'Italie.

Arnolphe vivoit sous le Pontificat de Gregoire VII, il composa cette histoire vers l'an 1089 ; elle a été imprimée pour la premiere fois en 1711. dans le troisieme volume du recueil que M. de Leibnitz a donné au Public des Ecrivains qui peuvent servir à l'histoire de la Maison de Brunswic. M. Muratori assure dans sa Préface que c'étoit lui qui avoit fait connoître l'histoire d'Arnolphe à M. de Leibnitz, & qu'il lui avoit indiqué l'endroit du chapitre 18 du premier livre, où il est parlé des quatre anciens Marquis d'Est, Hugues, Ason, Adel-

bert & Opizon qui furent faits Prisonniers par l'Empereur Henri I. M. de Leibnitz croyoit que les trois premiers de ces Marquis d'Essen étoient les mêmes que les trois frères Lombards Huge, Hezil & Collin que l'Historien Ditmar dit avoir été faits prisonniers par l'Empereur Henri I. M. Muratori trouve une trop grande différence entre ces noms, pour se rendre à l'avis de M. de Leibnitz.

Cette nouvelle édition de l'histoire d'Arnolphe a été revuë sur de bons manuscrits qui ont fourni aux Editeurs des leçons toutes différentes de celles qu'a suivi M. de Leibnitz ; en voici un exemple des plus remarquables. Au troisième chapitre du livre 3, Arnolphe dit que dans le temps que les Normans qu'il traite d'impies, s'emparerent de la Pouille, le Marquis Boniface fut percé d'un trait empoisonné, en passant dans un bois fort épais. On croit, comme le remarque l'Auteur de la note sur cet endroit, que ce



Boniface est le pere de la Comtesse Mathilde, qui fut tué de cette maniere suivant Sigonius ; mais la leçon des Manuscrits de l'Eglise Métropolitaine de Milan portoit *Marchio Monferrati Bonifacius*, & M. de Leibnitz l'a suivie. Ce qui engageoit à dire qu'il y avoit alors en Italie 2 Marquis Boniface ; l'un pere de la Comtesse Mathilde ; l'autre, Marquis de Montferrat. Mais les manuscrits que les Editeurs ont consulté portant simplement *Marchio Bonifacius* ; on n'est plus obligé de reconnoître deux Marquis Boniface en Italie.

Du tems d'Arnolphe, il y eut de grands troubles dans l'Eglise de Milan, parce qu'une partie des Ecclesiastiques, même ceux qui étoient constitués dans les Ordres sacrés, étoient mariés ; qu'ils vivoient avec leurs femmes, comme auroient fait de simples Laïcs, & que plusieurs autres étoient coupables de simonie. Hildebrand qui fut depuis élevé sur le Saint Siége sous le nom de Gros

goire VII, & Saint Pierre Cardinal d'Amiens, furent employés pour faire cesser ces troubles, & pour obliger les Clercs de Milan qui étoient constitués dans les Ordres sacrés à renoncer à l'usage du mariage & à la simonie. Mais cette affaire ne fut entièrement terminée que sous le Pontificat de Gregoire VII. Arnolphe étoit du nombre des Clercs qu'on appelloit à Milan Nicolaïtes, qui soutenoient que l'usage du mariage ne devoit être défendu ni aux Sous-Diacres, ni aux Clercs supérieurs, & qui prétendoient que S. Ambroise avoit autorisé cet usage. C'est pourquoi M. Muratori & les Auteurs des notes avouèrent qu'il faut lire avec beaucoup de précaution ce que rapporte cet Auteur sur ces troubles de l'Eglise de Milan; dans son 3<sup>e</sup> livre & au commencement du 4<sup>e</sup>. Lui-même a reconnu sa faute sur la fin du quatrième livre; & il déclare qu'il rougit, non d'avoir fait des barbaris-

mes, mais d'avoir jugé témérairement des actions & des paroles de ceux qui étoient employés pour faire cesser dans l'Eglise de Milan les désordres, qui avoient donné lieu à tant de troubles.

Le cinquième & dernier livre de cette histoire regarde l'affaire d'entre l'Empereur Henry & le Pape Gregoire VII, où Arnolphe se déclare pour le Pape contre l'Empereur.

L'andulphe l'ancien dont les quatre livres d'histoire font ici imprimés pour la première fois, étoit aussi de Milan; il vivoit dans le même tems qu'Arnolphe, & il étoit comme lui défenseur des Prêtres qui croyoient qu'ils pouvoient user des droits du mariage, même après avoir reçus les Ordres sacrés. Il paroît n'avoir eu d'autre vûe dans son histoire que de justifier ce qui s'étoit fait à Milan de la part de ceux que l'on y appelloit Nicolaites, & de rapporter à sa manière ce qui se passa sur ce sujet.

jet vers la fin du onzième siècle. Il ne prend pas même la précaution de cacher la passion qui l'anime, surtout contre les Papes qui vivoient de son tems. Aussi M. Muratori avertit-il les Lecteurs dans sa Préface, qu'on ne doit point s'arrêter aux portraits que fait Landulphe de tous ceux qui étoient opposés au parti que cet Auteur avoit embrassé. Car il y fait une peinture très-désavantageuse de plusieurs grands hommes, entre lesquels il y en a dont l'Eglise a reconnu la Sainteté.

Il ne paroît point par l'histoire de Landulphe l'ancien, qu'il se soit retracté comme l'avoit fait Arnolphe, car en parlant sur la fin de son quatrième livre de la mort du Pape Grégoire VII, il voudroit qu'on regardât les malheurs auxquels ce Pape fut exposé sur la fin de sa vie, comme une punition de ses actions.

Ce n'est point seulement sur l'affaire du célibat des Clercs de Milan

lan que M. Muratori avertit qu'il ne faut point s'en rapporter entièrement à ce que raconte Landulphe. Il fait encore remarquer que cet Auteur se trompe souvent dans d'autres faits anciens qui n'ont point de rapport à cette matiere. Car il suppose dans le livre 2 chapitre 2. que Lambert, Roy d'Italie, & Empereur étoit mort avant l'entrée des Lombards en Italie, c'est-à-dire, dans le sixième siècle. Au lieu qu'il est constant que Lambert fut tué en 898. M. Muratori ajoute cependant que l'on peut tirer des éclaircissements de cet ouvrage de Landulphe, pour l'histoire du tems qui approche de celui dans lequel il vivoit. Il y a par exemple plusieurs Ecrivains qui prétendent que l'Empereur Othon III n'a point été marié, & qui sur ce fondement renvoient en doute ce que rapporte Godetroi de Viterbe ; que cet Empereur condamna à mort sa femme Marie qui avoit accusé un Comte



de l'avoir voulu séduire, quoique ce fût elle-même qui l'eût inutilement sollicité. Cependant Landulphe dit bien nettement qu'Othon III. fut marié, & qu'après la mort de sa femme, il avoit résolu de ne point passer à de secondes noces; mais qu'appréhendant par la suite de ne point garder la continence, il envoya Arnolphe, Archevêque de Milan, à l'Empereur de Constantinople, & que l'Archevêque y demanda, & y obtint la fille de l'empereur Grec pour Othon III. Landulphe faisant l'histoire de cette ambassade rapporte un fait fort singulier. Il dit que l'Empereur invita l'Archevêque à une partie de chasse, & que l'Archevêque lui promit de se trouver le lendemain avec ses armes, & avec ses soldats, & que le lendemain Arnolphe parut devant l'Empereur avec ses habits Pontificaux, accompagné d'un grand nombre de Clercs, & de trois Ducs. L'Empereur Grec admira cette action, & eut honte

400. 727. 728. 729. 730.  
d'avoit proposé une partie de chas-  
se à l'Archevêque : lorsque l'Ar-  
chevêque arrivoit en Italie, il apprit  
la mort d'Othon III. & la fille de  
l'Empereur Grec fut obligée de re-  
tourner à Constantinople.

M. Muratori croit que cette his-  
toire de Landulph, est l'ouvrage  
cité par plusieurs écrivains sous le  
titre de chronique de Datus, Ar-  
chevêque de Milan, ou de quelque  
autre Datus; parce que l'on trou-  
ve mot pour mot dans l'histoire de  
Landulph, la plupart des traits qui  
sont cités, comme tirés de la chro-  
nique de Datus. Au reste cette his-  
toire de Landulph ne pourroit être  
de l'Archevêque Datus qui est le  
26<sup>e</sup> dans le catalogue des Archevê-  
ques de Milan.

Leon Moine du Mont-Cassin,  
puis Cardinal & Evêque d'Ostie, qui  
fleurissoit sous la fin du onzième sie-  
cle, & au commencement du dou-  
zième, est Auteur des chroniques du  
Mont-Cassin. Il n'en a composé

756 *Journal des Sçavans*,  
que les trois premiers livres, l'ouvrage a été continué par Pierre Diacre de la même Abbaye. Cette continuation fait le quatrième livre ; ce qui comprend une histoire de cette Abbaye depuis saint Benoist , jusqu'à l'an 1138. Ce qui vient de Leon d'Ostie dans ces chroniques a été estimé de tous les Sçavans , parce que l'Auteur avoit tiré les faits qu'il rapporte des Archives du Mont-Cassin, & des meilleurs Historiens. La continuation de Pierre Diacre n'est point si estimée.

Ces chroniques ont été imprimées la 1<sup>re</sup> fois à Venise en 1513 ; ensuite à Paris en 1603, à Naples avec des notes de Laureti en 1616, & à Paris en 1668, avec des observations & des notes de Dom Ange de Nuco, Napolitain, & 136<sup>e</sup> Abbé du Mont-Cassin. L'édition de Paris de 1668 est beaucoup meilleure que les précédentes, & c'est sur cette édition qu'a été faite celle dont il s'agit. On y a joint les notes & les obser-

Avril 1727.

781

ons de Dom Ange de Nuce ;  
dit M. Muratori, que ceux qui  
ront voir l'ouvrage tel que  
é du Mont-Cassin l'a publié,  
ient point obligés d'avoir re-  
à l'édition de Paris ; car ces  
ations sont souvent remplies  
oses inutiles, & qui ne servent  
à l'éclaircissement du texte.  
eurs l'Auteur de ces notes  
nt point assés versé dans ce qui  
erne l'histoire, & les usages du  
en âge, pour bien expliquer ce  
peut y avoir d'obscur & d'em-  
tant dans les chroniques du  
Cassin. Il y avoit lieu de  
que M. Muratori, ou ceux  
availlent avec lui à cette gran-  
lection, releveroient les fautes  
om Ange de Nuce, & qu'ils  
eroient de nouvelles notes sur  
droits qui demanderoient quel-  
explication, comme ils l'ont  
r rapport à d'autres Ecrivains.  
tant ils n'ont rien ajouté au-  
ose à l'édition de Paris, que

752 *Journal des Sçavans*,  
de nouvelles observations tirées de  
manuscrits d'Ange de Nuce, & qui  
leur ont été communiquées par Dom  
Bracantio, Abbé du Mont-Cassin.  
Une de ces additions des plus étendues  
est celle par laquelle il explique ce  
qu'il avoit dit sur le chapitre 116 du  
4<sup>e</sup> livre à l'occasion de la dispute de  
Pierre, Auteur de ce quatrième li-  
vre, contre un Grec, au sujet de  
l'article du Symbole *qui ex Patre  
Filioque procedit*. Il seroit inutile de  
nous arrêter plus long-tems sur ces  
chroniques qui sont déjà assez con-  
nues tant en Italie qu'en France  
par les différentes éditions qui  
ont été faites.

L'Auteur du catalogue des Epi-  
sques de Milan qui a été tiré de la  
Bibliothèque de l'Eglise Métropo-  
litaine de Milan, n'est point mar-  
qué. Ce n'est qu'une simple liste dans  
laquelle on marque le nom de l'Ar-  
chevêque, le tems pendant lequel  
il a rempli le Siège Archiepiscopal, &  
le jour qu'il est mort sans dire l'An



de, & le lieu de la sépulture. Ce Catalogue commence par Saint Anacle, & finit à Gandoïn qui est mort dans le 12<sup>e</sup> siècle.

M. Muratori a tiré de la Bibliothèque de l'Eglise Métropolitaine de Milan, les chroniques des Rois d'Italie, & qui toutes deux ensemble ne fournissent point plus d'une demi-page d'impression. M. Muratori n'a point laissé que d'y remarquer des fautes de chronologie.

Nous ne devons point omettre en finissant cet extrait, qu'après les histoires d'Arnolphe & de Landulphe, on a inséré une dissertation de Jean-Pierre Puricelli, dans laquelle l'Auteur s'attache à prouver par plusieurs passages de Saint Ambroise, que ce Saint Archevêque n'a jamais cru qu'il fût permis aux Clercs constitués dans les Ordres sacrés, de se marier, ni d'user des droits du mariage, quand ils avoient été mariés avant leur Ordination.

754 *Journal des Sçavans*,  
Puricelli avoit inseré cette dissertation sur le chapitre 92. de la vie de Saint Herlembaud. Elle sert de réponse au prétexte que les Clercs de Milan employoient dans le 12<sup>e</sup> siècle, pour continuer de vivre avec leurs femmes, contre la discipline constante de l'Eglise Latine.

RE'PONSE DE M. GIBERT  
à la Lettre de M. Rollin, ancien Recteur de l'Université. A Paris, chez François-Guillaume L'hermitte, rue de la Harpe 1727 broch. in-12 de 26 pp.

Cette réponse de M. Gibert roule sur plusieurs chefs dont nous ferons ici un choix succinct. Il soutient d'abord que dans ces paroles de Quintilien *affectus implet*, le mot *affectus* est à l'accusatif, & non au genitif, comme M. Rollin l'a prétendu. Il faut avouer que M. Gibert a pour lui les Editeurs & les Scoliastes

soliaſtes, puisque les éditions de Francfort, de Vascosan, des Eriennes, d'Obrecht, & la dernière de M. Capperonnier ont affectus, & non pas affectus avec un chévron, & que de tous les Commentateurs, il n'y en a pas un seul qui explique, comme M. Rollin, le passage dont il s'agit. » Vous croyez, lui dit M. Gibert, réussir à établir votre système par un *genitif*. Le projet est beau, & le moyen merveilleux; le succès ne le sera pas moins. Car ou vous renverserez le sens commun à peu de frais, ou vous en demeurerez à la gloire d'avoir mis un chévron sur un *û*.

M. Rollin ayant trouvé mauvais que M. Gibert lui eût reproché une omission. » Feu M. Boileau, dit M. Gibert, ne s'offensa point, qu'on lui montrât dans ses ouvrages un solécisme, qui y étoit depuis trente ans, sans que le Public s'en fût apperçu. C'est lui-même qui l'a publié, parce qu'il

756 *Journal des Savans*,

» cherchoit à se rendre utile. On trouve un détail curieux sur cet article à la page 80 du 2. vol. de l'édition des œuvres de M. Despreaux, Amsterdam 1717, in-12. Ce fut M. Gibert qui fit remarquer ce Solécisme à M. Despreaux. Personne n'est plus en état de rendre compte des dispositions de feu M. Boileau, que M. Gibert son intime ami, & qui en étoit beaucoup estimé.

Il rapporte ensuite ces paroles qu'il assure que M. Rollin lui a dites de vive-voix. *J'apprens que vous écrivez contre mon Livre ! Y avez-vous bien pensé ? Y a-t-il de la modestie dans votre entreprise ? N'y auroit-il pas plus de sagesse à vous, de vous tenir dans le silence ?* Il ajoute que la douceur de ces paroles n'operant rien, M. Rollin lui dit d'un autre ton : *De quoi vous avisez-vous de censurer mon Livre ? De quel Droit vous eriger en Juge ? Qui vous a donné cette autorité ?* » Eh vous » reprenez en moi le ton ! ( continue ) » que M. Gibert, ), l'avez-vous

» comparé avec vos *preres*, avec  
 » votre Lettre, avec des paroles de  
 » votre Livre que tout le monde  
 » a remarquées ? . . . . Finissons;  
 » M<sup>r</sup>, parce que le procès, comme  
 » vous dites, est suffisamment inf-  
 » truit. Quand pensés-vous que vous  
 » l'aurez gagné ? Ce sera, ne vous  
 » y trompez point, lorsqu'on tien-  
 » dra que Cicéron donne pour ré-  
 » gle du style le goût des Audi-  
 » teurs ; lorsque l'on confondra la  
 » la maniere d'instruire les enfans,  
 » avec celle d'instruire les person-  
 » nes avancées ; lorsque sur l'am-  
 » plification, les passions, les preu-  
 » ves, leur arrangement, on se moc-  
 » quera des préceptes avouez de  
 » de tous les Maîtres ; lorsque l'on  
 » confondra les divers genres d'é-  
 » loquence, & que des Auteurs qui  
 » écrivent bien, mais qui renversent  
 » toutes les regles, passeront pour  
 » de bons guides ; lorsqu'on adop-  
 » tera le principe de Seneque, que  
 » l'arrangement des mots ne convient



» point à une éloquence mâle, ou à un  
» homme grave ; lorsqu'on sera  
» bien venu à n'avoir nulle exac-  
» titude dans les citations , ou à  
» prendre les traductions des au-  
» tres, sans en répondre : Quand on  
» croira que de parler à l'imagination,  
» ce n'est point parler au jugement  
» quand on croira qu'une Rhetorique  
» que assés exacte n'apprend qu'à se-  
» taire ; lorsqu'Isocrate passera pour  
» un homme qui ne merite pas qu'on l'é-  
» coute , & Demostène pour un Orateur  
» qui ne prend d'étoffe qu'autant qu'il  
» en faut pour se couvrir ; lorsque tout  
» cela passera pour la methode &  
» pour la doctrine de l'Université  
» de Paris ; alors, Monsieur, vous  
» aurez gagné.

Nous avons rapporté cet endroit  
parce qu'outre que le tour en est vif  
& ingenieux, il contient une réca-  
pitulation exacte des chefs princi-  
paux traités dans les observations de  
M. Gibert sur le livre de M. Rol-  
lin, & que c'est à peu près à quoi

réduit toute la dispute qui est entre ces deux sçavans Professeurs.

MEMOIRE HISTORIQUE, DIDACTIQUE & polemique, présenté à Nosseigneurs les Commissaires nommez par Sa Majesté pour donner leur avis sur les contestations concernant l'état & les droits des Prêtres & des Clercs séculiers de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne.

CONTRE le projet formé par le Pere General, & par son Conseil. In-fol. pag. 48.

OBSERVATIONS SUR UN MEMOIRE intitulé, *Memoire historique, didactique, &c.* in-fol. pag. 20, & la Déclaration du Roy qui fixe l'état des Peres de la Doctrine Chrétienne.

**L**A contestation d'entre plusieurs Prêtres & Clercs de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, & le P. General, & le définitoire de la même Congrégation, sur

la question, si les Peres de la Doctrine peuvent posséder des Benefices qui obligent à résidence, sans le consentement du General & du Définitoire, a donné lieu à plusieurs Memoires de part & d'autres. Les principaux sont les deux dont on vient de voir le titre. Avant que d'en donner le précis, il est à-propos de marquer ici en peu de mots les différentes révolutions de cette Congrégation.

Elle reconnoît pour son instituteur le bien-heureux Cesar de Bus; la premiere Maison fut établie à Avignon sur la fin du seizième siècle. Le Pape Clement VIII. l'approuva par un Bref de l'année 1597, où il déclare que les revenus des Benefices, & du patrimoine des Clercs Doctrinaires doivent être remis en commun pour servir à la subsistance de ceux qui composent la Congrégation. Ainsi le Pape Clement VIII regardoit cette Congrégation, comme séculiere. Mais quelque

Avril 1727.

761

Après la mort de César de  
Borgia, la nouvelle Congrégation  
fut unie par un Bref de Paul V à  
une Congrégation de Religieux  
d'Italie nommés Somasques. Plus-  
ieurs Doctrinaires se plaigni-  
rent de cette union, ce qui donna  
lieu à un Arrest du Parlement de  
Paris du 18 May 1643, & à un Ar-  
rest du Conseil du 12 Mars 1646,  
qui ordonnerent aux Doctrinaires  
de s'adresser au Pape, sur l'appel in-  
terjetté du Bref d'union, & sur tous  
les différens par rapport à l'état de  
la Congrégation. Innocent X donna  
un Bref en 1647. qui désunit  
cette Congrégation de celle des So-  
masques, & qui la remit dans l'é-  
tat dans lequel elle étoit suivant sa  
première institution. Ce Bref qui  
n'avoit point fait cesser entièrement  
toutes les contestations, fut suivi de  
plusieurs autres qui déclarèrent toute  
la Congrégation séculière; mais en-  
fin tous les députés de cette Con-  
grégation consentirent à la désunion.

762 *Journal des Sçavans,*  
dans un Chapitre General, auquel  
présida le Cardinal Grimaldi, Com-  
missaire nommé à cet effet par le Pa-  
pe Alexandre VIII.

Mais en 1659, le même Pape Ale-  
xandre VIII donna un Bref qui auto-  
rise les Superieurs de la Congrèga-  
tion à y attacher les Doctrinaires par  
des vœux simples. Ce Bref fut suivi  
de Lettres Patentes qui ne furent  
enregistrées qu'au Parlement de  
Toulouse, de Bordeaux, d'Aix &  
de Dijon. En 1676 le Pere Bar-  
raut, Procureur General de la Con-  
grégation, obtint un Bref du Pape  
Clement X, qui confirma celui  
d'Alexandre VIII sur les vœux sim-  
ples des Doctrinaires. Depuis ce  
tems-là, ceux qui ont été admis dans  
la Congrégation de la Doctrine  
Chrétienne, ont continués à faire  
les trois vœux simples de chasteté,  
de pauvreté & d'obéissance.

Les Superieurs de l'Ordre ont crû  
que les Doctrinaires étant liés à la  
Congrégation par le vœu simple d'o-



stance, ne pouvoient accepter des Benefices qui obligent à résidence sans le consentement du Superieur General & du Definatoire, & dans le Chapitre general tenu en 1711, il fut arrêté qu'on demanderoit au Pape, un Bref qui déclareroit impétra- bles les Benefices que les Doctrinaires auroient obtenus sans consentement des Superieurs. Ce Bref leur fut accordé par Clement XI; mais plusieurs Doctrinaires s'opposèrent à ce qu'il fût executé; ce qui donna lieu au Roy de nommer des Commis- saires, pour examiner non-seulement tout ce qui regardoit cette contesta- tion, mais encore tout ce qui pouvoit concerner l'état de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne.

Voici le précis des moyens pro- posés de la part de ceux d'entre les Peres de la Doctrine Chrétienne qui s'opposoient à la délibération du Cha- pitre general de leur Congrégation tenu en 1711, & à l'execution du Bref de Clement XI.

La Congrégation de la Doctrine Chrétienne a toujours été déclarée séculière, tant par les Bulles des Papes, que par les Lettres Patentes des Rois, depuis son établissement jusqu'à son union avec les Religieux Somasques, & depuis que cette Congrégation a été divisée d'avec les Religieux Somasques ; jusqu'à-présent. Or des Prêtres séculiers, n'ont pas besoin de permission pour posséder des Benefices qui obligent à résidence, s'ils demandent à quelqu'un une pareille permission ; ce n'est que par pure civilité.

Le vœu simple d'obéissance aux Supérieurs, que font tous les Doctrinaires depuis plus de 70 ans, sembloit s'opposer à cette prétention ; ceux qui vouloient se maintenir dans le droit d'accepter sans le consentement des Supérieurs des Benefices qui obligent à résidence, prirent le parti de soutenir que les vœux simples qu'on leur avoit fait faire, étoient absolument nuls, & ils

Avril 1727.

765

interent appel comme d'abus  
exécution des Bulles, par les-  
deux Papes avoient autori-  
vœux.

deux Brefs, disent-ils, sont con-  
à l'intention de notre Fon-  
, & au motif de son établis-  
Cesar de Bus n'exigea aucun  
de la part de ceux qui entre-  
dans la Congrégation de la  
rine Chrétienne, à l'exception  
superieur que l'on ne pourroit  
qu'entre ceux qui auroient  
de demeurer toute leur  
dans la Congrégation. L'Insti-  
voulut qu'elle fût composée  
êtres séculiers, qui demeuras-  
sous la dépendance des Evê-  
, & qui ne fussent liés, par con-  
ut, par aucun vœu, qui les em-  
d'occuper les places auxquelles  
Evêques les appelleroient.

us le Chapitre general tenu  
les yeux du Cardinal Grimal-  
depuis la désunion de la Con-  
tion des Peres de la Doctrine

Chrétienne d'avec les Religieux Somasques, on arrêta que les Novices feroient les trois vœux simples après leur probation, sans néanmoins qu'on pût refuser ceux qui ne les voudroient pas faire.

Pour changer cet état de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, il auroit fallu que ce changement eût été fait du consentement de tous ceux qui la composoient, & qu'il n'y eut dans les Brefs qui l'autorisent ni obreption, ni subreption. Cependant on assure que les Communautés ne donnerent point leur consentement par la voye des Ballottes secretes ; que plusieurs Maisons ne voulurent point consentir au changement ; & que celui qui obtint le Bref, ne representa point les procurations des Maisons : ce qu'il lui auroit été très-facile, s'il en avoit eu. On ajoute qu'on a surpris le Pape, puisqu'on a supposé dans la supplique un consentement donné suivant l'usage ordinaire, ce qui n'é-

point, comme il est prouvé par le Bref de Clement X obtenu en 1716. Ce dernier Bref ne fut point donné à la requisition de la Congrégation des Doctrinaires, mais par celle d'un particulier qui n'avoit point le consentement des Maisons. Enfin obliger les Doctrinaires à faire des vœux simples, c'étoit introduire une innovation sans nécessité, & faire de leur Congrégation un corps de personnes qui seroient liées par des vœux, & qui resteroient cependant seculieres.

Enfin les Doctrinaires opposans à la délibération du Chapitre general de 1711, prétendoient qu'on ne pouvoit déclarer impétrables les Benefices qui auroient été acceptés sans consentement du General & du Définitoire, quoique ces Benefices obligassent à résidence, sans donner atteinte aux regles de l'Eglise & à leurs institutions; parce que les Doctrinaires sont destinés par leur état à servir l'Eglise, que c'est aux Evê-



668 *Journal des Sçavans,*  
ques à choisir les Ministres; & que  
si le reglement étoit admis, il de-  
pendroit du General & du Défini-  
toire de refuser à l'Eglise un Mini-  
stre qui lui seroit utile.

De la part du General des Doc-  
trinaires & de son Définitoire, on  
soutenoit au contraire que les trois  
vœux simples de chasteté, de pau-  
vreté & d'obéissance, ont toujours  
été en usage dans la Congrégation  
de la Doctrine Chrétienne. Le pro-  
jet des Statuts fait par Cesar de Bre-  
en 1595, porte que ceux de la Con-  
grégation feront des vœux de chas-  
tété, de pauvreté & d'obéissance. Il  
aima mieux perdre quelques-uns  
des ouvriers qui lui étoient les plus  
nécessaires pour sa Congrégation  
naissante, que de se relâcher sur les  
vœux d'obéissance. Suivant les Sta-  
tuts de 1605, aucun ne peut être  
mis pour Supérieur, ni pour aucun  
autre Office, que ceux qui auront  
fait vœu d'obéissance, & qui auront  
promis de servir Dieu toute leur

Avril 1727.

769

la Congrégation de la Doctrine. Ce ne fut que par l'ance pour deux Députez du Chapitre de 1657, après avoir que les Novices fissent les vœux simples après la probation ajouta qu'on ne refuseroit à qui ne voudroient pas faire vœux. Mais deux jours après la lecture de ce Chapitre, le General envoya un Memoire sur ce sujet au Cardinal Grimaldy, qui promit de le porter à Rome. Ce n'est point le Procureur General de la Congrégation qui exposa que les Religieuses avoient consenti aux vœux par des suffrages secrets ; mais celui qui a redigé le Bref, lequel suppose un consentement fait de la sorte, a supposé que tous les vœux avoient été donnés de même, et ne fit de difficulté dans ce point sur la forme de ce Bref ; il fut donc en Lettres Patentes enregistré en plusieurs Parlemens ; reçu, et observé depuis ce temps-là dans

770 *Journal des Sçavans*,  
toute la Congrégation. Le Breve  
1676 qui confirme celui de 1650  
été sollicité par l'ordre d'un Chapitre  
General, & reçu avec respect d'un  
autre Chapitre general de ré

A l'égard de l'effet du vœu de  
obéissance par rapport à l'acceptation  
des Benefices qui obligent à résidence,  
le Pere General & le Definiteur de la  
Congrégation de la Doctrine Chrétienne,  
disent qu'il parut par un acte des plus  
solemnels que Cesar de Bus ne regardoit pas  
comme membres de sa Congrégation  
ceux qui avoient pris sans son ordre  
des Benefices qui obligent à résidence.  
Par le 39<sup>e</sup> article des Statuts de 1611,  
on prend la résolution de demander au  
Pape, que ceux qui sortiront de la  
Congrégation sans le consentement des  
Superieurs, soient déclarés inhabiles, à  
posséder des Benefices. Dans les  
contestations qui eurent entre les  
Doctrinaires en 1670 toutes les parties  
convenoient que aucun membre de la  
Congrégation

de la Congrégation par  
de la voix active & passive  
doctrinaires qui obtiennent des  
grâces sans la permission du Ge-  
neral qui ne peut l'accorder que du  
consentement du Définitoire.

Le Bref de 1713, ajoute le  
General & son Définitoire, est  
conforme à l'esprit de la Con-  
stitution de la Doctrine Chrétien-  
& à ses reglemens. Ce qu'il pres-  
crit est une suite du vœu simple  
d'assistance & de stabilité que font  
les doctrinaires, de l'engagement ré-  
ciproque entre la Congrégation, &  
celui qui la composent. Dans la Con-  
stitution de l'Ordre, où l'on ne

772 *Journal des Sçavans,*  
n'ont point obtenu de permission  
par écrit du General dans les trois  
mois.

Si l'on a demandé au Pape que les  
Benefices obtenus par les Doctri-  
naires qui n'auront pas la permiffion  
du General & du Définitoire,  
fulfent impétables, c'est que la  
loi n'est point parfaite, qu'elle ne  
prononce une peine contre ceux qui  
la violeroient.

Au reste le General de la Congrégation & le Définitoire déclarent  
qu'ils ne refuseront jamais la permission  
sans causes légitimes, &  
qu'ils se feront toujours un plaisir  
de donner de bons fujets à l'Eglise  
pour remplir les places aufquelles  
ils font appellés.

Outre ce chef fur les Benefices,  
il y en avoit plusieurs autres, fur  
lefquels le General & le Définitoire  
de la Congrégation de la Doctri-  
ne Chrétienne, avoient présenté leurs  
Mémoires à Messieurs les Commis-  
faires. Le Roy a statué fur ces dif-



ferens chefs par sa Déclaration du mois de Septembre 1726, enregistrée au Parlement de Paris le 15 Octobre de la même année. Le Roy y déclare 1<sup>o</sup>. que la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, est séculière & soumise à la Jurisdiction de l'Ordinaire, tant pour ce qui concerne le Service Divin, que pour ce qui regarde l'administration des Sacramens & les autres fonctions ecclésiastiques. 2<sup>o</sup>. Que tout ce qui regarde le temporel, le gouvernement des Maisons, & la discipline intérieure appartiendra aux Supérieurs de la Congrégation, sans que les Ordinaires des lieux puissent s'y ingérer, si ce n'est dans le cas de négligence ou d'appel. 3<sup>o</sup>. Que les particuliers qui auront fait des vœux suivant les Brefs de 1659 & 1676. ne peuvent recueillir aucune succession directe ou collatérale, & néanmoins que ceux qui après avoir fait les vœux, seront congédiés avant l'âge de 25 ans, pourront rentrer dans tous leurs

droits échus ou à échoir, sans néanmoins qu'il leur soit permis de se pourvoir contre les dispositions entre-vifs, ou à cause de mort, ni contre les Jugemens rendus, & les Actes passés par eux-mêmes avant le mois de Septembre 1726. 4°. Que ceux qui composent la Congregation pourront posséder des Benefices seculiers, à la charge qu'aucun d'entr'eux ne pourra obtenir aucun Benefice exigeant résidence sans le consentement du Définitoire ou du Conseil de la Province, qu'il y sera nécessaire de faire ratifier par le Définitoire au plus tard dans deux mois, à faute de quoi le Benefice sera impétrable. Par une dernière disposition, le Roy veut que l'Arrêt du Conseil, par lequel le feu Roy a déclaré que ce n'a point été son intention de comprendre dans la Déclaration du 29 Janvier 1686, les Cures unies à la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, soit exécuté. En conséquence, que la Congré-

Avril 1727.

775

tion puisse les faire desservir par ceux qui seront nommés aux Archevêques & Evêques, lesquels ils pourront rappeler de la maniere usitée à cet égard par les Peres de la Mission.

**SUITE DU CHIRURGIEN**  
*d'Hôpital, contenant differens Traitez, par Augustin Bellosse, Premier Chirurgien de feu Madame Royale, Douairiere de Savoye. A Paris, chez Laurent d'Houry, Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe, au S. Esprit. 1725. vol. in-12. pp. 384.*

**C**E volume intitulé : *Suite du Chirurgien d'Hôpital*, renferme neuf petits Traités. Le premier est du mercure ; le second, de la chute de l'intestin dans le scrotum ; le troisième, des injections ; le quatrième, des playes des chiens ; le cinquième, des plaies qui pénètrent la poitrine ; le sixième, des playes tor-

776 *Journal des Sçavans*,  
tueuses ; le septième , des boutons  
du visage ; le huitième , des mala-  
dies qui attaquent les yeux , & des  
bubons pestilentiels ; le neuvième  
des tumeurs enkylées. Le premier  
Traité où il s'agit du mercure , est  
le plus étendu. M. Belloste tâche  
d'y montrer que le mercure crud est  
un remede presque universel. Il  
avertit d'abord qu'il lui a trouvé un  
frein qui l'empêche de se sublimer , puis  
il dit que la chaleur du corps n'a  
pas assez de force pour le sublimer ,  
& que quand on n'employeroit pas  
ce frein , il y a lieu de croire que  
le mercure ne se sublimeroit pas.  
Quoiqu'il en soit , le mercure , se-  
lon M. Belloste , est propre pour la  
guérison de presque toutes les mala-  
dies ; on prétend ici qu'il est bon  
pour la teigne des enfans ; qu'il a  
plus de vertu que le gaiac ; qu'il con-  
vient dans le misérere ; qu'il est sou-  
verain contre la galle. On ajoute  
qu'à Smirne les femmes qui veulent  
devenir grasses avalent souvent du

mercure au poids de deux dragmes ; que c'est une erreur de regarder ce mineral comme un poison ; que les Ouvriers d'une certaine mine de mercure avoient pris la coutume d'en avaler plusieurs livres en quittant le travail ; qu'étant chez eux ils se vuidoient, & ensuite le vendoient ; que la chose ayant été découverte, on les contraignit de rester après leur travail quelques heures dans une chambre, & que là ils rendoient leur mercure, après quoi on les congédioit.

M. Belloste examine si le mercure est chaud ou froid, & il dit que puisque ce mineral adoucit le sang, apaise les douleurs les plus aiguës, calme le tumulte des esprits, & enlève la fièvre ; c'est une preuve qu'il est plutôt froid que chaud, ou du moins qu'il tient le milieu entre l'un & l'autre. Mais qu'il soit chaud, froid ou temperé, continuë l'Auteur, c'est une chose de fait que rien au monde n'est capable de produire



778 *Journal des Sçavans*,  
dans presque tous les maux qui affligent le corps humain, des effets si salutaires.

Comme l'expérience est la plus forte des preuves, M. Belloste, pour autoriser son sentiment, rapporte diverses cures qu'il dit avoir faites par le mercure crud pris par la bouche ; comme de maux vénériens, de cancers, d'écrouelles, de tumeurs au foye, de gravelle, de suppressions d'urine, de coliques, de galledes, de dartres, de puitules, de lèpres, de sciaticques, de goûtes, de rhumatismes, de fièvres : guérisons qui lui font dire que le mercure est *le favori de la nature*. Il expose ensuite son sentiment sur les différens effets qu'on doit attendre du mercure crud pris par la bouche, ou insinué au dedans par les pores. C'est, selon lui, le plus innocent & le plus efficace de tous les remèdes, quand il est avalé, & un des plus grands poisons quand il est appliqué. Il tâche d'expliquer les accidens

dens qui arrivent aux Ouvriers qui travaillent dans les mines de mercure, & il employe sur cela des raisonnemens que nous ne pouvons gueres nous dispenser de rapporter, pour faire voir s'il est bien au fait de ces matières.

» Pour décrier l'usage du mer-  
 » cure crud, dit-il, & le rendre  
 » odieux, l'on a eu recours aux ac-  
 » cidens qui arrivent à ceux qui  
 » travaillent aux mines d'où on le  
 » tire. M. Lemery croit que la pa-  
 » ralyfie qui survient quelquefois à  
 » ces Ouvriers, est causée par les  
 » soufres qui émanent du mercure,  
 » lesquels entrant par les pores, se  
 » figent dans les nerfs, à cause de  
 » leur froideur, & bouchent le  
 » passage des esprits animaux. Si  
 » cette raison a lieu, les frictions  
 » & le parfum sont bien à craindre.  
 » Ne pourroit-on pas croire que  
 » ces Ouvriers étant sans cesse en-  
 » vironnés des vapeurs volatiles du  
 » mercure, & ces parties subtiles

leur entrant par les narines, elles  
s'arrêtent sous le crâne, ne pou-  
vant passer outre, ni pénétrer au  
travers de ses pores, & qu'il leur  
arrive alors ce qui arrive à l'eau  
d'un pot qui bout, laquelle s'ar-  
rête au couvercle, & retombe  
par gouttes. Cette vapeur ayant  
à la suite formé un volume, ces  
petits globules retombent par  
leur propre poids vers la baze  
du crâne, font une compression à  
l'origine des nerfs, ce qui produit  
la paralysie. Le même accident  
survient aux Doreurs, par la mê-  
me raison, mais plus souvent ;  
car ils employent le mercure sur  
le feu, qui le fait élever facile-  
ment, ainsi ils le respirent en  
substance. Ceci, comme on le  
peut voir, n'est point l'effet de  
la mauvaise qualité du mercure ;  
mais un accident produit par la  
Compression d'un corps étranger.  
Nous laissons aux Medecins à  
juger de la Comparaison que ce Chi-

Avril 1727.

781

Chirurgien qui est un des plus habiles de la Profession, fait ici du crâne avec le couvercle d'un pot, d'où tombent des gouttes d'eau. Ce n'est là qu'un léger échantillon de la science que possèdent la plupart des Chirurgiens en fait d'Anatomie.

L'explication que celui-ci donne encore des symptômes que produisent les frictions mercurielles, peut servir à faire juger s'il a une suffisante connoissance de l'économie animale.

« Le mercure, dit-il, que l'on  
« fait entrer dans le corps par les  
« frictions, prend une partie des  
« liqueurs à contre-sens. Ce coup de  
« retrogradation qui pousse de la  
« circonférence au centre, subtilise  
« la lymphe, l'élève en haut, lui  
« donne un mouvement violent &  
« rapide, la porte vers la tête & la  
« gorge, lesquelles s'enflent par cet  
« amas de lymphe qui lui est dardé  
« de presque tous les endroits du  
« corps, laquelle ne pouvant être

» contenuë dans les petits volumes  
» des vaisseaux par l'effort de la ten-  
» sion qu'ils ne peuvent soutenir,  
» les origines des canaux salivaires  
» sont forcées, s'ouvrent, se dilatent,  
» & donnent passage à cette abon-  
» dance d'humeur lymphatique ; or  
» comme le mercure n'a pas circulé  
» suivant le cours naturel de la lym-  
» phe, & qu'il n'a fait que s'éle-  
» ver avec elle, il n'a pû par ses rou-  
» lemens, briser ni détruire la poin-  
» te des acides, qui passant par la  
» gorge & par la bouche tels qu'ils  
» sont, y causent des ulcères & des  
» délabremens incommodes & dou-  
» loureux.

Telles sont les paroles de M. Bel-  
loste, nous n'en dirons pas davan-  
tage,

Il entreprend ensuite de combat-  
tre l'opinion de ceux qui croient  
que l'on peut prendre par la bou-  
che quelques livres de mercure crud,  
sans aucun risque, mais qu'il est  
dangereux de n'en prendre que quel-



ques dragmes, parce qu'alors il peut se sublimer par la chaleur du corps. Cette opinion, dit notre Chirurgien, est reçûe par quantité de gens, & cependant elle est très-fausse. Pour le prouver, il cite le témoignage d'un Medecin de ses amis, nommé M. le Duc, qui assure qu'à Smirne la plupart des femmes qui veulent paroître belles & fraiches sont dans l'usage d'avaler pour cela de tems en tems deux dragmes de mercure crud, sans aucun melange. Le mercure, continue l'Auteur, doit être pris par la bouche tel que la Providence le donne, ou mêlé avec de legers purgatifs. Il ajoute, *que toutes les extravagances ( ce sont ces termes ) que ce remede produit dans les frictions & le parsum, ne sont excitées que par un mouvement surnaturel qu'il cause aux esprits & aux liqueurs.*

M. Belloste ajoute à ces réflexions divers raisonnemens, que nous croyons pouvoir passer ; après quoi il fait un aveu qui le met à couvert

784 *Journal des Sçavans*,  
de toute critique. J'aurois pû, dit-il, me contenter de rapporter les effets salutaires que le mercure crud a produits entre mes mains, sans m'embarraffer d'en expliquer la mécanique, à laquelle je n'aurai peut-être pas trop bien réüssi, n'ayant aucun principe de Chymie.

Nous avons remarqué que M. Belloste regardoit le mercure crud comme le plus souverain remede contre la plupart des maladies, nous avons rapporté un grand nombre de maux auxquels il le croit propre ; mais nous avertirons qu'il ajoute ici à ce nombre de maladies, la peste, la petite-verole, les vapeurs & l'ictericie. Les deux premieres, à ce qu'il s'imagine, sur la foi de quelques Auteurs, sont produites par des vers : or rien, dit-il, n'est meilleur contre les vers que le mercure. D'où il conclud que pour se guérir ou se garantir de la peste & de la petite-vérole, il n'y a pas de meilleur parti à prendre, que d'avaler

mercure crud, ou d'en porter  
au au col. Il conseille la même  
pour les vapeurs & l'ictéritie.  
Comment le mercure vient-il à  
de tuer les vers pestilentiels ?  
sur quoi notre Auteur nes'ex-  
que pas bien nettement ; mais  
la manière dont les œufs se  
avant que ces animaux en-  
sent, on ne peut douter de ce  
pense là-dessus. Voici, selon  
de quelle manière la chose se  
Les œufs des vers sont ronds ;  
particules volatiles du mercure  
rondes aussi, ces globules ne  
vent donc ni se joindre ni s'ac-  
her ensemble ; cependant les  
du mercure détruisent ou  
ent ceux des vers. Il faut donc  
cela vienne du choc qui se fait  
la rencontre de ces petits corps  
riques, en sorte que ceux du

tion que donne M. Belloste de la manière dont le mercure crud casse & brise les œufs des vers ; mais il avertit que si l'on n'est pas content de ces sortes de raisons, on n'a qu'à promener son esprit *dans les idées de l'antipatie.*

La salivation procurée par le mercure est le moyen le plus ordinaire dont on se sert pour la guérison des maux vénériens. M. Belloste, pour décrier cette pratique, fait un exposé des principaux accidens qu'elle cause aux malades ; puis il dit que *c'est profaner la louche que de l'assujettir à une fonction aussi rebutante que la salivation, aussi humiliante, en un mot aussi indigne d'elle.* » Il me  
» semble, *continue-t-il*, qu'il est plus  
» raisonnable & plus naturel de lui  
» substituer un émonctoire que la  
» nature a destiné pour *le plus vil & le*  
» *plus abject des emplois.* Les intestins & l'anus sont accoutumés à  
» donner passage aux immondices  
» du corps, la raison nous indique

de prendre ces routes, quand nous  
traitons les maux vénériens, avec  
notre mercure.

Ce que M. Belloste appelle ici son mercure, est un mercure crud qu'il mêle avec des purgatifs, & qu'il donne en pilules. Il fait de grands éloges de ce remède, & pour le recommander en général, il dit que si le remède universel est possible, c'est dans le mercure crud qu'on le peut trouver. Il ajoute que le mercure crud agit également dans tous les Pays, que les Saisons, les tempéramens, les âges, les sexes, les maladies internes ou externes, n'apportent aucun changement dans les effets salutaires qu'il produit; que ce fait favorise l'opinion de ceux qui croyent qu'il n'y a qu'une seule cause de toutes les maladies, & par conséquent qu'un seul remède peut les guérir.

Au regard de la seconde Dissertation, qui est sur la chute de l'intestin dans le scrotum, M. Belloste



y fait voir par de très-bonnes raisons, fondées sur l'expérience, que si dans cette maladie l'on veut travailler avec succès à la réduction de l'intestin, il faut au lieu des émolliens, que tous les autres Chirurgiens ont coutume d'employer pour cette fin, recourir au contraire aux altringens, c'est-à-dire, à des remèdes qui resserrent le scrotum, & rétablissent le ressort que les fibres de cette partie ont perdu. Il veut qu'on suive la même méthode dans le traitement du sarcocelle, & il prouve parfaitement bien la bonté de cette pratique.

Dans l'article des injections, notre Auteur attaque le sentiment de ceux qui prétendent que les injections sont utiles, & même nécessaires pour les playes profondes, les abcès caverneux, les sinus, les fistules & autres maux semblables. Ce qu'on se propose en faisant ces injections est, dit-on, de corriger la mauvaise qualité des matieres, c'est

épêcher que le pus, par son sé-  
; n'altère les parties, c'est de  
blâmer, de nettoyer. Belles &  
des paroles, s'écrie M. Bel-  
les de vieille Ecole, & specieu-  
imaginations; le pus, dit-il, est  
extrait du sang & des liqueurs  
ricieres. Si le sang est bien con-  
nué, le pus sera louable & bal-  
que, il conduira seul les playes,  
abcès & les ulcères à une par-  
guérison. Si dans ce cas, pour-  
si, l'on injecte quelque liqueur  
ce soit, l'on détrempe ce bau-  
on l'affoiblit, on l'altère, il perd  
e sa vertu balsamique, & il de-  
t inutile ou pernicieux. M. Bel-  
joint plusieurs autres inconve-  
s à celui-là, il remarque qu'en  
rectant les orifices des petits  
ux & des petits vaisseaux qui  
ouverts dans toute l'étendue  
a cavité que l'on injecte, on les  
ollit, on les relâche, en sorte,  
ls perdent leur fermeté, & lais-  
couler les liqueurs qu'ils de-

vroient retenir, ce qui rend les supurations plus abondantes, & retarde la guérison. Il observe encore que si ces écoulemens durent quelque tems, le sang se dépouille de sa partie fluide, le malade s'extenuë & tombe dans l'épuisement ; que plus on humecte ce que l'on veut réunir, moins il s'incarne ; qu'enfin les injections dissipent les esprits, & entraînent avec elles le seul & unique baume qui peut réunir les parties ulcérées. Un autre mal encore plus dangereux, c'est que l'injection, en écartant les parois des cavités où on la pousse, agrandit la solution de continuité. Alors, si on laisse séjourner la liqueur injectée, comme c'est l'ordinaire, elle s'insinue dans les interstices des muscles, & y produit des sacs & des sinus : de plus, comme on ne peut l'injecter que chaude, elle rarefie & fond le sang, elle cause des picotemens, des irritations, & de la douleur.

L'air se met ici de la partie ; car

Plus la cavité est grande, & plus facilement il s'y introduit; or l'air suffit seul pour causer ici de la coagulation & de l'irritation.

Quand ces injections ont séjourné un certain tems, on fait sortir la liqueur injectée, & alors l'air succède; on ne se contente pas de cela, on presse la partie pour n'y rien laisser, & par cette compression, on macere les fibres, & on les meurtrit; ce qui donne lieu à une nouvelle suppuration.

Si au contraire le sang se trouve mal conditionné, & que par conséquent les chairs soient molles d'elles-mêmes & sans soutien, la méthode dont il s'agit, causera encore de plus grands ravages. En effet, comme le montre M. Belloste, si on pousse alors une injection dans une playe ou dans un ulcere, cette injection trouvant moins de résistance, fera des délabremens, formera des cavernes, & enlevant à la partie le peu d'esprits qui lui res-

tent, la fera tomber dans une pour-  
riture totale : M. Belloste dit ici un  
mot des tentes, qu'il n'approuve  
pas plus que les injections, comme  
on l'a pû voir dans un Traité qu'il  
a donné sur ce sujet, & comme on  
le peut voir encore par divers en-  
droits du Livre dont nous rendons  
compte. Il benit avec raison, l'heu-  
reux tems qui l'a détrompé là-de-  
sus ; ce tems qui lui a ôté les tentes  
& les fers, & où il a appris à ren-  
dre la Chirurgie douce, & exempt  
des cruautés que la plupart des Chi-  
rurgiens exercent sur leurs malades.

Le chapitre des plaies des chie-  
qui se les guérissent en les léchant,  
celui des playes pénétrantes de la  
poitrine, & celui de la tortuosité  
des playes, contiennent de bonnes  
observations. Nous disons la même  
chose des articles concernant la fac-  
boutonnée & couperosée, les mala-  
dies des yeux, les boutons pesti-  
férés, & les tumeurs enkistées. On  
trouve dans celui des maladies de



pour une cure singulière. Voici ce que M. Hallette rapporte à-dessus. Un principe de charité, dit-il, m'oblige de faire part au Public de ce qui m'a été enseigné dans ma jeunesse par un Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, nommé M. Paris. Comme j'avois l'honneur d'être un de ses Disciples, il me donna un jour voir un de ses malades, qui avoit une fièvre aiguë avec transport au cerveau, & qui enfin tomba dans une maladie soporeuse. Il m'ordonna d'appliquer derrière chaque oreille du malade, un demi-cercle de pierres à cauterer, ce que je fis selon l'instruction qu'il me donna. Je vis avec surprise, que le jour même le malade recouvra la connoissance, & qu'à mesure que l'escarre se séparoit, & que la supuration augmentoit, la maladie diminuoit, enfin il fut assez promptement guéri. Je témoignai à mon illustre Maître ma surprise, & lui dis que quoique j'eusse travaillé pen-

dant plus de neuf ans, & que j'eusse fait plusieurs campagnes, je n'avois jamais vû pratiquer cette opération; il me répondit, que je n'avois qu'à l'employer dans toutes les maladies de la tête, mais sur tout dans celles des yeux, des dents, & des oreilles. Quoiqu'il ne m'expliquât pas par quelle mécanique ce remède pouvoit réussir, je ne laissai pas de mettre dans ma mémoire ce qu'il me dit. J'éprouvai avec succès son ordonnance en plusieurs occasions, & sur-tout en celle-ci. Etant alors Chirurgien-Major de l'Hôpital de Briançon, un jeune Soldat vint à cet Hôpital, ayant en apparence le globe de l'œil consumé, & si consumé, qu'on auroit pû mettre sans peine une grosse noisette dans l'orbite, où il ne paroïssoit au fond qu'un peu de chair rouge. Cet accident étoit survenu sans qu'aucune cause externe y eût contribué; ayant examiné le malade, je chargeai un Garçon Chirurgien de lui  
faire

faire aux deux côtés des oreilles  
notre opération. Je passai environ  
trois semaines sans songer au mala-  
de ; mais au bout de ce tems, je de-  
mandai au Garçon en quel état  
étoit le Soldat, il me répondit, *il*  
*va bien*. Cette réponse m'obligea de  
me faire conduire dans la Salle où  
il étoit. Le Garçon qui m'y con-  
duisit me mena à un Soldat qui  
avoit les deux yeux bien condition-  
nés. Je dis alors, ce n'est pas ce Sol-  
dat que je cherche, c'en est un qui  
avoit un œil perdu. Le Soldat me  
répondit : *c'est moi*. Comme j'eus  
peine à le croire, je visitai ses oreil-  
les, & y ayant vû les playes encore  
ouvertes, je reconnus à ma grande  
satisfaction, que c'étoit le même  
que j'avois vû depuis peu dans un si  
pitoyable état. Il retourna peu après  
à son Regiment, & toutes les fois  
qu'il passoit à Briançon, il me fai-  
soit mille caresses, & mille remerci-  
mens. Si quelqu'un m'eût conté  
une pareille histoire, j'aurois eû

796 *Journal des Sçavans* ;  
peine à la croire. C'est pourtant une  
vérité , & une vérité , dont tout  
l'Hôpital a été témoin.

M. Belloste examine ici par quel  
moyen ces ouvertures faites vers les  
oreilles peuvent produire un effet  
si salutaire.

Le volume finit par deux Let-  
tres de l'Auteur touchant la manie-  
re de panser les blessures , selon la  
méthode de M. Magati , fameux  
Médecin d'Italie ; elles sont rem-  
plies d'excellentes observations sur  
ce sujet. M. Belloste plein des ins-  
tructions de ce sçavant Médecin ,  
fait voir après lui , & d'une manie-  
re très-sensible , le danger qu'il y a  
d'employer des tentes dans le trai-  
tement des blessures ; après quoi il  
s'exprime en ces termes. « Envoyez-  
« moi toutes ces tentes au Diable ,  
« & vous verrez qu'il n'y aura ni  
« suppuration ni accident.

# ECLAIRCISSEMENT

Au sujet de l'extract du *Traité des Sacremens*, inséré dans le dernier Journal.

**I**L s'est glissé une méprise dans le Journal de Mars de cette année, au sujet du *Traité des Sacremens* de M. Tournely. On y lit page 244 « que quoiqu'on puisse croire sans blesser la foi (comme l'avoue M. Tournely) que l'Eglise a établi plusieurs Sacremens, & que J. C. ne les a institués ni en particulier, ni en general, cette opinion lui paroît néanmoins dépourvüe de solidité, & absolument fausse.

Nous nous croyons obligés de reconnoître 1°. que l'Eglise n'a institué aucun Sacrement, quoique selon l'opinion de plusieurs Scolastiques, J. C. lui ait donné le droit de fixer & de déterminer en particulier la matiere & la forme de quelques Sacremens : ce qui a pû donner



ner lieu à certains Scolastiques d'enseigner que l'Eglise avoit institué quelques Sacremens, sans faire reflexion qu'il n'y a que J. C. qui puisse attacher à certains Symboles le pouvoir de conferer la Grace.

2°. M. Tournely n'a point enseigné qu'on puisse dire, *sans blesser la foy*, que l'Eglise a établi plusieurs Sacremens, & que J. C. ne les a institués ni en particulier, ni en general. Il enseigne seulement qu'il n'est point de foy que J. C. ait institué tous les Sacremens *immédiatement*. Mais il assure en même tems que tous les Catholiques soutiennent (comme nous n'avons pas manqué de le remarquer au même endroit) que J. C. a au moins institué en general tous les Sacremens. M. Tournely pense comme eux; & suit en cela la décision du Concile de Trente. *sess. 7. Can. 1.* qu'il rapporte p. 261. Au reste toute la méprise ne vient que d'avoir omis le mot *immédiatement*, dont le sens

à dans l'esprit de l'Auteur de  
 trait qui a oublié de l'exprimer.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE FLORENCE.

LE Pere Alexandre Politi de la  
 Congrégation des Clercs re-  
 vers dits des Pauvres de la  
 de Dieu, & surnommez des  
 des pieuses *Scuole pie*, a traduit  
 latin les Commentaires d'Euf-  
 le sur Homere, & les fait im-  
 mer ici en cinq volumes *in-folio*,  
 deux colonnes, le Grec à côté  
 la Traduction. Le bas des pages  
 chargé de notes destinées à éclair-  
 à confirmer, on à rectifier le  
 par divers exemples & autorités,  
 des Ecrivains sacrés & profa-  
 L'estime generale dans laquel-  
 at presque toûjours été les ou-  
 ges d'Homere, fait juger que si  
 célèbres & amples Commentai-  
 d'Eustathe sur ce Poëte, n'ont

pas encore été traduits, depuis la renaissance de Lettres, il faut qu'il y en ait quelques raisons particulières, & entre ces raisons, on compte principalement l'inutilité, dont une semblable traduction paroît être pour ceux qui sçavent le Grec même médiocrement, & plus encore pour ceux qui n'en sçavent pas assez pour lire ces Commentaires dans l'original, & les confronter sans cesse avec le Texte d'Homere : on allègue encore la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de traduire certains endroits de ces Commentaires, qui consistent uniquement dans des comparaisons de termes & d'expressions synonymiques, dont le sens & l'énergie peuvent d'autant moins passer dans une autre langue, que souvent il est rare d'y trouver de simples équivalens. C'est à quoi les notes du P. Polit, & celles de M. Salvini suppléeront sans doute.

Avril 1727.

808

## DE ZURICH.

*Biblia æri incisa, vel Physica facta*: c'est le titre du prospectus d'un grand ouvrage que M. Scheuchzer, celebre Docteur en Medecine de cette Ville, annonce au Public.

Il s'étonne que de tous ceux qui ont travaillé sur l'Ecriture sainte, personne ne se soit avisé d'y ajouter des figures & estampes, qui représentaient tout ce qui se trouve dans la Bible, soit sur les choses naturelles, soit sur celles qui concernent les Mathématiques. C'est à moi l'Auteur s'est appliqué pendant plusieurs années, & *la Physique de Job* qu'il a publiée en Latin, n'étoit qu'un essai de cette vaste entreprise.

M. Schenchzer nous assure qu'il ne l'a formée qu'en vûe de la gloire de Dieu, pour combattre les Athées, pour concilier la nature avec l'Ecriture sainte, & répandre de nouvelles lumieres sur plusieurs en-

802 *Journal des Sçavans,*  
droits du texte sacré, qui selon lui,  
sont mal entendus du vulgaire igno-  
rant, ou mal expliqués par les  
Commentateurs qu'il prétend pour  
la plûpart n'avoir nulle teinture ni  
de la Phisique, ni des Mathemati-  
ques. Il proteste cependant que tou-  
te personne pourra lire son ou-  
vrage sans scrupule, parce qu'il ne  
s'y arrêtera pas aux différentes dis-  
putes qui partagent les Theologiens  
des différentes sectes chrétiennes.

Pour donner une idée des estam-  
pes qui doivent accompagner les ré-  
flexions de l'Auteur sur la Bible  
on en a joint quelques-unes au pro-  
spectus, & on y voit que par rap-  
port à l'homme & aux animaux  
M. Scheuchzer s'est attaché à y re-  
presenter en forme de vignettes &  
bordures d'un goût tout nouveau,  
au tour de l'estampe, où le princi-  
pal sujet qu'il traite, est gravé, tout  
ce qui regarde la formation & l'ac-  
croissement, jusqu'à la naissance, avec  
des chiffres relatifs à ses explications  
qui



qui seront imprimées à côté. Il suivra sans doute la même idée à l'égard des plantes, & des autres choses qui lui paroîtront mériter d'entrer dans son projet,

Au reste M. Scheuchzer persuadé de l'utilité générale de son ouvrage, ne s'est pas contenté de le composer en Allemand pour les sçavans de son pays ; il y a joint une traduction latine qui se distribuera séparément pour l'usage & la commodité des Etrangers.

Tout l'ouvrage consistant en 400 planches gravées, fera de huit volumes *in-folio*, chacun de 50 planches, sans compter le texte des explications qui sera imprimé sur de beau papier.

La souscription pour le premier, qui doit être achevé d'imprimer à la fin du mois de Septembre prochain, sera de deux florins  $\frac{1}{2}$ , & autant, quand on le délivrera. Il en sera de-même des suivans ; l'Auteur fait espérer que les huit volu-

804 *Journal des Sçavans*,  
mes seront imprimés en 1731, &  
ils reviendront en tout à 40 florins  
pour les Souscripteurs, & à 70 pour  
ceux qui n'auront pas souscrit.

On recevra les souscriptions chez  
les Libraires de 49 Villes d'Alle-  
magne & de Suisse, sans compter  
Amsterdam, dont M. Scheuchzer a  
eu soin de mettre les noms à la fin  
de son prospectus.

## DE GENEVE.

Marc Michel Bousquet & Com-  
pagnie, Libraires de cette Ville,  
ont acheté depuis peu la moitié de  
l'édition d'un grand ouvrage qui  
est actuellement sous presse à Lu-  
xembourg chez André Chevalier.  
En voici le titre & le plan : *Bulla-  
rium Magnum Romanum, ad Papam  
usque Benedictum XIII hactenus regnan-  
tem continuatum.* Cet Ouvrage sera  
divisé en neuf volumes in-fol. Les  
six premiers tomes comprendront  
toutes les Bulles des Papes, depuis  
Saint Pierre jusqu'à Clément X. Les

Avril 1727.

805

septième tome contiendra celles des Papes Innocent XI, Alexandre VIII & Innocent XII. Le huitième tome contiendra celles des Papes Clement XI, Innocent XIII & Benoît XIII. Le neuvième & dernier tome sera composé des Bulles de tous les Papes qui ont été omises dans toutes les éditions qui ont été faites jusqu'à présent. Comme ces trois derniers volumes ne sont que des additions, on en tirera un petit nombre d'exemplaires séparés, en faveur de ceux qui ont les précédentes éditions. Pour cette nouvelle édition on se sert de la copie imprimée à Rome en 6 vol. in-fol. qu'on a préférée à celle de Lyon, parce qu'il manque à celle-ci diverses Bulles que les Libraires ont été obligés de retrancher. Tout l'Ouvrage sera imprimé en beaux caractères neufs & sur de beau papier, & on en tirera même quelques exemplaires en grand papier. En general les Libraires se flattent de donner une

806 *Journal des Sçavans*,  
édition de ce livre dont le Public  
aura lieu d'être content. Les huit  
premiers volumes en paroîtront à  
Pâques prochain 1727. Les recher-  
ches infinies qu'il a fallu faire pour  
ramasser tout ce qui doit composer  
le dernier, ont mis les Libraires  
dans l'impossibilité de le livrer en  
même-tems que les autres.

#### DE HOLLANDE.

C'est à Amsterdam chez les freres Vestein, & non à la Haye comme nous l'avions marqué dans un de nos précédens Journaux, qu'on imprime la nouvelle édition de *Thucydide*.

Les mêmes Libraires & Smith qu'ils se sont depuis peu associé, débitent actuellement, *S. Aurelii Pro-pertii Opera, cum notis variorum & Broekhusii*, in-4<sup>o</sup>.

Beman de Rotterdam débite *Mémoires de M. Jean Ker de Kersland*, contenant des réflexions & des particularitez interessantes sur la puissance des François dans l'Isle d'Hif-



Avril 1727.

807

paniola, & sur leur établissement dans le Mississipi, sur la décadence des manufactures de laine en Angleterre, sur les dépendances serviles en Ecosse, & sur la disgrâce du Duc de Ripperda Premier Ministre d'Espagne. Seconde partie, publiée suivant ses ordres exprès, & traduite de l'Anglois, in-8°.

J. Poolsum d'Utrecht a imprimé *Hadrianus VI, sive de alecta historica de Hadriano Sexto Trajectino, Papa Romano. Collegit, edidit & notas adjecit Gasparus Burmannus*, in-4°.

Le Nouveau système du Microcosme se débite avec succès. Alberts Libraire à la Haye a cru qu'une traduction de cet ouvrage en Hollandois ne pourroit être que bien reçue. Il y fait actuellement travailler par un des plus habiles Médecins de cette Ville.

#### DE PARIS.

Le R. Pere Dom Bernard de Montfaucon de la Congregation de Saint Maur, publia il y a environ



808 *Journal des Sçavans*,  
deux ans un programme de *ses Monu-  
ments de la Monarchie Françoisse*,  
qu'il se trouve aujourdui en état de  
donner au Public. Comme nous ren-  
dîmes compte alors de ce Program-  
me; nous nous contenterons de dire  
qu'il divise ces monumens en cinq  
classes, & c'est la premiere de ces  
cinq classes qu'il propose aujour-  
d'hui en souscription. Elle fera qua-  
tre volumes in-folio, qui contien-  
dront plus de quatre cent planches.  
Le prix des souscriptions sera pour  
le petit papier de quarante livres en  
souscrivant, & de quarante autres  
livres en retirant l'exemplaire pour  
lequel on aura souscrit, & pour le  
grand papier, de soixante livres  
pour le premier payement, & de  
soixante autres livres pour le second.  
On ne recevra des souscriptions que  
jusqu'au premier Octobre de cette  
année 1727; & si alors le nombre  
de mille souscriptions, tant pour le  
grand que le petit papier ne se trou-  
ve pas rempli, les Libraires associez

pour l'impression de cet ouvrage s'engagent solidairement à rendre dans le courant du mois d'Octobre 1727 l'argent qu'ils en auront reçu. Etienne Ganeau, Guillaume Cavelier, Pierre-François Giffard, Libraires rue Saint Jacques, Nicolas Gosselin Libraire au Palais, & Dom Bernard de Montfaucon en l'Abbaye de Saint Germain des Prez, distribuent dès-à-présent le projet de souscription, & fournissent des quittances à ceux qui veulent souscrire.

M<sup>r</sup> Jean de la Grive Prêtre propose aussi par souscription, le *Nouveau plan de Paris & de ses Faubourgs*, levé géométriquement. Cet ouvrage sera composé de six feuilles gravées, qui réunies ensemble feront une carte de six pieds de longueur, sur cinq de hauteur, y compris les marges. Cette carte qui est depuis plusieurs mois entre les mains du Graveur, paroîtra dans le Public en 1728. La souscription sera de

**810**    *Journal des Sçavans,*  
dix livres, dont on payera cinq li-  
vres en souscrivant, & les cinq autres  
livres en retirant la carte. Ceux qui  
n'auront point souscrit, payeront  
seize livres pour chaque exemplaire  
sans diminution, & il ne sera per-  
mis de le faire que jusqu'au 31 Août  
prochain. On distribue les projets  
de cette souscription chez Borden  
Graveur, au bas de la rue des Sept  
Voyes, devant le Puits Certain au  
Roy Henry. Il est aussi chargé des  
reconnoissances de souscription im-  
primées & signées de l'Auteur.

Nicolas le Clerc Libraire rue de  
la Vieille Bouclerie, entre la rue de  
la Harpe & le Pont Saint Michel  
à Saint Lambert, vient de mettre  
en vente *l'Imitation de Jesus-Christ*  
*mise en cantiques spirituels sur les plus*  
*beaux airs des meilleurs Auteurs, tant*  
*anciens que modernes, notés pour la*  
*facilité du chant, Poésies Chrétiennes*  
*qui n'ont point encore paru; par M.*  
*l'Abbé Pellegrin, vol. in-8°. On trou-*  
*ve chez le même Libraire, l'Histoire*

de l'Ancien & du Nouveau Testament, aussi mise en cantiques, les Pseaumes de David, les Cantiques sur les principaux points de religion, & les Noëls nouveaux in-8°. Le tout du même Auteur, avec les airs notez.

On a enfin achevé à l'Imprimerie Royale l'édition des Oeuvres de Saint Cyprien, par feu Monsieur Baluze. Les Sçavans qui l'attendoient depuis long-tems, sont amplement dédommages par les soins qu'on a pris de l'exécuter magnifiquement. Ce sont les Peres Benedictins qui, après la mort de l'Auteur, se sont chargez du pénible travail de la révision.

Le Traité de la Trinité de Monsieur Tournely paroît depuis quelques mois; celui de l'Incarnation va être publié incessamment; le Batême & les autres Sacrements sont sous presse. L'Auteur donne avis qu'il travaille à un abrégé de sa Théologie, qu'il donnera bien-tôt au Public.

Gabriel Martin & les deux Gue-



812 *Journal des Sçavans*,  
rin freres impriment la traduction  
Françoise des *Voyages de Gulliver*, en  
deux volumes in-12. Cet Ouvrage  
écrit en Anglois a paru à Londres  
sur la fin de 1726, & y a eû un  
grand succès. L'Auteur est le cele-  
bre M<sup>r</sup> Swift, Doyen de l'Eglise de  
Saint Patrice de Dublin en Irlande,  
qui a déjà donné plusieurs autres  
Ouvrages au Public, & entr'autres  
le fameux *Conte du Tonneau*. La tra-  
duction dont il s'agit paroîtra vers  
Pâques. On en trouvera aussi des  
exemplaires chez Chaubert, Quay  
des Augustins à la Renommée.

La Tragedie de *Tibere* se débite  
chez Flahaut. L'Auteur proteste  
dans sa Préface qu'il n'avoit ni lû  
ni entendu lire la Tragedie d'*Agrippa*  
quand il a fait la sienne.

Le même Flahaut vient de pu-  
blier les tomes II & III du *Nouveau*  
*voyage a-tour du monde*, par M<sup>r</sup>. le  
Gentil. Nous avons déjà parlé du  
premier volume; nous donnerons  
incessamment l'extrait de ceux-ci.



Avril 1727. 813

Les exemplaires du *Traité de l'usage universella*, que nous avons annoncé au mois de Janvier dernier sont arrivez, & se trouve à Paris chez Chaubert, Quay des Augustins à la Renommée.

Notes a corriger dans le Journal de Mars 1727.

Ligne	Faute	Corrections
penult.	de d'instruction & me- moires	d'instructions & de memoires
10 & 11	dont donner	donner
10	suivi	suivi
penult.	composé	composée
14	ne vos exaltemini	ut vos exaltemini
penult.	M. Bonnet	M. Collet
19	& se	& le
3	montrent	montre
6	Ligurinus	Ligarinus
18	Ex ratione, fecit credibile,	Ex ratione fecit credibile,
8 & 9	de ces bêtes fero- ces	de bêtes fero- ces
3	d'altruy	d'altrui
11	flots	îlots
15	& que	que
16	lieu	lien
19	Guyré	Guinet
20	ruës	ruës

# T A B L E

## DES ARTICLES

Contenus dans le Journal  
d'Avril 1727.

<b>M</b> anifeste pour la Baronne de l'Espe- rance	611
Imitation de J. C. mise en cantiques.	614
Lettre critique de la Bibliothèque des An- teurs de la Congrégation de S. Maur.	631
Critique de la Charlatanerie, &c.	651
Traité du Flux & Reflux de la mer.	657
Traité de la vente des immeubles par décret.	674
Réfutation du livre des Regles pour l'intel- ligence de saintes écritures.	691
Mémoires de Montglaz.	701
Second Extrait des Annales des Provinces Unies.	711
Scriptores rerum Italicarum Tomus IV.	741
Réponse de M. Gibert à M. Rollin.	751
Mémoires pour les Prêtres de la Doctrine Chrétienne, &c. Observations sur ce Mé- moire, & la Déclaration du Roy qui fixe l'état de ces Peres.	759
Suite du Chirurgien d'Hôpital, &c.	771
Eclaircissement au sujet de l'Extrait du Trai- té des Sacremens.	791
Nouvelles Littéraires,	799

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

3

POUR  
L'ANNE'E M. DCC. XXVII;  
M A Y.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du  
Quay des Augustins, du côté du  
Pont S. Michel, à la Renommée & à  
la Prudence.

---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

3  
M A T M. DCC. XXVII



DISSERTATIONS THEOLOGIQUES  
& dogmatiques, I. Sur les Exorcismes & les autres cérémonies du Bapême. II. Sur l'Eucharistie. III. Sur l'usure. A Paris, chez Etienne, rue Saint Jâque à la Vertu, Babuty & la Bottiere. 1727. in-12. pp. 552.

1°. **L**A matiere des Exorcismes & des autres cérémonies du Bapême n'avoit point encore été traitée par rapport à la question, s'il est



820 *Journal des Sçavans,*  
*permis de suppléer les Exorcismes à l'é-*  
*gard de ceux qui ont déjà été batisés*  
*dans le cas de nécessité & sans cérémo-*  
*nie. C'est un morceau neuf & cu-*  
*rieux. On ne demande pas, si on*  
*peut omettre alors les Exorcismes,*  
*puisque plusieurs nouveaux Rituels*  
*les omettent en effet dans ces cir-*  
*constances. On va plus loin, & on*  
*demande si on ne les doit pas abso-*  
*lument supprimer, comme inju-*  
*rieux au S. Esprit déjà reçu par le*  
*Batême; car, dit S. Optat, Qu'y-a-*  
*t'il de plus injuste & de plus téméraire,*  
*que d'exorciser le S. Esprit? L'Auteur*  
*fait voir que le S. Esprit n'est point*  
*blessé par la conduite de l'Eglise,*  
*qui ordonne à ses Ministres d'em-*  
*ployer les exorcismes sur des person-*  
*nes déjà batisées. Il rend raison de*  
*cette conduite & la justifie; il ré-*  
*pond aux objections, il recherche*  
*quels peuvent être les effets des*  
*exorcismes après le Batême; il exa-*  
*mine enfin l'origine de cette coutu-*  
*me de l'Eglise.*

II. La Dissertation suivante combat l'opinion peu suivie & même peu connue de quelques Théologiens modernes, qui voulant expliquer tous les mysteres, & en comprendre le *quo modo*, ont inventé un système philosophique pour accommoder le mystere de l'Eucaristie avec les lumieres naturelles. Selon eux, 1°. Le pain qui est offert sur l'Autel est changé en une chair qui n'est pas celle que Jesus-Christ a dans le ciel. 2°. Il y a autant de corps de Jesus-Christ réellement distingués en nombre qu'il y a d'hosties consacrées. 3°. Jesus-Christ ne s'est pas seulement uni à la chair qui a été formée dans le sein de la Vierge, qui a été attachée à la croix, est ressuscitée, est montée dans le ciel : mais il s'unit chaque jour à une infinité de chairs, dont le fond n'a jamais été dans le sein de la Vierge, & dont aucune n'a été mise à la croix ni dans le tombeau. « Ja-

mais, dit l'Auteur, les oreilles

» chrétiennes n'ont rien entendu  
» de pareil. Aucun Pere, ni aucun  
» Auteur Ecclesiastique n'a ensei-  
» gné une telle doctrine. Tous en-  
» enseignent une contraire. Tous  
» reconnoissent & adorent dans  
» l'Eucaristie la même & unique  
» chair dont le Fils de Dieu s'est  
» revêtu dans son Incarnation, &  
» qu'il a livrée pour nous à la mort,  
» &c. » C'est ce que l'Auteur fait  
voir fort au long dans cet écrit. Il  
commence par rapporter le senti-  
ment des Peres, & des Auteurs Ec-  
clesiastiques, pour en composer une  
chaîne de tradition, dont l'autorité  
superieure à la raison humaine doit  
soumettre tous les Catholiques. Il  
expose ensuite l'Ecriture par rap-  
port à cet article, & y découvre des  
veritez que tous les Théologiens,  
selon lui, n'ont pas également ap-  
profondies. Il entreprend ensuite de  
faire voir que la nouveauté dange-  
reuse de l'explication du mystere de  
l'Eucaristie ne leve pas les plus

grandes difficultés. Il y ajoute enfin des réflexions très-judicieuses sur l'impuissance où nous sommes d'expliquer les mystères, dont Dieu s'est réservé les secrets. Il finit par l'examen d'une proposition, qui sert de fondement à un système où l'on prétend que l'ame de Jesus-Christ est unie immédiatement au pain, sans que la substance du pain soit changée. Voici la proposition : *Toute la substance du pain étant changée au corps de Jesus-Christ, son corps n'occupe exactement que la place que le pain occupoit. Sous la plus petite parcelle de l'hostie il n'a que la grandeur de cette parcelle; & sous celles qui sont à peine sensibles, il est réduit au même volume; mais avec tous ses organes.*

Notre Auteur soutient qu'il est faux que le corps de Jesus-Christ n'occupe que l'étendue que le pain occupoit, & qu'il soit réduit précisément à la même mesure. Selon lui la chair de Jesus-Christ dans l'Eucharistie conserve son état, sa me-

*sure naturelle & ses proportions.* Si l'étendue qu'avoit le pain, bornée celle du corps de J. C. (ajouté l'Auteur) ce corps devient donc circulaire, triangulaire, irregulier, &c. Ce corps ne sera plus organisé, au moins d'une organisation humaine.

L'Auteur combat ensuite le système où la proposition conduit évidemment, & où l'on prétend que le pain demeure réellement & en substance dans l'Eucaristie, & qu'il ne devient le corps de N. S. que parce que son Ame & sa Divinité s'y unissent. On ne reconnoît dans ce corps ni organes humains, ni figure humaine, & on ne laisse pas de l'appeller corps humain, parce que l'ame de Jesus-Christ lui est unie : système hardi, qui a autrefois été enseigné dans l'Université de Caën par M. Cally (dont le cours de Philosophie est imprimé) & qui fut censuré dès qu'il parut. Notre Auteur fait voir que cette fiction est impie, insensée, contraire à toute



tradition, & que les Luthériens même en auroient horreur, puis-que selon ce système il faut dire nécessairement que dans la fraction de l'hostie, le corps de J. C. est réellement brisé & divisé.

» Ainsi se termine (dit l'Auteur) ces malheureuses recherches & ces funestes conciliations de nos redoutables mysteres avec une raison, que Dieu ne nous a pas donnée pour cet usage. On pose pour fondement de ces recherches & de ces conciliations l'idée naturelle qu'on a de l'étendue & de l'essence de la matiere, sans se souvenir que nos idées naturelles ne nous représentent pas tout ce qui est possible à Dieu, & qu'elles sont seulement les premières notions, & les premiers fondemens d'une raison limitée. C'est - a - dire que la raison nous a été donnée pour connoître les choses naturelles, & non pour juger des objets surnaturels.

# TABLE

## DES ARTICLES

Contenus dans le Journal  
d'Avril 1727.

<b>M</b> anifeste pour la Baronne de l'Espe- rance	615
Imitation de J. C. mise en cantiques.	636
Lettre critique de la Bibliothèque des Au- teurs de la Congrégation de S. Maur.	639
Critique de la Charlatanerie, &c.	658
Traité du Flux & Reflux de la mer.	659
Traité de la vente des immeubles par décret.	674
Réfutation du livre des Regles pour l'intel- ligence de saintes écritures.	691
Mémoires de Montglas.	702
Second Extrait des Annales des Provinces Unies.	717
Scriptores rerum Italicarum Tomus IV.	740
Réponse de M. Gibert à M. Rollin.	754
Mémoires pour les Prêtres de la Doctrine Chrétienne, &c. Observations sur ce Mé- moire, & la Déclaration du Roy qui fixe l'état de ces Peres.	759
Suite du Chirurgien d'Hôpital, &c.	775
Eclaircissement au sujet de l'Extrait du Trai- té des Sacremens.	792
Nouvelles Littéraires.	798

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNE'E M. DCC. XXVII;  
M A Y.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du  
Quay des Augustins, du côté du  
Pont S. Michel, à la Renommée &  
la Prudence.

---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

L'usure que l'Auteur de *l'Éc.* appelle toujours d'un nom plus honnête *l'intérêt du prêt*, est, selon ce Auteur, conforme au droit des gens; les loix humaines l'ont établie, & les Empereurs chrétiens l'ont autorisée. On répond ici que Dieu défend souvent ce que les hommes permettent, & ce qu'ils regardent comme un de leurs droits. Qu'on ne peut pas dire que l'usure soit de droit naturel; puisque Dieu l'a autrefois défendue aux Juifs: or Dieu n'auroit pû défendre une chose autorisée par la raison & par la loy naturelle. Si les loix humaines l'ont établie, & si les Empereurs chrétiens l'ont autorisée, qu'en peut-on conclure contre la loi de Dieu? Le divorce n'étoit-il pas permis par les loix Romaines? Ne donnoient-elles pas aux Maîtres le pouvoir de tuer leurs esclaves, & anciennement aux peres celui de faire mourir leurs enfans? L'Évangile a réformé ces loix injustes. Celle qui

permettoit l'usure, étoit née dans les ténébres du Paganisme. Un reste de politique empêcha les premiers Empereurs Chrétiens de l'abolir, ainsi que celle du divorce. Mais enfin ces loix payennes ont été sacrifiées à celles de l'Evangile & de l'Eglise.

Après avoir exposé la conduite des Empereurs Payens à l'égard de l'usure, & entr'autres d'Auguste & d'Alexandre Severe; après avoir expliqué quel étoit l'interêt qu'on exigeoit alors selon la loi, sçavoir un pour cent par mois; l'Auteur entreprend de prouver que l'usure est la ruine du commerce.

Comme l'Auteur de l'Ecrit avoit avancé que ces paroles de J. C. *mutuum date nihil inde sperantes* ( Luc 6, 35. ) *prêtez sans en rien esperer*, n'étoient qu'un conseil, notre Auteur fait voir que c'est un précepte. L'amour & le pardon des ennemis, dit-il, est certainement un précepte; or il est contenu dans le même ch. 6 de



830 *Journal des Sçavans,*  
S. Luc, & il précède immédiatement  
le passage dont il est question, & le suit  
encore immédiatement. Cependant  
notre Auteur dit ensuite que *mutuum*  
*date nihil inde sperantes* signifie, prêtez  
sans rien espérer, non pas même le prin-  
cipal, & que dans ce sens, ce n'est  
qu'un conseil de perfection, qui ra-  
rement est un précepte de charité.

'ABREGÉ' HISTORIQUE DE LA  
*Bible avec des Notes littérales, &c.*  
par le R. P. de SAINT ANDRÉ,  
Religieux Mmine. A Roüen, chez  
J. B. Machuel le jeune, rue Da-  
miette. 1726. m-12. 4 vol. & se  
vend à Paris, chez Chaubert,  
Quay des Augustins.

UNE methode qui facilite la con-  
noissance de l'histoire sainte,  
& qui l'imprime dans la memoire,  
ne peut qu'être très-utile. Le Pere  
de S. André, persuadé que les vers  
se retiennent bien plus aisément que  
la prose, a cru devoir les employer  
dans

Dans l'exposition qu'il fait de tous les chapitres de la Bible : non que les explications soient en vers, ou qu'il se propose de mettre en rime toute l'Écriture Sainte. Il se contente d'exprimer dans un dystique la substance de chaque chapitre, ou plutôt ce qu'il contient de plus important ; & quoique les vers soient purement techniques, on ne peut nier que ce travail ne lui ait dû coûter, y ayant employé autant d'art que de choix. A ces dystiques il a joint des Notes littérales, & de courtes explications en prose, qui se rapportent précisément & immédiatement aux mots de chaque dystique, enforte qu'après avoir appris par cœur le dystique, & en avoir lu les explications qui le suivent, on retient aisément non-seulement les principaux faits de l'Histoire Sainte, mais encore la solution des difficultez, & le sens littéral que les interpretes ont donné aux endroits les plus remarquables. Cet ouvrage renferme tous les

832 *Journal des Sçavans* ;  
livres de l'Ecriture, depuis la Ge-  
nése, jusqu'à l'Apocalypse. *Quem li-*  
*brum,* ) dit le R. P. Bertrand Mon-  
*sinat* , Correcteur General des Mi-  
nimes, dans sa Permission ) *versibus*  
*modulatis & peritis notis adornatum* ,  
*fidelibus arrisurum atque profuturum*  
*speramus & optamus.* Plusieurs Théo-  
logiens de l'Ordre, approbateurs du  
livre, assurent aussi que les Notes lit-  
torales sont sçavantes & judicieuses ;  
des explications courtes, mais instructives  
& l'analyse des chapitres, dont la subs-  
tance est renfermée dans un seul disti-  
que, tout-à-fait singulière & unique en  
son espèce.

L'Auteur, dans la crainte de sur-  
charger le Public, n'a point jugé  
à-propos de faire précéder ses dy-  
tiques du chapitre même, dont ils  
font l'analyse. Quelques personnes  
ont pensé que s'il eût renfermé le  
texte de l'Ecriture dans son ouvra-  
ge, l'édition auroit été plus utile,  
& plus au goût du Public. Mais  
loin de s'en plaindre, c'est un dé-

May 1727.

833

faut dont on peut lui sçavoir quelque gré, & qui n'influe aucunement sur le caractère de l'ouvrage.

LES AMOURS DE THEAGENE

*& de Cariclée, histoire Ethio-ique  
traduite du Grec d'Héliodore. À Pa-  
ris, chez Briasson, rue saint Jac-  
ques, à la Science 1727. 2 vol.  
in-12.*

**H**Éliodore, si on en croit M. Huet, est à l'égard des Romanciers ce qu'Homere est à l'égard des Poètes. *Eum sibi siquentium temporum Fabulatores Roman. n. est tamquam exemplum proposuerunt ad imitandum, & tam verè omnes dici possunt ex hoc fonte, quam Poeta ex Homerico suas, sic ut dicam, aquas hausisse.* ( Huet. de orig. fab. Rom. p. 38. ) En sorte que comme Homere est la source de toute bonne poésie, Héliodore l'est aussi de toute bonne fiction en prose. On sçait que les *Amours de Clitophon & de Leucippe*

d'Achilles Tatiüs, & les *Ethiopiques* d'Heliodore font deux ouvrages célèbres en ce genre, qui nous restent de l'antiquité. *Obsopaus* ayant acheté le manuscrit des *Ethiopiques*, d'un Soldat qui s'étoit trouvé en 1526 au pillage de la celebre bibliotheque de Bude, de Mathias Corvin, en publia la premiere édition en 1534 à Bâle, & la dédia au Sénat de Nuremberg. Cette édition qui est toute grecque, est aujourd'hui fort rare. Stanislas *Warszewicki*, Chevalier Polonois en 1551 en donna une traduction latine imprimée à Bâle avec le Grec, in-fol. En 1619 Jean Bourdelot fit réimprimer cette même traduction avec de mauvaises notes.

Il est à remarquer que les *Ethiopiques* ont été traduites dans presque toutes les langues vulgaires. Octavien de S. Gelais Evêque d'Angoulême en a mis une bonne partie en vers françois. M. Bayle, après Sorrel, met cette version poétique sur le compte de *Mellin de S.*



May 1727.

835

*Belais Evêque d'Angoulême* ; en quoi il se trompe , puisque *Mellin* n'a jamais été Evêque : C'étoit son pere *Octavien* , comme on le peut voir dans *M. de Thou* & ailleurs.

Jacques Amyot en 1549 & en 1559 , publia une traduction de l'ouvrage d'*Heliodore* , par laquelle il commença à se faire connoître dans le monde , & qui lui valut l'Abbaye de Bellosane après la mort de *Vatable*. Il retoucha cette traduction après son retour du Concile de Trente , en sorte que les éditions de 1575 & de 1583 sont beaucoup plus parfaites.

Nous avons deux autres traductions françoises d'*Heliodore* , depuis Amyot ; l'une en 1623 *m-8°*. & une autre plus moderne que notre nouveau Traducteur dans sa préface , dit être plutôt une dépravation des *Ethiopiennes* qu'une traduction.

Il ajoute que pour lui , ce n'est pas sans une espee de pudcur qu'il ose travailler après Amyot ; mais

que dans la résolution où il est de publier une traduction des meilleurs Romanciers Grecs, il a cru devoir commencer par celui auquel les sçavans ont toujours donné la préférence.

Voici l'idée qu'il donne lui-même de sa traduction. „ Quoique je ne  
„ me sois pas (dit-il) attaché à copier  
„ scrupuleusement tous les mots du  
„ texte, je crois pourtant que ma  
„ traduction est assez fidèle, pour  
„ être appelée littérale. J'ai suivi  
„ l'œconomie des faits, qui m'a paru  
„ admirable dans mon Auteur,  
„ & si je m'en suis un peu écarté  
„ en quelques endroits (ajoute-  
„ t-il), c'est uniquement par  
„ ce qu'ils m'ont paru trop peu con-  
„ formes à nos mœurs & à notre  
„ façon de penser.

C'est apparemment pour cette raison que le Traducteur dit qu'il a supprimé le soufflet que Théagène donne à sa chère Cariclée devant la Ville de Memphis. Il avoue qu'il

May 1727.

837

encore plusieurs autres retrans-  
mis, soit à l'égard des descrip-  
tions, soit à l'égard des songes, des  
vues & des épisodes; en sorte que  
cette nouvelle traduction est l'ou-  
vrage d'Heliodore corrigé & dimi-  
niué. Il a cru pouvoir prendre ces  
notes au sujet d'un Roman, qu'il  
falloit de faire lire, & qu'il fal-  
loit pour cela rendre conforme au  
goût délicat & épuré de notre siècle.

Les amours de Théagène & de  
Chariclea sont un ouvrage trop an-  
cien & trop connu, pour que nous  
fayions ici l'analyse. Il nous suf-  
firoit de dire qu'on a toujours loué la  
clarté du sujet, la variété des  
scènes, l'art inimitable avec lequel  
les incidents sont liés à l'action principale (ce  
qui se trouve rarement dans nos Ro-  
mans modernes) le jeu des passions, la  
pureté des sentimens, l'honnêteté des  
mœurs, & l'artifice du dénouement.  
Photius en a donné l'extrait  
dans sa Bibliothèque ( n. 73 p. 157 )

838 *Journal des Sçavans,*  
& en a parlé comme d'un ouvrage  
très-estimable.

Le Heros du Roman est d'une  
sagesse admirable. Après avoir en-  
levé Cariclée , & avoir voyagé  
avec elle plusieurs années, elle se  
trouve en état de soutenir l'épreu-  
ve du feu, pour attester sa virginité.  
Dans le texte d'Heliodore, Théa-  
gène aime mieux donner un souf-  
flet à sa Maîtresse, que de souffrir  
qu'elle lui donne un baiser. Cepen-  
dant les circonstances de ce soufflet ne  
prouvent rien pour la sagesse de  
Théagène, comme on le verra bien-  
tôt. Gueret , Auteur du *Parnasse  
reformé*, en a fait le sujet d'une lon-  
gue plaisanterie, en déguisant le fait.

Ces 2 amans séparés depuis long-  
tems , se trouvent par hazard l'un &  
l'autre proche de Memphis. Cariclée  
reconnoît de loin son amant, & aussitôt  
se jette à son cou , & l'em-  
brasse sans lui parler ; elle étoit fort  
mal habillée, & avoit le visage cras-  
seux & barbouillé, de sorte qu'il le  
prit

prit pour une coureuse, & lui donna un soufflet, ne pouvant s'en débarrasser autrement. Mais dès qu'il eût reconnu son erreur, & qu'il eût reconnu sa chere Cariclée, il l'embrassa très-tendrement. Nous avons rapporté ce fait, afin que le Public puisse juger si le nouveau Traducteur a dû le supprimer, comme il le dit dans sa Préface. Ce qui est inconcevable, c'est que cet endroit même, qu'il assure avoir supprimé, se trouve tout du long dans sa traduction tom. II p. 26 & 54. Nous allons le rapporter pour donner en même tems une idée du style aisé & coulant du Traducteur.

» Après que Cariclée & Calast-  
» ris eurent pris congé de Nau-  
» clés, ils jugerent à-propos, avant  
» que de s'avancer dans une route  
» sujette à de nouveaux inconvé-  
» niens, de se déguiser en pauvres  
» mandians ; ce qu'ils firent à l'ins-  
» tant, en se revêtant de méchans  
» haillons, qu'ils gardoient par pré-



» caution. Cariclée, pour mettre  
» ses attraits en sûreté, se masqua  
» avec de la fuye & de la bouë, &  
» s'enveloppa la tête d'une coëffe  
» déchirée & sale, dont elle laissa  
» pendre un lambeau sur un de ses  
» yeux. A cet équipage se joignoit  
» un paquet qu'elle portoit sous le  
» bras, & qui imitoit une besace,  
» mais qui au fond renfermoit ses  
» habits & ses bijoux. Son carquois  
» avec ses flèches furent le partage  
» de Calafiris. Il les enveloppa d'un  
» mauvais sac de cuir déchiré, qu'il  
» chargea sur ses épaules en échar-  
» pe ; il se servit de l'arc pour s'en  
» faire un bâton, après l'avoir re-  
» dressé & en avoir ôté la corde.  
» Ils marchèrent en cet équipage  
» jusqu'au Bourg de Bessâ, en  
» priant la destinée qui les gouver-  
» noit, de mettre fin à ses rigueurs,  
» & de se contenter des maux qu'elle  
» leur avoit fait ressentir. Près  
» d'arriver à Bessâ environ au soleil  
» couchant, ils trouverent un grand

nombre de *corps morts tous récemment tués*, &c.

» Pendant que ces choses se passaient sur les remparts de la Ville, il se préparait encore une nouvelle scène, à laquelle on ne s'attendait pas. Cariclée qui venait après Calasiris, ayant reconnu de fort loin Théagène ( car les personnes qui s'aiment, ont la vue si subtile, qu'ils se reconnoissent les uns & les autres par cent endroits differens ) doubla le pas, & courut de toute sa force à lui, & dans son transport se jeta à son cou, & l'embrassa, sans pouvoir expliquer sa joye autrement que par des larmes, des soupirs & des plaintes. Théagène qui ne la reconnut point sous ce *masque de bouë*, dont elle s'étoit défigurée le visage à dessein, & même *route déchirée*, la prit pour une de ces *Bohemiennes* qui courent le monde, & la repoussa avec mépris; jusques-là qu'outré de colere, de ce

» qu'elle le détournoit de l'attention  
 » qu'il donnoit à ces mouvemens de  
 » Calasiris, il lui donna un soufflet  
 » Ah ! Pithicus, lui dit-elle, en le  
 » regardant, vous ne vous souve-  
 » nez donc plus du flambeau. A  
 » ce mot de flambeau, qui étoit  
 » un de ceux dont Théagène étoit  
 » convenu avec Cariclée pour se  
 » reconnoître en cas d'une sépara-  
 » tion forcée, il se sentit frappé  
 » comme d'un coup de flèche, &c.

L'Auteur de ce Roman ( selon  
 notre Traducteur ) est Heliodore,  
 Evêque de Tricca en Thessalie,  
 qui vivoit sous les Empereurs Ar-  
 cadius & Honorius. La plus com-  
 mune opinion est que cet ouvrage  
 fût un amusement de sa jeunesse,  
 quoique M. Menage ait prétendu  
 qu'il le composa étant Evêque ( *An-  
 tiquitez tom. 2 p. 34.* ) On dit qu'un  
 Synode craignant que les *Amours* de  
 Théagène & de Cariclée ne corrom-  
 pissent la jeunesse, ordonna à l'E-  
 vêque de Tricca de jetter lui-même

un ouvrage au feu, ou d'abdiquer l'Episcopat, & que l'Evêque aime mieux renoncer à l'Evêché qu'à son livre. Mais selon notre Traducteur, ce récit n'est qu'une fable inventée par Nicephore; ses garans sont M. de Valois, le P. Petau, le P. Vasséur, & M. Huet. M. de Valois & Sorrel, non contents de rejeter comme une fable ce qu'a écrit Nicephore, ne croient pas même que le Roman ait été composé par Heliodore l'Evêque, mais par un autre Heliodore.

**QUÆSTIO MEDICA, QUOD-**  
libetariis disputationibus manè  
discutienda, in Scholis Medico-  
rum, die Martis, 25 Februarii,  
1727. M. Joanne-Baptista Du  
Bois, Doctore Medico, Præsîde. *An*  
*fetus ext. à uterum genitus, salvâ*  
*matre, possit excludi.* C'est-à-dire:  
*Question agitée dans les Ecoles de Me-*  
*decine de Paris, le Mardy 25 Février*  
*1727, sous la présidence de M. Jean-*

*Baptiste Du Bois, Docteur-Régent de  
cette Faculté : sçavoir si un fœtus  
engendré hors de la matrice peut  
être tiré, sans causer la mort de  
la mere. A Paris chés Quillau,  
in-4°. pp. 8.*

**I**L paroît qu'en fait de Thèses,  
M. Du Bois ne donne pas dans  
les questions usées. Il y a quelque  
tems qu'il nous fournit l'occasion  
de parler du cidre, sur lequel, comme  
nous le fîmes observer alors, nous  
n'avons qu'un très-petit nombre  
d'ouvrages. Le problème qu'il  
nous présente aujourd'hui, n'est pas  
moins intéressant par la nouveauté.  
Tant que les Thèses de Médecine  
rouleront sur des matières aussi cu-  
rieuses, nos Lecteurs sans doute ne  
seront pas fâchés que nous leur en  
fissions part. Quant à celle-ci, nous  
sommes encore engagés par un mo-  
tif particulier à ne la pas laisser dans  
l'oubli ; elle nous intéresse en ce  
que M. Du Bois, comme on le ver-



ra dans la suite, y a défendu en quelque façon notre cause, en y défendant la sienne.

Le raisonnement qui regne dans les cinq corollaires, dont cette dissertation est composée, se réduit au syllogisme suivant. Pourvu que l'enfant engendré hors de la matrice, puisse trouver un chemin par où sortir, sans que le détachement de l'arrière-faix cause une trop grande hémorrhagie, & sans que l'écoulement des vuidanges soit empêché, l'on ne doit point désespérer de la délivrance de la mere. Or ce chemin peut être ouvert, sans les inconveniens dont il s'agit ; par conséquent l'extraction de l'enfant, tel qu'on le suppose, peut se faire, sans que la mere périsse.

Suivant l'usage établi dans les Ecoles de Médecine de Paris, usage dont on ne s'écarte que trop souvent, mais auquel M. Du Bois s'assujettit scrupuleusement, la majeure de ce syllogisme est exposée dans

le premier corollaire, & prouvée dans le second, le troisième contient la mineure, dont le quatrième & le cinquième renferment les preuves.

Ce premier craion peut donner une idée générale de la dissertation ; mais pour la faire connoître d'une manière qui satisfasse davantage, il est à-propos d'en examiner plus particulièrement la conduite & les parties.

L'Auteur propose d'abord comme un sujet d'admiration, l'industrie avec laquelle nos différens organes ont été construits, suivant les différentes fonctions qui leur étoient destinées, & pour preuve de cette sage précaution, il ne veut que l'examen des parties qui entrent dans la composition du corps humain. La proportion des branches avec le tronc, l'assemblage des os enchainés par diverses articulations, les points d'appui & les insertions des muscles, l'ordre des ventres ou cavités, la force de leur parois, la situation, la structu-

re & les attaches des viscères, toutes ces choses lui annoncent la prévoïance & le dessein de la nature.

Il ne veut pas cependant qu'on porte cette réflexion, jusqu'à s'imaginer qu'un ordre si merveilleux ne puisse souffrir aucun dérangement, sans que l'économie animale soit troublée. Il observe au contraire qu'il se peut faire des changemens indifférens par rapport à la santé, non-seulement dans le nombre, dans la grandeur, dans la figure & dans la situation des parties organiques, mais encore dans les fonctions dont elles sont les instrumens. On a vu, dit-il, 22, 25 & 26 côtes à la poitrine, 6 & 8 vertebres pour le cou, 11 & 13 pour le dos, 4 & 6 pour les lombes. On a trouvé dans quelques hommes trois testicules, dans les autres il ne s'en est rencontré qu'un; de-même il ne s'est trouvé quelquefois qu'un seul rein: un cœur aplati & fendu en deux par la pointe, n'est pas un phénomène inouï: il

848 *Journal des Sçavans ;*  
y a des exemples de l'*epiploon* & du  
ventricule renfermés dans la poitrine,  
du foye dans le côté gauche & de  
la ratte dans le droit, ou dans le mi-  
lieu du ventre.

Pour ce qui est des fonctions, il est  
fait mention d'un homme qui rumi-  
noit comme un bœuf ; d'un autre  
dont le sang étoit blanc ; d'un ber-  
ger au ventre duquel on voyoit ex-  
térieurement une ronce, qui avoit  
si bien pris racine dans les muscles ;  
qu'elle y avoit fleuri ; de plusieurs  
autres personnes qui portoient des  
plantes vivantes en différentes par-  
ties du corps ; d'une femme qui  
ayant reçu une blessure au sourcil,  
& ensuite ayant été guérie par le  
moyen d'une suture, nourrit le reste  
de sa vie un végétal assez singulier.  
On s'étoit servi d'un fil de soye  
pour réunir les levres de la playe ;  
ce fil resté à l'endroit de la cicatri-  
ce, y prit vie, & y végéta de fa-  
çon, qu'il fallut s'accoutumer à le  
couper de tems en tems. Tous ces

gens-là cependant jouïssent d'une santé parfaite ; ce qui engage M. Du Bois à regarder ces sortes de phénomènes comme des nouveautés qui proviennent d'une fécondité inépuisable, & non pas comme des erreurs de la nature.

L'Auteur , après avoir encore cité quelques observations extraordinaires , qui concernent les regles des femmes , parvient assés naturellement au point de sa question , en disant que la conception est sujette à ses variétés , aussi-bien que les autres fonctions. Ces variétés sont de deux espèces ; la première , dont la génération des monstres fournit bon nombre d'exemples , regarde la conformation du *fœtus* ; la seconde , dont il s'agit ici principalement , concerne le siège de la conception. Il s'est trouvé des *fœtus* dans les ovaires , il s'en est trouvé dans les trompes de la matrice , on en a vu dans la capacité du bas ventre , sans qu'il parût que la matrice eût été endom-



850 *Journal des Sçavans* ;  
magée. De la première observation ,  
M. Du Bois tire cette conséquence ,  
que l'œuf de la femelle ne va pas  
toujours au-devant de l'esprit sémi-  
nal du mâle, comme quelques-uns  
l'ont prétendu , mais que cet esprit  
est porté jusqu'à l'ovaire , pour y  
féconder l'œuf. De la seconde il in-  
fere que les trompes sont destinées  
au même usage , dans les femmes, que  
les conduits nommés *oviductus* , dans  
les animaux ovipares. De la troisié-  
me, ou plutôt de toutes les trois en-  
semble , il conclut que la matrice  
n'est pas la seule partie du corps  
qui soit propre à recevoir & à nour-  
rir le *fœtus*.

On est donc en droit présente-  
ment de supposer une conception de  
cette nature ; il ne s'agit plus que  
de sçavoir quel en peut être l'évé-  
nement , & voilà précisément l'état  
de la question. C'est aussi en cet en-  
droit que la majeure dont nous avons  
parlé, est proposée avec toute la net-  
teté que demande la première par-  
tie d'une démonstration.

M. Du Bois observe au commencement de son second corollaire, que les trompes de la matrice, auxquelles *Fallope* a donné son nom, ne laissoient pas d'être connues d'*Aëtius* & de *Galien* ; il indique les endroits où ces Auteurs en ont parlé, après quoi il fait une courte description des mêmes conduits, pour expliquer ensuite de quel usage ils sont dans la conception naturelle, & comment ils occasionnent la conception hors de la matrice. Il examine de quelle manière l'œuf fécondé est porté dans la matrice, par quelle mécanique l'embryon s'y développe & s'y attache, comment le *fœtus* s'y nourrit, jusqu'au terme de la grossesse. Il fait voir par quel accident un autre œuf, au lieu de suivre la route ordinaire, tombe dans la cavité du bas ventre, & de quelle façon il se joint à quelque viscère, pour en tirer sa nourriture.

De ces deux sortes de conceptions mises en parallèle, M. Du Bois tire

852 *Journal des Sçavans*,  
la preuve de sa majeure. Dans le  
premier cas, dit-il, lorsque l'enfant  
est parvenu au terme de son accrois-  
sement, que reste-t-il à souhaiter ?  
Trois choses. 1°. Que l'accouche-  
ment soit facilité par l'éruption des  
eaux, & par les forces de la mere,  
& que l'enfant n'y mette aucun ob-  
stacle de son côté, par sa foiblesse,  
par sa situation, ou par son volume  
excessif. 2°. Que la sortie des enve-  
loppes & du *placenta* suivent de  
près celle de l'enfant, de peur que  
les vaisseaux ouverts par le détache-  
ment de l'arrière-faix, ne donnent  
lieu à une perte de sang mortelle,  
faute d'être resserrés. 3°. Que par les  
voies naturelles on puisse donner  
issuë à cette abondance d'humeurs  
superflues, qui se sont amassées dans  
la substance de la matrice, pendant  
la grossesse, afin de prévenir les dé-  
sordres qu'elles causeroient, si mal-  
heureusemēt il s'en faisoit un re-  
flux dans l'habitude du corps. Tous  
les soins n'ont donc ici pour

objet que la sortie de l'enfant, le resserrement des vaisseaux sanguins, & le cours des vuidanges. Ces trois points une fois obtenus, on peut se tranquilliser. Nulle raison, ajoute l'Auteur, d'être plus difficile, & d'exiger davantage, pour la sûreté de la mere, dans le second genre de grossesse.

Au reste rien n'est plus capable de faire connoître l'exactitude & la justesse du raisonnement dont nous faisons l'analyse, qu'une restriction qui termine ce corollaire. M. Du Bois sent bien que dans les moyens qu'il va proposer pour l'extraction de l'enfant nourri hors de la matrice, il ne pourra pas toujours avoir égard à l'écoulement des vuidanges, non plus qu'à la compression des vaisseaux qui fournissoient le suc nourricier, avant que le *placenta* fût détaché. Mais il a soin de prévenir l'objection qu'on pourroit lui faire là-dessus, en observant qu'après la conception naturelle, il y a des cas où



l'on ne s'embarrasse nullement de ces circonstances, & que par conséquent on peut aussi les négliger quelquefois, dans la conjoncture qui fait la matière de sa Thèse. Cette réflexion se trouvera dans la suite éclaircie & justifiée.

Le commencement du 3<sup>e</sup> corollaire nous représente une femme enceinte, dont les tranchées longues & fréquentes semblent annoncer un accouchement prochain. Cependant après le travail le plus pénible, on ne voit rien paroître ; tous les assistans sont étonnés de ce retardement, pas un n'en imagine la cause ; l'enfant n'est point dans la matrice, il est dans une prison sans porte, c'est à quoi l'on ne songe point. D'où vient que cette raison n'entre dans l'esprit de personne ? Il est bien difficile, répond l'Auteur, de pronostiquer ce qui n'arrive que rarement ; ce n'est pas qu'on manque réellement d'indices capables de faire prévoir les choses les plus extraordinaires



dinaires , c'est plutôt parce qu'on n'observe point les signes d'un événement qu'on n'attend pas.

M. Du Bois prétend donc , que si l'on examine avec soin les accidens qui ont accompagné la grossesse de cette femme , accidens dont il fait ici le dénombrement , on doit bien-tôt soupçonner l'unique obstacle qui s'oppose à la sortie de l'enfant ; qu'alors on est en état d'examiner la chose de plus près , en introduisant la main par l'orifice externe de la matrice , & en s'assurant par ce moyen que la cavité de ce viscère n'est point occupée. Après cela , continuë l'Auteur , il n'y a plus à balancer ; il faut en venir à l'opération , & cette opération n'est autre chose qu'une incision faite au ventre , à l'endroit qui paroît le plus convenable. L'enfant , les enveloppes , l'arrière-faix , tout sortira par cette ouverture ; le péritoine & les muscles du ventre auparavant dilatés , reprendront leur situation na-

turelle, & en partie par leur propre affaiflement, en partie par le rapprochement des viscères que l'accroissement du *fœtus* avoit écartés, ils comprimeront les orifices des vaisseaux ouverts par le détachement du *placenta*; de manière qu'ils formeront une digue assés forte, pour arrêter le sang. Quant aux vuidanges, rien n'empêchera qu'elles ne coulent par la plaie qu'on aura faite.

Ce que nous venons de dire, concerne l'enfant renfermé dans la capacité du bas ventre, sans autre enveloppe que les membranes propres; mais il peut aussi arriver qu'un *fœtus* soit nourri dans une poche adhérente à un des ovaires, ou bien dans une des trompes de la matrice; qu'après avoir acquis un certain volume, il creve tout-à-coup la poche, ou la trompe qui le renferme, d'où il se trouvera précipité dans l'hypogastre. L'Auteur avertit à ce sujet que si l'on s'apperçoit de cette chur-

ce qu'il assure n'être pas impossible à un Observateur attentif, on doit essayer la même opération.

Voilà le premier secours que M. Du Bois indique, pour sauver la mere qu'il vient d'introduire sur la scène ; mais s'il arrive qu'on le néglige, ce secours, le malheur ne lui paroît pas encore sans ressource. Voyons quel est le fondement de l'espérance qui lui reste.

Ce que l'art, dit-il, aura manqué d'entreprendre à-propos, faute de lumières suffisantes, la nature qui sçait elle-même se frayer les chemins dont elle a besoin, sçaura l'exécuter dans un autre tems. L'enfant se fera épuisé en vains efforts, pour jouir de la lumière, & pour se donner la liberté : on aura refusé de lui procurer le passage qu'il aura cherché ; il restera dans la captivité dont il n'aura pu se délivrer, il y mourra, il s'y corrompra, & de-là que s'ensuivra-t-il ? A cette corruption succédera une acreté cor-

rosive, qui agissant sur la surface interne des tégumens du bas ventre, ou sur le canal intestinal, par exemple sur le *rectum*, fera naître au dehors une supuration salutaire, par laquelle la matière corrompue sortira, aussi bien que les os du *fœtus*, soit que la supuration même les entraîne, sans aucun secours étranger, soit qu'on les tire par le moyen des instrumens.

L'Auteur avoüe que tout cela ne peut guères se passer, sans que l'économie animale soit considérablement dérangée, & il en rapporte les raisons. Il convient donc en même tems que la nature peut succomber quelquefois au milieu d'un si grand ouvrage; mais il soutient aussi qu'elle peut souvent avoir assez de vigueur & d'habileté, pour se délivrer par une victoire entière, de tous les maux qui sembloient devoir bien-tôt l'accabler.

Dans le danger où est la femme dont il s'agit, ce n'est pas assez de



montrer deux chemins pour la guérison ; il est encore à-propos de faire connoître par des railons solides, que ces chemins sont praticables. C'est à quoi M. Du Bois s'applique dans les deux corollaires qui nous restent à parcourir.

Les preuves qu'il employe pour cela ont cet avantage par-dessus tous les raisonnemens dont on peut faire usage en Médecine, qu'on ne sçauroit les regarder comme l'ouvrage d'une imagination échauffée par l'amour des systêmes. Elles ne roulent que sur quantité de faits, tous également décisifs, soit parce qu'ils sont précisément dans l'espèce en question, soit parce qu'ils y ont un parfait rapport.

Combien, dit l'Auteur, n'a-t'on pas vu de meres sur le point d'expirer dans le travail de l'enfantement, & arrachées des bras de la mort, ou par l'opération Césarienne, ou par les seuls efforts de la nature, qui s'est fait des routes extraordi-



860 *Journal des Sçavans,*  
naires, lorsqu'elle n'a pu se débar-  
rasser de son fardeau par la voie na-  
turelle. Il est hors de doute, par le  
témoignage des plus fidèles observa-  
teurs; que l'opération Césarienne a  
souvent réussi très-heureusement. Il  
est encore certain, continue-t'il, que  
l'enfant n'ayant pu sortir de la ma-  
trice par le chemin ordinaire, s'est  
quelquefois ouvert un autre passage,  
soit en rompant le viscère qui le con-  
tenoit, soit en l'ulcérant par sa pro-  
pre corruption, & en excitant dans  
la suite une supuration extérieure,  
qui l'a poussé au dehors avec la ma-  
tière purulente. C'est ainsi qu'on a vu  
des *fœtus* sortir par morceaux, tantôt  
par la région des îles, tantôt par les  
hypocondres, quelquefois par le  
ombilic, ou par les parties voisines,  
d'autrefois par les aînes, ou par d'au-  
tres endroits du bas-ventre, & sou-  
vent par l'anus.

M. Du Bois non content de tous  
ces exemples, en cite un dernier,  
qui lui paroît avec raison plus sin-

gulier que tous les autres. Une femme grosse étant parvenue à son terme, ne put accoucher, malgré tous les efforts imaginables. L'enfant rompit la matrice & tomba dans le côté droit de l'hypogastre, où il resta, marquant sa place par une tumeur assés considérable. Au bout de quelque temps les douleurs cessèrent, & la femme se rétablit si bien, qu'elle devint enceinte de nouveau; le terme venu, le second enfant eut le même sort que le premier, avec cette différence, qu'ayant à son tour déchiré la matrice, il se nicha dans le côté gauche de l'hypogastre. En conséquence autre tumeur à cette partie. Trois ou quatre mois se passèrent ainsi, sans accidens fort remarquables, après quoi ces deux jumeaux d'une nouvelle espèce sont enfin tirés du corps de leur mere, l'un par un abcès qui perça au côté droit de l'ombilic, l'autre par une ouverture qu'on fit au côté opposé, où l'un des deux crânes formoit une

Suivons présentement la comparaison que fait l'Auteur. Dans l'opération Césarienne, il faut couper non-seulement la peau du bas ventre, les muscles & le péritoine, mais encore le fond de la matrice qui contient l'enfant. Il ne faut couper que les tégumens communs, pour tirer l'enfant de la cavité du bas ventre; la dernière opération est donc moins dangereuse que la première.

Cet argument a la même force par rapport à la supuration. L'on a beau dire que les playes de la matrice ne sont pas toujours mortelles; qu'on a vû même des femmes perdre ce viscère, sans pour cela perdre la vie. Il est pourtant vrai que dans tous les cas dont on vient de faire mention, l'on ne voit rien de plus à craindre que le déchirement & la supuration de la matrice. Car enfin la moindre irritation qu'elle souffre, cause des nausées & des vomissemens insupportables; le séjour qu'y fait quelque humeur étran-  
gère

gère & impurè, est capable d'exciter la douleur la plus vive, l'inflammation, la difficulté de respirer, le hoquet, la phrénésie, les convulsions, & tous les autres symptômes qui caractérisent la passion hystérique. De quels maux par conséquent la rupture & la putréfaction d'une partie si délicate ne doivent-elles pas être suivies ? Il est donc évident que dans toute la capacité du bas ventre, il n'y a point de lieu d'où l'enfant, par la voye de la supuration, ne puisse sortir plus aisément & plus sûrement, que de la matrice.

M. Du Bois est obligé de revenir encore à ce qui regarde le détachement de l'arrière-faix, & la matière des vuïdanges ; parce que ces deux points font partie de sa mineure ; mais il observe que ce n'est pas-là ce qui doit embarrasser le plus dans les conjonctures dont il a parlé auparavant, & qu'au surplus si l'on s'obstine à croire que ces circonstances soient toujours essentielles, les his-

toires qu'il vient de rapporter, lui fournissent des armes pour se défendre. En effet on ne doit pas plus s'alarmer à ce sujet, dans le cas de la question, que dans toutes les occasions qu'il a citées.

Deux opérations, qui semblent faites exprès pour autoriser les deux genres de curation indiqués par notre Auteur, ont été réservées pour le dernier corollaire. La première est celle de M. Littre, insérée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1702. Ce n'est autre chose que l'extraction d'un *fœtus* par l'*anus* d'une femme, qui se porte encore actuellement fort bien. Suivant le jugement de l'Observateur, auquel M. Du Bois conforme le sien, ce *fœtus* n'avoit point été nourri dans la matrice, mais dans la trompe, ou dans une poche attachée à l'ovaire. De cette enveloppe déchirée par une dilatation excessive, il étoit tombé dans l'hypogastre, il s'y étoit corrompu, il avoit ul-



céré l'intestin *rectum* ; ce fut par cet ulcère que M. Littre le tira par morceaux.

La seconde opération est celle dont nous avons donné, dans le 16 Journal de 1722, une relation que M. Du Bois lui-même nous avoit communiquée. C'est pourquoi nous nous dispenserons de la répéter ici. Il nous suffira de dire que le S<sup>r</sup> Lucas, Chirurgien de Saint Lo, en Basse-Normandie, tira du corps d'une Paissanne, qui demouroit aux environs de la même Ville, un enfant qui paroïsoit avoir cinq mois, mort à la vérité, mais sans aucune corruption ; que cet enfant fut tiré par une incision faite à l'*anus* & au *rectum* de la mere ; que cette femme fut guérie en très-peu de temps, & qu'elle n'en a ressenti aucune suite fâcheuse.

Par le détail & l'explication des circonstances qui précédèrent & qui accompagnèrent cette curation, nous avons fait entendre que le *fœtus* n'avoit jamais eu entrée dans la matrice,

866 *Journal des Sçavans,*  
& qu'on l'avoit tiré de la capacité du  
bas ventre. Comme cette observa-  
tion a paru dans notre Journal sous  
le nom de M. Du Bois, c'est à lui  
qu'on s'en est pris, & il nous rend  
compte, à la fin de sa Thèse, du pro-  
cès qu'on lui a fait là-dessus. Quel-  
ques esprits féconds en difficultés  
l'ont taxé d'un peu trop de crédu-  
lité. Ces gens sensés & tardifs à  
croire, ne peuvent s'imaginer que  
le *fœtus* en question fût dans la ca-  
pacité du bas ventre, hors de la ma-  
trice. Ils ne se contentent pas de  
marquer leur répugnance à conve-  
nir d'un fait qui les étonne; ils en-  
treprennent encore de démontrer  
que ce fait, tel qu'on l'a décrit, est  
absolument impossible. Ils assurent  
donc que l'enfant étoit réelle-  
ment dans la matrice, & que s'il est  
sorti par l'*anus*, il ne faut en accu-  
ser que le peu d'adresse de l'Opéra-  
teur, qui voulant faire une incision  
à l'intestin *rectum*, en fit une autre  
à la matrice.

L'Auteur ne s'arrête point à combattre par des raisons positives une conjecture, qui toute hasardée qu'elle est, ne laisse pas d'être proposée comme un dogme. Il croit ( & il n'a pas tort de le croire ) qu'on ne doit jamais risquer si affirmativement une telle proposition, sans avoir en main des preuves incontestables pour la soutenir, & que par conséquent elle doit tomber d'elle-même, dès qu'on a détruit les prétendues preuves qu'elle avoit pour fondement. C'est pourquoi il s'applique uniquement à examiner & à réfuter la démonstration des incrédules après quoi il les abandonne volontiers à leur opiniâtreté.

Voici donc le grand argument de ces judicieux Censeurs. Si l'enfant étoit sorti de la cavité du bas ventre, & non pas de la matrice, la mere seroit morte infailliblement, & pourquoi ? La matrice est, dit-on, construite, de manière qu'elle peut aisément se resserrer, à propor-

tion de la dilatation qu'elle a soufferte ; il s'ensuit de-là que l'enfant étant sorti de la matrice, les parois de ce viscère peuvent se contracter assés promptement, pour empêcher une hémorrhagie funeste ; parce que la contraction de la matrice comprime les orifices des vaisseaux sanguins, ouverts par la séparation qui s'est faite de la mere & de l'enfant. C'est donc à ses mêmes vaisseaux resserrés incontinent après l'accouchement que la mere doit sa vie.

Or, continuë-t-on, dans la cavité du bas ventre, il n'y a point d'autre viscère que la matrice, qui soit capable de procurer cette compression si nécessaire ; par conséquent en quelque partie que l'arrière-faix ait son adhérence, lorsqu'il en est séparé, les embouchures des vaisseaux demeurent dans la même dilatation qu'elles avoient, lorsqu'elles portoient la nourriture à l'enfant. Rien ne peut donc sauver la mere, parce que rien ne peut arrêter le sang.

A l'exemple de M. Dubois, nous avons mis ce raisonnement dans tout son jour & dans toute sa force; il est juste que nous en usions de même à l'égard de la réponse. Lorsque le *fœtus* est contenu dans la matrice, il la dilate à proportion de l'accroissement qu'il y prend. Qu'on se rappelle à-présent que les vaisseaux de la mere qui communiquent avec le *placenta* font partie de la substance, dont la matrice est composée, on concevra facilement que ces vaisseaux doivent être dilatés, à mesure que les parois de la matrice le sont, & l'on conclura de-là que le *fœtus* étant dans la matrice, les conduits d'où il tire sa nourriture, souffrent une distention considérable.

Il n'en est pas de-même des vaisseaux par lesquels le *fœtus* est nourri dans la cavité du bas ventre. L'enfant, par le volume qu'il acquiert dans cette cavité, ne peut occasionner que la distension du péritoine, des muscles & de la peau. Or la



dilension de ces tégumens ne fait rien aux vaisseaux du viscère, auquel le *placenta* est adhérent : Ces vaisseaux ne peuvent donc être dilatés comme ceux de la matrice. L'Auteur observe en passant que cette déference est cause que l'enfant hors de la matrice, ne peut arriver à la perfection de son accroissement naturel.

Il s'ensuit de cette théorie que dans le premier cas les vaisseaux ouverts par la chute de l'arrière-faix, doivent être puissamment reserrés, au lieu que dans le second ils n'ont besoin que d'une légère compression. Or M. Dubois a suffisamment expliqué de quelle manière elle se faisoit : c'est pourquoi il se trouve bien fondé à croire que l'objection de ses critiques n'est d'aucun poids, soit contre l'opération qu'ils ont voulu décrire, soit contre la conclusion de sa Thèse.

Avant que de finir, nous dirons un mot des citations qui se trouvent

ici en affés grand nombre, eu égard à l'étendue de l'ouvrage. En toute autre conjoncture peut-être les taxeroit-on d'érudition affectée ; mais en cette occasion elles étoient d'une nécessité indispensable. Lorsqu'on n'appuye son raisonnement que sur des faits, il ne suffit pas de les avancer ; il faut encore indiquer les endroits d'où ils sont tirés, parce que c'est la seule manière de les prouver.

SELECTÆ E PROFANIS

Scriptoribus historiæ, quibus admista sunt varia honestè vivendi præcepta ex iisdem Scriptoribus deprompta. Pars prima & secunda.

Parisiis, apud Jacobum Estienne 1727. in-12. pp. 492.

**M**HEUSET, ancien Professeur du College de Beauvais, en l'Université de Paris, publia l'année dernière un recueil des Histoires choisies de l'Ancien Testament, exprimées dans un Latin aisé, & à la portée des enfans qui commencent à apprendre cette langue.

Ce recueil fut trouvé très-utile & même préféré par des Maîtres judicieux à ces Auteurs prétendus faciles, qu'on donne d'ordinaire aux enfans à expliquer, & qui sont toujours au-dessus du degré de leur intelligence. Lorsque ces enfans sont plus avancés, on a coûtume de leur mettre entre les mains des Auteurs moins faciles, c'est-à-dire très-difficiles, qu'ils entendent comme ils peuvent, & qui ne servent ni à former leur esprit, ni à orner leur mémoire, parce qu'on les leur fait expliquer de suite, au lieu de ne leur en faire voir que les endroits choisis, qui puissent en même tems leur frapper l'esprit, les instruire & leur plaire. C'est ce que M. Heusset a eu en vûe dans la peine qu'il s'est donnée, de chercher de tous côtez, dans les meilleurs Auteurs Latins, les morceaux les plus instructifs & les plus agréables, & de les assembler methodiquement dans un nouveau recueil qu'il destine principalement à l'usage des enfans.

mais qu'il croit néanmoins ( avec raison ) pouvoir être utile à tout le monde , & meriter d'être lu attentivement par toute sorte de personnes.

M. Heufet s'est proposé deux objets dans ce dernier recueil : la clarté des pensées & des expressions , & l'utilité des matieres. Par rapport à la clarté, il a souvent supprimé dans les maximes & dans les histoires qu'il a empruntées des Anciens , les pensées obscures ou trop subtiles ; il a changé les expressions trop fines & trop relevées en d'autres plus simples ; il a abrégé les phrases trop longues ; il a préféré la netteté & la facilité à l'harmonie. Mais comme l'arrangement peu naturel des mots , qui est une beauté, dit-on, dans la langue latine , est la plus grande difficulté que ceux qui l'apprennent , ayent à surmonter, il a cru devoir placer les mots dans un ordre plus naturel & plus analogique à la langue françoise , & à toutes les langues modernes , qui par cet endroit seul , paroissent infi-

874 *Journal des Sçavans*,  
niment au-dessus des langues  
que & Latine, lesquelles dans  
position des mots, ne suivent  
du tout les opérations naturelles  
l'esprit humain.

L'Auteur, pour donner ordre  
à son recueil ( sans que  
compilation est meprisable )  
à-propos de suivre la méthode  
*Offices* de Cicéron, & de rapporter  
la Prudence, à la Justice, à la  
& à la Tempérance toutes les  
maximes & toutes les histoires qu'il  
recueillies, pour en composer un  
volume de livres égal à ces Vertus  
les, en faisant néanmoins précédé  
un livre fort court concernant  
souverain la religion & la nature  
l'homme.

Aucune maxime, aucune histoire  
n'est ici sans la citation de l'auteur  
dont elle est tirée. Seneque  
de ceux à qui on fait le plus  
d'honneur. M. Houssier dit que cet ouvrage



aux jeunes gens pour le reste de sa vie, il a cru devoir en tirer une suite de belles maximes & d'expressions remarquables. Il est vrai, que son stile est presque toujours affecté & précieux ; mais sa vie est courte, ses pensées vivaces, il orne son discours par des raisons & des images naturelles qui divertissent l'imagination. On croit que ce qu'il en a écrit, peut plaire aux enfans sans nuire.

Les maximes qui sont ici recueillies, qu'on a tirées des Auteurs Païens contiennent une Morale excellente ; par exemple, que c'est la vertu qui rend l'homme heureux ; que nous ne devons accorder au mal que ce qui est nécessaire pour la conservation ; qu'on doit souffrir le mal, ne point rendre le mal ; que le mal, faire du bien à tout le monde, même à ses ennemis ; que les actions du cœur doivent être dirigées par la vertu ; qu'il faut tout ;

876 *Journal des Sçavans* ;  
sacrifier à l'amour de la justice &  
la verité ; qu'il faut mieux perdre  
son repos, sa liberté, sa vie, que  
manquer à son devoir, &c.

Parmi les exemples, on voit tantôt des Generaux d'armée, qui après avoir été élevés aux plus grands honneurs, & avoir remporté les plus glorieuses victoires, meurent dans la pauvreté dans laquelle ils ont voulu vivre, & laissent à peine mourant de quoi fournir aux frais de leurs funeraillles. Tantôt ce sont des Peres qui immolent leurs propres enfans aux interêts de la liberté publique, & de la discipline militaire, ( exemple d'une édification équivoque ) tantôt ce sont des enfans qui la pieté filiale remplit de courage, & rend ingenieux pour conserver la vie à ceux de qui ils l'ont reçue. Les plus riches presens ne sçauroient donner atteinte au noble désintéressement des Curius, des Fabricius, des Phocions, des Xenocrates. Les plus rudes menaces, la prison, l'exil, la

ne n'ébranlent point la fermeté  
Catons, des Metellus, des Re-  
s. Les injures sont souffertes  
patience & pardonnées. L'a-  
est religieuse & fidele ; la li-  
té prudente & industrieuse. La  
générosité, la simplicité, la modesté,  
sont autant du goût des grands  
Romains, que des Philosophes. Les  
Juges & les Magistrats sont éclairés,  
équitable & désintéressés. Les  
Rois aiment leurs sujets comme  
leurs enfans. La vertu est pratiquée  
par l'amour du devoir, & rien n'est  
regardé comme utile, s'il n'est juste  
& honnête. Enfin on voit rassemblé  
un nombre considérable de traits  
de morale & d'histoire, dont plu-  
sieurs peuvent servir de regles &  
de modèles pour différens états de la  
vie, & même donner quelque plaisir  
par la diversité des matieres. C'est  
pour cela sans doute que l'Auteur  
de tems en tems rapporté les mau-  
vaises actions, & exposé les por-  
traits de quelques hommes vicieux,

de l'antiquité, comme des exemples à fuir, & comme des images propres à faire détester le vice.

Le second livre qui se rapporte à la *Prudence*, paroît le plus intéressant & le plus agréable, en ce que l'Auteur y expose les maximes & les exemples qui ont rapport aux sciences & au bon goût. On y voit, dans plusieurs traits empruntez des anciens Auteurs & joints à des exemples, que la science est la vraie nourriture de l'ame, & qu'il y a des hommes qui ont voulu l'acquérir, même au péril de leur vie; qu'un sçavant n'est dans l'indigence que parce qu'il le veut. *Vir doctus potius non vult ditescere, quam non potest*; que les Lettres sont l'ornement & la consolation d'un homme; qu'il sied même aux personnes âgées de vouloir s'instruire; que les sçavans sont honorez de tout le monde, malgré l'en ie & l'oppression; qu'il vaut mieux lire un petit nombre de bons livres qu'un grand nombre de mauvais

mauvais ; que c'est une folie d'avoir  
une belle bibliothèque pour l'osten-  
sion, &c.

On peut juger suffisamment du  
caractère & du mérite de ce petit re-  
cueil par ce que nous venons de dire :  
Heureux les enfans à qui on le met-  
tra entre les mains.

LETTRE D'UN ANCIEN  
Professeur de Théologie de la CON-  
GREGATION DE S. MAUR, qui  
a révoqué son appel, à un autre Pro-  
fesseur de la même Congregation, qui  
persiste dans le sien. A Paris, chez  
P. Giffart, rue S. Jacques, à  
Sainte Thérèse, 1726. broch. in-  
12. pp. 48.

Quoique de sçavans Prélats &  
d'habiles Théologiens aient  
publié depuis quatorze ans, au sujet  
de la Bulle *Unigenitus*, un grand nom-  
bre d'écrits, dont nous n'avons pas  
eu devoir faire mention dans ce



Journal , la Lettre de D. Vincent THUILLIER , qui vient de paroître , est néanmoins une piece si interessante en son genre , que nous nous croyons obligez d'en rendre compte. Cette Lettre n'est point une dissertation dans les formes , où l'Auteur suivant didactiquement une ou plusieurs veritez , se propose de les appuyer par des éclaircissémens étendus & par des preuves methodiques. D. Thuillier se contente d'exposer les differens motifs qui l'ont porté à revoquer son appel : ces motifs sont néanmoins des argumens , & comme ils sont courts & exprimez avec esprit , nous allons en rapporter la plûpart , sans rien changer aux termes de l'Auteur.

» Vous dites qu'il y a des veritez  
» essentielles, auxquelles la Constitu-  
» tion donne atteinte , & que ces  
» veritez sont la necessité de la foy  
» au Mediateur , la gratuité & la ne-  
» cessité de la grace, la toute-puiss-

» sance de la volonté de Dieu, &  
» la nécessité de l'amour de Dieu  
» dans le Sacrement de Penitence.  
» . . . Je comptois trop sur votre  
» moderation, pour soupçonner que  
» vous accusassiez le Pape, trois Pa-  
» pes, & presque tous les Evêques  
» du monde, d'une apostasie si odieu-  
» se. Quoi le corps des Pasteurs au-  
» roit décidé, & croiroit aujour-  
» dui que l'homme peut faire quel-  
» que chose de surnaturel & d'u-  
» tile au salut, sans la foy au Me-  
» diateur, que Dieu nous doit quel-  
» que chose, & que c'est par justice  
» qu'il nous donne sa grace? Que  
» la volonté *absoluë* de Dieu n'est  
» pas toute-puissante: Que dans la  
» Penitence, on peut être reconci-  
» lié avec Dieu, sans qu'on l'aime  
» avant que de s'approcher du Sa-  
» crement, ou sans que la vertu du  
» Sacrement produise ou opere cet  
» amour dans le cœur? Loin de vous,  
» cette pensée sacrilège; ces vérités.

» ont toujours été prêchées par l'E-  
» glise Catholique , & elles le seront  
» toujours. Il n'y a rien dans la Bulle  
» qui y soit opposé.

» Cet Oracle infallible ( le Corps  
» des Pasteurs ) en condamnant dans  
» le P. Quesnel les propositions qui  
» roulent sur la nécessité de la foy  
» & sur les deux amours , a décidé  
» que les actions des Infideles qui  
» sont conformes à la loi naturelle,  
» ne sont pas des pechez. . . . Je me  
» soumets de tout mon cœur à  
» cette décision. . . . N'est-ce point  
» assez que ces pauvres Payens  
» n'aient pu rien faire de meritoi-  
» re ? Faut-il encore que chaque  
» vertu leur ait attiré un surcroît de  
» châtimens & de supplices ? étoient-  
» ils criminels , en faisant un bon  
» usage des dons du Créateur ?

» Je ne sçauois sans une extrê-  
» me répugnance me représenter  
» Dieu en colere contre un Scipion,  
» qui refuse une jeune personne .

que ses Soldats lui avoient amenée, & qui ajoûte à la dot de cette fille la somme d'argent que ses parens avoient apportée pour sa rançon : contre cette fille celebre qui se jette dans la prison où Cimon son pere avoit été enfermé, & le nourrit là de son lait : contre un Spurina, qui se défigura le visage, de peur que sa beauté ne lui fût à lui & aux femmes une occasion de chute : contre un jeune homme, qui dans un bain ne pouvant éviter autrement les sales poursuites d'un débauché, se jette dans une chaudiere d'eau bouillante. Je serois fâché que S. Augustin, S. Prosper & quelques autres Peres, eussent eu le cœur si peu compatissant, & en dépit des Hexaples, je ne puis qu'aimer les Théologiens, qui ont justifié ces Peres d'une dureté qui fait horreur.

L'Auteur fait voir ensuite en peu

884 *Journal des Sçs*  
de mots quel est le veritable  
Bulle, & les opinions qui  
ne. Il expose ces opinions  
& montre ensuite avec  
veté qu'elles sont contre  
propositions que la Bulle  
nées. Mais ce qui doit frapper  
teur, c'est qu'il fait voir  
nions au moins par rapport  
sont reprouvées par le  
de Montpellier. » Me  
» dit il, toute votre éru  
» logique sur la Bulle  
» vous êtes Docteur  
» permettez-moi de vo  
» sur votre Cathechisme  
» celui de Montpellier  
ne édition. . . . ( Ici il  
Professeur, & le fait  
gré lui dans les termes  
chisme de Montpellier.  
» Quand l'Eglise acc  
» continué D. Thuillier  
» damne pas les prop  
» le bon sens qu'un



leur donner, mais dans le  
vrais qu'elles presentent. Si  
vous ne prenez aucun inte-  
au Jansenisme, sur quoi est fon-  
votre resistance & votre opi-  
reté? Quel fruit en esperez-  
us, & si vous en souffrez dans  
la suite, n'est-ce pas par la  
que vous serez martyr, &  
par la cause? -

comme les adversaires de la Bulle  
posent les autoritez des Peres,  
ient par exemple vis-à-vis  
e proposition condamnée *la*  
*seule honore Dieu*, ces paroles  
Augustin, *non colitur Deus nisi*  
, D. Thuillier observe que les  
eurs de tout tems se sont em-  
pour ainsi dire sous les textes  
écriture & des Peres. » Si un  
viniste, dit-il, pour me prou-  
qu'on ne reçoit J. C. dans  
Eucharistie que spirituellement  
par la foy, me citoit ces paroles  
Augustin, *crede & manducasti*,  
que je repondisse que ces pa-

886 *Journal des Sçavans,*

» roles sont heretiques dans sa bou-  
» che, & catholiques dans celle de  
» de S. Augustin, apparemment  
» vous ne m'en feriez pas un scru-  
» pule. Je vous demande la même  
» équité pour Clement XI, & pour  
» tous les Evêques acceptans.

» Je reponds en second lieu que  
» les paroles censurées dans la Bulle,  
» ne sont pas celles des Peres, quoi-  
» qu'elles aient du rapport avec  
» elles, ou du moins que les Peres  
» eux-mêmes les désavoueroient,  
» s'ils voyoient l'usage qu'en a fait  
» l'Auteur des propositions, &  
» qu'ils les condamneraient eux-  
» mêmes. Supposons que le P. Q.  
» les ait effectivement tirées des Pe-  
» res, ces paroles, il est évident qu'il  
» ne l'a fait que pour les ajuster à  
» ses idées. Ce que les Peres ont dit  
» de la grace regardée d'un certain  
» côté, on le dit de la grace en ge-  
» neral. On met leurs paroles sous  
» un verset de l'Ecriture, auquel  
» ils ne faisoient pas seulement la  
» moindre

» moindre allusion. On sépare ce  
» qui devoit être joint, & on joint  
» ce qui devoit être séparé. En un  
» mot, le Livre des *Reflexions*, n'est  
» à le bien définir, qu'un Cen-  
» ton moral, tiré des Peres de l'E-  
» glise, & sur-tout de S. Augustin,  
» qu'on y a déchiré en mille mor-  
» ceaux. Car plus ce Saint Doc-  
» teur est respectable, plus on af-  
» fecte depuis quelques siècles de  
» le faire garant de toutes les nou-  
» veantez.

» Mais ne renverse-t'on pas du  
» moins par-là le langage de la tra-  
» dition & de la pieté ? Eh ! point  
» du tout, mon R. P. ne soyez pas  
» suspect d'attachement aux erreurs  
» que proscriit la Constitution, &  
» parlez comme on parloit aupara-  
» vant : personne n'y trouve à re-  
» dire. Voiez-vous que la Prédica-  
» tion commune ait changé ? A-t'on  
» discontinué de porter les Fideles  
» à la charité ? Ne fait-on plus sen-  
» tir à l'homme son néant & l'im-

» puissance où il est, sans le secours de  
 » la grace, de s'acquérir quelque  
 » mérite auprès de Dieu ? Lui a-  
 » t-on arraché des mains l'Ecriture  
 » sainte, &c.

» On tire, dit-on, du sentiment  
 » des Jesuites des conséquences Pe-  
 » lagiennes ; mais avec quels efforts  
 » ne faut-il pas que nous ramions  
 » nous, avec notre prémotion phy-  
 » sique, pour éviter l'écueil du Cal-  
 » vinisme. Nous convenons tous  
 » dans le fond du dogme ; pour le  
 » reste chacun s'en tire comme il  
 » peut.

L'Auteur prétend ensuite que  
 quoiqu'on trouve dans le livre des  
*Réflexions* du P. Q. des veritez op-  
 posées aux erreurs dont on l'accu-  
 se, & que quoiqu'il ait écrit pour  
 se justifier contre cette imputation,  
 l'Eglise a néanmoins eu raison de  
 n'avoir point d'égard à sa défense &  
 à sa protestation. Il rappelle la con-  
 duite semblable qu'elle a tenue de  
 tout tems à l'égard des Novateurs ;

Toutes ces réflexions, ajoutées, nous auroient empêché d'approcher, mon R. P. si l'impetuosi-françoise, non retenue, étoit incompatible avec les réflexions. Je vous-le de bonne foi : Si nous nous appellé, c'est qu'étudiant la théologie dans le tems du plus grand soulèvement contre la Constitution, les railleries, les épithètes outrageantes, les injures dont on assaillloit alors ce décret, passèrent jusque dans nos solitudes, & nous inspirerent pour lui un souverain mépris. . . . Je me souviens encore du jour que cette Bulle arriva à S. Denys. Nous étâmes les premiers ensemble avec \*\*\* & moi. C'étoit à propos de la proposition les cris les plus détestables de sa part : il ne lui manquait qu'en sanglotant, & à la fin, le Père Bulle, s'écria-t'il, il n'y a plus de religion, tout est renversé, son air devot, & son ton patétique firent sur moi une impres-



» pression terrible ; & depuis ce  
 » tems jusqu'à la fin de la Théologie  
 » (je rougis d'avoir ce honteux té-  
 » moignage à porter contre moi-  
 » même ) je ne pensai qu'à com-  
 » battre la Constitution.

» Mais lorsque le zele dont je  
 » brûlois pour certaines opinions  
 » que j'avois enseignées, se fut un  
 » peu rallenti ; que je vis les Evê-  
 » ques de tout pays envoyer leurs  
 » témoignages ; les instructions de  
 » S. Charles sur la Pénitence imprimées à Rome ; le Bref d'un saint  
 » pape aux Dominicains en faveur  
 » de la prédestination gratuite, &  
 » de la grace efficace ; le mepris que  
 » les opposans faisoient des ouvra-  
 » ges qui leur étoient contraires, &  
 » ordinairement sans les avoir lûs ;  
 » le peu de bienfiance avec lequel  
 » on parloit des puissances de l'E-  
 » glise ; l'affectation avec laquelle  
 » on répétoit sans cesse les exem-  
 » ples d'obscurcissimens, proposés  
 » par toutes les sectes condamnées ;

• & refutés par S. Augustin, & par  
• nos plus fameux Controversistes ;  
• que j'entendis dire à quelques-uns  
• que l'Eglise pourroit se passer d'E-  
• vêques ; à d'autres, que quand un  
• Concile general se déclareroit  
• pour la Constitution, ils ne se  
• rendroient pas ; à d'autres encore,  
• qu'ils se retireroient plutôt en  
• Hollande, que de se soumettre.  
• Toutes ces choses jointes ensem-  
• ble, firent dans mon esprit une  
• révolution, dont je ne puis trop  
• rendre grâces au Seigneur. Je lus  
• la meilleure partie de ce qui s'é-  
• toit publié pour & contre la Con-  
• stitution : alors le voile se rom-  
• pit, les tenebres se dissipèrent,  
• j'expiai par la honte que me fit à  
• moi-même mon ancien entête-  
• ment, la sotte & ridicule vanité  
• que j'en avois tirée.

• Mais une des choses qui acce-  
• lera le plus cet heureux change-  
• ment, ce fut la crainte d'être ac-  
• cablé sous les ruines d'un édifice

» qui croule de tous côtez, & que  
 » rien n'étaye : je parle de la *petite*  
 » *Eglise* opposante. De ce nombre  
 » de Prélats qui s'étoient mis d'a-  
 » bord à notre tête, combien en  
 » reste-t'il ? & ce nombre même  
 » devions-nous le compter pour  
 » quelque chose, *si mens non lava-*  
 » *fuisse* ? Ils commencent à se las-  
 » ser de la guerre, & ceux qui ne  
 » veulent pas maintenant rendre les  
 » armes, ou les mettront bas com-  
 » me les autres, ou en mourant,  
 » cederont leurs sieges à des esprits  
 » plus pacifiques.

L'Auteur fait voir ensuite qu'un  
 Théologien persuadé des promesses  
 d'indéfectibilité que J. C. a faites  
 à son Eglise, ne peut dire que tous  
 les Pasteurs joints au S. Siège, sont  
 aujourd'hui plongez dans l'erreur, &  
 que tous les Evêques du monde, à  
 l'exception de quelques-uns renfer-  
 més dans un petit coin de l'Euro-  
 pe, ont bu jusqu'à la lie, la coupe  
 empoisonnée. Le Loup est dans la

Bergerie, presque toutes les oûailles sont dévorées, & on prétend que tous les Pasteurs sont aujourd'hui des chiens muets, que la crainte de l'Inquisition, ou la passion de plaire aux puissances, empêche d'aboyer. D. Thuillier exhorte ensuite son Confrere à se transporter dans tous les pays étrangers, & l'assure qu'il n'entendra point là dans les Universitez ces beaux axiomes, que la *liberté consiste dans le volontaire*, & qu'elle & le merite doivent aller de compagnie avec la *nécessité intérieure & d'attrait* : Que toute grace *emporte son effet*, & par une suite nécessaire, qu'on ne résiste jamais à la grace intérieure : Que la grace est une operation de la main toute-puissante de Dieu, que rien ne peut empêcher ni retarder. On ne turlupine point là, dit-il, les graces suffisantes ; on y prêche, que Dieu veut sincerement sauver tous les hommes ; on y enseigne, que J. C. est mort non pour les Elûs seuls, mais



894 *Journal des Sçavans ;*

pour tout le genre humain ; on y déteste cette maxime exprimée en deux vers dans le livre des *Réflexions*, & qui est une des propositions condamnées :

*Quand Dieu veut sauver l'homme , en  
tout tems , & en tout lieu ,  
L'indubitable effet suit le vouloir d'un  
Dieu :*

La charité y est estimée son prix, mais sans préjudice des autres vertus qui peuvent se posséder sans elle, & qui y conduisent : Enfin dans l'administration de la Penitence , c'est la discretion , ce sont les lumières du Confesseur qui reglent les délais.

D. Thuillier conseille au Professeur de n'être plus de si mauvaise humeur contre les Evêques étrangers , & de ne point chicanner sur les motifs de leur acceptation. Soyez sûr, lui dit-il, que l'INFAILLIBILITE' DU PAPE, dont quelques-uns sont persuadés, n'a été pour eux *qu'un motif de concomitance.* Chacun d'eux a cher-



May 1727.

893

été dans la Bulle les veritez auxquelles il s'attendoit , & après les avoir trouvées, il y a applaudi avec connoissance de cause.

On peut par cet extrait, juger du style de l'Auteur & du caractère de ses raisonnemens. M. l'Abbé Raguet, qui a approuvé l'écrit, assure qu'il lui a paru solide, & tout-à-fait propre à faire l'impression que l'Auteur s'est proposée : jugement auquel a souscrit M. l'Abbé Tournely par une autre approbation accompagnée de la permission d'imprimer du R. P. Dom Pierre THIBAUT, Superieur General de la Congrégation de Saint Maur, & autorisée de celle du Roy.

PLAN D'UNE MATHEMATIQUE  
abregée, à l'usage & à la portée de  
tout le monde, principalement des  
jeunes Seigneurs, des Officiers, des  
Ingénieurs, des Physiciens, des Ar-  
tistes. A Paris, chez Pierre Simon,  
rue de la Harpe 1727. broch. in-  
4°. pp. 18.

**L**A methode de cet ouvrage posé par le Pere Castel, est analytique. L'Auteur commence par les idées generales des mathematiques, & finit par les idées taillées de la géometrie ; il dit que le progrès des unes autres est très-lent, & infiniment petit ; mais il prétend en recompense c'est un progrès invariable, & toujours seurement acceleré du composé au simple. Car le Pere Castel n'est pas de ceux qui croient pour aller du connu à l'inconnu, faille passer du simple au composé & du détail au tout. Il est d'avis selon lui, que toutes les autres methodes qu'on ne vante pas tant qu'il assure qu'on goûte mieux le composé au contraire du genre du détail, & du composé au simple par la voye d'analyse, de division & de composition. Il regarde comme un préjugé, & comme une erreur égarée, de prétendre que les choses simples sont les plus faciles.

premières dans les sciences : pour  
 prouver son sentiment, il demande  
 s'il n'est pas vray que la plupart des  
 esprits sont distraits, oublieux, im-  
 patients, superficiels, accoutumés à  
 voir toutes choses à-peu-près, con-  
 fusément & en gros, d'une manière  
 generale & vague ; & si ces idées  
 simples, abstraites, précises, indi-  
 visibles, qu'on presente à des com-  
 mençans, n'échappent pas dès la pre-  
 miere proposition, dès la premie-  
 re définition ; la chose lui paroît si  
 constante, qu'il ne fait pas difficul-  
 té d'avancer que de cent esprits il y  
 en a quatre-vingt-dix-neuf qui se re-  
 fusent avec obstination à ces idées  
 simples. Cet inconvenient lui pa-  
 roît digne de toute sa vigilance, &  
 surpris qu'on ait attendu jusqu'ici à  
 y remedier, il dit qu'il est temps de  
 le reconnoître, pour y mettre or-  
 dre ; c'est à quoi il destine l'ou-  
 vrage qu'il annonce ; il y appla-  
 nira, si on l'en croit, toutes les diffi-  
 cultez des Mathematiques, il ira

au-devant de tous les obstacles, & rien n'arrêtera plus les commençans; il se promet que les esprits, même les plus bouchés entendront ce qu'il y a de plus mystérieux dans cette science, qui devient par le moyen de la methode dont il s'agit à la portée de tout le monde, & au juste niveau de toute sorte de Lecteurs. Il ne faudra ni contention d'esprit, ni aucune sorte d'application pour entendre le livre du Pere Castel. Il dit en termes exprès qu'il ne croit pas que son travail en mérite aucun de la part de ceux qui lui feront l'honneur d'en user, il demande qu'on lise son ouvrage, comme on lit un livre d'histoire ou de morale; il avertit même que celui-ci a l'avantage sur un livre d'histoire ou de morale, d'avoir été fait dans cet esprit, qu'on pût le lire tout de suite, l'entendre en le lisant, & le retenir en l'entendant.

Mais pour rendre cette lecture plus aisée, le Pere Castel qui n'oublie rien de tout ce qu'il croit pou-

May 1727.

899

contribuer à son dessein, s'est  
d'abord à travailler sur les ter-  
mes qui arrêtent tout court, dit-il,  
chaque pas le plus déterminé  
pour tels que sont, selon lui,  
mots de *Cone*, de *Parallélépipede*,  
*Prisme*, de *Cube*, d'*Angle*, d'*El-  
lipse*, de *Parabole*, & autres qu'il ap-  
pelle des termes *herissés de Grec*, &  
qu'il auroit volontiers bannis de son  
ouvrage, si il n'avoit apprehendé de vio-  
ler leur égard les loix de la *bonne  
polité*, mais à chacun desquels  
il a associé son fidele interprete pris  
dans la langue même du Public. Il  
des Géometres de n'être point  
malicez de la liberté qu'il s'est  
prisée d'en user de la sorte; & pour  
s'apaiser en cas qu'ils s'en forma-  
rent, il leur déclare que ce n'est  
pas pour eux, mais pour tout le  
monde, qu'il a dit *sans respect* à in-  
diquer qu'un *Cone* est une maniere de  
de sucre, arrondi tout au tour,  
et par en bas, & éfilé en pointe  
en haut; qu'un *parallélépipede* est



dinaire est une poutre bien  
güe , quarrée à ses bouts ;  
toute sa largeur ; qu'un *Pé*  
*comme vous diriez bien*, un  
facettes ; qu'un *Cube* est pa  
ple un dé à jouer , revêtu d  
faces plates , quarrées, tou  
les ; qu'un *Angle* est un pli  
ligne ; qu'une *Courbe* est  
& pliée dans tous ses points  
*Cercle* est un rond uniformé  
par tout ; qu'une *Ellypse* est  
plus pliée aux deux extré  
qu'aux deux côtez ; qu'une  
est une grandissime ovale, d  
consequent on ne peut jam  
à la fois les deux bouts, ni d  
ni peut-être même de l'espe

Le Pere Castel remarque  
qu'on ne laissera peut-être pas  
ter encore de hardiesse & d'ou  
l'honneur qu'il croit faire à  
nerables mots Grecs, en la  
nant à chacun son truchement  
cois. Mais pour se met  
solument à couvert, du

Dont il s'agit , il avertit que les Grecs mêmes n'étoient point si respectueux , & qu'un Païsan Grec avoit bien la hardiesse de sçavoir qu'un *Cône* étoit un pain de sucre. Quelques Lecteurs repondront peut-être qu'il n'y avoit point de pain de sucre du tems des Grecs ; mais le Pere Castel replique qu'il parle ici de la figure, & non de la substance, ce qui ne veut dire autre chose après tout sinon , qu'un Païsan Grec sçavoit de quelle figure il vouloit parler , quand il parloit d'un *cône*.

Notre Auteur regarde comme un grand point] d'avoir sçu *populariser* les termes de *cône* & de *parallélépipede*, & il dit là-dessus que l'esprit toujours ennemi des grands noms, goûte une sorte de triomphe à voir un *Cône* sçavant, travesti en chapeau pointu, & un *Parallélépipede* redoutable, transformé en un chetif soliveau.

Le Pere Castel a fait sur le style la même chose que sur les termes, il l'a *popularisé* : en voici un exemple.

ple. Les Géometres disent que la serie descendante & infinie des sous-doubles égale le double de son premier terme : Cet axiome lui paroît de ceux dont le style annéantit la clarté naturelle. Qu'on ne s'y trompe pas, s'écrie-t'il, « cette proportion appartient à la haute-  
« & transcendante géometrie de l'in-  
« fini. Mais en bon françois, cela  
« ne signifie autre chose, continue-  
« t-il, si ce n'est qu'on peut diviser  
« une grandeur, par exemple une  
« ligne, par moitié, la moitié par  
« moitié, & toujours de moitié en  
« moitié à l'infini. C'est ce progrès  
« de moitié qu'on appelle sçavam-  
« ment, la serie descendante des sous-  
« doubles.

Un autre avantage que le Pere Castel reconnoît dans son livre, c'est qu'il est sans figures. Croit-on, dit-il, que pour être Géometre, il faille grisonner des figures, & bégayer en enfant des A. B. ?

Mais pour venir au fond de l'ouvrage, nous remarquerons qu'il consiste

consiste en huit développemens.

Dans le premier l'Auteur supposant qu'il parle non à des Géometres, mais à des hommes, débute, à ce qu'il dit, par les premières idées vagues que tout le monde a des mathématiques ; & en recueillant un peu ces idées il en forme comme le germe de la science qu'il va développant dans la mémoire de ses Lecteurs, plutôt que dans leur esprit : les mathématiques, leur dit-il, sont la science par excellence, la science tout court, suivant la force du mot Grec *mathématique*, en sorte que tout ce qui est vrai, certain, scientifique, est mathématique ; son objet n'est autre que la grandeur bornée, figurée & sensible, c'est ce monde avec tout le détail des choses bornées qui le composent. Voilà l'idée que le Pere Castel donne de son premier développement.

Dans le second il envisage le monde de plus près ; il le considère comme fait avec nombre, poids & mesure, il remarque que les mathé-

904 *Journal des Sçavans,*  
matiques le faifissant fous ces  
aspects, fe partagent en trois  
des sciences, la géometrie qui  
la méchanique qui pefe, & la  
graphie qui compte, &c. Il en  
dans une explication générale  
sciences.

Dans le troifiéme développe  
la géometrie fe divife en fimple  
traite des lignes, fufaces & cor  
ples, triangles, quarrés, lignes d  
cubes, parallélépipedes, &c. &  
posée qui traite d'un certain  
de lignes, fufaces, & corps  
bes, circulaires, ovales, pa  
ques, &c. & en transcendant  
embrasse toutes fortes de ligne  
fufaces, & corps courbes.  
voit 1<sup>o</sup>. ce que c'est que la mé  
que, qu'il divife d'abord en gé  
& en particulière, puis en mé  
que, pratique ou artificielle. 2<sup>o</sup>.  
c'est que la cosmographie qu  
tage en trois parties, en cos  
phie visible, qui a pour objet le  
de visible tel qu'il se présente



yeux, comme le Ciel, la terre, &c. en cosmographie *organique*, qui considère les organes intérieurs des corps visibles, comme des plantes, des animaux; & en cosmographie intelligible, qui pénétrant dans le plus secret intérieur des choses, atteint, selon notre Auteur, jusqu'au système même de l'esprit & du cœur, à l'art de conjecturer, aux jeux de hazard, à la morale, à la politique, & jusqu'à la démonstration de la Divinité & de la Religion, en sorte que la Théologie fait partie de la cosmographie.

Dans le quatrième développement le Pere Castel partage la géométrie *simple* en méthode, en éléments, & en pratique. La composée en sciences de calcul, conique, & pratique. La transcendante en analyse de l'infini, sciences des courbes & pratique; puis il vient aux divisions de la mécanique générale, de la mécanique particulière & de la mécanique pratique. Il partage celle-ci en arts d'*insult*, d'adresse & de goût, comme sont la peinture

906 *Journal des Sçavans*;  
re , la sculpture , la musique  
danse , &c. en Arts de génie  
me sont les diverses sortes d'ar-  
tecture , soit civile , soit champêtre  
soit *militaire & navale* ; & c.  
d'imagination , comme sont le  
vement perpétuel , le grand art  
la médecine universelle , la phy-  
sique , &c. tout ce dévelop-  
a 25 branches.

Dans le cinquième dévelop-  
qui a 63 branches , la méthode  
partage en *mathématique* qui a  
toutes les sciences en général ;  
*géométrie* qui concerne la géomé-  
trie en particulier.

Les élémens s'y partagent en  
métrie naturelle qui renferme  
les axiomes , toutes les défini-  
tions , demandes , & en géomé-  
démontrée , &c.

Le sixième développement a  
branches , sciences , arts ou c.

Le septième en a 381.

Le huitième qui est le der-  
va jusqu'au dernier détail des  
tez & des propositions ; le Per-

Journal des Sçavans,  
Sculpture, la musique, &  
c. en Arts de génie con  
diverses sortes d'Arts  
civile, soit champêtre,  
& navale; & en Ar  
n, comme sont le mou  
vel, le grand œuvre  
universelle, la palme  
ce développement

le développement  
la méthode &  
le qui regarde  
général, & en  
la géomé-

engéo-

de tous

ans,

en

tel enfoncé plus  
détail, selon  
moins utile à  
vrage est fait  
monde, car c  
de que son ou

A la fin de  
& le chaque  
sion, on trouve  
bres systemati  
qui représentent  
tout ce qu'on  
représenteront  
ture, de dévelop  
génération.

Rien n'est  
les differens de  
Pere Castel ven  
Cet Auteur, a  
que les choses  
me, dit-il, con  
Cette vrai-semb  
la conjecture q  
blance condition  
Conjecturer qu  
dire, il fait vo

chose est possible : enfin , avant que d'établir même la possibilité des choses , il en donne par degrés le soupçon ; avant le soupçon , il en fait naître la simple idée , & cette simple idée même est préparée par la première lueur.

On ne peut nier qu'une telle méthode ne soit nouvelle , sur tout en géometrie ; mais elle ne paroît pas devoir accourcir l'ouvrage du Pere Castel , c'est néanmoins par ce moyen qu'il prétend renfermer toutes les mathématiques en un seul volume in-4°. assez médiocre.

Il avoue que cette prétention paroîtra paradoxe à quelques-uns , mais il nie , & qu'elle puisse paroître telle à ceux qui comprendront la force de ce vers d'Horace , qu'il a mis pour devise à la tête de son livre,

*Ordinis hac virtus erit & Venus, aut  
ego fallor.*

Le Public jugera si l'application que l'Auteur fait de ce vers lui est aussi favorable qu'il le suppose.

LE FREE-HOLDER OU L'ANGLAIS  
*jaloux de sa liberté, essay politique,*  
*traduction de l'Anglais. A Amster-*  
*dam, chés Herman Witwerf ;*  
1727. in. 12. pp. 454.

Ces essais qu'on attribué à M. Addison connu dans le monde sçavant, dit le Traducteur pour une des meilleures plumes d'Angleterre, comprennent cinquante - cinq discours. On en a distribué deux dans la Ville de Londres chaque semaine depuis le Vendredy 23 Decembre de l'année 1715. jusqu'au Vendredy 29 Juin de la même année. Le Spectateur, le Mentor, le Babillard sont des recueils de discours qui ont été ainsi distribués dans la Ville de Londres. Le Free-Holder qu'on fait parler dans ces essais politiques, est à traduire ce mot à la lettre un possesseur de Franc-Alleu. On donne ordinairement ce nom en Angleterre à ceux qui sont Propriétaires d'un bien de 40 chelins de revenu, & qui par-là jouissent de plusieurs privileges, dont



510 *Journal des Sçavans,*  
un des principaux est de donner  
suffrage pour l'élection d'un m  
bre du Parlement.

Le but principal de ces discours  
qui ont été faits pendant les m  
vemens qui se firent dans la Gr  
Bretagne, en faveur du Preten  
sur la fin de l'annéc 1715. & au  
mencement de l'annéc 1716.  
d'empêcher les Anglois de pren  
parti du Prétendant. L'Auten  
tient que sous un Prince qui fait  
fession de la Religion catholique  
Anglois perdroient leur liberté &  
religion : d'un autre côté il fa  
grandes éloges de la forme du g  
nement present d'Angleterre, du  
George, & de la Famille Roy

Quelques-uns de ces discours  
regardent que d'une manière  
indirecte les troubles arrivés en  
gleterre en 1715, tel est le 33  
lequel le Free-Holder felicite  
niversité de Dublin de ce qu'il  
présenté sa Lettre Patente au  
ce de Galles pour le faire Che  
lier de cette Université, & de c

Le Prince a bien voulu faire l'honneur à l'Université d'accepter cette charge. « Ce n'est point d'aujourd'hui, dit le Free-Holder, que le College de Dublin s'est distingué pour tout ce qui concerne les sciences ; mais la démarche qu'il vient de faire est une preuve incontestable de sa sagesse & de son discernement. . . . Quand des gens de lettres font voir par une semblable conduite, qu'ils joignent à la science qu'ils ont puisé dans les livres, la connoissance du monde ; quand ils font voir que leurs études les conduisent naturellement à aimer leur Roi & leur patrie, ils assurent aux belles lettres la plus haute réputation, & ils en établissent invinciblement l'utilité. La conduite de l'Université de Dublin paroît à l'Auteur d'autant plus digne de louange, qu'il prétend que les résultats de la plupart des assemblées des gens de lettres leur attirent l'indignation des

912 *Journal des Sçavans*,  
gens sages, & le mépris des igno-  
rans.

„ En effet, on a observé, dit le  
„ Free-Holder, que des gens qui  
„ s'étoient rendus recommandables  
„ par leur sçavoir, par leur candeur,  
„ & par plusieurs autres bonnes  
„ qualitez personnelles, se sont com-  
„ porté de la même maniere que  
„ s'ils n'avoient rien de commun  
„ avec le genre humain, & qu'ils  
„ ont commencé à agir contre les  
„ principes de la droite raison, dès  
„ qu'ils ont voulu former entr'eux  
„ un corps particulier. On a vû arri-  
„ ver à leur égard ce qu'on remar-  
„ que des eaux de diverse nature  
„ & toutes préparées par la Chy-  
„ mie : chacune d'elles séparées des  
„ autres, paroît claire & transpa-  
„ rente ; mais quand on les mêle  
„ ensemble dans une même bouteil-  
„ le, elles se changent en une li-  
„ queur épaisse & trouble, dont la  
„ cause doit être attribuée à la ftr-  
„ mentation.

Dans la suite de ce discours, l'Auteur conseille aux Sçavans de rechercher la faveur des Grands. Voici les motifs qu'il leur propose pour les y engager. « Les bontez d'un Prince sont absolument nécessaires pour la propagation, l'avancement, la défense, l'honneur & le maintien des sciences & des arts. Elles inspirent naturellement l'ambition de se distinguer dans les belles lettres, & elles augmentent le nombre de ceux qui se destinent à la recherche des belles connoissances; la faveur du Prince les assure contre la violence des brutaux, qui voudroient leur nuire, & elle leur procure l'avantage de poursuivre leurs études, dans un tems de paix & de tranquillité. Elle met les Sçavans en état de paroître dans le monde, & d'y tenir leur place parmi les honnêtes gens. Sa liberalité répand des récompenses, & par là elle encourage les personnes



„ studieuses, qui n'ont ni les occa-  
„ sions, ni le tour d'esprit necessai-  
„ re pour pousser leur fortune, par  
„ l'esperance des gratifications, des  
„ places & de l'avancement. » C'est  
par ces observations & quelques au-  
tres semblables, que l'Auteur pré-  
tend établir la verité de ce passage  
de Seneque, qu'il a mis à la tête du  
33<sup>e</sup> discours. *Il n'y a personne qui ait  
plus de reconnoissance pour les Magis-  
trats, ni en même-tems qui doive en  
avoir davantage, que ceux qu'ils font  
jouir d'une vie tranquille : & c'est aussi  
pour cela que ceux qui trouvent cette  
tranquillité de la vie dans la seureté pu-  
blique, doivent respecter comme un pere,  
celui à qui ils sont redevables d'un si  
grand bien.*

Le 35<sup>e</sup> discours contient plusieurs  
reflexions sur les Historiens moder-  
nes ; l'Auteur soutient qu'il y a en  
Angleterre plus de personnes dignes  
de l'immortalité, qu'on ne trouve  
d'Auteurs capables de la leur procu-  
rer. « Notre patrie a donné, dit-il,



des Ecrivains du premier ordre  
en tout autre genre. Mais elle a  
été extrêmement sterile en bons  
Historiens ; nous en avons plu-  
sieurs très-propres à ramasser les  
faits , mais fort peu qui sçavent  
les mettre en œuvre , avec cette  
pureté, cette élégance de style,  
avec cette délicatesse & cette force  
de réflexions, avec cette adresse  
& ce discernement qu'il faut pour  
relever un caractère ; enfin, avec  
ce choix de circonstances si ne-  
cessaire pour animer toute la nar-  
ration, & que nous admirons avec  
justice, dans les anciens Histo-  
riens qu'ont fourni Rome & la  
Grèce, & dans d'autres Auteurs  
qu'on nous trouve chez quelques-  
uns de nos voisins.

Le Free-Holder se plaint encore  
de ce que la plupart de ceux qui  
s'érigent en historiens, sont peu ver-  
sez dans les affaires publiques , &  
qu'ils ne connoissent point le cara-  
ctère de ceux dont ils veulent rap-

porter les actions. " Il n'y a pas  
" beaucoup d'apparence, que des  
" gens qui ont passé toute leur vie  
" dans une condition ordinaire,  
" puissent avoir une idée fort juste  
" des défauts & des beaux endroits,  
" qui peuvent se trouver dans les  
" actions ou dans les caracteres dif-  
" ferens des grands hommes.

Dès qu'un homme qui a eu quel-  
que réputation en Angleterre, soit  
par rapport au gouvernement de  
l'Etat, soit par rapport aux sciences,  
est entermé, il est à la discretion de  
certains Auteurs qui entreprennent  
son histoire dans l'esperance de ga-  
gner quelques sous. On ne se donne  
point la peine de recueillir les mé-  
moires nécessaires pour composer  
cette histoire; on attribué à celui  
dont on fait l'éloge des ouvrages  
qu'il n'a point composez; on lui fait  
faire des actions auxquelles il n'a ja-  
mais eu aucune part; on lui donne  
des vertus qu'on n'a jamais remar-  
quées en lui; & par un effet de cha-

rité, on le justifie des fautes qu'il n'a point commises.

Le Free-Holder est persuadé qu'on ne doit point donner au Public la vie d'un homme illustre aussitôt après sa mort. Il faut attendre pour en parler en Historien désintéressé, que le tems ait adouci l'aigreur de ses Antagonistes, & réduit à leurs justes bornes les précautions trop favorables de ses adhérens.

On trouve dans le 53<sup>e</sup> discours une satire ingénieuse, & même un peu piquante du caractère des Anglois par rapport à la politique. L'Auteur dit qu'on appelloit autrefois l'Angleterre *le Païs des Saints*, & qu'elle merite aujourd'hui qu'on l'appelle *le Païs des Politiques*. Il n'y a presque point d'âge, de profession, de sexe parmi nous, continuë le Free-Holder, qui n'ait ses Ministres favoris, & son plan particulier du gouvernement.

Ces morceaux suffisent pour donner une idée de l'ouvrage & du

918 *Journal des Sçavans*,  
style du Traducteur. Il  
dans sa Preface d'avoir rendu  
quelques fois assez heureusement  
fée de son Auteur; mais  
qu'il est fort éloigné de penser  
que la traduction ait conservé  
toutes les graces de l'original.  
que nous laissons à décider  
qui auront confronté la traduction  
avec l'original.

NOUVEAU SYSTEME

*Microcosme, ou Traité de la  
de l'homme: dans lequel on  
la cause du mouvement des  
le principe de la vie, du sang,  
humeur; la generation, &  
autres opérations des parties  
humain. Par le Sieur de Tyn  
la Haye, & se vend à Paris  
Chaubert, Quay des Arts  
à la Renommée. 1727. in  
fig. pp. 323, sans compter  
face.*

EDME GUYOT est le  
nom de l'Auteur. De T

En est que l'anagramme, sous laquelle cet Auteur paroît avoir eu d'abord intention de se cacher, s'imaginant qu'au travers de ce voile, on ne pourroit pas le reconnoître. Dans cette confiance, il envoya le manuscrit à son fils, Imprimeur à La Haye, & le pria de le mettre sous la presse, comme l'ouvrage d'un de ses amis. Le fils ayant développé le mystère, n'a pû souffrir que son père se déguisât dans une occasion, où vraisemblablement il pouvoit se déclarer avec honneur. Il lui a donné de si bonnes raisons, pour l'engager à se faire connoître, qu'enfin il a obtenu de lui la permission de le nommer, & apparemment celle de nous communiquer cette anecdote, par un *avis du Libraire*.

C'est donc à M. Guyot, Conseiller du Roi, Président du Grenier à Sel à Versailles, que nous devons le *Nouveau système du Microscopisme*, ou *petit-monde*, c'est-à-dire du corps humain; & comme le naturel



est toujours plus de notre goût que le figuré, nous laisserons-là dorénavant le S<sup>r</sup> De Tymogue, pour nous attacher uniquement à M. Guyot.

Excepté la petite supercherie dont nous venons de parler, jamais titre ne fut moins trompeur que celui-ci. Il promet de la nouveauté; l'on en trouvera certainement dans le corps de l'Ouvrage, & peut-être même s'en trouvera-t-on surpris d'y en trouver tant. Cependant l'Auteur, si nous l'en croyons, n'a point écrit dans le dessein de se distinguer, par la singularité de sa doctrine. Il semble, au contraire, préférer la gloire de rétablir un système ancien à celle d'en inventer un nouveau; & comme s'il vouloit se récrier le premier contre le titre de son Livre, il fait descendre en ligne droite, de la Philosophie la plus ancienne, son système, & taxe de nouveauté les sentimens contraires aux siens. *Ce ne sont point des idées vagues & incertaines que je propose,* dit-il dans sa Préface, *ni des principes*

May 1727.

921

inventés à plaisir.... Ils ont été  
vus ( ces principes ) par des Phil  
de l'antiquité la plus reculée, &  
rés par ceux qui les ont suivis,  
l'écoulement de plusieurs siècles,  
tant ceux qu'on a imaginés dans  
nier, ont prévalu, & sont devenus  
mode.

Pour former un corps  
quelque nature que ce  
Guyot demande ux I.  
des élémens, qui admet — — —  
bre de quatre, l'air, la terre, l'air &  
le feu : 2°. deux principes ; sçavoir  
l'essence universel, & les matrices qui  
le reçoivent. Par élémens il n'entend  
autre chose que la matière dont les  
mixtes sont composez ; & il regarde  
les principes comme des instrumens,  
qui spécifient la matière, & qui la  
déterminent dans les différentes  
productions de la nature. Comme  
les élémens ont été beaucoup plus  
rebattus que les principes, nous nous  
arrêterons principalement à ces der-

re.

*L'esprit universel* est le principe matériel, ou du moins qui se rapporte à la matière : c'est cet esprit qui la remuë, qui la développe, & qui la met en évidence dans la production de chaque mixte. M. Guyot donne à ce principe des qualifications, qui doivent en faire concevoir une haute idée. C'est, dit-il, ce qu'on appelle *ame du monde*, c'est une *semence ceste*, c'est la *somence primitive*, c'est le *premier moteur*, c'est le *point séminal contenu en chaque chose*, c'est le *principe de la vie & de la fécondité*, c'est enfin une *qui resse* assujettie aux élémens.

Ce principe est unique ; l'autre, qui est le principe formel, se multiplie à l'infini, parce qu'il y a dans l'Univers une infinité de *matrices* destinées à spécifier & à déterminer la matière. La substance céleste, qui constitue *l'esprit universel*, entre dans les animaux par la voye de la respiration, dans le tems que les poumons se dilatent ; & ensuite elle est

distribuée dans toutes les parties du corps : elle est pompée par les racines des végétaux : elle pénètre enfin les entrailles de la terre, où elle produit les minéraux.

Quant aux matrices nécessaires à la formation de tous ces mixtes, le nombre n'en est pas égal dans les trois genres. Le genre animal, en qualité du plus noble, en a quatre ; le végétal, comme inférieur, se passe à trois ; & le minéral, qui tient apparemment le dernier rang dans les ouvrages de la nature, est réduit à deux.

La semence du premier mâle ; c'est-à-dire l'*esprit quintessentié*, se change en *humidité mercuriale*, ou *hermaphrodite*, après qu'apparemment elle s'est unie à quelques parties de l'humide, sur lequel elle a commencé son action, ou plutôt (car nous craignons d'altérer le sens de l'Auteur) après qu'elle a *introduit la putréfaction* dans cet humide. En cet état elle est reçue par les artères

spermatiques de l'homme, premières *matrices* destinées à la multiplication de l'espèce. C'est-là que se forme une infinité de petits œufs, qui passant ensuite dans les secondes *matrices* ( ce sont les testicules ) s'y changent en autant de petits vers. L'œuf de la femme, qui reçoit un de ces petits vers, dans le tems de la conception, est la troisième *matrice*. La quatrième est enfin la *matrice* proprement dite, dans laquelle le fœtus se forme & se nourrit, jusqu'à ce qu'il tombe, comme un fruit mur.

Les artères spermatiques & les ovaires de la femme, sont aussi regardez comme des *matrices* particulières destinées à la génération; parce que c'est-là que sont reçus les principes des vésicules, qu'on observe dans les ovaires.

Il ne faut pas s'imaginer, que dans ce système il n'y ait que la génération qui ait besoin de *matrices*; toutes les digestions, toutes les fermentations, toutes les sécré-



May 1727.

925

font par de semblables inf-  
Le chyle, le sang, la lym-  
phile, les chairs, les cartila-  
ges, tous les fluides & tous  
ce, qui composent le corps  
reconnoissent les matrices  
principes de leur forma-  
Auteur avertit, en passant,  
de entendre la même chose  
des animaux.

des trois matrices, dont les  
sont pourvus, il y en a  
une à toutes les espèces,  
à tous les minéraux; c'est  
Les deux autres sont pro-  
première est la sève, où la  
universelle s'insinue & se  
la seconde est le grain, ou  
se, disposé à produire un  
de la même espèce.

première *matrice* des miné-  
raux est leur *matrice* commu-  
ne même, comme nous l'a-  
dit, que la *matrice* com-  
mune des végétaux. La seconde,  
la *matrice* propre & particu-

926 *Journal des Sçavans*,  
lière à chaque espèce , n'est autre  
chose que la terre minérale , capa-  
ble de spécifier la *quintessence céleste*.

*L'esprit universel* n'est pas une in-  
vention nouvelle : il y a long-temps  
que l'*Archée* est en vogue, sous diffé-  
rens noms, & l'on sçait combien les  
matrices ont été du goût de plusieurs  
Alchymistes. Si l'on envisage de ce  
côté-là le systême de M. Guyot,  
l'on trouvera qu'il n'a pas tort d'en-  
vanter l'ancienne origine. Mais si  
l'on considère les additions qu'il y  
fait, & les conséquences qu'il en tire  
dans la suite de son Ouvrage ; en  
un mot, si l'on examine la doctrine  
qui regne dans les 33 chapitres, dont  
ce volume est composé ; nous som-  
mes persuadés qu'on trouvera de  
quoi défendre l'Auteur, contre ceux  
qui lui reprocheroient de donner  
pour nouveau ce qui ne l'est pas.

Pour ne pas faire un Extrait aussi  
long que le Livre même, nous nous  
contenterons d'en exposer quelques  
endroits, pour lesquels l'Auteur sem-  
ble

ble avoir quelque sorte de prédilection ; & nous nous portons à ce choix d'autant plus volontiers, qu'il nous paroît assez propre à mettre le Public à portée de juger du reste.

I. L'Auteur ne croit point que l'ame excite les mouvemens volontaires, par le moyen des esprits animaux. Il veut que ce soit par l'entremise du sang. Cela n'est pas nouveau, dira-t-on ; d'accord : mais voyons la manœuvre. Chaque globule du sang contient dans son centre une portion de cet *esprit*, dont nous avons déjà tant parlé. L'ame veut-elle qu'un muscle se contracte ? Pour cela, elle n'a pas besoin d'agir sur l'humeur contenue dans les filets nerveux ; elle se dégraderoit en quelque façon, par une fonction si abjecte ; elle a un autre moyen plus digne de son essence, & elle sçait le mettre en usage. Elle excite, par sa volonté, la *quintessence* renfermée dans les globules, qui sont gonflés à l'instant, par l'expansion de l'esprit agi-

928 *Journal des Sçavans*  
té dans leur centre. Les fi-  
culaires, tenduës par ce go-  
deviennent extrêmement  
& cette sensibilité les ob-  
contracter. Pour ce qui est  
vemens involontaires, l'A-  
sure qu'ils dépendent de l'  
l'air sur les fibres, sans be-  
mettre en peine d'expliquer  
dépendance.

II. C'est dans la vesicule  
qu'il faut chercher la vérité  
des fièvres intermittentes,  
son, de l'ardeur & des acci-  
diques, qui caractérisent  
dies. Comme M. Guyot a  
fermens dans toutes les glan-  
les du foye n'en font pas  
S'il arrive que le ferment,  
les glandes de ce viscère,  
par la mauvaise qualité du  
du sang; il ne produit plus  
bile trop cruë & trop pe-  
pour obliger les membranes  
vesicule à se contracter. C  
mal digérée séjourne dans

voir, jusqu'à ce qu'elle s'y soit purifiée. Pendant ce séjour, qui doit être assez long, il ne passe dans les intestins & dans toute l'habitude du corps, qu'une *bile froide & phlegmatique*, provenant du pore biliaire; voilà ce qui fait le frisson. Cependant la bile de la vésicule, devenue plus active, irrite les fibres des parois qui la renferment, & les excitant à une contraction violente, elle est jetée dehors avec impétuosité: elle se répand dans les premières voyes, elle se mêle avec les humeurs qu'elle y rencontre, elle y cause une fermentation extraordinaire, & de-là vient la chaleur qui suit le frisson. Les accidens qui précèdent le premier accès, ont à-peu-près les mêmes causes.

Comme la vésicule du fiel s'est vidée par la contraction précédente, elle est long-tems à se remplir. Mais une partie de la bile qu'elle a poussée dans les premières voyes, est employée, depuis le pré-



930 *Journal des Sçavans*;  
mier accès jusqu'au second,  
fectionner le chyle ; ce qui  
dans cet intervalle , le malade  
repos. Or cette provision  
chaude se trouve malheureuse-  
dépensée , avant que la vesi-  
ciel soit en état d'en fournir  
velle. La bile froide commence  
à rentrer en jeu , & à produire  
second frisson , qui dure jusqu'  
que la vesicule du fiel le chasse  
ardeur , par une seconde dose  
de bile chaude.

III. Tous les mois il se détache  
œuf de chaque ovaire des femmes  
des filles, qui ont atteint l'âge de  
berté. Ces deux œufs, reçus dans les  
trompes de Fallope, tombent dans la  
matrice ; ils y fermentent, & par leur  
*acreté mordicante*, ils irritent les  
conduits excrétoires & les vaisseaux  
sanguins de ce viscère ; c'est ce qui  
donne lieu à l'évacuation mensuelle  
sous le nom de *regles*. S'il arrive  
que l'un de ces deux œufs se détache  
plus tardif que l'autre, l'évacuation

est prolongé, parce que les œufs font l'un après l'autre, ils devoient faire en même-temps. De-là vient, en différens sujets la différente durée de cette action périodique. Les pertes de sang sont causées par les mêmes causes, qui tombent des ovaires dans le vice, avant leur maturité : par-là étant alors d'une substance beaucoup plus acré, ils irritent plus fortement les fibres & les orifices des vaisseaux sanguins ; ce qui occasionne une hémorrhagie, qu'on n'arrête souvent qu'avec peine.

Dans le *fœtus* le cœur & les reins n'ont pas plus d'action que dans les animaux ; le sang ne laisse pas couler, mais le cœur de la mère est le seul principe de cette circulation.

L'on voit dans l'un & dans l'autre sexe des personnes d'un méritement accompli ; elles ont en partage les belles qualitez du corps & de l'esprit. Il y en a d'autres qui

932 *Journal des Sçavans* ;  
ont du bon & du mauvais. Dans  
les uns les perfections sont en plus  
grand nombre que les défauts ; dans  
les autres c'est le contraire. Plusieurs  
paroissent avoir rassemblé tout ce  
que la nature a de plus défectueux.  
Comment notre Auteur explique-t-il  
ces différences ? Par une hypo-  
thèse très-simple. Il y a dans la se-  
mence de l'homme des vers mâles  
& des vers femelles ; il y a pareille-  
ment dans la femme des œufs mâles  
& des œufs femelles ; si un ver mâ-  
le, qui a eu son principe dans l'ar-  
tère spermatique droite, entre dans  
un œuf formé dans l'artère sperma-  
tique du même côté, il en viendra  
un homme parfait ; avec cette distin-  
ction pourtant, que si l'œuf est  
mâle, cet homme aura tous les avan-  
tages de son sexe, dans le degré le  
plus éminent ; & si l'œuf est femelle,  
il possèdera, quoiqu'un peu moins  
parfaitement, toutes les bonnes qua-  
litez des deux sexes. Il en est de mê-  
me de la femme que de l'homme ;

Il n'y a que le ver mâle à changer en ver femelle. Si le ver & l'œuf proviennent du côté gauche, cela formera un sujet très-mauvais. Si l'un est du côté droit, & l'autre du côté gauche, c'est de quoi faire un personnage médiocre. Mais il est important d'observer que le principe féminin est contenu dans le ver, & que ce principe domine toujours. D'où il s'ensuit qu'un ver droit avec un œuf gauche, doit produire un plus beau corps & un meilleur caractère, qu'un ver gauche avec un œuf droit.

Suivant la même doctrine, un pere vitieux, stupide & mal conformationné, a des enfans bienfaits, pleins d'esprit & de vertu, parce qu'il les tirez de son côté droit. Qu'un autre pere engendre du côté gauche, les enfans seront aussi odieux qu'il est aimable.

Cet Ouvrage est enrichi d'une planche composée de deux figures, l'une de l'homme & l'autre de la

934 *Journal des Sçavans,*

femme. Il est terminé par un chapitre qui a pour titre, *Des productions vermineuses du corps humain.* L'Auteur y explique la génération de vers dans le corps vivant & dans le cadavre. Image humiliante, que M. Guyot expose à nos yeux, pour nous faire sentir que nous sommes tous remplis de corruption, & pour nous inspirer par ce moyen l'horreur du péché, source de la pourriture, à laquelle nous sommes sujets.

LETTRES SUR LES CANAUX  
proposés pour former la jonction des  
deux mers par la Bourgogne, écrites  
à une personne de la première qualité.  
Par M. Thomassin, Ingenieur ordi-  
naire du Roy. A Dijon, chez An-  
toine de Fay, Imprimeur-Libraire.  
1726. brochure in-12. pp. 70.  
sans l'avertissement, qui en con-  
tient 20.

M. THOMASSIN fait voir dans  
son avertissement qu'il y a  
déjà



déjà long-tems qu'on a proposé à nos Rois la jonction des deux mers par la Bourgogne, & on a donné là-dessus des plans différens. Les uns vouloient faire communiquer la Loire à la Seine par l'étang de Long-pendu, & la Loire à la Seine par le canal de Briare. D'autres vouloient faire communiquer la Saône à la Seine, par l'Ouche & par l'Armençon. Sous Loüis XIII le sieur Descaries fut envoyé pour examiner la Dehune, la Bourbince, & l'étang de Long-pendu; & sur ce qu'il rapporta que la jonction étoit possible, on fit la délivrance à un Entrepreneur pour 800000 livres, mais les affaires du tems empêcherent l'exécution de ce projet. On le prit une seconde fois du tems du ministere du Cardinal de Richelieu. En 1676 le sieur Riquet examina, si l'on pouvoit faire communiquer la Saône à la Seine, en joignant la Vingenne qui tombe dans la Saône, à l'Aube qui se jette dans la Seine, la Tille

936 *Journal des sçavans,*  
qui coule dans la Saône à l'Ouche  
qui descend dans la Seine, l'Ygnon  
qui tombe dans la Tille, pour le  
joindre à la Seine vers Billy-les-  
Chanceaux; mais les obstacles in-  
surmontables des montagnes, firent  
abandonner ces grandes idées.

En 1696 M. de Vauban remit à  
M. Thomassin un memoire qui con-  
tenoit cinq projets pour la jonction  
des deux mers par la Bourgogne, &  
il le chargea de les examiner sur les  
lieux. Le premier étoit de joindre la  
Loire à la Saône par les étangs de  
Long-pendu; le second de joindre  
l'Ouche à l'Armengon, en faisant un  
point de partage près de Poilly; le  
troisième de joindre les mêmes ri-  
vieres, mais avec un point de par-  
tage à Sombernon; le quatrième de  
joindre le torrent de Suzon qui tom-  
be dans l'Ouche à Suzon, au ruis-  
seau de Loze qui se jette dans la  
Brenne au-dessous de Sainte Reine;  
le dernier de communiquer l'Ygnon  
qui tombe dans la Tille, & celle-ci

dans la Saône, en faisant un point de partage à travers la montagne de Pellerey, & de-là à la Seine vers Billy-sous-Chanceaux. L'exécution du quatrième & du cinquième projet parut impossible à M. Thomassin, à cause des montagnes, de l'incertitude, si l'on trouveroit assez d'eau, & de la circonstance que le torrent de Suzon est à sec les trois quarts de l'année; il ne compta pas beaucoup sur le second, à cause du peu d'eau que les sources lui faisoient espérer, de l'aridité du terrain, & de la longueur extrême des canaux. Le premier des projets lui parut le plus praticable, à cause des deux bondes de l'étang de Longpendu. Par l'une l'eau coule dans la Loire, & de-là à l'Océan; par l'autre l'eau tombe dans la Saône, & par-là dans la Méditerranée. Plusieurs grands étangs se joignent au premier, il n'y a point de montagne à percer, & il y a une prairie peu rampante & continuelle de la Som-

938 *Journal des Sçavans*,  
me à la Loire, par où il seroit facile  
de conduire un canal.

Cependant un Seigneur de la  
Cour ayant obtenu des lettres pa-  
tentes en 1699 pour former la jon-  
ction des deux mers par la Bour-  
gogne, y employa des Ingenieurs  
qui voulurent excuter le quatriè-  
me projet : mais ils ne purent y  
réussir, & on ne parla plus de cette  
jonction, jusqu'en 1718. Cette an-  
née-là le sieur de la Jonchere fit pa-  
roître un projet pour la jonction de  
la Saône à la Seine par un point de  
partage à Sombernon. Quelque tems  
après un Anonyme proposa la même  
communication, mais fixa le point de  
partage près de Pouilly en Auxois.  
Le projet du sieur la Jonchere fut le  
plus applaudi en Bourgogne ; mais  
Monsieur le Duc de Bourbon, Gou-  
verneur de cette Province ayant  
dessein de faire examiner ce projet,  
& M. Thomassin ayant rendu comp-  
te à M. le Duc d'Orleans, alors  
Regent du Royaume, du premier



projet de jonction par les étangs de Long-pendu , fut envoyé sur les lieux. Ce nouvel examen que M. Thomassin fut encore obligé de faire sur les différens projets, sur tout par rapport à celui qui lui paroissoit le meilleur, & contre les deux projets de jonction par Sombernon & par Pouilly, ont donné lieu aux ouvrages contenus dans cette brochure.

Le premier est une lettre qui contient le détail des trois projets, & dans laquelle l'Auteur prétend prouver l'impossibilité absolue de la jonction par Sombernon & par Pouilly, & la facilité de cette jonction par l'étang de Long-pendu. La seconde lettre est une réponse à un mémoire du sieur de la Jonchere. La troisième sert de réponse à des mémoires du sieur Abeille sur ce sujet. Ces lettres sont suivies de quelques pieces qui ont rapport à ces matieres.

Comme il faudroit être sur les lieux pour se trouver en état de juger de ce



qui a été dit de part & d'autre, nous n'entrerons point ici dans le détail des raisons sur lesquelles se fonde M. Thomassin; il nous suffit de les avoir indiquées, en rapportant ce qui a donné lieu à ces lettres.

# **HISTOIRE DES CHEVALIERS**

*Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, appellez depuis Chevaliers de Rhodes, & aujourd'hui Chevaliers de Malte. Par M. l'Abbé de Vertot, de l'Académie Royale des Belles Lettres.*  
A Paris, chez Rollin, à la descente du Pont S. Michel, Quay des Augustins, au Lion d'or : Quillau pere & fils, Imprimeurs-Jurez-Libraires de l'Université, rue Galande, à l'Annonciation : Defaint, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le College. 1726. in-4°. 4. vol. Tom. I. pp. 696. To. II. pp. 719. To. III. pp. 552. To. IV. pp. 240-408-221-20. Planches 77.

**E**N donnant l'extrait des quatre premiers livres de cette Histoire,

dans le Journal de Février, nous avons suivi cet Ordre hospitalier & militaire depuis son origine jusqu'à la conquête de Rhodes & à l'extinction des Templiers. Nous le conduirons, dans celui-ci, jusqu'à la prise de cette place par les Turcs, & à l'établissement des Chevaliers dans l'isle de Malte.

LIVRE V. Ce livre contient ce qui s'est passé depuis 1310 jusqu'en 1396. pendant les dernières années de Foulques de Villaret, & sous les sept Grands-Maîtres Héliou de Villeneuve, Dieu-donné de Gozon, Pierre de Cornillan ou de Cornélian, Roger de Pins, Raimond Béranger, Robert de Julliac, & Jean-Ferdinand d'Heredia.

La dépouille des Templiers & l'acquisition de Rhodes, en mettant de niveau avec plusieurs Souverains de l'Europe nos Chevaliers, introduisirent bien-tôt, parmi les plus jeunes, le luxe & la mollesse. Villaret lui-même ne s'en exempta pas; il y

joignit la fierté, il devint d'un accès difficile, & pour fournir à ses dépenses particulières, il négligea d'acquitter les dettes de l'Ordre. Cela fit quantité de mécontents, qui avoient à leur tête le Commandeur Maurice de Pagnac. On cite devant le Conseil le Grand-Maître, qui refuse d'y comparoître: on propose de le faire arrêter. Averti de ce dessein, il se saisit du château de Lindo, le munit de troupes & de vivres, tient dans le port plusieurs Galères prêtes à le recevoir, en cas d'alarme, & fait signifier au Conseil son appel au Saint Siège. Cela ne fait qu'irriter les esprits; & la plûpart des Chevaliers assemblez le déposent, & choisissent en sa place le Commandeur de Pagnac. Cette affaire portée au Tribunal d'Avignon, devant le Pape Jean XXII, y fut décidée en faveur de Villaret; & son adversaire en mourut de chagrin à Montpellier, quelques mois après. Mais Villaret, suivant la condition secrète

stipulée dans son rétablissement, se démit du Magistère comme de lui-même, au bout d'un temps limité; & pourvû d'un Prieuré indépendant de son successeur, il mourut quatre ans après en 1327.

Pendant ces divisions, Orcan fils & successeur d'Ottoman, après plusieurs conquêtes dans l'Anatolie, voulut tenter celle de Rhodes. Mais Gérard de Pins, établi Lieutenant Général de l'Ordre par le Pape, pendant l'Anarchie, ayant à la hâte rassemblé une petite flotte, attaqua celle des Turcs, la défit & la dissipa.

Helion de Villeneuve, successeur de Villaret, fut élu à la recommandation du Pape, dans un Chapitre tenu à Avignon. Son premier soin fut d'en convoquer un autre à Montpellier, dans lequel on fit de sages réglemens, par rapport à la résidence des Chevaliers dans la maison principale de l'Ordre, & à leur service dans les guerres de la Reli-

944 *Journal des Sçavans*;  
gion; deux articles, sur lesquels ils  
s'étoient extrêmement relâchez. Le  
nouveau Grand-Maître ne put se  
rendre à Rhodes qu'en 1332. Il y  
fit construire de nouvelles fortifica-  
tions & réparer les anciennes; il ré-  
tablit la Marine; il remit en vigueur  
l'Hospitalité trop négligée, & pour  
ménager la vie de ses Chevaliers,  
il leur défendit sous de grièves pei-  
nes, d'attaquer à l'avenir un fu-  
rieux dragon ou crocodile, qui rava-  
geoit cette isle, & dont tous ceux  
qui avoient entrepris de le tuer,  
étoient devenus la proie. On peut  
voir dans l'Auteur, de quelle ma-  
nière s'y prit le Chevalier de Go-  
zon, malgré la défense, pour com-  
battre ce monstre avec succès, &  
pour en délivrer le pays en 1342.  
C'est un fait que nous avons rap-  
porté ailleurs assez au long, en don-  
nant l'extrait d'une *histoire abrégée de*  
*l'Ordre de Malte*, &c. ( Journ d'Octo-  
b. 1725. ) Le Grand-Maître, après  
l'avoir puni de cette déobéissance,



May 1727.

945

par la privation de l'habit de Chevalier & par la prison, voulut bien quelque tems après, lui accorder sa grace, & non-content de lui conférer de riches Commanderies, il le fit son Lieutenant-Général dans l'Isle.

Sur les plaintes de Clément VI, touchant l'inaction des Chevaliers, par rapport aux expéditions militaires contre les Infidèles, Villeneuve fournit six galères pour l'armement dont ce Pape avoit formé le projet. Cet armement, sous la conduite de Jean de Biandra, Prieur de Lombardie, s'empara du port & du château de Smyrne, où les Chrétiens, malgré l'échec qu'ils y reçurent l'année suivante, ne laissèrent pas de se maintenir. Cette disgrâce leur procura un nouveau secours, commandé par Humbert II Dauphin de Viennois, Prince de peu d'esprit, naturellement vain, inconstant dans ses entreprises, & dont les exploits se réduisirent à faire lever aux Turcs le siège de Caffa, ville appar-

946 *Journal des Sçavans,*  
tenante aux Génois, & à quelque  
avantage remporté sur la flotte des  
Infidèles. Helion de Villeneuve,  
après avoir par sa grande œcono-  
mie, acquitté toutes les dettes de  
l'Ordre, mourut en 1346.

Sous le Magistère de son succes-  
seur, Dieu-donné de Gozon, qui  
en qualité d'Electeur, s'étoit nom-  
mé Grand-Maître lui-même, & a-  
voit obtenu l'aveu du Chapitre; la  
flotte Chrétienne, commandée par  
Biandra, dont nous venons de par-  
ler, mit en déroute celle des Turcs,  
& fit le ravage dans l'isle d'Embro.  
Le Roi de la petite Arménie, à la  
faveur du secours que lui envoya le  
Grand-Maître, défit & chassa tota-  
lement de son Royaume les Sarra-  
fins d'Egypte. Gozon sçut réveiller  
de leur assoupissement les Comman-  
deurs de Suède, de Danemarc & de  
Norvège, qui depuis la perte de la  
Terre-Sainte n'avoient donné à  
l'Ordre aucun signe de vie, & il  
leur enjoignit d'envoyer au plutôt  
à Rhodes un détachement de leurs

plus jeunes Chevaliers, & leurs contributions. Il persuada au Pape d'interdire aux Cardinaux la possession d'aucune Commanderie; & il refusa de prendre part aux guerres civiles, qui agitoient alors l'Empire de Constantinople. Ayant sollicité vainement auprès du Pape la permission d'abdiquer, à cause de ses infirmités, il donna ses derniers soins à fortifier la ville de Rhodes, & mourut en 1353. On mit sur son tombeau ces mots : *Ci gist le vainqueur du Dragon.*

Les quatre Magistères, qui suivirent le sien, offrent peu d'événemens considérables. Un des plus importants fut l'entreprise du Grand-Maître Raimond Bérenger, qui de concert avec le Roi de Chypre, après avoir donné la chasse aux corsaires Egyptiens, les alla brûler jusques dans le port d'Alexandrie, força la haute ville, la mit au pillage, & se retira chargé d'un riche butin. Juliac son successeur, par obéissance

pour le Pape, consentit à se charger lui & son Ordre, de la propriété & de la défense du château de Smyrne & de la basse-ville, malgré les risques d'un pareil engagement, qui les mettoit sans cesse aux prises avec les Infidèles, dont ils étoient pour ainsi dire enveloppez.

Le Magistère de Jean-Ferdinand d'Heredia, Grand-Prieur d'Aragon, de Saint Gilles & de Castille, Gouverneur d'Avignon & du Comtat Venaissin pour le Pape, réveille l'attention des Lecteurs. M. l'Abbé de Vertot s'applique à nous faire connoître plus particulièrement ce Chevalier, qui après avoir été le tyran de son Ordre, en devint le bienfaicteur, le père, & un des principaux ornemens. Il dût la haute fortune où il parvint, à la protection du Pape Clément VI, auprès duquel il avoit été Ambassadeur de l'Ordre, & à celle d'Innocent VI, dont il s'attira toute la confiance & toute la faveur. Elû Grand-Maître,



qui qu'absent, en 1376, il équippa une flotte à ses dépens, pour se rendre à Rhodes, & s'en servit pour conduire à Rome Grégoire XI, qui s'étoit enfin déterminé à quitter Avignon. Ensuite Heredia, chemin faisant, s'étant joint à la flotte Vénitienne en guerre contre les Turcs, lui aida à reprendre sur ceux-ci la ville & le château de Patras, dans lequel il fit le premier de dessus la brèche. Ce succès l'ayant encouragé à reprendre aussi Corinthe, comme il vouloit reconnoître la place, il tomba malheureusement entre les mains des Turcs, chez lesquels il resta long-tems prisonnier, n'ayant jamais voulu permettre que l'Ordre payât sa rançon. Au bout de trois ans, racheté des deniers de sa famille, il arriva enfin à Rhodes, vers le commencement du grand schisme d'Occident. Comme il avoit pris le parti de Clément VII, Urbain VI pour s'en vanger, le déclara déchu de sa dignité, & nomma pour la



950 *Journal des Sçavans*,  
remplir Richard Carracciolo, Prieur  
de Capouë. Cela n'empêcha pas  
qu'Heredia ne se rendît auprès du  
Pape d'Avignon, pour travailler  
sous l'autorité du Saint Père à la  
réforme des abus qui s'étoient glis-  
sez dans l'Ordre, & il présida aux  
divers Chapitres tenus pour cet ef-  
fet. Après avoir fait passer à Rho-  
des & à Smyrne des secours consi-  
dérables d'armes, de vivres & d'ar-  
gent, & avoir employé son bien en  
de riches fondations, il mourut à  
Avignon en 1396.

LIVRE VI. On a renfermé dans  
ce Livre l'histoire de l'Ordre, de-  
puis l'an 1396 jusqu'en 1454, sous  
les trois Grands-Mâîtres Philbert  
de Naillac, Antoine Fluvian ou de  
la Rivière, & Jean de Lastic.

A peine le Grand-Maître de Nail-  
lac fut-il revêtu de sa dignité, qu'il  
entra dans la Ligue, à laquelle Si-  
gismond Roi de Hongrie, & fils de  
l'Empereur Charles IV, sollicitoit  
tous les Princes Chrétiens contre  
Bajazet

Bajazet cinquième Sultan des Turcs, qui menaçoit ce Royaume & les Etats voisins. Le secours que fournit le Roi de France en cette occasion fut le plus considérable. Il étoit commandé par le Comte de Nevers, fils aîné du Duc de Bourgogne, & l'on y voyoit le Connétable, l'Amiral, le Maréchal de Boucicault avec l'élite de la Noblesse Françoisé. L'armée des Confédérez au nombre de 100 mille hommes, entreprit d'abord le siège de Nicopoli. Mais Bajazet, qu'on croyoit fort loin de là, étant venu fondre inopinément sur l'armée Chrétienne, la contraignit de lever le siège, & la défit à platte couture. L'Amiral y fut tué, le Comte de Nevers fait prisonnier, avec le Connétable, Boucicault & quantité d'autres. Le Roi & le Grand-Maitre s'étant jettez dans une barque, trouvèrent à l'embouchûre du fleuve une galère, qui les porta heureusement à Rhodes. Peu de tems après le retour de Naillac, le

Despote ou Prince de la Morée, entra en négociation avec lui, pour vendre à l'Ordre cette Souveraineté; convint du prix, & reçut l'argent. Mais n'ayant pû livrer les places, par l'opposition qu'y firent les Magistrats, il fut obligé bien-tôt à restitution.

L'Auteur nous parle, après cela, de la nouvelle irruption des Tartares en Asie sous la conduite de Tamerlan, qui défit Bajazet dans la même plaine, où Pompée avoit autrefois vaincu Mithridate, & le fit prisonnier en 1399. Cette victoire fut suivie d'une déclaration de guerre faite au Grand-Maître, puis du siège de Smyrne, que défendirent courageusement les Chevaliers, mais que le Tartare ne laissa pas d'emporter d'assaut, & de raser, après avoir fait égorger tous les habitans. Naillac profitant des guerres civiles excitées après la retraite de Tamerlan, entre les quatre fils de Bajazet, pour la succession, courut les côtes

de Carie; & dans un lieu qui lui parut avantageux, il bâtit le château de Saint Pierre, pour fermer aux Corsaires l'entrée de la rivière de Carie, & pour offrir un sûr azyle aux captifs Chrétiens du voisinage.

Le Grand-Maître se rendit ensuite le médiateur entre le Roi de Chypre & les Génois, au sujet de Famagouste, qu'ils se disputoient les armes à la main; & il engagea ce Prince, pour le bien de la paix, à les laisser en possession de cette place, & à les dédommager des frais de cette guerre. Puis s'étant mis de nouveau à courir les côtes de Syrie & de Paléستine, accompagné du Maréchal de Boucicault, il pilla la ville de Béryte, & y mit le feu. Après avoir conclu un traité avantageux avec le Soudan d'Egypte, il assista au Concile de Pise & à celui de Constance, tenus l'un & l'autre pour l'extinction du schisme entre les Papes; & après la conclusion de cette grande affaire, il travailla de



954 *Journal des Sçavans ;*  
tout son pouvoir à rétablir l'union  
entre les Chevaliers, que la diverfi-  
té d'obédience avoit fort troublée ;  
& il en vint à bout. De retour à  
Rhodes, il y tint un Chapitre gé-  
néral, dont il envoya les decrets au  
Pape, & mourut en 1421.

Sous le Magistère d'Antoine Flavian son successeur, Amurat I I petit-fils de Bajazet, ayant rendu à l'Empire Ottoman toute sa splendeur, fit dans la Morée & dans les isles de l'Archipel des progrès, qui engagèrent les Chevaliers à se précautionner contre ses insultes. Un autre ennemi les tenoit encore en échec. C'étoit Al-Daher Soudan d'Egypte, Prince belliqueux. Il déclara la guerre à Janus de Lusignan Roi de Chypre, qui aussitôt eut recours à l'Ordre de S. Jean, quoique celui-ci fût en paix avec les Sarrafins. Le Grand-Maitre travaillant en apparence à ménager un traité entre le Roi & le Soudan, ne laissa pas de fournir sous-main des secours



au premier. On en vint à une bataille, que les Chrétiens perdirent, & où le Roi fut fait prisonnier. Le mauvais état des finances de ce Prince ne lui permettant pas de suffire aux frais de sa rançon, l'Ordre lui prêta la plus grande partie de la somme; & la paix fut conclue avec l'élargissement du Roi.

Cependant Daher feignant d'être en disposition de renouveler ses anciens traités avec Rhodes, se préparoit sourdement à l'attaquer. Fluvian sur l'avis qu'il en eut, se mit aussi-tôt sur la défensive, convoqua un grand nombre de Chevaliers, & tint un Chapitre général en 1428. Il paroît par plusieurs réglemens de ce Chapitre ( observe M. de Vertot ) qu'encore en ce tems-là, les Commanderies étoient autant de Séminaires ou d'Académies, où les Chevaliers étoient également élevez dans la piété & dans l'exercice des armes. On défendit dans ce même Chapitre aux Chevaliers d'aller à Rome,

956 *Journal des Sçavans,*  
& de s'établir à la Cour des Papes,  
sans une permission expresse du  
Grand-Maître ou du Procureur gé-  
néral de l'Ordre. Fluvian fit bâtir  
une magnifique infirmerie pour ses  
Religieux, & mourut en 1437.

La première attention de Jean de  
Lastic, qui lui succéda, fut de se  
mettre en garde contre les mauvais  
desseins du Soudan. Celui-ci ne  
manqua pas d'envoyer contre l'île  
de Rhodes une flotte considérable ;  
mais elle fut contrainte de se retirer  
sans rien faire. Il revint à la charge  
en 1444, & en fit le siège. L'His-  
toire ne nous en a conservé que peu  
de particularitez; telle étoit l'ignorance  
ou la négligence de ces tems-là.  
On sçait seulement qu'il dura 40  
jours, & qu'après plusieurs assauts,  
l'armée Egyptienne fut contrainte  
de se rembarquer.

Lastic persuadé qu'une situation  
pareille exigeoit qu'il sollicitât des  
secours auprès du Pape & des Prin-  
ces Chrétiens, ne manqua pas de les

faire ; mais assez inutilement. Nicolas V bien loin de lui en procurer , lui fit des reproches ( à l'instigation de quelques faux Frères qui étoient à Rome ) de ce qu'il avoit haussé les contributions que les Commandeurs payoient à l'Ordre ; surquoi le Grand-Maître se justifia pleinement. On se trouva même si bien de son administration à cet égard , que le Conseil voulut que le Grand-Maître disposât souverainement des fi-

Mahomet II, après la prise de Constantinople, dont l'Auteur n'oublie pas de rapporter ici les principales circonstances , envoya sommer Lastic de le reconnoître pour Souverain. On peut lire dans le Livre même avec quelle fermeté le Grand-Maître répondit à une pareille sommation , & les mesures qu'il prit pour implorer le secours des Princes Chrétiens, & sur-tout de Charles VII Roi de France.

**LIVRE VII.** On trouve dans

958 *Journal des Sçavans*.  
ce Livre, l'Histoire d'environ  
ans, c'est-à-dire ce qui s'est  
dans l'Ordre depuis l'an 1406  
qu'en 1503, sous les quatre  
Maîtres Jacques de Milly,  
Raimond Zacoſta, Jean-Baptiſte  
des Urſins & Pierre d'Auſſy.  
Ce dernier y jouë un ſi grand  
qu'on peut aſſurer qu'il n'y a  
à lui ſeul preſque toute l'attention  
du Lecteur. En effet, ſous les  
Magiſtères précédens, c'eſt  
comme à un génie ſupérieur  
genre, que l'Ordre à recours  
mettre la ville de Rhodes en  
réſiſter aux efforts de toute la  
ſance Ottomane; & c'eſt à  
travaille avec tout le ſuccès  
ble en qualité de Surintendant  
fortifications de cette iſle. Et  
que devenu Grand-Maître  
trouve chargé du ſoin de

Les soldats, qu'il les substitua, pour  
ou dire, à la place des fortifications  
antiques, & les oppose comme un  
nouveau rempart, à toute l'impétuo-  
té des Infidèles, qui viennent enfin  
briser contre cet obstacle imprévu.  
En un mot, c'est le siège de Rhod-  
es par Mahomet II, qui fait l'arti-  
cle capital de ce Livre. Les princi-  
aux événemens qui l'amènent sont  
la conquête de Trebizonde, de Les-  
bos & de Négrepont par ce Sultan,  
quoique traversé dans toutes ces en-  
treprises par les Chevaliers; la ligue  
de l'Ordre avec Ufun-Cassân Roi  
de Perse, qui envoie à Rhodes une  
solennelle Ambassade; & un traité  
avantageux conclu par d'Aubusson  
avec le Soudan d'Egypte.

Quelque empressement qu'eût  
Mahomet d'exterminer des guerriers  
qu'il trouvoit toujours en son che-  
min; il ne laissa pas de couvrir son  
dessein par une profonde dissimula-  
tion, pour écarter les secours que  
l'Ordre menacé d'un siège auroit pû



tirer des Princes Chrétiens; & il amusa le Grand-Maître par des propositions qui aboutirent à quelque suspension d'armes. Le Grand-Maître de son côté voulut bien se prêter à ces négociations, quoiqu'il en prévît assez l'inutilité; parce qu'au moins elles lui donnèrent le loisir de rassembler l'élite de ses Chevaliers de tous les endroits de la Chrétienté, de tenir un Chapitre général, où l'autorité absolue, tant pour les armes, que pour les finances lui fut déférée, & de préparer toutes choses pour une vigoureuse défense. Enfin Mahomet se lassâ de dissimuler, & déclara hautement la résolution où il étoit d'assiéger Rhodes, dont il regardoit la conquête comme le fondement de celle de toute l'Asie, qu'il méditoit. Son grand Vizir ou son premier Bacha (comme on parloit alors) appelé Misach Paléologue, Prince Grec de cette Maison Impériale, né Chrétien, puis devenu Mahométan, & qui par

sa habileté, ses souplesses, ses services, avoit gagné toute la confiance du Sultan, ne le fortifioit pas peu dans ce projet; & ce fut pour lui en faciliter l'exécution, qu'il introduisit à la Cour de ce Prince trois fameux renégats, qui avoient levé le plan de l'isle de Rhodes.

Paléologue, après avoir, pendant quatre ou cinq mois, voltigé avec quelques escadres de vaisseaux autour des isles Rhodiennes; après y avoir fait quelques descentes, & tenté quoiqu'inutilement de prendre quelques châteaux; parut enfin devant Rhodes, le 23 Mai 1480 avec une flotte composée de 160 vaisseaux de haut-bord, sans compter les autres bâtimens, & chargée de 300 mille hommes de débarquement. Il dressa d'abord ses premières batteries contre la tour de Saint Nicolas, suivant le conseil d'un Ingénieur Allemand, qu'il avoit dans ses troupes, & qui lui fit espérer, que cette forteresse une fois empor-

tée, le rendroit bien-tôt maître du port & de la ville. Cet Ingénieur, pour servir le Bacha plus utilement, se livra aux Chevaliers, en qualité de transfuge ; & quoiqu'observé de fort près par des gardes que lui avoit donnez le Grand-Maitre, auquel il étoit suspect, il ne laissa pas de faire passer dans le camp des Turcs des avis très-importans. D'Aubusson qui sçavoit assez de quelle conséquence étoit pour le salut de la ville le fort dont il est question, y avoit fait entrer l'élite de ses Chevaliers, & s'y étoit enfermé lui-même avec son frère le Vicomte de Monteil. Paléologue après y avoir fait une brèche considérable, ordonna un assaut pour le 9 de Juin. L'action fut des plus vives de part & d'autre. Le Grand-Maitre, qui étoit sur la brèche, faisant l'office de Capitaine & de Soldat, eut en cette occasion ses armes faussées en plusieurs endroits, & un éclat de pierre lui ayant enlevé son casque sans le blesser, il prit

sans autre émotion le chapeau du premier soldat qui se trouva sous sa main. Enfin le feu des Chevaliers, c'est-à-dire leurs brulots, leur canon & leur mousqueterie, décidèrent de cette furieuse attaque, & les Turcs après avoir perdu leurs principaux chefs, prirent la fuite.

Le Bacha n'en étant que plus irrité contre les Chevaliers, tourna ses efforts contre le corps de la place à l'endroit nommé la muraille des Juifs, laquelle fut bien-tôt ébranlée par l'artillerie. D'Aubusson, pour se prémunir contre un assaut, fit creuser derrière cette muraille, un fossé large & profond, & derrière ce fossé, il fit élever un nouveau mur de brique soutenu d'une épaisse terrasse; & ce qui en toute autre conjoncture n'auroit pû s'achever qu'en plusieurs mois, fut l'ouvrage de quelques jours. Aussi rien n'exentoit-il du travail; ni âge, ni sexe, ni condition.

Paléologue jugeant les brèches

964 *Journal des Sçavans* ;  
suffisantes, envoya les reconnoître ;  
dans le dessein de donner l'assaut.  
Mais ayant appris quels nouveaux  
obstacles d'Aubusson venoit de lui  
opposer ; outré de dépit , il résolut  
de se défaire du Grand-Maître par  
le fer ou par le poison. Il suborne  
pour cela deux renégats , transfuges  
de la garnison. Mais l'un & l'autre  
furent découverts , & mis en pièces  
par le peuple. Le Bacha revenant à  
la force ouverte , sans abandonner  
l'attaque du quartier des Juifs , re-  
commença celle de la tour de Saint  
Nicolas. Il y fit donner un assaut  
pendant la nuit ; mais après une  
perte de 2500 hommes , il fut con-  
traint de se retirer. Presque tous les  
Chevaliers y furent blessés ; mais il  
n'y en eut que douze de tuez.  
Les Turcs consternez de ce mau-  
vais succès , resterent pendant trois  
jours dans une espèce d'inaction.  
Mais leur Général , à qui la colére  
de Mahomet étoit plus redoutable  
encore que l'épée des Chevaliers ,



continua le siège, & reprit l'attaque du quartier des Juifs. Il le foudroya de telle sorte par sa nombreuse artillerie, qu'il n'y avoit plus ni fossés, ni murailles, ni tours qui empêchassent les ennemis de monter à l'assaut.

Le Bacha qui malgré cette facilité apparente craignoit toujours l'extrême valeur des Chevaliers, envoya demander au Grand-Maitre une conférence, dans la vûe de le réduire à se rendre avant que d'en venir aux dernières extrémités. Mais cette tentative n'ayant point réussi, Paléologue dès le lendemain 27 Juillet, un peu avant le lever du soleil, fait donner l'assaut sans bruit; & ses troupes ne rencontrant pas la moindre résistance, parce que les Chrétiens qui étoient de garde accablés la plupart de veilles & de fatigues, étoient malheureusement endormis, s'emparent de la brèche au nombre de 2500 hommes. D'Aubusson averti d'un si grand péril,

fait déployer sur le champ le grand étendard de la Religion, & se mettant à la tête des Chevaliers, qu'il avoit retenus auprès de lui, marche aux ennemis. Il étoit question de les chasser de dessus la brèche, où ils s'étoient logez; il falloit pour cela y monter par escalade, cette brèche se trouvant plus élevée que les rues & les maisons de la ville. Malgré ce defavantage, le Grand-Maitre au travers du feu continuel de la mousqueterie, au travers des flèches & des pierres, qui le renversent plus d'une fois, gagne enfin le Terroplein qu'occupoient les Turcs, & le combat devient alors plus égal. Le Bacha en veut sur-tout au Grand-Maitre, & le fait attaquer par l'élite de ses Janissaires, qui lui font cinq grandes blessures. Les Chevaliers de leur côté ne voulant point survivre à leur Chef, se jettent sur les plus épais bataillons des Infideles, & en font une cruelle boucherie. Enfin cette valeur plus qu'humaine jette

la consternation parmi ces derniers. Ils se renversent les uns sur les autres, & sans égard pour les promesses ni pour les menaces de Paléologue, ils entraînent avec eux ce Général, qui trop heureux de trouver un asyle dans son camp, regagne ensuite ses vaisseaux, & se rembarque avec autant de honte que de désespoir.

Tel fut le dénouement de ce fameux siège, qui combla de gloire d'Aubusson, & pendant lequel on prétend que les remparts furent battus par seize pièces de canon de 22 pieds, dont les boulets en avoient dix de circonférence, & qui tirèrent contre la place 3500 coups, sans compter le feu des autres pièces d'artillerie de moindre grandeur. Les Turcs, dit-on, y eurent 9000 mille hommes de tuez, & 15000 mille de blesséz.

Nous ne suivrons point M. l'Abbé de Vertot dans le détail où il entre sur les autres événemens de

968 *Journal des Sçavans,*  
ce Magistère. Cela nous meneroit trop loin. On peut voir dans le Livre même, comme après la levée du siège de Rhodes, & la mort de Mahomet II, dont les deux fils, Bajazet II & Zizim se disputoient l'Empire, d'Aubusson entra dans une ligue contre le premier en faveur du second; comme il accorda à celui-ci, vaincu par son frère & fugitif, un asyle dans Rhodes; d'où, il le fit passer en France pour lui conserver plus sûrement la vie, & tenir par-là Bajazet en respect; comme il conclut avec ce Sultan un traité utile & glorieux à l'Ordre, par rapport à Zizim; à quelles conditions il le livra au Pape Innocent VIII, conditions auxquelles Alexandre VI, successeur de celui-ci, n'eut aucun égard, puisque de concert avec Bajazet, il fit empoisonner le Prince Turc, moyennant la somme de trois cens mille ducats. On verra de plus, comme d'Aubusson fut sollicité par Charles VIII Roi de France de

conduire l'entreprise dont ce Prince formoit le projet contre les Turcs, mais que des conjonctures peu favorables firent avorter; comme le Grand-Maitre au défaut de ses plaintes peu efficaces, employa l'autorité du Roi d'Arragon contre les injustices d'Alexandre VI, qui violoit sans ménagement les privilèges de l'Ordre les plus respectables; comme d'Aubusson nommé Généralissime de l'armée Chrétienne par ce Pape, qui avoit engagé la plûpart des Princes de l'Europe à se liguier contre le Turc, voulut bien à la sollicitation de Louis XII Roi de France, accepter ce Généralat, qui malgré tout le zèle du Grand-Maitre, peu secondé par les Confédérez, n'aboutit presque à rien. Enfin, l'on verra de quelle manière ce grand homme tourna ses soins vers l'intérieur de son état, pour la réforme duquel il fit de sages réglemens, bannissant d'une part, les Juifs de l'isle de Rhodes, & de l'autre, retranchant le



970 *Journal des Sçavans,*  
luxe des habits. L'affliction où le  
jettèrent & les nouvelles entreprises  
du Pape contre les droits de l'Or-  
dre, & l'inutilité de ses plaintes  
contre un si injuste procédé, lui  
causa une maladie plus forte que  
tous les remèdes, & dont il mourut  
âgé de plus de 80 ans.

LIVRE VIII. Ce livre com-  
prend l'histoire de vingt années,  
depuis 1503 jusqu'en 1523. On y  
fait passer en revûë quatre Grands-  
Maitres; Emeri d'Amboise, Gui de  
Blanchefort, Fabrice Carette, &  
Philippe de Villiers de l'Isle-Adam,  
dont le Magistère présente un grand  
spectacle, dans un nouveau siège de  
Rhodes. Les trois Magistères qui  
précedent le sien, & qui remplissent  
environ dix-huit ans, n'offrent d'au-  
tres événemens considérables, que  
la défaite de la flotte du Soudan d'E-  
gypte par d'Amboise, la ligue que  
fit Carette avec Ismaël Roi de Per-  
se contre les Turcs, & le secours  
qu'il fournit au Mamelu Gazelle,

révolté contre Soliman II.

L'élection de l'île-Adam, Grand Prieur de France, qui prit la place de Carette en 1521, eut un applaudissement général. Le seul Chevalier qu'elle mécontenta, fut D'Amaral, Chancelier de l'Ordre, & qui s'étoit déclaré son concurrent. On prétend, que pour se vanger de ceux qui lui avoient donné l'exclusion, il résolut de détruire l'Ordre même, & lia dans cette vûë des intelligences secretes avec le Grand-Seigneur, l'exhortant sous-main à former le siège de Rhodes, & lui en faisant voir la facilité. Le nouveau Grand-Maitre s'étant embarqué pour se rendre à Rhodes, n'y arriva qu'après avoir couru sur mer les plus grands dangers, tels que celui du feu, qui prit à son vaisseau, celui de la tempête, qui faillit à le submerger, & celui de tomber entre les mains des Corsaires.

Sa première attention, à son arrivée, fut de réparer & d'augmenter

les fortifications de la ville, & de charger des Commissaires d'y faire des provisions suffisantes, pour soutenir un siège, dont elle étoit menacée par Soliman. Car sous prétexte de féliciter l'Isle-Adam sur sa nouvelle dignité, le Sultan lui avoit écrit deux lettres, dont il paroissoit que le but principal étoit de l'intimider. Mais le Grand-Maitre lui répondit sur le même ton. Il envoya en Candie Bosio Frère servant, qui trouva moyen de lever dans cette isle 500 hommes, & d'emmener de Rhodes Gabriel Martinengue, Gentilhomme Bressan, sujet de la République de Venise, excellent Ingénieur, auquel l'Isle-Adam donna la croix & une pension, & qui fut d'un grand secours pendant le siège. Le Grand-Maitre, après avoir par sa prudence fait rentrer dans le devoir les Chevaliers Italiens, parmi lesquels il y avoit eu une espèce de désertion; n'oublia rien pour obliger tous les Princes Chrétiens de

concourir à la défense de Rhodes. Mais leurs intérêts particuliers , & les guerres qu'ils se faisoient mutuellement , rendirent inutiles toutes ses sollicitations. Il se vit donc dans la nécessité de ne compter que sur ses propres forces , qui se réduisoient environ à 600 Chevaliers & à 4500 soldats ; & ce fut avec cette poignée de troupes qu'il entreprit de défendre la place contre une armée de 200 mille hommes. Ce fut aussi la foiblesse d'une telle garnison , dont Soliman fut informé par le stratagème d'un de ses Bachas , qui acheva de déterminer ce Prince à ce siège ; ce qu'il signifia par un espèce de cartel adressé à l'Isle-Adam.

L'Auteur nous décrit ici l'état où Rhodes se trouvoit alors ; les nouvelles fortifications qu'on avoit jointes aux anciennes , & la sage distribution que le Grand-Maitre fit des divers postes & des différens emplois à ses Chevaliers. Cependant la flotte des Turcs vint surgir dans



l'île, le 26 Juin 1522. Les Infidèles employèrent les treize premiers jours à transporter leurs troupes des ports voisins, & à les débarquer ainsi que l'artillerie, & le reste des munitions de guerre & de bouche : après quoi la ville fut investie & la tranchée ouverte, sous les ordres du Vizir Mustapha, qui commandoit l'armée, & qui étoit beau-frère & Favori de Soliman. Les premières attaques des Turcs eurent si peu de succès par le feu continuel & par les fréquentes sorties des assiégés, que le découragement se mit bientôt dans l'armée des Infidèles, & que la mutinerie succéda aux murmures. Le Bacha Péri ou Pyrrus qui avoit été gouverneur de Soliman, & que ce Prince affectionnoit, eut soin de lui donner avis de ce qui se passoit à Rhodes : ce qui engagea le Sultan à s'y rendre en personne. Pendant qu'il étoit en chemin, la place manqua d'être prise par la trahison d'une femme Turque, esclave d'un



Un bourgeois, laquelle à l'aide de plusieurs autres esclaves ses compatriotes, devoit à certain jour marqué mettre le feu aux principaux endroits de la ville, & par ce desordre imprévû favoriser les attaques des ennemis. Heureusement pour les Chevaliers, elle fut dénoncée par quelqu'un de ses complices, avant l'exécution d'une telle entreprise.

Soliman arriva devant Rhodes le 28 Juillet. Sa présence remit l'ordre & le cœur dans son armée, & fit changer de face au siège. Les Turcs avancèrent leurs travaux, & avec une nombreuse artillerie, battirent jour & nuit les principaux bastions de la place, pendant un mois entier. Cependant ils n'y avoient point encore gagné un pouce de terrain, non plus que dans les autres ouvrages avancés, qu'on ne pouvoit emporter que par des assauts. Ils donnèrent le premier au bastion d'Angleterre, après y avoir fait une brèche considérable, à la faveur d'une mi-

ne. Mais ils furent repouffez, & y perdirent 3000 hommes. Le Bacha Péri, quelques jours après ( le 13 Septembre ) en fit autant au bastion d'Italie, puis à un autre ouvrage qu'il croyoit moins défendu ; & il n'y fut pas plus heureux. Le Vizir Mustapha revint ensuite ( le 17 Septembre ) au bastion d'Angleterre, & y donna un nouvel assaut, bien résolu d'y périr lui-même, ou d'emporter la place. Mais tous ses efforts, secondés de ceux du Bacha Achmet contre le poste d'Espagne, où il fit joüer une mine ; pour faire diversion, furent entierement inutiles par la vigoureuse résistance des Chevaliers ; & les Turcs perdirent encore ce jour-là 3000 hommes.

On découvrit alors la trahison d'un Médecin Juif, qui par ordre du Sultan Selim s'étoit autrefois établi dans Rhodes, où il servoit d'espion aux Infidèles. On le surprit jettant dans leur camp une lettre attachée à une flèche ; on lui fit son

procès , & il fut écartelé.

Soliman irrité du peu de progrès que faisoit le siège , ordonna , de l'avis de son Conseil , un assaut général pour le 24 Septembre ; & dès le point du jour , les Turcs se présentèrent pour monter sur la brèche par quatre endroits différens , à la vûë du jeune Sultan , qui pour les animer par sa présence , s'étoit placé sur une hauteur voisine. Le Grand-Maitre avoit disposé toutes choses pour les bienrecevoir ; & s'ils attaquèrent avec toute l'intrépidité de gens qui veulent vaincre ou mourir , ils trouvèrent par tout la même valeur & la même opiniâtreté dans la défense des Chevaliers. Ce fut au bastion d'Angleterre , l'endroit le plus foible de la place , qu'il y eut le plus de sang répandu. Les Prêtres , les Religieux , les vieillards , & jusqu'aux enfans prenoient part au péril. Les femmes mêmes ne le cedoient pas en courage aux soldats , & plusieurs perdirent la vie , en défendant leurs

978 *Journal des Sçavans* ;  
maris & leurs enfans.

M. l'Abbé de Vertot fait ici mention d'une Greque d'une rare beauté, & maitresse d'un Officier qui commandoit dans ce bastion, & qui venoit d'être tué. « Cette fille, outrée de la mort de son amant, & ne lui voulant pas survivre, après avoir baisé deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui, & leur avoir fait le signe de la croix sur le front : *Il vaut mieux, mes chers enfans, leur dit-elle les larmes aux yeux, que vous mouriez par mes mains, que par celles de nos impitoyables ennemis, ou que vous soyez réservés à d'infâmes plaisirs, plus cruels que la mort.* Alors pleine de fureur, elle prend un couteau, les égorge, jette leurs corps dans le feu, se revêt des habits de cet Officier encore teints de son sang, se saisit de son sabre, court sur la brèche, tuë le premier Turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, & meurt en combattant aussi vail-



- » lament qu'auroit pû faire l'Offi-
- » cier le plus courageux, & le fol-
- » dat le plus déterminé.

La conclusion de ce sanglant affaire fut, que les Turcs battus & repouffez de toutes parts, furent contraints d'abandonner les brèches & de regagner leurs tranchées, avec perte de plus de 15000 hommes.

Soliman devenu furieux par un tel échec, s'en prit à son Visir, & le condamna à mort. Le Bacha Péri, qui voulut intercéder pour ce Général, subit une pareille condamnation. Mais le Grand-Seigneur revenu de son emportement, accorda la grace à l'un & à l'autre, avec cette différence, qu'il ne voulut plus voir Mustapha, & donna le commandement de l'armée au Bacha Achmet, habile Ingénieur: Soliman qui avoit paru déterminé à lever le siège, résolut de le continuer & de passer l'hiver devant la place, sur le rapport, d'un déserteur, confirmé (dit-on) par une lettre de D'Amaral,



980 *Journal des Sçavans* ;  
qui apprenoit au Sultan , que les  
assiégés étoient réduits à la dernière  
extrémité. Cela n'empêcha pas , que  
pendant trois mois , ils ne soutinssent  
encore quantité d'assauts très-meur-  
triers pour eux & sur-tout pour  
leurs ennemis , & que sans cesse par  
un travail infatigable ils ne substituaient  
de nouveaux retranchemens  
à ceux que ruinoit l'artillerie des  
Turcs.

Ce fut dans ce même tems que  
l'on découvrit la trahison de D'A-  
maral. On trouvera les circonstan-  
ces de cet événement dans notre  
Auteur , ainsi que celles du procès  
par lequel ce Chancelier fut condam-  
né à perdre la tête.

Le Grand-Seigneur rebuté de la  
longueur d'un siège , qui duroit de-  
puis près de six mois , & pendant  
lequel il avoit perdu 44000 hom-  
mes par les armes des Chevaliers  
& presque autant par le froid & les  
maladies , se rendit enfin à l'avis du  
Bacha Péri , qui lui conseilloit d'en-

er en négociation avec le Grand-Maître, en lui proposant une composition honorable pour l'Ordre, & avantageuse pour les habitans. L'Isle-Adam refusa d'abord d'écouter l'avis d'aucune proposition. Mais considérant ensuite, qu'il étoit abandonné de tous les Princes Chrétiens, & ne lui fournissoient nul secours, qu'il avoit essuyé des trahisons de la part de ses propres sujets, qu'il avoit perdu tous ses pionniers, ses meilleurs soldats, & la plus grande partie des Chevaliers; allarmé de plus par l'idée affreuse du sac d'une ville emportée d'assaut par des Turcs; sollicité d'ailleurs, avec les instances les plus vives par le peuple de Rhodes de ne point l'exposer à un tel désastre; il voulut bien en consentir à une capitulation, dont les articles furent bien-tôt signez & exécutez de part & d'autre.

Trois jours après la signature du traité, l'Isle-Adam fut introduit

982 *Journal des Sçavans,*  
dans la tente du Grand-Seigneur  
qui avoit souhaité de le voir, &  
qui pour le consoler, lui fit dire  
par son Truchement : *Que la conquête*  
*ou la perte des Empires étoient des jeux*  
*ordinaires de la Fortune*, & lui pré-  
senta sa main à baiser. Ce Prince  
entra dans Rhodes le 25 Décembre,  
& en visitant la place, il voulut al-  
ler voir le Grand-Maitre dans son  
Palais. Celui-ci le reçut avec tout  
le respect que méritoit un si puis-  
sant Monarque. Soliman l'aborda  
d'une manière très-affable, l'exhorta  
d'abord à supporter avec courage  
le changement de sa fortune, l'assura  
d'une fidélité inviolable dans l'exé-  
cution du Traité, & en sortant du  
Palais, se tournant vers Achmet son  
Général : *Ce n'est pas sans quelque*  
*peine*, lui dit-il, *que j'ob'ige ce Chré-*  
*tien à son âge de sortir de sa maison.*

Le Grand-Maitre, outre ses Che-  
valiers, fit embarquer plus de 4000  
Rhodiens, qui voulurent bien aban-  
donner leur patrie pour le suivre; &

premier jour de Février de l'année 1523, il partit avec toute sa flotte, & quitta l'île de Rhodes, où l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem avoit régné si glorieusement pendant plus de deux siècles.

LIVRE IX. L'histoire contenue dans ce Livre va jusqu'à l'année 1530, & appartient toute au Magistère de l'Île-Adam.

Le Grand-Maître arriva en Candie, après avoir essuyé une violente tempête, qui avoit dispersé toute sa flotte, composée de cinquante vaisseaux. Il fut reçu dans la capitale de cette île d'une manière conforme à sa dignité, & avec de grands témoignages de compassion pour la perte de Rhodes. Surquoi l'Île-Adam ne put s'empêcher de reprocher au Général des Galeres Vénitiennes, la timide politique du Sénat, qui ayant dans le port de Candie plus de soixante galeres, avoit pu prendre Rhodes, sans daigner y porter le moindre secours. Après avoir



984 *Journal des Sçavans,*  
fait radoubber ses vaisseaux, il rem  
à la voile pour l'Italie; & en même  
tems il dépêcha des Ambassadeurs  
vers le Pape & la plûpart des Prin  
ces Chrétiens, pour leur apprendre  
la prise de Rhodes & pour se plain  
dre d'un abandon si général. Mais  
pour prévenir la dispersion de son  
Ordre, qui n'avoit plus de séjour  
fixe & indépendant, il obtint du  
Pape une Bulle, qui enjoignoit à  
tous les Chevaliers, sous peine d'ex  
communication & de privation de  
l'habit, d'obéir aux ordres du Grand  
Maitre & du Conseil, en quelque  
endroit qu'il voulût fixer sa rési  
dence.

Plusieurs de ses vaisseaux arrivè  
rent heureusement à Messine; mais  
il ne put s'y rendre avec le reste de  
sa flotte que vers le commencement  
de Mai, après avoir long-tems erré  
sur la Méditerranée, & après y avoir  
couru mille dangers. Il reçut à  
Messine les complimens du Vice  
Roi, de l'Archevêque & de tous les



Grands du Royaume; ensuite il fit citer devant le Conseil, les Chevaliers qui avoient été chargez de conduire du secours à Rhodes, & voulut qu'ils y rendissent raison de leur retardement. Mais ils sçurent tous se justifier si pleinement, qu'ils furent renvoyez absous; & pour empêcher le mauvais effet d'une telle procédure, qui auroit pû lui aliéner les cœurs de ses Chevaliers, il tint une assemblée générale de tous ceux qui se trouvèrent à Messine; & là, joignant adroitement de tendres exhortations à la lecture du Bref que le Pape lui avoit accordé, il calma les esprits, & appaisa les mécontents.

Une horrible peste étant survenue à Messine, l'obligea d'en sortir. Il se retira, avec la permission du Vice-Roi de Naples, dans le golfe de Bayes; & il marqua un camp auprès des ruines de l'ancienne ville de Cumæ. Ce changement d'air procura la guérison de la plûpart des malades; & après un mois de

féjour dans un climat si temperé, il se rembarqua avec sa colonie. Il arriva en peu de jours au port de Civita Vecchia, d'où il envoya aussitôt à Rome un de ses Chevaliers, pour demander audience au Pape Adrien V I. Il ne put l'avoir que le 25 d'Août, & il y reçut tous les honneurs qui lui étoient si légitimement dûs.

Ce Pape étant mort le 14 Septembre, les Cardinaux entrèrent dans le Conclave, dont la garde fut confiée au Grand-Maitre & à ses Chevaliers. Le Cardinal de Médicis, qui avoit autrefois été dans l'Ordre de Saint Jean, fut élu sous le nom de Clément VII, & jamais Pape ne marqua tant d'estime & d'affection pour cet Ordre, depuis sa fondation. Le Grand-Maitre rendit à ce Pontife en plein Consistoire, un compte exact de tout ce qui s'étoit passé au siège de Rhodes; & la relation qu'il en fit, excita l'admiration & la compassion

de tout le Sacré Collége. Le Pape assigna aux Chevaliers pour résidence, la ville de Viterbe, consentit que leur flotte restât dans le port de Civita-Vecchia, & décerna de nouveaux honneurs au Grand-Maître.

Celui-ci, dans plusieurs conférences qu'il avoit eues avec le Pape, lui avoit proposé différens projets d'établissement pour son Ordre; & le Saint Pere, après avoir balancé les divers partis, s'étoit arrêté à celui des isles de Malte & de Goze, qui relevoient de l'Empereur Charles-Quint. L'Isle-Adam ne fut pas plutôt à Viterbe, qu'il dépêcha des Ambassadeurs à Madrid où étoit ce Prince, pour lui demander ces deux isles. Quelque dures que lui parussent les conditions auxquelles l'Empereur vouloit bien les lui accorder, il ne laissa pas d'envoyer des Commissaires, pour reconnoître les places. Mais il ne pressa point alors la conclusion de ce traité, parce

qu'il avoit en vûe un projet plus avantageux pour l'Ordre. C'étoit le recouvrement de Rhodes, pour lequel il entretenoit de secretes intelligences avec les Rhodiens, & avoit fait une ligue avec le Bacha Achmet, devenu Gouverneur d'Egypte, & depuis révolté contre Soliman. La mort de ce rebelle, & quelques soupçons que le Grand-Seigneur eut de cette entreprise, la firent échoüer.

Le Grand-Maitre ne prêta que foiblement l'oreille à la proposition qu'on lui fit ensuite, de s'emparer de Modon, dans la Morée; & préférant à ce nouvel établissement celui de Malte, il obtint enfin de l'Empereur, à la sollicitation du Pape, réconcilié depuis peu avec ce Prince, la conclusion du Traité au sujet de cette isle. Charles-Quint la donna donc avec ses dépendances à l'Ordre de Saint Jean, comme Fief noble, franc & libre, & sans autre redevance, que celle d'un faucon, que le Grand-Maitre tous les ans à la



Toussaints, devoit envoyer en Sicile, comme feudataire de ce Royaume. Ce traité fut signé le 24 Mars 1530. Peu de tems après, l'Ordre prit possession des deux isles & de la ville de Tripoli; & le 26 Octobre, le Grand-Maitre avec le Conseil & les principaux Commandeurs, entra dans le port de Malte. Ce fut de ce dernier établissement que les Chevaliers prirent leur nom; & furent appelez CHEVALIERS DE MALTE.

Nous avons cru devoir, pour abrégér, passer par dessus quelques circonstances du Magistère de l'Isle-Adam, qui précéderent cette donation, telles que son voyage à la Cour d'Espagne, où il conduisit la Duchesse d'Alençon sœur de François I, pendant la prison de ce Prince; la part qu'il eut à la conclusion du traité de Madrid; son voyage en Angleterre vers Henri VIII, &c.

Nous rendrons compte du reste de cet Ouvrage dans un autre Journal.



## NOUVELLES LITTERAIRES.

## D'ANGLETERRE.

LES traductions Angloises de  
 L'Abregé d'*Anatomie* du Docteur  
 Laurent Heister, des *Elemens d'Eu-  
 clide* expliqués par M. de Chales,  
 & de l'*Histoire Ecclesiastique du XVII.  
 siècle* de M. Dupin, se débitent de-  
 puis peu chez de Combes.

Monsieur Lack Medecin Anglois  
 du celebre College de Londres, nous  
 prépare une traduction en Anglois  
 du *Traité de la génération des vers  
 dans le corps de l'homme*, par M. An-  
 dry Medecin de la Faculté de Paris.

Voici le titre d'un nouveau livre  
 qui paroît ici depuis peu. *Commen-  
 tarium Nosologicum morbos Epidemicos  
 & acris variationes in urbe Eboracensi  
 locisque vicinis ab anno 1715. usque  
 ad finem anni 1725. grassantes com-  
 plectens. Autore C. Winteringham in-  
 pens J. Clarke.*

May 1727.

898

Monsieur Maitaire a donné nouvellement *Petri Petri Mediciolum Parisiensis in tres priores Aratai libros commentarii, &c. Una cum dissertatiuncula de Petri vita, & copioso in eosdem commentarios indice in 4<sup>o</sup>.*

Voici les titres de quelques-uns des livres de Politique qui ont paru ici depuis quelques tems, sur les affaires presentes de la Grande-Bretagne.

*Reasons against a war. by an old Whig,* raisons qui doivent détourner de la guerre.

*The Britannick Constitution or the, &c.* On prétend démontrer dans ce dernier, que l'élevation de Guillaume III. à la Couronne de la Grande-Bretagne, & la succession de la ligue Protestante, sont une suite fondamentale de la Constitution de ce Royaume.

*Excidium Anglia, or a view of the fatal consequences, attending the smuggling of wool.*

*The free Briton, or the, opinion of*

992 *Journal des Sçavans,*  
*people*, adressé aux Auteurs de di-  
vers ouvrages contre le Gouverne-  
ment; sçavoir le *Craftsman*, le pa-  
pier occasionel, & autres.

*The evident, advantages, to Great Britain, &c.* C'est à dire les avantages évidens que la Grande-Bretagne & ses alliez retireront de la guerre prochaine; principalement en matière de commerce.

*Gibraltar or reasons, &c.* C'est-à-dire raisons pour lesquelles les Anglois ne doivent point rendre Gibraltar.

F. Clay débite les Sermons du feu D<sup>r</sup> *Flecker* Evêque de S. Asaph. Entre plusieurs matieres particulieres & interessantes qui en font le sujet, l'action de se marier contre la volonté ou sans le consentement de ses parens, & l'homicide de soi-même y sont traitez d'une maniere à picquer la curiosité.

Le même Libraire vient de publier la troisième Edition des Conférences du D<sup>r</sup> *Nichols*, avec un Deiste,

May 1727.

998

augmentées de deux Conférences,  
l'une avec un Machiaveliste, & l'autre avec un athée.

La traduction Angloise de *la maniere d'en, eigrer & a' tradire les e'l's* lettres de Mon<sup>ieur</sup> Rollin, est actuellement sous presse.

Il paroît ici en trois volumes in-folio, un Recueil Curieux des affaires d'Etat, sous les regnes d'Elizabeth & de Jacques I. Il est intitulé *M. Secretary Winwood Memorials, &c.* & contient les negotiations des Chevaliers Henry Newill, Charles Cornwallis, Dudley Carleton, Thomas Edmunds, de M. Trumball; Du Lord Cottington & autres.

Le second vol. du *Dictionnaire de Bayley*, intitulé *M<sup>r</sup>. N. Bayley universal Etymological English Dictionary* commence à se débiter.

## DE HOLLANDE.

G. Croon d'Utrecht & quelques autres Libraires de cette même ville se disposent à proposer en souscrip-

994 *Journal des Sçavans* ;  
tion C. A. Saligii *Historia Eutichiana*  
&c. 4. vol. in 4°. grand pap.

Abraham Kallevier de Leyde a imprimé *Joannis Marckii fasciculus dissertationum Philologico-exegeticarum ad selectos textus Novitestiamenti, argumenta precipua, de successiva conductione operariorum in vinea, crucifixionis usque apud judaeos, decem Virginum parabola, die habiti à Judais & Christo Paschatis ultimi, exitu Jude, pado baptismi decentia, duplici Gallinico apud Petri abnegationem, sudore Christi sanguinea latrone converso, a miranda Piscina Bethesda, sanctitate infantum christianorum, Senioribus non laborantibus in verbo, &c. Paulo plenus exponuntur. Cum indice textuum, rerum & vocum necessario.*

J. Vanduren de la Haye a imprimé les *Lettres & Mémoires des Ministres des Cours de la Grande-Bretagne, de France & d'Espagne, sur la situation présente des affaires de l'Europe, que S. M. Britannique a trouvé à propos de communiquer à son Parlement,*



May 1727. 998

traduits de l'Anglois in 4°. La seconde, recherche des motifs de la Grande-Bretagne, par rapport à l'état présent des affaires de l'Europe, traduite de l'Anglois in 4°. Les avantages visibles de la prochaine guerre pour la Grande-Bretagne; & ses allies particulièrement par rapport au commerce, in 4°, aussi traduits de l'Anglois.

Lakeman d'Amsterdam, imprime actuellement *Ballonii Medici Parisiensis Celeberrimi Opera omnia Medica* 4°. 4. vol.

Le même délivre aux souscripteurs la description du Cap de bonne Esperance, écrite en Hollandois.

Plusieurs grands ouvrages dont nous avons annoncés les projets dans leur temps, commencent à devenir publics. - De ce nombre sont les *Oeuvres diverses de M. Bayle*, 4. vol. fol. Le *Dictionnaire de Furetiere*, 4. vol. fol. nouvellement augmenté par Monsieur Brutel de la Riviere. - Les *Voyages de la Mottraye en Europe*,

996 *Journal des Sçavans*,  
en Asie & en Afrique, fol. 2. ve.  
Ce dernier ouvrage est actuellement  
sous presse, traduit en Hollandois.

Chatelain d'Amsterdam promet  
dans peu au public, l'*Histoire des Pro-  
vinces unies* par M. Le Clerc, fol. 4.  
vol. Cette nouvelle Histoire sera de  
on la plus complete qui ait encore  
paru. Elle ira jusqu'à la paix d'U-  
trecht inclusivement: on la traduit  
actuellement en Hollandois.

Le même Libraire a sous presse  
une nouvelle Edition de *la Science  
des personnes de la Cour, de l'Ep<sup>e</sup> &  
de la Robbe, &c.* corrigée & aug-  
mentée de l'Histoire du tems, jus-  
qu'à présent. Il aura sans doute eu  
l'attention d'en faire corriger exac-  
tement les différentes Cartes Geogra-  
phiques, Chronologiques, Genealo-  
giques, &c. qui étoient très-imparfai-  
tes dans les précédentes Editions  
de cet ouvrage faites en Hollande.

Les Vesteins & Smith d'Amster-  
dam se disposent à imprimer par  
souscription les *Satires Italiennes* de

May 1727.

997

*Pier Barthelemy Dotti*, avec des  
historiques & critiques.

D E P A R I S.

Ceux qui ont souscrit à Paris pour  
*Pages de la Mottraye*, peuvent  
venir à Rollin Libraire, Quay  
Augustins au Lion d'or, & aux  
Libraires chez lesquels ils ont  
leurs souscriptions pour retirer  
leurs Exemplaires.

On trouve chez le même Rollin  
Exemplaires de la nouvelle Edi-  
tion du *Concile de Constance*, en  
grand & en petit papier: nous ren-  
dons incessamment compte des aug-  
mentations considérables, dont cette  
nouvelle Edition est enrichie.

*La Religion des Gaulois, &c.* par  
M. P. Dom Jacques Martin Re-  
aux Benedictin de la Congrega-  
tion de S. Maur, est aussi achevée  
d'imprimer, & se vend chez Sau-  
vage, Quay des Augustins.

On trouve chez le même Librai-  
re une brochure in 12. de 56. pag.

998 *Journal des Sçavans*,  
intitulée *Réponse à la Critique du Dic-*  
*tionnaire Universel de la France.*

On imprime actuellement chez  
Coignard fils, un ouvrage de pieté  
du R. P. Gourdan Chanoine Re-  
gulier de l'Abbaye Royale de saint  
Victor, intitulé *Méditations continuel-*  
*les de la Loy de Dieu*, ou *Considéra-*  
*tions & élévations sur tous les livres de*  
*l'Ecriture Sainte*, tant de l'Ancien que  
du Nouveau Testament, fondées sur l'ex-  
plication littérale & morale, des Peres  
de l'Eglise, & des Interprètes sacrés.  
Cet ouvrage sera divisé en dou-  
ze vol. in 12. chaque tome contien-  
dra des Elevations sur un certain  
nombre de ces saints livres; & ré-  
pondra à chacun des mois de l'an-  
née. A la fin de chaque vol. on dres-  
sera une table où l'on marquera pour  
chaque jour du mois le nombre des  
Elevations & Méditations qu'il fau-  
dra lire, afin de se conserver ainsi  
dans une méditation continuelle de  
la Loy de Dieu, qui est tout le but  
que l'Auteur s'est proposé. Les vo-  
lumes

lumes se distribueront séparément.

Le 1<sup>er</sup>. paroitra dans peu de jours.

On trouve chez le même Libraire un Traité sur la Religion nouvellement imprimé, intitulé : *Traité du legitime usage de la Raison, principalement sur les objets de la Foy*; où l'on démontre que les Hérétiques, les athées, les libertins, ne font point le legitime usage que les hommes font obligés de faire de leur Raison sur les objets de la Foy, par feu M. Brueys, Ecclesiastique de Montpellier, vol. in 12. 1727.

D'Houry le fils, débite actuellement la *Description des Tableaux du Palais Royal, avec la Vie des Peintres à la tête de leurs ouvrages* dédiée à Monseigneur le Duc d'Orleans premier Prince du Sang, vol. in 12 de 503. pages par le sieur Du Bois de Saint Gelais. L'ordre qu'a suivi l'Auteur dans cet ouvrage, a été de décrire tout de suite les tableaux d'un même maître, & de mettre à la tête à vie de chacun de ces maîtres. U



1000 *Journal des Sçavans*,  
s'est attaché à exposer simplement  
la representation de chaque tableau  
sans omettre aucune circonstance  
essentielle. Il y a joint exactement  
la mesure ; il a toujours cité l'en-  
droit d'où le sujet est tiré, & quand  
il l'a pu sçavoir, les noms des per-  
sonnes à qui ont appartenu ces ta-  
bleaux avant d'être destinez à or-  
ner les appartemens de ce superbe  
Palais. On trouve à la fin trois ta-  
bles, l'une des noms des Peintres ;  
la seconde des tableaux mêmes, &  
la troisième des surnoms sous les-  
quels quelques Peintres sont parti-  
culierement connus. Une quatrième  
qui eût indiqué en quel endroit des  
appartemens se trouvent chacun des  
tableaux, dont on lit la description  
dans ce livre, n'eût peut-être pas  
été entièrement inutile. Le Public  
au reste ne peut que sçavoir gré  
à l'Auteur d'un travail aussi utile  
& aussi agréable.

On trouve aussi chez d'Houry &  
ainsi que chez Chaubert Quay des

May 1727.

1001

Augustins la Refutation de la Dissertation du R. P. le Brun, Prêtre de l'Oratoire sur la forme de la Consécration de l'Eucharistie, adressée à l'Auteur par le Pere Bougeant de la compagnie de Jesus; brochure in 12. de 183. pages.

Le même Pere Bougeant vient d'enrichir le Public de l'Histoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de Westphalie, sous le Regne de Louis XIII. & le ministère du Cardinal de Richelieu, & du Cardinal Mazarin, composée sur les Memoires du Comte d'Avaux, Ambassadeur du Roy très-Chrétien, dans les Cours du Nord, en Allemagne & en Hollande; & Plenipotentiaire au Traité de Munster. Cet ouvrage qui compose un volume in 4<sup>o</sup>. de 599. pages sans la préface & la table des matieres, a été imprimé, & se débite chez Jean Mariette aux Colonnes d'Hercule. On en a fait en même tems une Edition en deux vol. in 12.

Le même Jean Mariette avec

P 4 ij

1002 *Journal des Sçavans*,  
Claude Herissant vient d'imprimer  
les *Epîtres & Evangiles*, avec des  
*Explications par demandes & par re-*  
*ponses*, pour tous les *Dimanches & les*  
*principales Fêtes de l'année*, & les  
*Féries du Carême & des Quatre-Temps*  
avec l'*Oraison, la Secrette & la Post-*  
*Communion*, 4. vol. in 12.

Briaflon vient de publier le se-  
cond volume des *Mémoires pour ser-*  
*vir à l'Histoire des Hommes Illustres*  
*dans la République des lettres*, avec  
un *Catalogue raisonné de leurs ou-  
rages*. Tout le monde sçait à présent  
que c'est aux soins du R. P. Ni-  
ceron Barnabite, connu déjà par  
plusieurs ouvrages de littérature,  
dont les principaux sont des traduc-  
tions en notre langue, d'ouvrages  
écrits en Anglois, que nous som-  
mes redevables de cette utile & im-  
portante compilation. Nous donne-  
rons incessamment l'*Extrait du 1<sup>er</sup>*  
volume.

Robustel le jeune doit mettre en  
vente dans peu de jours un nouveau

May 1727.

1063

Ouvre de Jurisprudence, dont voici le titre : *Nouvel Examen de l'usage-generel des Fiefs en France, pour servir à l'intelligence des plus anciens titres du Domaine de la Couronne*, en 2. vol. in 4°. Monsieur Brussel Conseiller du Roy Auditeur en sa Chambre des Comptes en est l'Auteur.

On trouve chez Babuty de *Nouvelles Instructions & Prieres pour la sainte Messe, la Confession, la Communion, & pour rendre à J. C. présent au S. Sacrement de l'Autel, les adorations qui lui sont dues*, vol. in 18. 1727,

*L'Histoire de l'Alsace par le Pere de la Cuille Jesuite*, imprimée à Strasbourg, in fol. & in 8°. se vend à Paris chez Montalant Quay des Augustins.

La traduction des *Voyages de Gulliver* que nous avons annoncées le mois passé, se débite avec beaucoup de succès. Nous en donnerons au plutôt l'Extrait.

# Fautes à corriger dans le Journal d'Avril 1727.

<i>Page</i>	<i>Ligne</i>	<i>Faute</i>	<i>Corrections.</i>
626	20	Hedwige	Hedwiger
629	4	Brcuner	Beucer
636	23	airs	vers
637	17	nos	vos
683	19	qu'il falloit pour	que pour
707	20	les	le
761	9	1643	1645
Ibid	23	toute	tous
762	4, 6, & 17	Alexandre VIII	Alexandre VII
668	14	1595	1592
770	5	1676	1678
773	3	au Parlement de Paris	au grand Conseil



# T A B L E

## DES ARTICLES

Contenus dans le Journal

de May 1727.

**D**issertations Theologiques & Dog-  
matiques, I. sur les Exorcismes,  
& les autres Cérémonies du Baptê-  
me. II. sur l'Eucharistie. III. sur  
l'Usure, pag. 819

Abregé Historique de la Bible, avec des  
nottes litterales, &c. par le R. P.  
de S. André R. M. me. 830

Les Amours de Théagène & de Cariclée,  
Histoire Ethiopique traduite du grec  
d'Heodore. 833

**QUÆSTIO MEDICA** &c. Question  
agitée dans les Ecoles de Medecine de  
Paris, sçavoir si un fœtus engen-  
dré hors de la matrice peut être  
tiré, sans causer la mort de la  
mere, 843

# T A B L E.

Selectæ è profanis scriptoribus Hi-	
torix, &c.	871
Lettre de Dom Vincent Thuillier, sur la	
revocation de son appel.	879
Plan d'une Mathematique abregee	
&c.	895
Le FREE-HOLDER, ou l'Anglois jaloux	
de sa liberté, &c.	909
Nouveau système du Microcosme, &c	918
Lettres sur les canaux proposez pour	
former la jonction des deux mers	
par la Bourgogne, &c.	934
Histoire des Chevaliers de Malte, par	
M. l'Abbé de Vertot	940
Nouvelles Littéraires.	990

Fin de la table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
3

POUR  
L'ANNE'E M. DCC. XXVII.  
J U I N.



A PARIS,

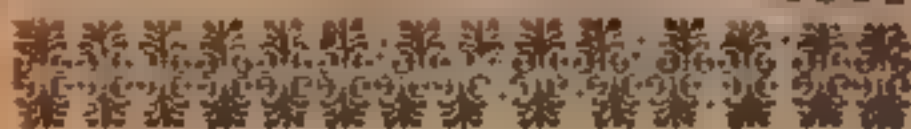
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,  
à la Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

5  
JUN M. DCC. XXVII.



MEMOIRE POUR GEORGES

*Leopold, fils unique & seul légitime  
heritier de Leopold Eberhard, Duc de  
Wirtemberg, Prince de Montbeliard.  
in-folio pp. 72.*

ON a vû par l'extrait du manifeste de la Baronne de l'Esperance, inseré dans le Journal du mois dernier, que George Leopold se dit seul fils légitime du dernier Prince de Montbeliard, & en cette qualité heritier de la Principauté.

Q4 iij



Pour établir cette qualité, M. Courchetet, qui a composé ce Mémoire, se propose d'y montrer, 1°. Qu'il y a eu un mariage réellement contracté entre le dernier Prince de Montbeliard, & la Comtesse de Sponeck, mere de George Leopold. 2°. Que ce mariage a été legitime. 3°. Que George Leopold est né de ce mariage. 4°. Que le dernier Prince de Montbeliard n'a point contracté d'autre mariage qui ait été valable.

Il se fonde, par rapport à la premiere proposition, sur le registre de l'Eglise de Reiwitz en Pologne, par lequel il est attesté que le dernier Duc de Montbeliard, & Anne Sabine Hedwiger ( depuis Comtesse de Sponeck ) ont été mariez par le Ministre de cette Eglise Lutherienne. Dans une enquête faite en 1720, en vertu d'une commission du dernier Prince de Montbeliard, le sieur Nardin déclare qu'il a assisté à la benediction du mariage, d'entre le Prince de Montbeliard & la Com-

tesse de Sponeck. Huit témoins entendus dans une enquête faite à peu près dans le même tems que la précédente à Skoki, dont dépend Reio-witz, parlent de ce mariage comme d'un fait constant; & ils entrent dans un détail de circonstances, après lesquelles on soutient qu'il n'y a point lieu de douter de ce fait. On ajoute que la vérité de ce mariage est encore établie par la sentence de dissolution, que le dernier Prince de Montbeliard fit rendre contre la Comtesse de Sponeck, lorsqu'il voulut épouser la Baronne de l'Espérance, par la commission que donna le dernier Prince de Montbeliard, à l'effet, ( ce sont les termes de l'acte signé par ce Prince ) *de prendre une exacte information de la connoissance qu'a le sieur Nardin, du mariage que nous avons contracté solennellement avec Madame Anne-Sabine de Hedwiger.* Et par un autre acte du 30 Novembre 1720, par lequel le Prince de Montbeliard assignant un douaire à la

1014 *Jctral des Scavans,*  
Comtesse de Sponeck, dit qu'elle a  
été son épouse, & que pour des rai-  
sons suffisantes, ils se sont séparés,  
quant au lien conjugal, entièrement  
& pour toujours. George Leopold  
tire même avantage du traité de  
Wildbade fait en 1715, par lequel  
en faisant déclarer au Prince de  
Montbeliard, que le Duc de Wir-  
temberg-Stoutgard seroit son suc-  
cesseur, on dit *que ce Prince n'avoit  
point encore contracté de mariage permis,  
& suivant l'état que requiert sa Ser-  
enissime Maison.* Car ces termes sup-  
posent qu'il avoit déjà été marié, &  
ce mariage ne peut s'entendre que  
de celui qu'il avoit contracté à Reio-  
witz.

On répond aux objections faites  
contre l'extrait du registre de Reio-  
witz, tant de la part du Duc de  
Wirtemberg-Stoutgard, que de la  
part de la Baronne de l'Espérance,  
que quand la qualité de Duc de  
Wirtemberg-Montbeliard, & le nom  
d'Hedwiger ne seroient marquez

Juin 1727. 1015

dans le registre de Reiwitz que par des lettres initiales, il n'en justifieroit pas moins la verité du mariage dont il s'agit, non-seulement parce qu'il n'y a point eu d'autre Comte de l'Empire nommé Leopold Ebherard au nom duquel les lettres initiales du registre puissent convenir, mais encore parce qu'il n'y a point eu d'autre Comte de l'Empire qui ait ammené Anne-Sabine Hedwiger dans ses Etats, & qui ait vécu avec elle conjugalement pendant dix-neuf années; d'ailleurs la signification des lettres initiales est suffisamment déterminée, par la déposition des témoins entendus à Skoki, qui disent que c'est le Prince de Montbeliard & Anne-Sabine Hedwiger qui ont été mariez à Reiwitz en 1695. Cette espee d'enquête que l'on appelle *examen à futur*, qui se fait avant que les procès soient intentez, est autorisée en Allemagne, quoique l'usage en ait été abrogé en France par l'Ordon-



1016 *Journal des Sçavans*,  
nance de 1667, les circonstances  
particulieres énoncées dans l'extrait  
de la celebration du mariage délivré  
au Duc de Wirtemberg-Stoutgard,  
qu'Anne-Sabine Hedwiger étoit ori-  
ginaire du Duché de Teschen, &  
que le Prince servoit dans les trou-  
pes du Duc de Saxe, sont fausses de  
l'aveu même de George Leopold ;  
mais ces faussetez ne donnent point  
d'atteinte, selon lui, à l'authenticité  
de l'acte de celebration, parce que  
tout ce qui ne tend qu'à désigner  
des personnes dans un acte, devient  
absolument inutile, quand on est  
d'ailleurs suffisamment assuré de la  
personne qui y est désignée. George  
Leopold soutient aussi qu'il suffit  
pour que l'acte de celebration ne  
soit point suspect, qu'il se trouve  
sur la feuille où il doit être, & qu'on  
ne peut tirer aucun avantage con-  
tre lui, de ce qu'il est précédé de  
quelques actes de celebration de ma-  
riage qui sont posterieurs en date.  
Le Ministre Fusch qui regardoit



Juin 1727.

1017

comme un honneur d'avoir fait ce mariage, a voulu distinguer cet acte de celebration, des autres qui sont compris dans ce registre, en l'écrivant en Latin, & en mettant à la tête ces mots, *nota bene.*

Le défenseur de George Leopold persuadé qu'il a suffisamment établi par ces moyens la vérité du mariage d'entre le dernier Prince de Montbeliard & Anne-Sabine Hedwiger Comtesse de Sponeck, répond dans la seconde partie du Mémoire aux objections proposées contre la validité de ce mariage; il écarte d'abord le défaut de publication de ban, & de la présence du propre Ministre; parce qu'entre les Lutheriens le défaut de publication de ban n'emporte point la nullité du mariage, non-plus que chez les Catholiques, quand il n'y a point d'ailleurs d'empêchement dirimant. La présence du propre Ministre n'est point non-plus requise à peine de nullité chez les Lutheriens, comme elle n'étoit

1018 *Journal des Sçavans*,  
point requise, dit l'Auteur du  
moire, parmi les Catholiques  
le Concile de Trente. Pour  
la discipline actuelle des Luth  
sur l'un & sur l'autre de ces p  
on renvoye au Traité de Brun  
du Droit Ecclesiastique, & au  
tres Auteurs Lutheriens, au  
Bruneman a eu recours sur  
jet.

L'Auteur du Mémoire  
que suivant les principes du  
Romain, les mariages des enf  
famille contractez sans le con  
ment de leurs peres sont absolu  
nuls, & que cette regle du  
Romain est suivie chez les L  
riens; il convient encore d  
qu'il ne paroît pas que le  
Prince de Montbeliard ait  
Anne-Sabine Hedwiger du  
tement du Prince de Mont  
son pere; mais il fait voir au

Le pere de famille, même son silence, quand il est instruit du mariage de son fils, rend le mariage valable. Il ajoute, par rapport au fait, que le Prince de Montbeliard, pere de Leopold Eberhard a eu connoissance du mariage de son fils avec la Comtesse de Sponneck. La preuve qu'il en donne est, que le Duc George de Montbeliard n'auroit pas vu tranquillement son fils entre les bras d'une maîtresse pendant plusieurs années; & qu'après que ce Prince eût été rétabli dans ses Etats, il n'auroit pas manqué de chercher à son fils un mariage convenable à sa naissance, s'il ne l'avoit pas crû engagé par un véritable mariage avec la Comtesse de Sponneck. On ajoute sur ce chef dans le Mémoire, que l'empêchement du mariage qui vient du défaut de consentement du pere est respectif, & que l'on ne permet point aux collateraux de se servir de ce moyen, pour attaquer un mariage contre lequel le pere n'a point réclamé.

Mais quand la celebration de ce mariage seroit bien prouvée, quand il ne seroit pas nul en lui-même, il ne pourroit point rendre l'enfant qui en seroit né capable de succéder aux fiefs, dit le Duc de Wirtemberg-Stoutgard, parce qu'on doit le mettre au nombre des mariages faits de la main gauche *ad morganaticam*, suivant l'usage d'Allemagne.

Pour répondre à ce moyen, l'Auteur s'attache à faire voir, que ces stipulations pour les mariages de la main gauche, étant contraires au droit commun, ne se présument point; il faut qu'il y en ait une convention expresse entre les parties; que ce pacte n'est toléré qu'en faveur des enfans du premier lit qui sont d'une noblesse distinguée, tant du côté maternel, que du côté paternel, & qu'il n'a lieu que quand la femme qu'un Prince épouse en secondes nœces est roturiere. Or le mariage du dernier Prince de Montbeliard n'a point été contracté de la

main gauche, puisqu'il n'y a point de contrat de mariage précédent qui en contienne la convention, & qu'il n'en est fait aucune mention dans l'acte de celebration. Le dernier Prince de Montbeliard n'auroit pû même faire une pareille convention en épousant Anne-Sabine Hedwiger, parce que ce Prince n'avoit point d'enfans d'un premier lit qui pussent en profiter, & parce que la femme qu'il épousoit étoit d'une famille noble, comme on le voit par les lettres patentes de l'Empereur Leopold, pour décorer les Hedwiger du titre de Comtes & de Comtesses de Sponeck. C'est même, selon l'Auteur du Mémoire, un usage dans l'Empire, que quand un mariage a été contracté de la main gauche, il cesse d'en avoir les effets, dès que l'Empereur élève à la dignité de Comtesse de l'Empire, la femme qui par sa naissance étoit d'une condition inferieure à celle de son mari.



Pour ce qui est de la convention faite en 1617 entre les cinq Princes de la Maison de Wirtemberg, il ne portoit qu'aucun de ces Princes ne se marieroit point sans le consentement des autres, particulierement de leur frere aîné, George Lâch. Lâch y répond, comme la Baronne de l'Esperance y a répondu d'ailleurs, manifeste, que cette convention n'étoit personnelle pour les cinq Princes, qu'elle ne devoit point s'étendre sur leurs descendans; qu'il n'y a point de clause dans le traité de 1617 qui porte que les mariages contractés sans ce consentement seront nuls, & que quand on y auroit inséré une clause portant peine de nullité, elle n'auroit eu aucun effet, parce qu'il n'est pas permis de gêner la liberté des mariages. L'acte passé entre les cinq freres n'étoit, par rapport à la convention qui concerne leurs mariages,

Leopold pour prouver que le dernier Prince de Montbeliard avoit épousé Anne-Sabine Hedwiger, & que ce mariage étoit valable, lui seroient inutiles, s'il ne justifioit qu'il est né de ce mariage. Le premier acte dont son défenseur se sert pour établir ce fait, est le certificat du sieur Opfergeld, à présent Prevôt de Notre-Dame de Magdebourg, qui atteste qu'étant Diacre de Fes-temberg en 1697, il a baptisé George Leopold, fils du Duc de Wirtemberg, & de Anne-Sabine Hedwiger. Ensuite il employe l'acte de la prétendue dissolution du mariage d'entre le dernier Prince de Montbeliard & la Comtesse de Sponeck, où il est dit qu'il reste encore deux enfans de leur mariage, George, & Leopoldine Heberardine; & l'acte du 17 Juin 1720, par lequel le dernier Prince de Montbeliard donne pouvoir à George Leopold, son très-cher fils, d'aller en Pologne, rechercher les preuves du mariage qu'il

1024 *Journal des Sçavans* ;  
avoit contracté avec demoiselle Anne-Sabine Hedwiger. Madame la Duchesse de Wirtemberg-Oels a toujours regardé la Comtesse de Sponeck comme sa belle-sœur , & George Leopold pour son neveu , malgré l'interêt que la branche de Wirtemberg-Oëls pourroit avoir de priver George Leopold de son Etat. Le Duc de Wirtemberg-Stoutgard a lui-même reconnu que George Leopold est fils du dernier Prince de Montbeliard par le Traité de Wildbade , & par les actes par lesquels il a obligé George Leopold a renoncer à la succession de son pere. Les Sujets de la Principauté de Montbeliard , & les Genealogistes ont reconnu George Leopold pour fils aîné du dernier Prince de Montbeliard , & legitime heritier de la Principauté. Ce n'est pas par le seul extrait de baptême que l'on prouve la filiation. Les Loix permettent de l'établir par des papiers domestiques , & par le témoignage de la famille , des amis & des voisins.

Dans la quatrième proposition le défenseur de George Leopold s'attache à prouver qu'il n'y a point eu de mariage véritable entre le dernier Prince de Montbeliard & la Baronne de l'Esperance. Il employe pour cela deux moyens ; l'un tiré du mariage que ce Prince avoit contracté avec la Comtesse de Sponeck, l'autre fondé sur l'affinité d'entre ce Prince , & la Baronne de l'Esperance.

Il est vrai que selon les principes de ceux qui suivent la confession d'Ausbourg, le mariage peut être résolu, quand l'une des personnes mariées refuse d'habiter avec l'autre, ou quand l'une des parties tombe dans l'adultere ; mais l'incompatibilité d'humeur n'a jamais été regardée parmi les Protestans comme une cause legitime de résoudre un mariage valablement contracté. Ainsi l'acte de dissolution du mariage du dernier Prince de Montbeliard , & de la Comtesse de Sponeck , qui



n'est fondé que sur ce motif étant nul, le Prince de Montbeliard n'a pû contracter de mariage legitime avec la Baronne de l'Esperance pendant la vie de la Comtesse de Sponeck sa premiere femme.

En second lieu, c'est une regle constante parmi les Lutheriens que l'affinité contractée par un crime, forme un empêchement dirimant dans le même degré que l'affinité qui provient d'un mariage legitime, & que la consanguinité; ainsi le Prince de Montbeliard n'a pû épouser la Baronne de l'Esperance, avec la sœur de laquelle il avoit vécu dans un mauvais commerce; il n'a point obtenu d'une autorité legitime une dispense de cet empêchement, & il n'avoit point de moyen pour obtenir une pareille dispense.

Quand on supposeroit que le mariage du Prince de Montbeliard & de la Comtesse de Sponeck auroit pû être résolu, & qu'il auroit été dispensé pour épouser la Baronne



Jun 1727.

1027

de l'Esperance, George Leopold n'en seroit pas moins fils aîné & legitime du Prince de Montbeliard ; car la dissolution du mariage dans les cas où elle est permise chez les Lutheriens, ne change point l'état des enfans qui sont nez de ce mariage.

Le défenseur de George Leopold employe les dernieres pages de son Mémoire à répondre aux moyens que le Duc de Wirtemberg-Stoutgard prétend tirer du Traité de Wildbade, par lequel le Prince de Montbeliard a reconnu le Duc de Wirtemberg pour son successeur, à condition que le Duc donneroit dans ses Etats des terres pour douze mille florins de revenu aux enfans du Prince de Montbeliard, qui moyennant cette récompense devoient demeurer exclus de tout droit sur la succession de leur pere.

Ce Traité est nul en lui-même ; suivant le défenseur de George Leopold, par deux raisons. La première

1028 *Journal des Sçavans*,  
re, que c'est une convention sur la  
succession d'un homme vivant qui  
est réprouvée par les Loix. La se-  
conde, que quand il s'agit de Sou-  
verainetez, ceux qui en sont en pos-  
session ne peuvent changer par des  
traitez particuliers la maniere d'y suc-  
ceder. Or par le Traité dont on a  
déjà parlé, fait entre les cinq freres  
de la Maison de Wirtemberg, la  
Principauté de Montbeliard a été  
donnée au Duc Louïs-Frederic, le  
second des cinq freres, pour lui &  
ses heritiers mâles legitimes procréés  
de son corps; ainsi George Leopold  
descendant de Louïs-Frederic, n'a  
pû être dépouillé par le Traité de  
Wildbalde de la Principauté de  
Montbeliard & de ses dépendances.

Il ne faut avoir aucun égard  
ajoute-t-on, aux ratifications du  
Traité de Wildbalde faite par Geor-  
ge Leopold, parce qu'il étoit mi-  
neur dans le tems de ces ratifications;  
que par ces actes il étoit lezé en  
tout au tout, & qu'il a ratifié en

Jun 1727. 1029

Traité dans le tems qu'il étoit sous la puissance du Duc de Wirtemberg-Stoutgard.

Nous donnerons dans un autre Journal le précis des moyens du Duc de Wirtemberg-Stoutgard.

**REFUTATION DE LA DISSERTATION** du R. P. le Brun, Prêtre de l'Oratoire, sur la forme de la consécration de l'Eucharistie, adressée à l'Auteur. Par le R. P. Bougeant, de la Compagnie de Jesus. A Paris, rue Saint Severin, chez d'Houry, & chez Chaubert, Quay des Augustins. 1727. vol. in-12. pp. 183.

**L**E Pere le Brun dans la dixième des dissertations qu'il a données depuis peu au Public, entreprend de combattre le sentiment commun, qui fait consister dans les seules paroles de Jesus-Christ, *Hoc est corpus meum*, la forme de la consécration de l'Eucharistie, sans que la priere ou l'invocation en soit une partie essentielle. Il attaque d'abord ce senti-

ment par plusieurs objections negatives ; puis il allegue avec Catharin & Cheffontaines , comme un fait positif, que ce n'est point par les paroles , *Hoc est corpus meum* , que Jesus-Christ a operé la consécration.

Le Pere Bougeant commence par répondre aux objections du Pere le Brun, & ensuite il se propose de montrer qu'il est indifférent pour la verité de l'opinion établie, que le fait en question soit vrai ou faux, sçavoir que Jesus-Christ n'ait pas consacré par les paroles , *Hoc est corpus meum* ; il avance même qu'en cas qu'il soit vrai que Jesus-Christ n'ait pas consacré par ces paroles , cela va à détruire l'opinion même du Pere le Brun, sur la forme de la consécration. Il rapporte les raisons sur lesquelles se fonde cet Auteur pour avancer un tel fait, & il travaille à montrer qu'on ne peut le prouver ni par l'Ecriture, ni par le Concile de Trente, contre ce que pense le Pere le Brun.



Enfin notre Auteur veut faire voir ici au Pere le Brun, que la forme par laquelle les Prêtres consacrent l'Eucharistie, consiste dans les paroles, *Hoc est corpus meum*, quand même il seroit vrai que Jesus-Christ n'auroit pas consacré par ces paroles.

L'Auteur de la dissertation, prétend que tous les Peres, & tous les Auteurs des douze premiers siècles de l'Eglise, ont cru que l'invocation étoit nécessaire pour operer la transsubstantiation. Le Pere Bougeant représente d'abord au Pere le Brun, que si tous les Peres des douze premiers siècles ont ainsi pensé, il n'est plus libre à personne de rejeter leur sentiment, n'y ayant point de tradition plus constante & plus generale qu'une tradition qui s'est conservée pendant les premiers & les plus purs siècles de l'Eglise. Il donne à cette réflexion toute l'étendue nécessaire; après quoi il entreprend de montrer, que de tous les témoi-



1032 *Journal des Sçavans*,  
gnages que le Pere le Brun cite des  
Anciens Peres, les uns ne prouvent  
nullement son opinion, & les au-  
tres, loin de lui être favorable, four-  
nissent des armes contre lui.

Nous avons donc trois choses à  
faire-dans cet Extrait. La premiere  
de produire les réponses du Pere  
Bougeant aux objections du Pere le  
Brun. La seconde, d'exposer les rai-  
sons qu'il apporte au Pere le Brun.  
1°. pour lui faire voir que quand  
même Jesus-Christ n'auroit pas con-  
sacré par ces seules paroles, *Hoc est  
corpus meum*, il ne s'ensuit nullement  
que les Prêtres ne consacrent par  
par ces seules paroles. 2°. Qu'il est  
plus vraisemblable que Jesus-Christ  
a consacré uniquement par les mê-  
mes paroles.

La troisième enfin, de rapporter  
les raisons dont se sert le Pere Bou-  
geant pour prouver que les Peres  
des douze premiers siècles, ne favo-  
risent nullement l'opinion qui met  
conjointement dans la priere, & dans

les paroles, *hoc est corpus meum*, la forme de la consécration.

Quant au premier point, voici en abrégé à quoi il se réduit. Le Pere Bougeant remarque d'abord, 1<sup>o</sup>. que depuis qu'il y a des Ecoles de Théologie, elles ont toutes constamment enseigné, que la forme de la consécration de l'Eucharistie consiste dans les seules paroles de Jesus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* 2<sup>o</sup>. Que leur sentiment en cela est fondé sur la Tradition constante des Peres Grecs & des Peres Latins, sur le Concile de Florence, sur le Decret du Pape Eugene aux Armeniens, &c. Cela supposé, il examine si les objections que fait le Pere le Brun pour détruire une opinion qu'on ne peut nier qui ne soit bien fondée, sont recevables, il les passe toutes en revue, & les pèse l'une après l'autre. Nous nous contenterons de rapporter les principales, avec les réponses du Pere Bougeant.

Dans la Liturgie Armenienne, le

1034 *Jour al des Sçavans,*  
Prêtre, après avoir prononcé les paroles, *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, fait une priere à Dieu d'envoyer le Saint Esprit pour changer le pain & le vin au corps & au sang de Jcsus-Christ : le Pere le Brun dit là-dessus qu'il n'est pas possible de faire attention à cette forme de consacrer, sans conclure que la priere en est une partie essentielle ; & comme les Armeniens, selon lui, ont, de tout tems employé cette forme, il conclut qu'ils ont donc cru de tout tems, que la priere étoit une partie essentielle de la forme de la consécration. Il n'en demeure pas là, il remarque qu'avant le XIV<sup>e</sup> siecle on n'a jamais fait aucun reproche aux Armeniens touchant la forme de la consécration, & que dans les différentes énumérations de leurs erreurs, on n'a jamais parlé du point dont il s'agit.

Le Pere Bougeant répond qu'on ne sçauroit garantir la pureté & l'intégrité de cette ancienne Litur-

gie , & qu'il faudroit , pour que le Pere le Brun en pût tirer avantage , qu'on pût s'assurer moralement qu'elle n'a jamais souffert d'alteration , & que l'invocation du Saint Esprit , qui est après les paroles de Jesus-Christ , n'a été ni transposée ni altérée , & c'est ce qu'il défie le Pere le Brun de prouver , parce que pour le faire on ne peut recourir à des manuscrits qui aient plus de cinq cens ans ; & que si l'on remonte à cette époque , on trouve dans l'Eglise un tems de trouble & de confusion , un schisme déclaré , une persécution ouverte contre les Catholiques , une haine implacable contre l'Eglise Latine , jusqu'à détester ses plus saints usages , mille traits de mauvaise foi , & des impostures continuelles. Comment donc s'assurer que ces manuscrits sont fidèles , sur tout quand on voit que de tant d'Auteurs Grecs qui ont écrit avant ce tems de schisme , il n'y en a pas un seul qui ait avancé

l'opinion que les Armeniens ont eue depuis ? Il est vrai qu'Isidore Metropolitain de Russie assura dans le Concile de Florence que la Liturgie dont se servoient les Grecs étoit antérieure au schisme, & qu'elle s'étoit conservée depuis sans altération ; mais le Pere Bougeant remarque ici deux choses : la première qu'Isidore étoit intéressé à tenir ce langage, & que par conséquent son témoignage doit être suspect : la seconde, que le Cardinal Bessarion soutint au contraire qu'on avoit renversé l'ordre de la Liturgie, & qu'on avoit mis après les paroles de Jesus-Christ, des prières qui étoient anciennement devant.

Quant à la seconde objection, le Pere Bougeant répond qu'il veut bien supposer, quoiqu'à la rigueur il en pût disconvenir, que les Armeniens abusant de leur Liturgie ont eu long-tems avant le XIV<sup>e</sup> siècle, le même sentiment qu'ils ont aujourd'hui sur la forme de la con-



Juin 1727. 1037

fécration ; mais qu'il reste toujours à prouver qu'avant le XIV<sup>e</sup> siècle, l'Eglise Latine a connu leur erreur, & ne l'a pas condamnée ; ce qu'il soutient qu'on ne peut prouver, 1<sup>o</sup>. parce que l'erreur des Armeniens ne subsistoit pas depuis assez longtemps pour avoir pu venir alors à la connoissance de l'Eglise Latine. 2<sup>o</sup>. Parce que les Latins n'avoient presque aucun commerce avec les Armeniens, sur tout depuis le schisme, & que le sentiment des Latins étoit d'ailleurs si établi par la tradition constante de l'Eglise même Grecque. avant le schisme, qu'on ne s'imagineroit pas qu'il pût y avoir un autre sentiment. Ce ne fut, selon le Pere Bougeant, qu'au Concile de Florence que l'on commença d'en avoir le soupçon, à cause de la communication fréquente qu'on eut alors avec les Grecs. On en donna avis au Pape Eugene IV. Le Pape eut de la peine à se le persuader, & donna ordre de s'en informer exa-

1038 *Journal des Sçavans* ;  
êtement. Quand on lui eut rapporté  
que le fait étoit vrai, il eut encore  
de la peine à le croire ; il n'en parla  
même aux Grecs qu'en doutant : Je  
ne crois pas, leur dit ce Pape, qu'il  
y ait un homme assez peu éclairé, pour  
croire que le corps de Jesus-Christ soit  
consacré autrement que par les paroles  
de Jesus-Christ ; & si nous exigeons de  
vous la confession de cet article, ce n'est  
pas que nous vous croyions dans une  
autre opi. n. ce n'est que pour instruire  
les ignorans.

Notre Auteur prétend qu'il est  
même douteux qu'à Rome avant  
le XIV siècle, on connût en dé-  
tail la Liturgie Armenienne ; mais  
il est toujours certain, selon lui,  
que du moins on n'y connoissoit  
pas l'abus que les Arméniens en  
faisoient. Il soutient que dès que  
Rome eut connoissance de cette  
opinion, elle la condamna, comme  
on le peut voir dans les Annales de  
Rainaldus.

Le Pere Bougeant conclut de

tout cela, que l'objection du Pere le Brun, loin de détruire l'opinion établie, ne l'effleure seulement pas, puisqu'elle suppose deux faits qu'on ne scauroit prouver; le premier que les Armeniens ont toujours pensé sur la consécration ce qu'ils pensent aujourd'hui: le second que Rome a connu leur sentiment sans le condamner. Le Pere le Brun pour appuyer son opinion, dit que le Concile de Florence n'obligea point les Grecs à changer leur Liturgie, & qu'après plusieurs discours sur ce sujet, il fut arrêté qu'on ne mettroit rien touchant cet article dans le Decret d'union: le Pere Bougeant convient de la chose; mais il fait voir que si ce Concile en usa de la sorte, ce ne fut qu'après s'être assuré de la créance des Grecs, & les avoir engagé à confesser publiquement qu'ils croyoient comme les Latins, que les seules paroles de Jesus-Christ, *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, operoient la consécration. En con-

1040 *Journal des Sçavans,*  
séquence de cette déclaration, sans  
laquelle il n'y avoit point d'union à  
espérer pour les Grecs, le Pape &  
le Concile voulurent bien ne pas  
insérer le nouvel article dans le De-  
cret qui fut publié ensuite; & cela  
pour ne pas desobliger les Grecs,  
qui disoient que ce seroit faire af-  
front à leur Eglise, que d'insérer ce  
nouvel article, comme si leur Eglise  
avoit pensé autrement. Le Pape &  
le Concile jugerent donc, qu'une  
confession publique valoit bien un  
article mis par écrit, & qu'elle suffi-  
soit pour mettre la foi de l'Eglise à  
couvert. La confession est rapportée  
au long par le Pere Bougeant; tous  
les Grecs qui étoient à Florence vin-  
rent en personne pour faire cette  
confession par la bouche du Metro-  
politain de Nicée, si connu depuis,  
sous le nom du Cardinal Bessarion,  
lequel s'adressant au Pape, aux Car-  
dinaux, & à tous les Prélats assen-  
blez, leur parla ainsi à la tête des  
Grecs: « Comme dans les discus-

« fions sur les différences qui se  
 « trouvent entre nous, il est surve-  
 « nu un doute touchant la consé-  
 « cration du divin Sacrement de  
 « l'Eucharistie, & que quelques  
 « personnes ont soupçonné que  
 « nous & notre Eglise ne croyons  
 « pas que ce Sacrement précieux  
 « s'accomplisse par les paroles de  
 « Notre-Seigneur; à cause de cela,  
 « Très-Saint Pere, nous nous pré-  
 « sentons devant Votre Sainteté, &  
 « devant tous les Peres, qui, au  
 « nom de la sainte Eglise Romaine,  
 « sont ici assemblez; & après avoir  
 « certifié qu'il n'y a ici d'absens  
 « parmi nous que ceux que la ma-  
 « ladie ou le défaut de tems empê-  
 « che absolument de s'y trouver,  
 « nous déclarons que nous compa-  
 « roissons pour donner premiere-  
 « ment à Votre Sainteté, & ensuite  
 « à tous les Venerables Peres, un  
 « éclaircissement touchant le doute  
 « qui s'est élevé, & sur lequel nous  
 « nous expliquons ainsi en peu de



1042 *Journal des Sçavans*,  
» mots : sçavoir, Que comme  
» avons appris de tous les  
» Docteurs, & particulierement  
» Saint Jean Chrysostome, &  
» sont les propres paroles d'un  
» Seigneur qui changent & trans-  
» mutent le pain au Corps  
» Christ, & le vin en son sang,  
» que ces divines paroles ont  
» la vertu de la transsubstantiation,  
» nous nous faisons une obligation  
» de suivre ce saint Docteur, &  
» voir le même sentiment.

Voilà quelle fut la confession des  
Grecs. Le Pere Bougeant dit  
après cela, comment le P. Bellarmin  
peut faire entendre que le Concile  
de Florence a laissé la question  
ouverte. Mais, objecte-t-on, les Grecs  
ont toujours continué de se servir  
de leur Liturgie. Le Pere Bougeant  
répond qu'il n'est pas nécessaire  
qu'on les oblige à la changer, après la  
déclaration qu'ils venoient de faire.  
Il fait remarquer de plus, que l'Eglise n'a

condanné leurs Liturgies en elles-mêmes, & que si on croit les devoir changer aujourd'hui, ce n'est qu'en conséquence de l'erreur où on sçait que sont les Grecs, qui croient cette invocation nécessaire, même après les paroles de Jesus-Christ; en sorte qu'on n'y demanderoit aucun changement, si les Grecs d'aujourd'hui faisoient la même déclaration que ceux d'autrefois.

Le Pere le Brun cite encore d'anciennes Liturgies; ce sont celles de Saint Jacques & des Constitutions Apostoliques, où l'invocation se trouve après les paroles de Jesus-Christ. Mais le Pere Bougeant ne lui en laisse pas tirer plus d'avantage; il lui fait remarquer, 1°. Que de l'aveu de tous les Critiques, ces Liturgies sont très-suspectes. 2°. Que le Concile de Florence ayant bécidé la question, il faut au moins interpreter ces Liturgies dans le sens catholique, si on leur fait la grace de ne les pas réformer, ou même

1044 *Journal des Sçavans*,  
de ne les pas rejeter tout-à-fait,  
comme des monumens supposés.

Nous passons plusieurs autres objections & plusieurs autres réponses pour venir à ce qui regarde la forme par laquelle Jesus-Christ consacra, qui est le second point que nous nous sommes proposé dans notre Extrait.

Le Pere le Brun prétend que lorsque Jesus-Christ prononça ces paroles, *ceci est mon corps*, il avoit déjà consacré auparavant ; & de-là il conclut que ce n'est point par ces paroles que les Prêtres consacrent.

Pour prouver la proposition & la conséquence, il cite Catharin, à qui il fait faire ce raisonnement : Ces paroles, *hoc est corpus meum*, n'ont point été la forme par laquelle Jesus-Christ a consacré, puisqu'il avoit consacré avant que de les prononcer ; donc elles ne sont point aujourd'hui la forme de la consécration. Le Pere Bougeant soutient que ce raisonnement est faux dans toutes ses par-

tics. Il nie d'abord que le fait allégué en preuve par Catharin soit vrai, puisque Saint Chrysostome, Saint Ambroise, & presque tous les Auteurs soutiennent que J. C. consacra par les paroles, *ceci est mon corps*. Il n'admet pas plus la conséquence, & il dit que quand il seroit vrai que Jesus-Christ n'auroit pas consacré par ces paroles, on n'en pourroit pas conclure que ces paroles ne soient pas aujourd'hui l'unique forme de la consécration. Comment cela? C'est qu'il n'est pas impossible, selon la remarque de Salmeron, tom. 9, tract. 13, que Jesus-Christ ait employé une forme, & qu'il en ait prescrit une autre à son Eglise. Pour le prouver, le Pere Bougeant cite l'exemple du Sacrement de l'Ordre de Prêtrise, que Jesus-Christ conféra à ses Apôtres par ces mots, *Hec facite in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi; & que cependant l'Eglise, tant en Orient qu'en Occident, confere par une

Pour prouver que Je-  
sus-Christ ne consacra pas par les paroles  
*est corpus meum*, & que ces paroles  
n'étoient que déclaratoires.  
le Brun s'épare en divers  
raisonnement de Jesus-Christ dans  
l'administration de l'Eucharistie. 1°. Je-  
sus-Christ prit le pain, 2°. Il le bénit  
graces & le benit, c'est-à-dire qu'il le  
consacra, 3°. Il le rompit, &c.  
Bougeant croit devoir au contraire  
au premier pas le Pere le Brun  
opposant ( sans vouloir com-  
prendre là-dessus de parti-  
culiers ) mais & plusieurs autres  
raisonnements qui prétendent que  
Jesus-Christ ne consacra pas le  
pain, le rompre & le présenter  
à son Père, &c.



que le Pere le Brun avance son sentiment comme une chose hors de doute, se fondant sur l'autorité de Cheffontaines, & sur les mots *εχαριστήσα* & *εὐλογῆσαι*, qu'il croit devoir être traduits par, *postquam gratias egisset, postquam benedixisset*, après qu'il eut rendu graces, après qu'il eut benit; ne prenant pas garde que les Auteurs Grecs employent & plus souvent & plus élégamment l'aoriste du participe pour le present, que le present même. Mais laissant cette dispute comme peu importante dans le cas dont il s'agit, notre Auteur revient à la narration du Pere le Brun, & examine ces mots: *Il rendit graces & le benit*, c'est-à-dire le consacra. Il demande où le Pere le Brun a appris que, *il rendit graces & benit*, signifie *il consacra*. Il le prie de lui dire dans quel dictionnaire, dans quel Interprete cette explication se trouve? Si c'est en hebreu, en grec ou en latin, que *rendre graces & benir* signifie *consacrer*? Le Pere le

Jun 1727.

1049

es & benit le pain, si ce n'est que  
Jesus-Christ remercia Dieu son Pe-  
re la grace qu'il faisoit aux hom-  
mes en acceptant le sacrifice qui al-  
loit être offert, & qu'il le pria  
pour le pain qui alloit être consacré  
devint profitable à son Eglise. C'est  
ce que remarque notre Auteur, que  
Dieu dit dans l'Exode, *Servietis Do-*  
*minus Deo vestro, et benedicam panibus,*  
*et aquis, et auferam i firmamentum*  
*in medio tui.* C'est ainsi tout de mé-  
me, qu'il benit les pains qu'il vou-  
loit multiplier, c'est-à-dire qu'il pria  
son Pere de les rendre utiles au sa-  
lut & à la nourriture corporelle de  
la multitude. Mais fut-ce cette be-  
nediction qui opera la multiplica-  
tion des pains? Fut-ce pareillement  
la benediction de Jesus-Christ dans  
l'institution de l'Eucharistie, qui  
opera le miracle de la consécration?  
C'est ce que le Pere Bougeant sou-  
tient qu'on ne prouvera jamais.  
Mais que Jesus-Christ ressuscité La-  
zarus, il benit son Pere, il lui rendit

» Jéſus-Chriſt invoque la  
» puissance de Dieu ſon P  
» employe la ſienne pour  
» dans un ſujet, l'effet qu  
» & que c'eſt ainſi que Jéſu  
» voulant multiplier les p  
» *vaſt les yeux au ciel*, les be  
» à-dire qu'il attira ſur ces p  
» vertu néceſſaire pour m  
» plier. » Mais le Pere E  
répond que c'eſt apporter en  
ce qui eſt en queſtion, po  
mot *benedixit* dans la multi  
des pains, n'exprime pas  
miracle de la multiplication  
exprime celui de la crœ

graces & beut le pain, si ce n'est que  
 Jesus-Christ remercia Dieu son Pe-  
 re de la grace qu'il faisoit aux hom-  
 mes en acceptant le sacrifice qui al-  
 loit lui être offert, & qu'il le pria,  
 que le pain qui alloit être consacré  
 devint profitable à son Eglise. C'est  
 ainsi, remarque notre Auteur, que  
 Dieu dit dans l'Exode, *Servietis Do-  
 mino Deo vestro, ut benedicam panibus,  
 vinis & aquis, & auferam i. firmitatem  
 ex medio tui.* C'est ainsi tout de mê-  
 me, qu'il benit les pains qu'il vou-  
 loit multiplier, c'est-à-dire qu'il pria  
 son Pere de les rendre utiles au sa-  
 lut & à la nourriture corporelle de  
 la multitude. Mais fut-ce cette be-  
 nediction qui opera la multiplica-  
 tion des pains? Fut-ce pareillement  
 la benediction de Jesus-Christ dans  
 l'institution de l'Eucharistie, qui  
 opera le miracle de la consécration?  
 C'est ce que le Pere Bougeant sou-  
 tient qu'on ne prouvera jamais.  
 Lorsque Jesus-Christ ressuscita La-  
 zare, il benit son Pere, il lui rendit

1050. *Journal des Sçavans* ;  
graces , *Gratias ago tibi Pater*. Fut-ce  
cette priere ? Fut-ce cette action de  
graces , qui ressuscita Lazare ? non  
sans doute , répond notre Auteur ,  
mais ce furent ces paroles victorieuses  
de la mort , *Lazare veni foras*.

Le Pere Bougeant remarque à ce  
sujet , qu'on a communément une  
fausse idée du mot, *benir*, qui se trouve  
si souvent dans l'Ecriture , & que  
comme les Saints ont fait la plupart  
de leurs miracles avec le signe de la  
croix , ce que les Chrétiens appelle-  
nt *benir*, il arrive que lorsque l'E-  
criture fait mention d'une benedi-  
ction dans une action miraculeuse ;  
on est naturellement porté à croire  
que le miracle s'est fait par la bene-  
diction même ; ce qui est, selon le P.  
Bougeant un faux préjugé , puisque  
*benir*, dans l'Ecriture , ne signifie ja-  
mais que louer Dieu , ou le prier , ou  
souhaiter de la prospérité aux hom-  
mes ; en sorte que Jesus-Christ a pu  
rendre graces à son Pere , *benir son*  
*Pere*, & *benir le pain* dans l'insti-



de l'Eucharistie, sans qu'on  
conclure pour cela que ce fut  
l'action de grace, que ce fut  
la benediction, qui opera le mi-  
racule de la transubstantiation.

On peut repliquer que plusieurs  
de l'Eglise semblent compren-  
dre le mystere de l'Eucharistie  
par le mot de *benediction*, & qu'ils  
prennent cette expression pour  
signifier la consecration même. Le  
Rougeant répond à cela trois  
choises. La premiere, que les Peres  
n'ont jamais parlé qu'en general, sans  
essayer de définir la forme ni la  
maniere de la consecration; que c'est  
un sens general & indéterminé  
qu'ils ont appelé ce Sacrement, du  
nom de *benediction*, comme  
on l'appelle aujourd'hui du nom  
de *action de graces*, &c. Notre  
Auteur vient de remarquer que dans  
le langage commun des Chrétiens,  
le mot de *benir* a un sens tout différent  
de celui qu'il a dans l'Ecriture. Il  
est le même que les

1052 *Journal des Sçavans,*

Peres ont pû le prendre aussi dans un autre sens ; mais pour ne pas en demeurer à une simple conjecture, il fait voir ensuite qu'ils l'ont effectivement employé pour signifier les paroles mêmes de Jesus-Christ, *Haec est corpus meum*. Ce qu'il dit là-dessus seroit trop long à extraire ; on fait le voir dans le livre même, aussi bien qu'un grand nombre d'autres articles dont l'exposé demanderoit trop d'étendue.

Il est tems de venir au troisieme article de notre extrait, qui est d'exposer en abrégé ce que le Pere Bougeant répond au Pere le Brun, qui prétend que selon tous les Peres des douze premiers siècles de l'Eglise, la consécration de l'Eucharistie se fait par la priere conjointement avec les paroles de Jesus-Christ.

Le Pere Bougeant remarque que le sacrifice étant de toutes les actions de Religion, la plus auguste, & le moyen le plus efficace que Dieu ait

Ann. 1727. 1053

ne aux hommes pour fléchir sa  
cité, l'Eglise a toujours crû que  
le sacrifice devoit être accompagné  
d'un culte le plus religieux, & sur  
tout de prières ferventes pour puri-  
fier l'esprit & le cœur des Prêtres,  
pour exciter la devotion des fi-  
dèles; toutes les Liturgies en font  
mention. Cela supposé, il conclut qu'on  
ne doit pas être surpris que les Pères  
de l'Eglise recommandent la prie-  
re pendant le sacrifice de la Messe, &  
qu'ils la regardent comme une par-  
tie considérable de ce sacrifice. C'est  
dans ce sens que Saint Paul appelle  
le calice sacré de l'Autel, *Calix ben-  
edictionis cui benedicimus*; c'est dans  
ce sens qu'Optat de Mileve dit de  
ce sacrifice: *Quo Deus omnipotens in-  
veniens sit, quo postulatus descendit Spi-  
ritus sanctus*. C'est dans ce sens que  
Saint Fulgence a dit: *Quando autem  
convenimus quàm ad consecrandum sa-  
cramentum corporis Christi, sancta Ecclesia  
est corpus Christi, Spiritus sanctus  
est adveniens. Quando est-ce qu'il*

1054 Journal des Sçavans,  
convient mieux que l'Eglise qui est le  
corps mystique de Jesus-Christ dès avant  
la venue du Saint Esprit, que lorsqu'il  
s'agit de consacrer le sacrifice du corps  
de Jesus-Christ. C'est dans ce sens  
que Raban Maur a dit: Cum benedi-  
ctione enim & gratiarum actione, pri-  
mum Dominus corporis & sanguinis sui  
Sacramenta dedicavit, & Apostolis tra-  
didit, quod exinde Apostoli imitati fecerunt  
& successores suos facere docuerunt, &c.  
Avec benediction & avec action de gra-  
ces, le Seigneur a premièrement instruit  
les Sacremens de son corps & de son  
sang, & les a donnez à ses Apôtres.  
Les Apôtres imitant cet exemple, ont  
fait la même chose, & ont enseigné à  
leurs successeurs à la faire comme eux.

Tous ces passages que cite le P.  
le Brun, ne prouvent autre chose,  
selon le Pere Bougeant, sinon que  
le sacrifice se fait avec des prières,  
de quoi personne ne doute, & non  
pas que la consécration se fasse par  
la prière.

Les anciens Pères ont crû assés  
unanimentement



unanimement que c'étoit le Saint Esprit qui operoit immédiatement & physiquement la transsubstantiation. Ils disoient que le Saint Esprit étoit invoqué par le Prêtre, qu'il descendoit sur les dons, qu'il agissoit sur le pain & sur le vin, qu'il les sanctifioit & les consacroit par son opération toute-puissante. Mais il ne s'ensuit pas qu'ils crussent nécessaire & essentiel à la consécration, que le Prêtre invoquât le Saint Esprit; en sorte que la consécration ne se pût faire sans cette invocation. Ils ne disent point que le Saint Esprit agit sur les dons en conséquence de la priere du Prêtre, & que sans cela il n'agiroyt pas; c'est cependant selon le P. Bougeant ce qu'il faudroit qu'ils eussent dit pour qu'on pût tirer de leurs passages les conséquences que le Pere le Brun en tire. Or de tous les textes citez par le Pere le Brun, n'y en ayant aucun où les Peres parlent de la sorte, le Pere Bougeant conclut qu'il n'y a aucun de



1056 *Journal des Sçavans*,  
ces textes qui ne soit cité inutile-  
ment par le Pere le Brun, & qu'ainsi  
c'est en pure perte qu'il rapporte les  
témoignages de Saint Cyrille de Je-  
rusalem, de Saint Ephrem, de Saint  
Chrysostome, de Saint Fulgence, de  
Saint Isidore de Seville, & d'un grand  
nombre d'autres Docteurs, dont les  
paroles, aussi-bien que celles de ceux  
que nous venons de nommer, sont  
ici soigneusement examinées par le  
Pere Bougeant. La grace que le pé-  
nitent dignement disposé, reçoit  
dans le Sacrement de Penitence, lui  
est uniquement conférée par ces pa-  
roles, *ego te absolvo*. Le Prêtre ce-  
pendant prie toujours avant que de  
les prononcer, & il invoque la mi-  
sericorde de Dieu ; ce n'est donc  
point en conséquence de cette invo-  
cation que les paroles de l'absolu-  
tion & le Saint Esprit comme cause  
immédiate operent le Sacrement.  
Pourquoi donc invoquer le Saint  
Esprit, puisqu'on est assuré qu'il  
descendra indépendamment de l'in-

ocation, & en conséquence des seu-  
les paroles de Jesus-Christ? Le Pere  
Bougeant répond que c'est pour la  
décence des mysteres, que c'est pour  
reconnoître que ce bienfait vient  
uniquement de la bonté de Dieu,  
que c'est pour exprimer les saints  
desirs de nos cœurs, & l'empres-  
sment que nous avons de voir Jesus-  
Christ présent sur l'Autel, que c'est  
pour fortifier notre foi, pour ani-  
mer la pieté du Prêtre & celle des  
fideles. Nous prions bien Dieu que  
sa volonté se fasse; nous sçavons  
pourtant, dit le Pere Bougeant,  
qu'elle se fera toujours indépendam-  
ment de nos prieres.

Nous sommes obligez de passer  
un grand nombre d'autres articles,  
pour éviter la longueur; mais nous  
pouvons assurer que ceux que nous  
venons de rapporter sont suffisans  
pour mettre les Lecteurs au fait de  
cette dispute.

**JOURNAL DES OBSERVATIONS**  
*Physiques, Mathematiques & Botani-*  
*ques, faites par ordre du Roy sur*  
*les côtes Orientales de l'Amerique*  
*Meridionale, & aux Indes Occiden-*  
*tales, & dans un autre voyage fait*  
*par le même ordre à la nouvelle Es-*  
*pagne & aux isles de l'Amerique. Par*  
*le R. P. Louis Feuillée Religieux Mi-*  
*nime, Mathematicien & Botaniste de*  
*Sa Majesté, & de l'Académie Royale*  
*des Sciences. A Paris, chez Jean*  
*Mariette, rue S. Jacques. 1725,*  
*vol. in-4°. pp. 497.*

**L**E Pere Feuillée commence son  
 Ouvrage par des réflexions cri-  
 tiques sur différentes observations de  
 M. Frezier, dans la relation qu'il a  
 faite de son voyage à la mer du Sud.

Ces réflexions sont curieuses, &  
 concernent différens sujets ; il y en  
 a sur l'astronomie, sur la naviga-  
 tion, sur la géographie, sur les plan-  
 tes, sur les animaux. La maniere

dont on blanchit le sucre fait un article considérable. Le Pere Feuillée y relève M. Frezier sur plusieurs erreurs de conséquence. Il le reprend sur quantité d'autres points touchant l'histoire naturelle; il remarque que cet Auteur s'est trompé en parlant de la *Carachoupe*, qui est le *Maneu* des Isles de l'Amerique, & qu'il dit être semblable au Singe, au lieu que c'est un composé du Renard, du Singe, du Rat & du Blaireau. Sa queue n'est pas pelée, comme l'a décrit M. Frezier; elle est toute velue, & couverte de poil à sa racine. Le reste est tout écaillé, & parsemé de petits poils rats qui sortent d'entre les écailles. Ce qu'il y a de singulier dans cet animal, c'est de voir le ventre de la femelle recouvert d'une peau fendue en long comme une gibeciere, & revêtuë en dedans d'un petit poil mollet, dans laquelle elle renferme ses petits quand ils sont nez, & les porte par tout attachez à ses mammelles, jusqu'à ce

1060 *Journal des Sçavans* ;  
qu'ils soient en état d'être sévrez.

Le Pere Feuillée ne touche point dans ses réflexions à ce qui regarde la physique ; mais il promet que si M. Frezier le souhaite, il le redressera là-dessus dans tous ses mécomptes.

Pour ce qui est du Journal de notre Auteur, si l'exactitude des observations & la variété des matieres, font le merite de ces sortes d'ouvrages, on ne peut refuser à celui-ci des éloges. On y trouve les descriptions d'un grand nombre de lieux, de plantes, d'animaux, avec quantité de remarques astronomiques très utiles & très-curieuses.

Nous ne sçaurions donner l'extrait de tant d'articles différens ; nous nous bornerons à ce que l'Auteur dit du Cameléon ; d'un combat entre un Chien & un Serpent, & des Moutons du Perou.

La maniere dont se nourrissent les Cameléons, leurs changemens de couleurs, la structure & le mouve-



ment de leurs yeux, & quantité d'autres singularitez concernant ces animaux, ont engagé les Naturalistes à plusieurs recherches curieuses qu'ils n'ont pas entièrement épuisées; c'est ce qui a porté le Pere Feuillée à communiquer ses observations sur ce sujet, comme plus exactes qu'aucunes de celles qui ont encore paru.

Le Cameléon est du genre des animaux à quatre pieds. C'est une espèce de Lézard; il en diffère par deux éminences, l'une sur la partie supérieure de la tête, l'autre sur le dos. Le Lézard au contraire a le dessus de la tête fort plat ainsi que le dos. Les yeux qui terminent les deux branches du nerf optique ont encore dans le Cameléon leur structure & leur mouvement bien différent de ceux du Lézard; car ceux du Cameléon s'avancent hors de la tête, de plus de la moitié de leur globe, & cet animal les tourne si obliquement, qu'il découvre tout-à-

1062 *Journal des Sçavans,*  
fait derrière lui, la nature lui ayant  
donné cet avantage sur tous les au-  
tres animaux, pour le dédommager  
peut-être, de ce que ses jambes,  
quoique beaucoup plus longues que  
celles du Lézard, n'ont qu'un mou-  
vement fort lent, & ne lui servent  
d'aucune défense, pas même à évi-  
ter ses ennemis par la fuite. Mais ce  
qui est encore plus extraordinaire  
dans le mouvement des yeux du  
Caméléon, c'est qu'on en voit ré-  
muer un tandis que l'autre demeure  
immobile; l'un s'élever vers le ciel,  
lorsque l'autre s'abaisse vers la ter-  
re. Le Pere Feuillée s'étonne ici  
qu'Aristote qui a décrit le Came-  
leon plus exactement qu'il n'a fait  
aucun autre animal, ait oublié cette  
circonstance.

Les anciens Auteurs dont plus-  
sieurs se sont copiez les uns les au-  
tres, ont cru que le Caméléon ne  
vivoit que d'air; cette opinion ne  
subsiste plus, aujourd'hui que l'on  
sait par expérience qu'il se nourrit

de différens insectes , comme de mouches qui viennent se reposer sur la langue pour succer la matiere visqueuse qui y est attachée. Le Caméléon a l'adresse de la tirer hors du palais pour les inviter à y venir, & de la retirer avec vitesse lorsqu'il s'apperçoit qu'elle est chargée de ces insectes : notre Auteur dit l'avoir vu plusieurs fois.

On a cru aussi que les Caméléons ne se tenoient sur les arbres que pour éviter les serpens ; mais c'est une fable , à ce que dit le Pere Feuillée , puisque dans l'Amerique où les Caméléons sont très-frequens, il y a plus de Serpens sur les arbres que sur la terre. Notre Auteur croit que les Caméléons ne montent sur les arbres que pour y aller chercher leur nourriture ; & ce qui le lui fait croire est une expérience qu'il fit en voyageant dans l'Asie Mineure. Il trouva deux Caméléons dans des ruines. Il en mit un sur un pêcher, où il le laissa un jour entier ; &

1064 *Journal des Sçavans*,  
après l'en avoir retiré il l'ouvrit  
pour sçavoir si dans le tems qu'il y  
avoit demeuré il avoit pris quelque  
nourriture ; il lui trouva dans le  
ventre des feuilles de pêcher qui  
n'étoient pas encore digérées. Il ne  
s'étoit donc pas entièrement nourri  
de l'air.

Notre Auteur remarque que la  
digestion est très-lente dans ces ani-  
maux, ce qui est cause qu'ils pren-  
nent très-peu de nourriture. La lon-  
gueur des Cameléons n'excede pas  
douze pouces : leur grosseur est pro-  
portionnée à cette longueur.

Pline, selon le Pere Feuillée, a  
eu tort de dire que le Cameléon est  
aussi grand que le Crocodile. Au-  
reste ces animaux sont extrêmement  
maigres ; leur peau semble être col-  
lée sur les apophyses épineuses &  
obliques des vertebres, ce qui a fait  
dire à Tertullien, que cet animal  
n'est qu'une peau vivante.

Dans les observations que le Pere  
Feuillée a faites sur les changemens

de couleurs du Cameléon, il s'est apperçû que cette variation de couleurs qui paroissent sur la peau de cet animal lorsqu'on le pose sur des morceaux d'étoffes de différentes couleurs, est telle, que lorsqu'on reste dans une même situation, on ne voit presque aucun changement.

Le Pere Feuillée après quelques réflexions sur ce sujet, parle d'un petit Cameléon qui a la même figure & la même proportion que les grandes espèces de Lézards que les Espagnols appellent *Igrana*, & Margrave *S. nembu*. On en voit dans plusieurs Isles de l'Amerique; il n'est pas plus épais que le pouce, il paroît changer de couleur comme les autres, lorsque l'on change de situation à son égard. Dans une certaine situation notre Auteur le vit paroître de couleur de minime; dans une autre de couleur verte, dans une autre, varié de ver, de jaune & d'aurore.



Durant le séjour que notre  
 geur fit à la Martinique,  
 presque tout son tems à  
 naturelle ; & malgré le danger  
 piqué par quelque Vipere  
 bois, il ne laissa pas d'y en  
 jour qu'il herborisoit fort au  
 un bois, ne pensant plus à  
 pens, ni au péril, un Chien  
 tique qui le suivoit ordina  
 se coula avec une précipita  
 traordinaire entre ses jambes  
 le moment se jetta sur un  
 pent levé au pied d'un arbre  
 prêt à s'élancer sur notre  
 qui ne pouvoit éviter sa rage  
 Le combat de ces deux animaux  
 affreux. Le Chien prit le  
 Serpent par la tête, le Serp  
 toura, & en se repliant le pr  
 tant de violence que le ser  
 de la gueule du Chien. Le  
 cependant ne quitta prise  
 qu'il eut entièrement mis  
 le Serpent. Ce Chien ne  
 ses playes durant le combat

un moment après, sa tête où le Serpent l'avoit piqué devint extrêmement grosse; il se coucha par terre presque mort. Mais heureusement notre voyageur découvrit près de là un *Bananier*, qui est un arbre fort aqueux, il en prit le cœur, dont il exprima le jus dans la gueule du Chien; du marc il en fit un emplâtre, & en entourra toute la tête du Chien; il renouvela de tems en tems ce remede, & le Chien commença insensiblement à respirer. Le Pere Feuillée le porta comme il pût jusqu'au logis, où il lui fit avaler de la Theriaque; & après avoir réitéré souvent l'emplâtre, il procura une entiere guérison à ce Chien, qui lui avoit sauvé la vie.

Il y a dans le Perou des Moutons d'une figure singuliere, & dont M. Frezier a donné la description dans la relation de son voyage de la mer du Sud; ce qu'il en dit est très-fidelle, à ce qu'assure le Pere Feuillée, qui pour cette rai-

son ne dit rien de la figure de ces animaux, & s'attache seulement à ce qui concerne l'usage dont ils sont dans le pays. Les Indiens appellent ces Moutons *Llamas*, ce qui signifie en françois *Beste*; & les Espagnols *Carneros de la tierra*. On s'en sert dans le pays pour transporter une certaine fiente d'oiseau qui fait une partie des richesses d'*Arica* & de plusieurs autres lieux qui sont sur la côte. Les *Llamas* en portent cent livres pesant dans une espece de besace qu'on leur met sur le dos, & que les Creoles appellent *Sforcas*. Dès qu'on les a chargez, ils marchent d'un pas réglé & d'un air grave & majestueux. Les battre pour les faire hâter, ce seroit s'exposer à perdre & le Mouton & la charge, tant ils sont capricieux. Aux seules menaces ils se couchent par terre, & ne se releveroient plus si on ne les caroiſſoit; tout autre moyen seroit inutile. Quelquefois ils prennent la fuite, & grimpent jusqu'à

sur le haut des plus affreux précipices, dans des endroits inaccessibles. Le plus court alors est de leur tirer un coup de fusil. Le Pere Feuillée ayant apperçû dans la vallée d'Ylo plusieurs de ces Moutons qui descendoient de la montagne sous la conduite de deux ou trois Indiens, demanda à ces conducteurs, pourquoi on ne se servoit pas de mules préférentement aux *Llamas*. Ils lui répondirent, que c'étoit par un principe d'économie, ces animaux n'ayant besoin ni de fer, ni de bride, ni de bast, ni d'avoine. On n'a d'autre soin à prendre lorsqu'ils sont arrivez le soir dans le lieu où on doit coucher, que de leur ôter leur charge; cela fait, ils vont paître dans les campagnes, où ils passent la nuit, & le lendemain matin ils ne manquent point de se rendre tous au même lieu. On leur remet à chacun leur charge, & ils continuent leur route.

La laine des *Llamas* est fort lon-

1070 *Journal des Sçavans,*  
gue & de diverses couleurs. Les In-  
diens en font du fil, qu'ils ont le  
secrèt de teindre avec certaines plan-  
tes dont les teintures sont si vives &  
si permanentes, que ni l'air ni le  
blanchissage ne sçauroient ternir les  
étoffes qui sont faites de ce fil.

Avant la conquête de la Provin-  
ce de Collao par l'*Inca Lleque Yopan-  
qui*, troisième Roi du Perou, on y  
adoroit généralement un Mouton  
ou *Llamas* blanc; ce qui n'empê-  
choit pas que chaque particulier ne  
se fît un Dieu selon son caprice. Les  
*Collas* ou habitans de la Province de  
Collao étoient des peuples qui se van-  
toient d'être descendus de diverses  
choses. Les uns prétendoient que  
leurs premiers peres étoient sortis  
du grand marécage de *Titicaca*, au  
milieu duquel on avoit bâti dans  
une petite Île un temple dédié au  
Soleil, où l'or & l'argent qu'on of-  
froit tous les ans à cet astre montoit  
à des sommes immenses. D'autres  
*Collas* attribuoient leur origine à



une fontaine, s'imaginant que leurs ayeux en étoient sortis. Quelques-uns vouloient que leurs prédécesseurs eussent pris naissance dans certains creux de rochers ; ils respectoient ces antres comme sacrez, & y offroient des sacrifices. Mais tous se réunissoient à adorer le Mouton blanc, qu'ils regardoient comme le chef de leurs autres Dieux.

Nous ne suivrons pas plus loin notre Auteur dans ce qui regarde son Journal ; nous nous contenterons de remarquer qu'on trouvera dans cet ouvrage de curieuses descriptions de diverses sortes d'animaux, & entr'autres de la Tortuë de mer & du Crocodile, non-seulement pour ce qui en regarde la forme extérieure, mais principalement pour ce qui concerne la structure & les fonctions de leurs visceres. Ceux qui aiment l'anatomie comparée ; trouveront dans ces descriptions de quoi se satisfaire pleinement.

Le volume finit par des tables

1072 *Journal des Sçavans* ;  
des déclinaisons du Soleil pour tous  
les degrez & toutes les minutes de  
l'Ecliptique. Le Pere Feuillée a cal-  
culé ces déclinaisons sur la détermi-  
nation de la distance des solstices. Il  
a trouvé par ses observations faites  
aux Isles de l'Amerique & à Mar-  
seille, cette distance conforme, à peu  
de secondes près, à celle que M.  
Cassini a déterminé par un grand  
nombre d'observations. Il a cru de-  
voir se conformer à ce grand hom-  
me, qui lui paroît plus au fait des  
matieres astronomiques, que plu-  
sieurs anciens & plusieurs nouveaux  
Astronomes, lesquels ne s'accordent  
pas avec lui sur la distance des tro-  
piques. Il remarque que cette diffé-  
rence peut venir de plusieurs causes  
ausquelles on n'a peut-être pas fait  
attention; premierement des lieux  
différens où l'on a fait les observa-  
tions; secondement des diverses dis-  
positions du tems; troisièmement  
des différens instrumens dont les  
Observateurs se sont servis.

Juin 1727.

1073

En effet, comme il l'observe, l'air n'est ni également condensé, ni également rarefié dans tous les lieux. Cela conste par une infinité d'observations qui se font tous les jours de ses différens poids. Dans un air plus condensé, les rayons du Soleil souffrent en le traversant plus de réfraction, que dans celui qui l'est moins. Dans un air plus rarefié, ces rayons s'approchent plus de la perpendiculaire, & ainsi souffrent moins de réfraction; d'où il faut conclure que l'air étant plus condensé ou plus rarefié dans un lieu que dans un autre, les hauteurs doivent paroître différentes dans ces différens lieux.

Les dispositions inégales du temps peuvent aussi être cause de la différente distance qu'on a trouvée entre les solstices. Les vents de nord, par exemple, poussent vers le midi, la matiere fluide de l'air; cette matiere ainsi poussée peut faire plier le rayon qui passe par son travers, & le représenter par conséquent dans

une autre point que ne le représenteroit un vent de sud. Il n'en est pas de même des vents d'Est ou d'Ouest, lesquels étant toujours parallèles à l'Equinoxial, de quelque côté qu'ils fassent plier ce rayon, ne sçauroient rien changer à sa direction.

Les tremblemens confus & rapides qui se remarquent sur les bords de l'image du Soleil, lorsqu'elle est reçûe sur une carte ou sur quelque autre corps, est une preuve de ce qu'on avance, puisque plus l'Atmosphère est ébranlée par le vent, plus les tremblemens des bords de cette image sont rapides; en sorte qu'on ne sçauroit s'assurer des termes de cette image.

Pour pouvoir déterminer physiquement la hauteur du Soleil, & par conséquent la distance des solstices, il faudroit, comme le remarque notre Auteur, observer la hauteur de cet astre sur les plus hautes montagnes & au-dessus des nuës,

Jun 1727. 1075

ir doit être très-ferain & très-

Le Pere Feuillée dit qu'il

faire au mois de Juin sur

Tenerif.

aux instrumens dont se

Observateurs, il est très-

quelque habile que soit un

ouvrier, qu'il ne fasse, en divisant

un instrument, des erreurs de dix

secondes au moins.

Après les tables des déclinaisons du Soleil, vient une histoire des plantes medecinales qui sont le plus en usage aux Royaumes du Perou & du Chily dans l'Amerique Meridionale. On voit dans cette histoire la description de ces plantes, & l'usage dont elles sont chez les Indiens. Nous ne parlerons que de cinq pour éviter la longueur; sçavoir du *Geranium* ou *Core-Core*, du *Gesnera*, du *Boigue*, du *Llithi* & du *Maiten*. Nous passerons pour le même dessein leurs descriptions, & nous nous en tiendrons à ce que le Pere Feuillée raconte de leur usage.



Le *Geranium* ou *Core-Core* est admirable pour appaiser les douleurs de dents. Les Indiens en font bouillir la racine dans de l'eau, & durant la douleur, ils se rincent la bouche de cette eau; ils sont d'abord songez. Elle a encore la propriété de raffermir les gencives, & les gens avancés en âge en font un très-grand usage.

Le *Gesnera* est un arbrisseau purgatif dont les Indiens se servent contre les maladies veneriennes; ils font infuser le bois pendant la nuit dans de l'eau commune, & le lendemain matin après avoir fait bouillir cette infusion avec le bois ou les feuilles, & l'avoir passée par un linge, ils la prennent le plus chaudement qu'ils peuvent. Ils en ressentent très-promptement les bons effets. Notre Auteur ne trouva qu'un seul de ces arbrisseaux au pied d'une montagne dans le Royaume de Chily, à 38 degrez de hauteur du pôle austral.

Juin 1727.

1077

Le *Boigue* est un arbre en plein vent. Les Indiens non ondoyez font monter sur cet arbre une vieille Indienne qui est leur Prêtresse, & tant prosternez à terre, ils attendent dans cette posture suppliante les ordres du Démon par la bouche de la Prêtresse qui fait ses invocations au Démon sur les quatre parties du monde, jettant du côté de chacune de petits bâtons, & une poignée de cendres qu'elle a préparée auparavant. Cela fait elle commence une exhortation sur le culte qu'elle prétend qu'on est obligé de rendre à l'esprit qu'elle a invoqué, puis elle descend de l'arbre, & tous se levant debout. Ils se mettent alors à danser, & cette danse est la cérémonie d'une fête qu'ils appellent *Borachera*.

L'écorce du *Boigue* étant séchée, a le goût & la couleur de la Cannelle; on s'en peut servir aux mêmes usages. On trouve dans toutes les campagnes du Chili, plusieurs de ces arbres.

mauvaises qualitez de cet a  
raconte ce qui suit. Nos  
*dit-il*, qui ignoroient le dan  
y avoit à couper de ces a  
rencontrerent malheureuse  
fieurs un jour qu'ils étoi  
faire du bois. Ils en abbati  
ques uns, & ne s'apperce  
d'abord du mal qui les r  
ils revinrent le soir, & d  
fort tranquillement. Mais  
main matin ils se trouver  
un état si affreux qu'ils e  
consternez de peur. L'enfl  
fait un tel progrès que le

des monstres plutôt qu'à des hommes.

Le *Maiten* est un arbre qui sert de contre-poison à celui-là, on en fait bouillir des morceaux dans de l'eau, & de cette décoction on lave le corps de ceux que le *Llithi* a fait enfler, les malades reviennent alors dans leur premier état. C'est-là, dit le Pere Feuillée, le plus court chemin pour guerir. Au reste le *Llithi* est très-propre à construire des navires; on le coupe avec beaucoup de facilité lorsqu'il est verd; mais à mesure qu'il seche il devient d'une dureté qui le rend semblable à de l'acier; on le trempe alors dans l'eau, & il devient encore plus dur. Les naturels du pays se servent de son bois pour meubler leurs maisons; il est blanc lorsqu'on le coupe étant frais; mais il devient d'un beau rouge en sechant. Cet arbre se trouve dans le Royaume de Chily, & en plusieurs endroits de l'Amerique.

En voilà suffisamment pour don-

6080 *Journal des Sçavans*,  
ner une idée de ce livre, qu'on  
vera encore plus curieux en  
fait.

**APOLOGIE DE M. L'Abbé**  
*d'Olivet, de l'Académie Française*  
*forme de Commentaire sur des*  
*des des Mémoires de Trevoux.*  
ris chez Pissot, sur le Quay  
Augustins à la descente du  
Neuf. 1726. in-12. pp. 41.

**RÉPONSE à M. l'Abbé d'Olivet**  
*l'Académie Française, sur son*  
*gie, dans laquelle on a attaqué*  
*extraits des Mémoires de Trevoux.*  
Paris, chez Pissot, Quay de  
ty, à la descente du Pont  
au coin de la rue de Nevers  
Croix d'Or. 1726. in-12. 17.

**APOLOGIE de M. l'Abbé d'Olivet**  
*l'Académie Française, seconde*  
A Paris, chez Pissot. 1726.  
pp. 21.

**RÉPONSE à M. l'Abbé d'Olivet**  
*la seconde partie de son Apologie*  
Paris chez Noël Pissot 80.



J. in. 1727.

1081

Bordet. 1726. in-12. pp. 100.  
RÉPONSE à la seconde partie de  
l'Apologie de M. l'Abbé d'Olivet, au  
sujet de l'article 47 des Mémoires de  
Trevoux de l'année 1725. Dans les  
Mémoires de Trevoux du mois  
de Février 1727.

**D**Eux articles des Mémoires  
pour l'histoire des sciences &  
des beaux arts imprimez à Trevoux,  
ont été l'occasion de la dispute qui  
a donné lieu aux brochures dont on  
vient de voir les titres. Le premier de  
ces articles est un extrait des Entre-  
tiens de Cicéron *sur la nature des*  
*Dieux*, traduits par M. l'Abbé d'O-  
livet; cet extrait avoit été inferé dans  
les Mémoires pour l'histoire des  
sciences & des beaux arts de l'année  
1721.

M. d'Olivet se plaint dans son  
Apologie de ce que le P. Du Cer-  
teau avoit dit dans l'extrait, qu'il y  
avoit des gens qui doutoient, s'il  
étoit à propos de mettre ce livre de

Cicéron entre les mains de tout le monde en le traduisant, parce que cet Ouvrage semble mener à l'Athéisme, ou du moins à un esprit d'indifférence ou d'incertitude en matière de religion. Surquoi M. d'Olivet demande au P. Du Cerceau : Pourquoi, si ce livre est dangereux, le P. l'Escalopier Jésuite avoit pris la résolution de le traduire en françois ? Pourquoi il y a ordre de l'enseigner dans tous les Collèges des Jésuites ? Pourquoi les Journalistes de Trevoux ont marqué dans le mois de Janvier 1716 qu'il étoit à souhaiter que quelque habile homme entreprît de traduire cet Ouvrage de Cicéron.

Il est vrai que le P. Du Cerceau répondoit dans son extrait à l'objection que des personnes scrupuleuses pouvoient faire sur la traduction de cet Ouvrage de Cicéron. Mais M. l'Abbé d'Olivet prétend qu'il y a de la malice à proposer en pareil cas une objection capitale sous

prétexte qu'on tâche d'y répondre, & que c'est la même chose que si un Medecin faisoit tomber quelqu'un en apoplexie, sous prétexte qu'il tâchera de l'en tirer par la puissance de son art; il ajoute que la réponse que l'Auteur de l'extract a faite à l'objection est trop vague.

Le P. Du Cerceau avoit dit dans son extract que M. l'Abbé d'Olivet n'auroit pas dû mal parler du commentaire, sur les entretiens de la nature des Dieux, à l'usage de M. le Dauphin, par le P. l'Honoré Jesuite, parce que le P. Du Cerceau prétendoit que cet Ouvrage n'avoit point paru, & que l'impression n'en avoit point été achevée. M. l'Abbé d'Olivet répond qu'en 1689 il y eut un volume in-4°. imprimé chez la veuve de Claude Thiboust, & chez Pierre Esclaflàn sous ce titre: *M. Tullii Cicronis opera philosophica, interpretatione, ac notis illustravit Franciscus l'Honoré, è Soc. Jesu, jussu Christianissimi Regis, in usum Serenissimi*

1084 *Journal des Sçavans,*  
*Delphini*, & que ce volume comprend  
les questions Académiques de Cice-  
ron, les cinq livres de *finibus*, les cinq  
Tusculanes, & les trois livres de la  
nature des Dieux.

Comme M. l'Abbé d'Olivet avoit  
avancé dans sa préface que les com-  
mentaires de Marfus & de Betulejus  
sur les entretiens de *la nature des Dieux*,  
avoient été incorporez dans les no-  
tes du P. l'Escalopier, & que si on  
ne laissoit dans les notes de ce der-  
nier que ce qui est de lui, & qu'on  
en retranchât le superflu & le pué-  
rile, son in-folio seroit réduit en un  
volume très-portatif, le P. Du Cer-  
teau avoit crû que M. l'Abbé d'O-  
livet avoit parlé du commentaire de  
P. l'Escalopier comme d'un ouvrage  
très-méprisable. M. d'Olivet sou-  
tient qu'on a tort de dire, qu'il a  
traité le P. l'Escalopier avec le der-  
nier mépris. Il n'est pas honteux,  
dit-il, à un Commentateur de repe-  
ter ce qui a été dit de nécessaire par  
ceux qui ont écrit avant lui. On



trouve beaucoup de superflu dans  
notes des anciens Commentateurs,  
même de ceux qui sont les plus esti-  
mez, le puerile qui déplaît à un  
Lecteur critique est une marque de  
zele dans un Auteur qui écrit pour  
l'instruction des jeunes écoliers, un  
in-folio est estimable quand il s'y  
trouve assez d'excellentes choses  
pour en pouvoir faire un in-12 qui  
n'appartienne qu'à l'Auteur.

M. l'Abbé d'Oliver ajoute, 1°. Que le P. Du Cerceau auroit pu  
confronter les commentaires de Mar-  
sus & de Betulejus avec celui du P.  
l'Escalopier, parce que ces deux  
commentaires sont dans la biblio-  
theque des Jesuites, quoique le P.  
Du Cerceau ait assuré qu'il ne les y  
avoit point trouvez. 2°. Que le P.  
l'Escalopier ayant dit de la traduc-  
tion de la nature des Dieux par M.  
Du Ryer, que souvent le Traducteur  
n'entre point dans le sens de Cice-  
ron, qu'il omet souvent des choses  
dites par l'Auteur, & que souvent



il rend mal ce que dit son Auteur ; on n'a fait que suivre l'exemple du P. l'Escalopier, en remarquant ce qu'il y a de défectueux dans son commentaire.

Mais ce qui paroît avoir été le plus sensible à M. l'Abbé d'Olivet, c'est qu'il a cru que le P. Du Cerceau avoit voulu insinuer dans son extrait, que M. d'Olivet étoit le plagiaire du P. l'Escalopier : il fait voir qu'on ne peut l'accuser d'avoir copié ce Commentateur ni dans sa préface ni dans ses notes. A l'égard du traité de la Théologie des Philosophes Grecs, il avouë qu'il s'est servi des passages recueillis par le P. l'Escalopier & par d'autres Commentateurs ; mais il ajoute qu'il n'a rien emprunté du P. l'Escalopier dans l'usage qu'il a fait de ces passages, & qu'il doute qu'on trouve ailleurs les éclaircissements qu'il a donnés sur la fin de son traité.

Un autre reproche que M. l'Abbé d'Olivet fait aux Auteurs de

mémoires pour les sciences & les beaux arts, est d'avoir parlé dans leurs mémoires de 1716 de l'ouvrage de Cicéron sur la nature des Dieux, comme s'il n'y en avoit que deux livres. Ce reproche ne regarde le P. Du Cerceau qu'en ce qu'il a dit, que l'on n'avoit parlé dans les mémoires que de deux livres de la nature des Dieux, parce que l'usage des Colleges des Jesuites est de n'y point expliquer aux écoliers le troisième livre, à cause des blasphèmes dont ce troisième livre est rempli. L'Auteur de cet article des mémoires de 1716, a, dit-on, avoué que c'est par inadvertance qu'il avoit mis en cet endroit deux au lieu de trois.

Telles sont les plaintes de M. d'Olivet. Donnons présentement un précis des réponses du Pere Du Cerceau. Selon lui on avoit voulu faire entendre dans la premiere apologie, que l'Auteur de l'extrait avoit avancé par forme d'affertion, qu'il n'étoit point à-pro-

1088 *Journal des Sçavans*,  
pos de traduire les Entretiens de Ciceron sur la nature des Dieux, au lieu que cet endroit de l'extrait n'est qu'une objection à laquelle l'Auteur de l'extrait répond dans la suite. Il ajoute que cette objection n'est point téméraire en elle-même, & qu'il n'y a point eu de malice de la part du P. Du Cerceau de la proposer; parce qu'il a montré que la connoissance des erreurs & des absurditez qu'on trouve dans les Philosophes Payens, est utile pour nous faire sentir, que la raison destituée des lumieres de la Foi, n'est propre qu'à nous égarer, & que c'étoit dans cette vûe que M. d'Olivet avoit traduit le traité de la nature des Dieux.

Sur l'article du P. l'Honoré, le P. Du Cerceau avoué de bonne foi que le commentaire de ce Jesuite sur le traité de la nature des Dieux a été imprimé tout entier, avec ses commentaires sur d'autres traités philosophiques de Ciceron; mais le P. l'Honoré s'étoit chargé de commenter tout

Jun 1727.

1089

des Ouvrages Philosophiques de Cicéron ; ce qui auroit formé deux volumes in-4°. On avoit déjà imprimé quelque chose du second volume ; mais il fut abandonné après la mort de M. de Montausier qui fournilloit aux frais de l'impression. Ce n'est que depuis peu , à ce qu'assure le P. Du Cerceau , qu'il a été instruit de ces circonstances , & il reconnoît qu'il s'étoit trompé en appliquant au traité de la nature des Dieux , ce que l'Imprimeur ne lui avoit dit que par rapport à l'Ouvrage entier du P. l'Honoré sur les traitez Philosophiques de Cicéron. On peut avouer des erreurs de fait de cette nature ; mais en rougir.

Le P. Du Cerceau continuë à soutenir comme il l'avoit fait d'abord , que M. d'Olivet a parlé avec mépris du commentaire du P. PERRONNIER, parce que c'est rendre un Commentateur méprisable , de dire qu'il a incorporé dans ses notes celles de deux autres Commentateurs ;

rapport aux commentai-  
rus & de Betulejus, que  
commentaires ne fussent  
la Bibliothèque des Jesuites  
tems qu'il fit l'extrait de  
de M. l'Abbé d'Olivet  
chose fort indifférente qu'  
été remis depuis ce tems-  
aussi persuadé qu'il sera suffi-  
justifié aux yeux des Lect-  
tables, par rapport aux é-  
nez par le P. l'Escalopier  
Ryer. Quand ils verront  
l'Escalopier dit de M. Du R  
c'est un Ecrivain très-celebre  
et la France, par le nom



Juin 1727. 1091

poise, dont il est membre ; l'éloge  
étoit que trop fort pour M. Du  
Royer, continuë le P. Du Cerceau ;  
mais on devoit tenir compte au P.  
l'Escalopier de l'excès de sa politesse,  
au lieu de le traiter si fort à la ri-  
gueur.

Pour ce qui est du Plagiarisme,  
le P. Du Cerceau soutient qu'il n'y  
a rien dans son extrait qui puisse  
faire croire qu'il en ait voulu accu-  
ser M. l'Abbé d'Olivet : il se plaint  
même de ce qu'après avoir rapporté  
dans la premiere apologie, les élo-  
ges que le Journaliste a fait du traité  
de M. d'Olivet sur la Théologie des  
Philosophes Grecs, & de ce que le  
P. l'Escalopier a dit sur le même su-  
jet ; on a ajouté dans la premiere  
apologie, & un peu plus haut l'Auteur  
de l'extrait dit qu'on sçait assez qu'il  
n'y a guères d'Auteurs qu'on traite plus  
mal, que ceux qu'on a le plus pillé. Le  
P. Du Cerceau prétend qu'il falloit  
avertir, 1°. Qu'un peu plus haut signi-  
fioit qu'il y a huit pages entre cette

1092 *Journal des Sçavans*,  
derniere réflexion, & les eloges don-  
nez à M. d'Olivet & au P. l'Esca-  
lopier, au sujet de leurs observations  
sur la Théologie des Payens. 1.  
Que dans l'endroit où est placée  
cette réflexion, il ne s'agissoit point  
de M. l'Abbé d'Olivet, mais du P.  
l'Escalopier, en faveur duquel le P.  
Du Cerceau avoit fait cette réflé-  
xion, pour montrer qu'on ne de-  
voit pas présumer qu'il eût pillé les  
Commentateurs dont il fait l'éloge.  
A l'égard du Jesuite qui a avoué  
à M. d'Olivet qu'il lui étoit échappé  
de parler des livres de la nature des  
Dieux de Cicéron, comme s'il n'y  
en avoit eu que deux, le P. Du  
Cerceau loue sa sincerité; mais il  
observe en même-tems qu'on ne  
doit pas condamner l'Auteur de la  
réponse, d'avoir proposé de bonne  
foi pour la justification de son Con-  
frere une réponse plausible & natu-  
relle.

Venons à la querelle d'entre M.  
d'Olivet & le P. Castel, au sujet du

Jun 1727.

1093

re imprimé sous ce titre : *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, par *feu M. Huet*, ancien Evêque d'Avranché. A Amsterdam, chez *Henry Dusauzet*. 1723. On donna l'extrait de cet Ouvrage dans le mois de Juin 1725, des mémoires pour l'histoire des sciences & des beaux arts. L'Auteur de l'extrait ne put se persuader que cet Ouvrage fut de *M. Huet*, & il dit que c'étoit quelque *Pirronien outré* qui avoit voulu mettre en crédit une *Doctrin* surannée à l'aide d'un nom si respectable aux sçavans & aux gens de bien, il ajoutoit que quand on auroit trouvé ces *rapports sceptiques* parmi les papiers du célèbre Evêque d'Avranché, on devoit les regarder comme les collections d'un Sçavant, qui en faisoit de toute sorte sous divers titres, pour adopter les unes, & rejeter les autres. On proposoit ensuite plusieurs raisons, pour faire entendre que l'Ouvrage n'étoit point de *M. Huet*. En voici les principa-

1094 *Journal des Sçavans*,  
les. Le nom qui est à la tête de  
M<sup>l</sup>. n'est point celui de l'Evêque  
d'Avranche, mais de Theocris de  
Pluvignac, Seigneur de la Roche,  
Gentilhomme de Perigord. Si M.  
Huet estimoit ce traité plus qu'  
cun autre de ses Ouvrages, pour-  
quoi ne l'a-t-il pas fait imprimer?  
Pourquoi n'en dit-il rien dans sa  
vie, où il parle de ses moindres écrits,  
même de ceux qui n'ont point été  
imprimez? Pourquoi n'en a-t-on  
trouvé aucuns vestiges dans un tas  
de papiers qui étoient dans sa bi-  
bliothèque? Le témoin qu'on cite  
est l'Editeur de l'*Huetiana*, qui ne  
prouve point ce qu'il avance. Quelle  
apparence que l'Auteur de tant  
d'Ouvrages pleins d'assertions, &  
même d'assertions assez nouvelles &  
assez hardies, ait pû donner dans le  
Pirronisme?

M. d'Olivet qui a fait imprimer  
l'*Huetiana*, se crut intéressé à  
soutenir ce qu'il avoit avancé dans  
l'éloge de M. Huet, qui est à la tête  
de



de ce livre, que ce traité Philosophique de la foiblesse de l'esprit humain est de M. Huet. Pour établir la verité de ce fait, il présenta à l'Académie François le Mss. sur lequel a été imprimé le traité Philosophique; & après qu'il eût été examiné par des Commissaires qui avoient été long-tems en commerce de lettres avec M. Huet, les Commissaires attesterent le 27 Juin 1726 que le Mss. est incontestablement, & depuis la premiere jusques à la derniere ligne, de la main de M. Huet, ancien Evêque d'Avranch.

M. d'Olivet répond aux raisons alleguées par l'Auteur de l'extrait, que quoique M. Huet eût d'abord composé cet Ouvrage en latin, qu'il l'eût ensuite traduit en françois, & qu'il eût marqué par-là plus d'estime pour cet Ouvrage que pour ses autres écrits, il ne vouloit point le publier pendant sa vie, & que lui-même mandoit en 1715 à un de ses amis qui le pressoit de donner cet



1096 *Journal des Sçavans* ;  
Ouvrage au Public, quoiqu'à examiner la chose de près & en elle-même ; le Philosophe Provençal soit hors de prise, néanmoins je vois bien que j'aurai à des les gens superficiels, les gens scrupuleux, les gens timides ; & ces gens-là font le plus grand nombre. L'apparence du mauvais sens frappera d'abord, & on n'entendra raison, qu'après les réflexions.

M. Huet n'ayant point dessein de publier cet Ouvrage pendant sa vie, il n'est pas étonnant qu'il n'en ait point parlé dans son histoire. On ne peut rien conclure de ce qu'on n'a point trouvé de vestiges de cet écrit dans les papiers de M. Huet ; il suffit qu'on en ait des copies écrites de sa main. On ajoute que le nom qui est à la tête du Mss. est un nom déguisé de M. Huet ; car *Daniel* signifie en hebreu ce que *Theocris* signifie en grec ; *Huet* en grec revient à notre *Pluvignac* françois ; il y joint *Seigneur de la Roche*, à cause de Pierre, l'un de ses noms de Baptême.

Pour ce qui est de la question de droit, si le traité Philosophique sur la foiblesse de l'esprit humain est dangereux pour la religion, M. d'Olivet ne veut pas la traiter à fond; il se contente de remarquer que M. Huet a pu se proposer des motifs dignes de lui, lorsqu'il s'est élevé contre la prétendue force de l'esprit humain. « Dans un tems où regne  
« une détestable métaphysique,  
« dont la présomption forme tant  
« d'impies, dans un tems où les  
« Docteurs de la Loi eux-mêmes,  
« se permettent d'interpréter, &  
« d'asservir à leurs idées particulières, tout ce qu'il y a de plus sacré, de plus mystérieux, & de plus impénétrable dans le Christianisme. » Il remarque ensuite que l'Auteur établit dogmatiquement dans le livre II du traité Philosophique, que la foi supplée au défaut de la raison, & rend très-certaines les choses qui étoient moins certaines par la raison, & que dans

1098 *Journal des Sçavans*,  
le quinzième chapitre il s'attache à  
montrer que le scepticisme ne com-  
bat point la soumission à la foi.

L'Auteur de la réponse à cette  
seconde partie de la premie apologie  
de M. d'Olivet, convient du fait  
que le traité Philosophique sur la  
foiblesse de l'esprit humain est écrit  
tout entier de la main de M. Huet  
mais il soutient qu'on ne peut con-  
clure de-là, que l'ancien Evêque  
d'Avranche soit l'Auteur de ce traie-  
té. Il a pû le copier, dit le P. Caf-  
tel; il a pû même le traduire sans  
l'avoir composé. Le nom qui est à  
la tête du Mss. & qu'on applique à  
M. Huet, en employant trois lan-  
gues différentes pour l'expliquer,  
prouve qu'il n'a point composé cet  
Ouvrage, lui-même parlant de cet  
écrit dans la lettre de 1715 ne dit  
point que ce soit son Ouvrage, mais  
celui du Philosophe Provençal.

Mais quand M. Huet auroit com-  
posé cet Ouvrage, dans quelques mo-  
mens de jeunesse, d'éblouissement, ou de

Juin 1727.

1099

Autre tems de sa vie, l'Auteur de la réponse prétend qu'en qualité de fidèle ami, il étoit en droit de désavouer ce traité au nom de M. Huet. La raison qu'il en rend est qu'un ouvrage n'est réellement & juridiquement d'un Auteur, que lorsqu'il l'a imprimé en son nom, & qu'il conste par des preuves de faits, qu'il a au moins consenti à l'impression. Or bien loin, dit l'Auteur de la réponse, que M. Huet ait consenti à l'impression du traité Philosophique, qu'il ait avoué cet Ouvrage, il l'a désavoué tacitement, en ne le mettant pas au nombre des écrits dont il s'est reconnu l'Auteur; il n'a jamais voulu le faire imprimer pendant sa vie; il s'est même opposé à ceux qui vouloient l'engager à le publier; & s'il avoit pris la résolution de le faire imprimer, peut-on douter, dit l'Auteur de la réponse, qu'il n'y eût fait des changemens considérables?

Ce n'est qu'avec chagrin que le P. Castel voit que l'Apologiste de

400 *Journal des Sçavans*,  
M. d'Oliver ait avancé qu'on trouve  
dans la *censure du Cartésianisme* de  
M. Huet, & dans la *Démonstration*  
*Evangelique*, le germe de la doctrine  
qu'on voudroit faire croire que ce  
Prélat n'a fait que développer dans  
un traité posthume.

Si les Parties jugent à-propos  
d'entrer dans la question de droit,  
qui est plus intéressante que celle de  
fait, nous aurons soin de rendre un  
compte exact de ce qui se publie  
de part & d'autre.

## QUESTION DE DROIT Ecclesiastique.

*Si l'Eglise d'Arras est sujette à la  
Régale.*

L'Eglise d'Arras étoit autrefois  
sujette au droit de Régale, comme  
les autres Eglises Cathédrales du  
Royaume. Le Roy Philippe-Auguste  
l'en exempta par une chartre  
de l'an 1203, qui porte que pour



dant la vacance du siége Episcopal, le Chapitre d'Arras percevra les fruits de l'Evêché qu'il rendra au nouvel Evêque, & que le nouvel Evêque conferera les Prébendes qui auront vaqué pendant le tems de la vacance du siége Episcopal, sans que le Roy puisse user du droit de Régale. Par la même chartre le Roy Philippe-Auguste dispense l'Evêque & le Chapitre d'Arras de fournir des troupes & des voitures pour le transport des provisions des armées Royales.

Par une seconde chartre de l'année 1204, le Roy Philippe-Auguste reconnoît qu'il a reçu de l'Evêque & du Chapitre d'Arras une somme de 1000 livres qu'ils lui devoient, à cause de la remise qu'il avoit faite à perpétuité du droit de Régale sur l'Eglise d'Arras. Cette somme de 1000 livres étoit fort considérable en 1204.

Le siége Episcopal d'Arras ayant vaqué en 1392, le Parlement & le

2  
fondement de la Régale.

En 1453 la Chambre des Comptes qui avoit donné une sentence aux Officiers Royaux pour saisir le temporel de l'Evêché d'Arras pendant la vacance Episcopale, donna ordre aux Officiers d'Amiens de déferer au Chapitre d'Arras la sentence de confiscation du Chapitre d'Arras. Le Procureur d'Artois, qui étoit opposé à leur opposition sur ce que le Chapitre d'Arras avoit racheté le droit de Régale.

Ces titres, sur lesquels le Chapitre d'Arras prétend établir son droit de Régale, furent cassés par deux Arrêts du Parlement de Paris qui ont jugé que la Régale n'étoit pas due à Arras. Le premier Arrêt fut donné le 15 Mars 1564.

& de 1304. Le Chapitre d'Arras soutient que ces préjugés ont d'autant plus de force pour établir son exemption du droit de Régale, que M. le Lievre qui avoit porté la parole pour le Procureur General dans l'affaire sur laquelle est intervenu l'Arrêt de 1518, avoit soutenu que le Chapitre d'Arras n'avoit pû se prévaloir de l'exemption qui lui avoit été accordée par Philippe-Auguste, parce que les droits de la Couronne sont inaliénables; parce que cette alienation avoit été faite sans formalité, & parce que la quittance de 1000 livres auroit été simoniaque, si cette somme avoit été donnée pour la remise du droit de la Régale spirituelle, & non simplement pour la remise de l'obligation de fournir des troupes & des convois.

Après ces deux Arrêts, le Chapitre d'Arras vient à la capitulation du 12 Août 1640, par laquelle la ville d'Arras a été réunie à la Couronne. L'article 10 de cette capitu-

1104 *Journ. l des Sçavans*,  
lation porte que l'Evêque & le Cha-  
pitre d'Arras seront maintenus dans  
leurs , *sièges , franchises , libertez ,*  
*exemptions , collations de Prébendes , ad-*  
*ministrations , & usages quelconques ,*  
*sans exception.*

En 1661 les trois Etats de la Pro-  
vince d'Artois supplierent le Roy  
par l'artic'e 3 de leurs cahiers , de  
conserver l'Eglise d'Arras dans le  
droit d'exemption de la Régale , dont  
elle étoit en jouissance ; & la réponse à  
cet article porte , que Sa Majesté  
après avoir fait examiner en son  
Conseil les titres sur lesquels la de-  
mande qu'il contient est fondée , l'a  
accordé & accorde.

Enfin dans l'Assemblée du Cler-  
gé de 1682 , où l'Eglise Gallicane  
reconnut l'universalité de la Régale  
le , en conséquence de la Déclara-  
tion de 1673 , M. de Brias alors Ar-  
chevêque de Cambrai , & Député de  
sa Province , fit des protestations  
pour l'exemption de la Régale par  
rapport aux Eglises de Cambrai ,

d'Arras & de Saint Omer, & on lui donna acte de ses protestations, que la délibération de l'Assemblée ne pourroit préjudicier aux droits de ces trois Eglises, après que M. de Harlay alors Archevêque de Paris, & Président de l'Assemblée, eut déclaré que le Roy avoit agréé qu'on donnât cet acte à M. l'Archevêque de Cambrai.

Des particuliers qui avoient obtenu des Brevets en Régale de plusieurs Canoncats de l'Eglise d'Arras, lesquels avoient vaqué depuis que M. de Seve de Rochechouart avoit fait une démission de son Evêché, donnerent lieu d'examiner de nouveau à la Grand'Chambre du Parlement de Paris la question, si l'Eglise d'Arras est exempte du droit de Régale. M. de Braglion de la Salle, à présent Evêque d'Arras, le Chapitre de la Cathédrale d'Arras, & les Etats de la Province d'Artois étoient Parties contre les Régalistes.

Le principal moyen de l'Evêque



& du Chapitre d'Arras étoit de dire que leur Eglise étoit exempte du droit de Régale à titre onereux, suivant les chartres de Philippe-Auguste de 1303 & de 1304. Ils ajoutent que les 1000 livres payées par le Chapitre d'Arras à Philippe-Auguste, étoient une somme considérable au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Que cette somme avoit été employée pour le bien de l'Etat, à cause des grandes guerres que ce Prince avoit à soutenir; & que le Parlement avoit déjà jugé plusieurs fois, que l'Eglise d'Arras étoit exempte de la Régale à titre onereux.

De la part des Régalistes on soutenoit au contraire, que la Déclaration de 1673 doit avoir lieu par tout le Royaume, en conséquence qu'il n'y a qu'un titre onereux qui puisse exempter de la Régale, & que les chartres de Philippe-Auguste ne contiennent point d'exemption du droit de Régale à titre onereux, en faveur de l'Eglise d'Arras. Ils se fon-

doient pour établir cette dernière proposition, sur ce que la Régale étant un droit de la Couronne inaliénable, il faut pour qu'un titre d'exemption de ce droit soit réputé onereux, que la Couronne se trouve dédommagée, soit par un échange, soit par quelque autre avantage stable & permanent. Une alienation si importante pour une somme mobilière qui peut se dissiper dans le moment, n'est un titre onereux que par rapport au Prince qui a reçu cette somme.

L'Arrêt rendu le 27 Mars dernier, conformément aux conclusions de M. Gilbert Avocat General, juge que l'Eglise d'Arras est sujette au droit de Régale.

Ceux qui voudront voir les titres dont le Chapitre d'Arras se servoit pour soutenir son exemption du droit de Régale, auront recours au Mémoire de M. Aubry pour le Chapitre, où ces titres sont rapportez en leur entier.

REFLEXIONS SUR L'USAGE  
de l'Opium , des Calmans & des  
Narcotiques , pour la guérison des  
maladies , en forme de lettre. A Pa-  
ris, chez Guillaume Cavelier, rue  
Saint Jacques, près la Fontaine  
Saint Severin, au Lys d'Or. 1726.  
vol. in-12. pp. 374.

Cette lettre est, à proprement  
parler, une Apologie de l'Op-  
pium. Nous ne sçaurions mieux  
nous y prendre pour faire connoî-  
tre, au juste, le dessein du sçavant  
Auteur qui l'a composée, que de  
rapporter ce qu'il déclare lui-même  
dès le commencement de sa lettre.

Je vais penser, dit-il, d'une ma-  
niere un peu contraire à des idées  
& à des usages autorisez dans la mé-  
decine d'aujourd'hui, où plus que  
jamais l'on a assujetti l'art de guérir  
à des notions matérielles, basses &  
grossières. Vous avez peine, M', à  
concevoir quels seroient ces avan-

ges que pourroient avoir les narcotiques pour la guérison des maladies, eux qui sont la terreur de tant de Medecins, & l'horreur de la plupart des malades; & ces avantages me paroissent à moi, M<sup>r</sup>, ceux-là même qui sont souhaitez pour la solution du fameux problème dans la pratique de Medecine, proposé par l'un des plus célèbres & des plus éclairez Medecins du siecle passé. C'est le sçavant M<sup>r</sup> *Putcarne*, si habile dans l'étude de l'œconomie naturelle du corps humain, lequel tout occupé pendant sa vie, qui fut, hélas! trop courte, de la meilleure maniere de faire la Medecine, ou de guérir parfaitement les maladies, avoit enfin borné ses vœux à un seul remede, dans lequel il demandoit une vertu singuliere & generale pour les terminer toutes. C'étoit une notion de *Panacée* qu'il s'étoit faite, & dans laquelle étoit renfermé, selon lui, un moyen sûr de guérison, parce qu'un semblable remede

1110 *Journal des Sçavans*,  
auroit éteint ou fait cesser la cause  
d'une maladie, sans attirer après soi  
l'inconvenient de ceux qui passent  
pour les meilleurs, & qui ne réussis-  
sissent cependant, qu'en faisant suc-  
ceder la tempête & le trouble à la  
bonace, tant ils apportent certaine-  
ment de tumulte & d'agitation. Le  
comble donc des vœux de ce grand  
Medecin, étoit qu'il se trouvât un  
remède, lequel redressant le sang  
dans sa circulation, & le contenant,  
ou ses sucs dans leurs bornes, pré-  
vint en lui ou calmât en même-tems  
les gonflemens, les *rarefactions*, ou les  
soulevemens qu'il contracte par l'u-  
sage des remèdes les plus autorisez.

Ce point de vûë, M<sup>r</sup>, s'il n'est  
point séduisant est bien flatteur, &  
annonce de grands avantages dans  
un tel remède; car outre qu'il abre-  
geroit les maladies, il épargneroit  
encore bien des langueurs, & de  
tristes suites de guérisons imparfai-  
tes ou manquées, puisqu'il n'en est  
de vraies que celles qui remettent



Et laissent un malade dans le calme d'où il étoit sorti par la maladie. Cette idée paroîtroit ressembler d'assez près à celle d'un spécifique universel, s'il convenoit tout à la fois, & à toutes les maladies, & à toutes les causes de chacune en particulier: de sorte que ces maladies cessant de paroître sous les formes qu'elles avoient prises en naissant, ne se remontreroient pas sous d'autres apparences en se reproduisant. Or les narcotiques, dont les effets sont si efficaces, si prompts, si universels, que le calme accompagne, & auxquels il succede, ne pourroient-ils pas offrir cette sorte de spécifique, & en ce cas, M<sup>r</sup>, le trouverez vous si dénué des avantages dont je leur ay fait honneur dans ma réponse aux objections faites contre le livre des observations? Le préjugé est à la vérité contr'eux, & ce préjugé se trouve dans les Medecins comme dans les malades. Il est même entré dans la physique moderne qui s'est

gé, parce que l'éducation  
ou les leçons des Maîtres l'ont  
té & reçu. Ainsi adopté  
il a formé le raisonnement  
des médecins, & influé dans leur  
mais quand la Médecine  
bâtit sur des raisonnements  
veriez-vous, M<sup>r</sup>, solidement  
sur des fondements aussi ro-  
bustes & bien affermie sur ces prin-  
cipes sont autant ceux de l'erreur  
sont peu ceux de la nature  
ce des faits & l'étude des  
tations, sont pour elle de plus  
fontièrs & de plus sûrs  
c'est sur ces bases si cer-

Juin 1727.

1113

présent comme il entre en matiere.

Il n'est point, *dit-il*, d'effet si connu, si constaté, ou si unanimement certain que celui de l'opium. Verité tellement authentique, qu'elle fait le titre de sa réprobation; car elle est toujours & universellement consentie sans exception, sans égard d'aucune circonstance d'âge, de tems, de sexe, de climat, de maladie, puisque par tout, en tout tems, toute contrée, toute personne, l'opium calme, apaise, assoupit. Voilà donc dans un remède une vertu generale, assurée & infailible; c'est de moderer les faillies du sang, de calmer ses troubles, de calmer ses emportemens. Or qu'est autre chose une maladie, telle nature ou tel nom qu'on lui donne, que fougue, qu'emportement, que dérangement, que trouble? L'opium est donc un remede certain pour la guérison des maladies, puisqu'il en bride ou en arrête les causes. De plus, le sang calmé par ce remede.

1114 *Journal des Sçavans* ;  
n'est point excité à de nouveaux troubles , ni ses sucres portez à nouvelles mutineries. Le danger même pourroit être d'un autre genre seroit que le calme n'allât trop loin, en fixant, dit-on, les esprits en arrêtant leur cours & celui de la vie. Est-ce rien moins trouver que l'opium qui est le premier de tous les narcotiques, que cette double vertu tant désirée par M<sup>r</sup> Fitarne, de calmer le sang, en prévenant en tout retour d'agitation, de rarefaction & de trouble? C'est que tout la fois il lie, retient & modère deux puissances principales qui agissent l'économie animale, ce sont les fluides & les solides; ces deux antagonistes de la vie, qui se réunissent au moyen de l'opium, pour concourir à une même paix.

L'idée d'une opération si prompte, *continue l'Auteur*, & cependant si complète dans un remède qui se fait tout à la fois mettre d'accord deux puissances rivales & soulever

ne se prend point dans les notions vulgaires des maladies & des causes qui les produisent. Aussi est-il permis pour l'explication d'un fait de pratique, avoué & convenu, de se mettre au-dessus des manieres ordinaires de penser en Medecine. Ce sont de ces facilitez qu'apportent, & de ces libertez que permettent à un Medecin une érudition formée sur l'étude de la nature & concertée avec ses manieres.

Ce que nous venons de rapporter est extrait du commencement du livre. Voici à présent un endroit tiré du corps de l'Ouvrage.

La consommation prodigieuse de l'opium qui se fait dans les vastes Empires de Perse, de Turquie, aux Indes, en Egypte & de-là en Europe, forme un merveilleux préjugé en sa faveur. Car est-il possible de penser que tant de Peuples entiers se passionnent pour un poison, comme on appelle l'opium? Est-il imaginable que d'anciennes nations



1116 *Journal des Sçavans* ;  
se soient aveuglées au danger de  
leur vie pendant autant de siècles  
qu'elles ont d'antiquité , jusqu'à  
point de prendre tous les jours trois  
dragmes de poison ; car c'est la dose  
d'opium qu'ils prennent par jour.  
Cet usage est parmi les Indiens aussi  
ancien qu'eux-mêmes. Il est même  
si utile à ces nations , & si indispen-  
sable , que l'abstinence ou la priva-  
tion d'opium pendant peu de jours ,  
les jette dans d'affreuses maladies.  
Après cela faut-il s'étonner de l'é-  
norme commerce qui s'en fait en  
Orient : jusques-là qu'il s'en tire de  
l'Asie , de l'Anatolie & la Silicie des  
charges entières de cinquante cha-  
meaux qui le portent aux Indes ou  
ailleurs ; malgré même l'injuste dé-  
crit où il est en Europe , il en vient  
tous les ans de Smyrne par Mar-  
seille en France quatre mille livres  
au moins *de pesant*. Mais n'en passe-  
t-il point en Espagne , en Portugal ,  
en Hollande , en Angleterre & dans  
toute l'Allemagne ? & alors ne vient-

point évident que la consommation de l'opium est étonnante? Serait-ce donc que toutes les nations du monde auroient toutes conspiré pour leur propre perte en se concertant ensemble pour s'empoisonner elles-mêmes & les autres qui voudroient suivre leur exemple? Car il n'en est pas de l'opium comme de quantité d'autres drogues qui sont employées dans les teintures, dans la peinture & dans plusieurs sortes d'ouvrages. L'opium est tout pour la bouche, ou moins uniquement, ou pour guerir des maladies, ou pour les prévenir. Enfin, si l'on s'étoit aperçu de la prétendue qualité maligne ou mortelle de l'opium dans l'usage commun en general. ( Car les pauvres eux-mêmes en Orient ont le leur, qui est plus grossier & moins cher que celui des riches. ) Les loix si attentives à la conservation publique se seroient-elles oubliées ou contenuës dans le silence si on avoit vû que l'opium empoisonnât.

Les récoltes ou moissons abondantes de pavot noir & blanc, dont on ensemence les terres dans les pays d'où nous vient l'opium, sont des preuves bien sensibles de l'étrange consommation qui s'en fait dans le monde ; car les campagnes y sont couvertes de pavots comme le sont de bled & de vignes celles de l'Europe. De sorte que les habitans y ont des arpens de pavots comme nos payfans en ont de vignes. A ceci si l'on ajoute cette reflexion, que l'opium ne s'emploie ordinairement que par grains, l'on comprendra comment quatre mille de pesant d'une matiere comme l'opium qui ne se donne que par grains, devient une quantité plus considérable que quarante mille livres de pesant d'une autre qui se donnera par onces ou par gros ; il n'est donc pas douteux que la consommation de l'opium ne soit prodigieuse. Or que dans un nombre si grand de gens qui prennent de l'opium ou qui s'en soulagent,

soulagent, il ne se soit pas remarqué pendant tant de siècles qu'il tuë le monde, ou qu'il y ait été pernicieux ; rien peut-il plus parfaitement *l'innocenter*, ou mieux en disculper l'usage ?

Il est pourtant vrai, poursuit notre Auteur, qu'on entend dire & qu'on lit ce reproche ordinaire contre l'opium. Les peuples, dit-on, qui sont dans l'usage d'en prendre habituellement, deviennent lourds, pesans, stupides & cacochymes ; mais cela fût-il aussi exactement vrai qu'on le publie inconsidérément, une drogue est-elle responsable d'un abus qu'on en fait ? Le vin ou les liqueurs quand on en abuse, n'ont-ils point en Europe les mêmes inconveniens ? Ne font-ils point de jeunes gens des hommes usés, pâles, mourans, *b'âlez*, tous gens cachectiques, hydropiques enfin ?

L'Auteur parle ensuite des différens usages qu'on peut faire de l'opium pour la cure des maladies.

Il dit là-dessus une infinité de choses sçavantes & très-dignes de remarque; mais qui pour être bien comprises se doivent lire dans le livre même.

**HISTOIRE GENEALOGIQUE DES Tatars**, traduite du manuscrit *Tartare d'Abulgasi-Bayadur-Chan*, & enrichie d'un grand nombre de remarques authentiques & très-curieuses sur le véritable état présent de l'Asie Septentrionale, avec les cartes Géographiques nécessaires. Par D\*\*\*. A Leyde, chez Abraham Kallevier, & se vend à Paris chez Chaubert, Quay des Augustins. 1726. deux vol. in-12. prem. vol. pp. 386. second vol. pp. 427.

Cette histoire est écrite par un Prince Tartare, ainsi que l'annonce le titre, & qu'on le voit par la Préface de l'Auteur même. Cet Auteur naquit en 1605 dans la ville d'Urgens, capitale du pays de



Charafs'm. Il fut nommé *Al'ulgaf*  
*Baiadur*. Le mot de *Chan* qui termine  
son nom, n'est que pour désigner,  
suivant l'usage des Tartares, la qua-  
lité de Prince. C'est quelque chose  
de singulier que la maniere dont il  
parle de lui-même. Il dit dans sa Pré-  
face que s'il s'érige en Auteur, ce  
seroit lui faire injustice, que de l'ac-  
cuser en cela d'aucun motif de va-  
nité; & à la faveur de cet avertisse-  
ment, il déclare qu'il a un talent  
particulier pour écrire des livres en  
toutes sortes de langues; qu'il ne  
sait même s'il est aisé de trouver  
quelqu'un qui soit plus habile que  
lui en ce genre de littérature, à  
moins que ce ne fût dans les villes  
de Perse ou des Indes; mais que dans  
toutes les Provinces voisines dont il  
a connoissance, il ose se flatter qu'il  
n'y a personne qui le surpasse, soit  
dans le métier de la guerre, soit dans  
la science des belles lettres, que pour  
ce qui est des pays qu'il ne connoît  
pas, il ne s'en embarrasse guères.

Après ce préambule, il vient à la division de son livre; il l'a partagé en neuf parties, pour suivre, dit-il, la coûtume des autres Ecrivains qui ont une vénération particulière pour ce nombre. Le premier volume, dont nous allons rendre compte, contient quatre parties; sçavoir 1°. l'Histoire généalogique des Tatars depuis Adam jusqu'à *Mcgull* ou *Mung'l-Chan*. 2°. Celle de ces mêmes peuples depuis *Mung'l-Chan*, jusqu'à *Zingis-Chan*. 3°. Celle du regne de *Zingis-Chan* jusqu'à sa mort. 4°. Celle d'*Ugadat-Chan* troisième fils de *Zingis-Chan* avec celle de ses successeurs à l'Empire des Moguls, de la posterité de *Zingis-Chan*. La première partie ne comprend que trois chapitres, dont le premier traite d'Adam & de ses descendans, jusqu'au deluge; & le second, de la posterité de *Nui* jusqu'à *Alanç'a-Char*.

Avant que d'aller plus loin, nous remarquerons que *Tatars* est la même chose que *Tartares*. Ce mot *Ta-*

Il vient d'un Prince ainsi nommé, lequel étoit fils d'*Alanz-a-Chan*, fameux Roy Tartare. Quelques Auteurs cependant ont écrit, que c'est une riviere appelée *Tata* qui a donné lieu aux Tartares de prendre le nom de *Tatars*, mais le Traducteur remarque que ces Auteurs se sont trompez; puisque dans tout le Nord de l'Asie il n'y a aucune riviere qui ait jamais été appelée *Tata*. Quoiqu'il en soit, voici en quoi consiste le premier chapitre, qui est une partie de la Genèse corrompue par de pitoyables fictions.

» Lorsque Dieu, dit l'Auteur Tartare, eut résolu de créer Adam, il envoya l'Ange *Sabraïl* sur la terre, pour y prendre une poignée de terre & la lui apporter; mais la terre ayant demandé à l'Ange ce qu'il en prétendoit faire, & l'Ange lui ayant répondu que Dieu en vouloit créer Adam, la terre le pria de n'en point prendre, disant: Les enfans d'Adam se multiplieront & pecheront con-

1124 *Journal des Sçavans,*

» tre Dieu ; alors Dieu fera tomber  
» sa colere sur eux, & je crains cette  
» punition divine, parce que je ne  
» pourrai qu'y succomber. L'Ange  
» étant revenu devant Dieu avec  
» cette réponse, Dieu envoya l'An-  
» ge Michaël sur la terre avec la  
» même commission ; mais il revint  
» avec la même défaite, sans avoir  
» executé le commandement qu'il  
» avoit reçu. Dieu envoya alors l'An-  
» ge *Azrahi* !, qui ne fit pas mieux  
» que les autres. Enfin l'Ange *Af-  
» rail* fut envoyé : la terre voulut  
» pareillement le renvoyer ; mais  
» celui-ci tint bon, & répondit à la  
» terre : *Tes remontrances ne me font*  
» *rien en comparaison des ordres de*  
» *Dieu.* Cela dit, il prit la poignée  
» de terre & la porta devant Dieu.  
» Alors Dieu créa Adam, mais sans  
» ame, & le mit entre un endroit  
» où l'on a depuis bâti la maison de  
» *Mechka*, & un autre où l'on a bâti  
» la ville de *Toyef*. Il le laissa là pen-  
» dant trente-neuf jours, & ne lui  
» donna l'ame que le quarantième.

Juin 1727. 1125

Qu'il nous soit permis de remarquer ici en passant, que l'opinion de ceux qui croient que l'ame n'est infuse dans le fœtus que quarante jours après la conception, pourroit bien tirer son origine de cette fable. Quoiqu'il en soit, l'Auteur ne dit pas un mot d'Eve; il avertit seulement, « qu'il ne parlera point de la maniere dont Dieu plaça Adam dans le Paradis, & comment Adam pecha contre Dieu en mangeant de la pomme, parce que cela est suffisamment connu.

Au reste, il dit que l'Ange Asaël ayant executé le commandement de Dieu, reçut pour récompense de sa fidelité, la commission de recevoir les ames des hommes à leur mort, & de les amener devant Dieu.

Il vient ensuite aux premiers descendans d'Adam, & de-là à Noé; qu'il appelle Nui, « & qui n'ayant pû, dit-il, ramener à Dieu plus de 80 ames, tout le reste s'étant détourné du bon chemin, cria



» vers Dieu, pour qu'il voulût  
 » terminer toute cette generation  
 » surquoy l'Ange Sabrail lui est  
 » apparu, lui dit : Ta priere  
 » exaucée, & Dieu fera périr au  
 » peu tous les hommes par un dé  
 » luge universel ; c'est pourquoy  
 » t'est ordonné de la part de Dieu  
 » de bâtir une arche. L'Ange  
 » apprit en même-tems de quoy  
 » maniere il falloit bâtir cette arche.  
 » Alors Nui & les 80 vrai-croyans  
 » se mirent à la fabriquer ; à peine  
 » fut-elle achevée que la terre o  
 » vrit ses abîmes, & que le Ciel  
 » laissa tomber des pluies sans cess  
 } La posterité de Nui jusqu'à *Alam*  
*Chan* fait le sujet du chapitre second.  
 L'Auteur dit que de tous les hommes  
 qui étoient dans l'arche, il n'y eut  
 que Nui avec sa femme, ses trois fils  
 & leurs femmes, qui sortirent y  
 vans de l'arche ; tous les autres étoient  
 morts de maladie pendant le déluge.  
 Nui, continuë notre Historien, en  
 persa ses trois fils par le monde, se

voir, *Ham*, *Sam* & *Japhis*. « Ce dernier eut un petit-fils nommé *Tan-nak*, qui fut l'inventeur de l'usage du sel, pour l'assaisonnement des viandes, personne avant lui n'ayant scû ce que c'étoit que le sel.

La posterité d'*Alanza-Chan* fait la matiere du troisieme & dernier chapitre; après quoi vient la seconde partie, qui en comprend quinze. On voit dans le premier l'histoire de *Mung'l-Can*, & dans le second celle d'*Ogus-Chan*. Cet *Ogus-Chan* étant venu au monde, refusa de tetter sa mere; & cette mere qui étoit Idolâtre, resva pendant quelques nuits que son enfant lui disoit, de quitter l'Idolâtrie, sans quoi il ne la tetteroit jamais, quand il en devroit mourir. La mere, pour sauver la vie à son enfant, fit vœu d'embrasser le culte du vrai Dieu, & alors l'enfant se mit à tetter.

Dès le tems du regne de *Mung'l-Can* son ayeul, c'étoit la coutume de ne point donner de nom aux en-

1128 *Journal des Sçarans,*  
sans qu'ils n'eussent passé un an ;  
c'est pourquoi *Cara-Chan* pere d'*O-*  
*gus* ne voulut point lui donner de  
nom qu'après cet âge. Alors ayant  
fait assembler les Seigneurs de sa  
Cour & aprêter un grand repas, il  
fit amener l'enfant, & leur dit en le  
leur montrant : Vous sçavez que  
mon fils ayant à l'heure qu'il est un  
an complet, il est tems de lui don-  
ner un nom. Tout le monde dans  
ce moment se tint dans le silence,  
pour entendre le nom que *Cara-Chan*  
donneroit à son fils ; mais l'enfant  
par un prodige sans exemple, pré-  
vint le pere, & se nomma lui-même  
en disant : *Quel nom prétendez-vous me*  
*donner ? je m'appelle Ogus.* On con-  
jectura de-là que l'enfant deviendroit  
un grand Prince, ce qui arriva en  
effet. *Ogus-Chan* regna cent seize ans,  
& laissa son Royaume à son fils  
*Kun-Chan*, qui le partagea ensuite  
generousement avec six freres qu'il  
avoit. Ce partage fait le sujet du  
troisième chapitre. On voit dans le

quatrième la vie & le regne de *Stuntz-Chan*, & la défaite des *Moguls*. L'Auteur, à l'occasion de cette défaite, raconte dans le cinquième chapitre diverses particularitez que voici en deux mots.

Plusieurs Princes perdirent la vie dans la destruction de l'Empire des *Moguls*; mais deux de ces Princes, l'un appelé *Kayan* & l'autre *Nagos*, se signalerent par une retraite qu'ils firent dans des montagnes, où malgré mille obstacles ils s'ouvrirent un chemin, qui les conduisit eux & leurs femmes dans un pays fertile, où ils eurent un si grand nombre de descendans, que dans la suite des tems le pays ne pouvant suffire pour les contenir tous, ils songerent à retourner dans le pays d'où leurs ancêtres avoient été chassés; mais il s'agissoit de trouver un chemin pour sortir de l'enceinte de ces montagnes; car le sentier par lequel leurs ancêtres y étoient venus, s'étoit perdu par la suite des tems. L'un d'eux

1130 *Journal des Sçavans*,  
ayant remarqué qu'une de ces mon-  
tagnes étoit toute composée de mi-  
nes de fer, s'avisa d'un expedient,  
qui fut de faire allumer du feu au  
pied de cette montagne, pour voir  
si l'on ne pourroit pas venir à bout  
de la fondre. L'expedient fut ap-  
prouvé unanimement : chacun se  
mit à porter du bois & des char-  
bons ; & après avoir disposé tour à  
tour au pied de la montagne un lit  
de bois & un lit de charbons, on y  
mit le feu, qu'on souffla si bien à  
l'aide de 70 soufflets de cuir qu'on  
y avoit appliquez, que la montagne  
se fondit, & laissa un chemin assez  
large pour le passage d'un chameau  
chargé. Ils sortirent tous par ce che-  
min ; & pour perpetuer la mémoire  
d'une si *miraculeuse* sortie, les Mo-  
guls en celebrent tous les ans le jour  
avec une grande solennité. Ils allu-  
ment ce jour-là un grand feu, dans  
lequel on jette un gros morceau de  
fer pour le faire rougir. Le Chan  
assiste à cette ceremonie ; & quand



le fer est bien rouge, il donne un coup de marteau sur ce morceau de fer; ensuite tous les Chefs des Tributs & autres Officiers de distinction, chacun selon son rang, suivent l'exemple du Chan: puis le menu peuple vient qui en fait autant. Cette coutume s'observe dans toute l'étendue de l'Empire des Moguls.

Les autres chapitres consistent en des détails genealogiques, très-nécessaires pour bien entendre l'histoire des Tatars; mais qui seroient très-ennuyeux ici. Le dernier n'est pas tout-à-fait si sérieux; l'histoire qu'on y trouve de la Reine *Alanca* l'égaye un peu. Cette Reine étoit restée veuve de *Dejun-Bajan*, & avoit deux fils, l'un âgé de sept ans appelé *Belgader*, & l'autre âgé de six ans nommé *Eegdsader*. Plusieurs propositions de mariage furent faites à *Alanca*; mais elle les refusa toutes, disant qu'elle étoit obligée pendant la minorité de ses enfans de vacquer

1132 *Journal des Sçavans*,  
uniquement à la Régence. Un cer-  
tain jour, ayant dormi jusqu'au le-  
ver de l'aurore, elle vit en s'éveil-  
lant quelque chose d'aussi brillant  
que le Soleil tomber dans sa cham-  
bre, par une fenêtre haute, & s'ap-  
procher d'elle sous la figure d'un  
homme, de couleur *orangée*, avec  
des yeux d'une beauté particulière;  
ce qui l'épouvanta de telle sorte,  
qu'elle ne put ni se lever ni parler.  
Cependant elle ne perdit point con-  
noissance, & elle remarqua que cet  
esprit après avoir demeuré quelque-  
tems avec elle disparut soudaine-  
ment. Mais comme l'aventure lui  
paroissoit d'une espèce à ne pouvoir  
être cruë facilement, elle n'osa en  
faire confidence à personne. Quel-  
ques jours après, l'esprit revint, &  
dans la suite il renouvela ses visites  
assez fréquemment. Enfin *Alanca* se  
trouva enceinte, & elle fut obligée  
de raconter l'aventure, qu'elle n'a-  
voit osé découvrir; mais elle deman-  
da qu'on lui donnât des gardes pour

qu'on pût s'éclaircir de la vérité en cas que l'esprit continuât à revenir. La chose fut exécutée; & les gardes trouverent qu. tout ce qu'elle avoit dit étoit vra. i. ce n'est qu'ils ne pûrent remarquer aucune figure d'homme. Cependant *Alanca* ayant atteint le terme de sa grossesse, accoucha heureusement de trois fils, dont le premier fut nommé *Bocum-Catagun*, le second *Boskin-Zalzi*, & le troisième *Budendfir-Mogak*. Ces trois Princes menerent une vie conforme à ce qu'on pensoit de leur extraction, & plusieurs peuples considérables sont sortis d'eux.

Le Traducteur remarque dans ses notes, que tous les Historiens Orientaux qui traitent de l'origine des Tartares, font mention de cette aventure d'*Alanca*.

La troisième partie contient 19 chapitres. La naissance de Zingis-Chan; ce qu'il fit dans ses premières années, jusqu'à la mort de son pere, & son avènement au Trône

1134 *Journal des Sçavans* ;  
des Moguls, font la matiere du pre-  
mier. Zingis-Chan vint au monde  
en tenant dans sa main un morceau  
de sang caillé. Le Chan son pere en  
ayant été averti par l'accoucheu-  
se, comme d'une singularité des  
plus surprenantes, consulta là-des-  
sus ses principaux Officiers. Il y en  
eut un qui l'assura, que cette parti-  
cularité présageoit que le Prince  
nouvellement né soumettroit un jour  
à son Empire beaucoup de nations,  
ce qui arriva dans la suite selon la  
prédiction. La genealogie de Zingis  
Chan est rapportée dans un grand  
détail. Ses grandes actions & toutes  
ses expéditions militaires composent  
les 18 autres chapitres. Ce Prince fut  
d'abord nommé *Tamuzin*, & il ne  
prit le nom de *Zingis* que plusieurs  
années ensuite, ce qui arriva par une  
avanture singuliere : Lorsqu'il eut  
atteint l'âge de 40 ans, toutes les  
Tribus des Moguls qui lui étoient  
soumises l'ayant reconnu pour leur  
Chan dans le pays de *Naumancura*,

Il faisoit alors son séjour, il donna grand festin à ses Sujets. Au lieu de cette solennité un certain *Tamuzin*, surnommé l'*Image de Dieu*, trouva ce Prince appelé jusque-là *Tamuzin*, & lui dit, qu'il venoit de la part de Dieu lui déclarer qu'il eut à se nommer dorénavant *Zingis*, & à faire publier incessamment que tous ses Sujets l'appellassent *Zingis-Chan*. Il lui annonça en même-tems que tous ceux de sa postérité seroient *Chans* de generation en generation. Le Prince respecta ce nom, & il prit le nom de *Zingis*, qui signifie *très-grand*, *Zin* en langue mongole voulant dire *grand*, & *Chan* un superlatif. Ce qui engagea ce Prince à respecter si fort le nom de *Cokza*, c'est que ce *Cokza* étoit regardé comme un saint homme. Il avoit coutume au plus fort de l'hiver d'aller pieds nus, & avec des habits très-minces; & comme il ne pouvoit pas de se bien porter, on lui donna le surnom d'*Image de Dieu*.



Il publioit même qu'un  
venoit de tems en tems  
devant lui, & l'enlevoit  
où il s'entretenoit avec

L'Auteur du voyage  
monde, dont nous avons  
le Journal d'Avril 1703  
page 54 tome second  
lut des Chinois est de  
mains, ensuite de les  
de les baisser en disant  
il prétend que ce Zingis-  
rien dire de précis, & de  
tout ce qu'on veut. Il y  
cependant que comme  
me de politesse, il pou-  
gnifier en langue Chi-  
nous venons de voir  
en langue Mogule; &  
jecture.

Zingis-Chan étoit  
bon, mais il ne vouloit  
le trompât; & quand  
quelqu'un à le faire, il  
sans miséricorde. Des  
étrangers venus de la

renner lui ayant surfait avec excès des marchandises dont il avoit déjà provision & dont il sçavoit la valeur, il fit confisquer sur le champ tout ce qu'ils avoient apportez. D'autres de la même ville vinrent ensuite avec des marchandises semblables, Zingis-Chan leur demanda ce qu'ils les vouloient vendre, & ils lui répondirent : *Nous ne prétendons pas demander plus que nos marchandises ne valent. Si elles sont à ton gré tu n'as qu'à les prendre, & à nous en donner ce que tu trouveras être juste. Si tu n'en vou'ois même les avoir sans nous en rien donner, nous ne laisserions pas pour cela d'être contents.* Zingis-Chan satisfait de cette réponse genereuse, leur fit payer leurs marchandises le double de ce qu'elles valoient.

Le dernier chapitre finit par la mort de ce Prince. Il voulut être enterré sous un arbre; voici ce qui y donna lieu. Etant un jour à la chasse, il apperçut un arbre extrê-

1138 *Journal des Sçavans* ;  
mement haut & droit ; cette  
frapa , & lui inspira l'envie  
faire enterrer après sa mort f  
arbre. Il donna ses ordres po  
à ses enfans , qui executerent  
tentions avec toute la solemn  
fible. Dans la suite du tems  
croître de grands arbres aut  
ce tombeau ; ils étoient tou  
en si grande quantité , dit l'A  
qu'une fleche décochée au  
peine à s'y faire jour.

*Marco Polo* à ce qu'observe  
Traducteur dans une note  
que de son tems les Tartares  
coutume de tuer à l'enterrem  
successeurs de *Zingis-Chan* tou  
qui se rencontroient sur le c  
où passoit le convoi , & que  
tems avant son arrivée dans l  
de Tartarie il y avoit eu  
20000 personnes de massaci  
cette maniere à l'enterrem  
*Mangu-Chan* , petit-fils de  
*Chan*. Mais , comme le rer  
l'Auteur de la note , il ne se

que aujourd'hui rien d'approchant  
chez aucune branche des Tartares ;  
et comme entre tous les Auteurs  
Orientaux qui ont écrit des Tartar-  
es, il ne s'en trouve pas un seul qui  
les charge d'une si abominable cou-  
tume ; on peut avec raison la révo-  
quer en doute, sur-tout si l'on con-  
sidere que dans un aussi vaste pays  
que la grande Tartarie, où les habi-  
tans vivent dispersez de côté &  
d'autre dans des hutes mouvances,  
on peut faire plusieurs cens lieuës  
non-seulement sans rencontrer vingt  
mille personnes, mais sans en ren-  
contrer mille, à moins qu'on ne  
veuille supposer, dit agréablement  
le Traducteur, que les vingt mille  
personnes dont parle *Marco Polo*, se  
feroient assemblées exprès pour avoir  
le plaisir de se faire égorger ; à quoi  
il n'est gueres probable qu'il y ait  
jamais eu trop grande presse. Cela  
joint à plusieurs faussetez manifestes  
qui se trouvent dans les écrits de  
*Marco Polo*, le doivent faire regarder

1142 *Journal des Sçavans* ;  
& le placerent malgré lui sur le trône, au grand contentement de tous les Grands de l'Etat. Il regna avec beaucoup de sagesse & de gloire, & justifia pleinement par sa conduite celle que son oncle & ses freres avoient tenuë à son égard. Les noms des deux freres étoient *Zagatai-Chan* & *Taulai-Chan*, Princes braves, qui mirent toute leur étude à seconder leur frere dans les travaux de la guerre. *Ugadai-Chan* envoya un jour pour une expedition importante son frere *Taulai-Chan* avec un corps de dix mille hommes. L'ennemi ayant eu avis de cette démarche, fit avancer cent mille hommes contre *Taulai-Chan*, qui fut bien-tôt investi, & qui auroit été dans peu taillé en pieces avec toutes ses troupes, si, à ce que prétend l'Auteur, ce Prince ne se fût avisé de commander à un magicien qui l'accompagnoit de faire *Dsada*, c'est-à-dire, *de faire venir un rude tems d'hiver*, quoiqu'on fût alors dans le fort  
de



Jun 1727.

1143

Le Peste. Le magicien, à ce que porte l'histoire obéit aux ordres de son maître. Il fit ses enchantemens pendant trois jours; & au bout de ce terme il tomba tant de neige, & le tems devint tout d'un coup si froid, que les soldats de l'armée ennemie qui étoient vêtus de soye & d'autres étoffes minces, ne pouvoient remuer ni pieds ni mains. Alors Taulai-Chan qui avec ses troupes avoit pris ses mesures contre le froid, vint fondre sur les ennemis, & les passa en fil de l'épée, excepté cinq mille hommes qui se sauverent comme ils purent. *Ugadai-Chan* perdit peu de tems après, son frere *Taulai-Chan*, qui mourut de maladie dans le *Ki-lay*, où il avoit remporté cette victoire. *Ugadai Chan* ne lui survêquit pas long-tems; & après plusieurs actions memorables dont nous passons le recit, il fut attaqué subitement d'une maladie qui l'emporta en peu de jours, au grand regret de tous ses Sujets.

Jun.

D 5

Le chapitre second contient quelques actions particulieres d'*Ugadaï-Chan*, qui font voir le caractère de ce Prince. Nous n'en rapporterons que deux. *Ugadaï* ayant fait publier un ordre portant défense à tous ses Sujets de tuer à l'avenir des brebis autrement que par un coup de couteau dans la poitrine, il arriva qu'un Mahometan qui venoit d'acheter une brebis, ferma la porte de sa maison, pour que personne ne pût voir ce qu'il meditoit de faire. Alors se croyant sans témoin, il coupa la tête à sa brebis ; mais un Mogul qui avoit eu quelque soupçon du dessein de ce Mahometan, sur ce qu'il lui avoit vû fermer si soigneusement la porte de sa chambre après y avoir amené sa brebis, s'avisa de monter sur le toit de la maison du Mahometan, où par le moyen de l'ouverture qui y étoit, ( car chez les Tartares tous les toits des maisons ont en leur milieu une ouverture, qui sert en même-tems de fenêtre & de

Jun 1727.

1145

cheminée) il fut spectateur de l'action du Mahometan. Alors il alla se saisir de lui, & ayant pris main-forte, le mena garotté au Chan. Ugadai-Chan apres avoir bien réfléchi sur cette affaire, ordonna de faire mourir le Mogul, & de mettre en liberté le Mahometan, par la raison que ce dernier prenant toutes les précautions possibles pour n'être vu de personne, avoit en quelque maniere satisfait à l'ordonnance; au lieu que le premier avoit méprisé hardiment la loi qui défend de monter sur le toit de son voisin, sans en avoir permission de lui.

Un pauvre vieillard qui n'avoit ni femme ni enfans s'étant présenté devant Ugadai-Chan, lui donna à entendre qu'il souhaitoit faire quelque petit negoce pour se tirer de la necessité où il étoit; mais que l'argent nécessaire pour cela lui manquoit. Le Chan commanda dès le moment qu'on lui donnât 200 dinars d'or. Quelques Seigneurs de sa

Cour tâcherent de le détourner de cette liberalité, par la raison que cet homme n'ayant ni femmes ni enfans, l'argent qu'il lui feroit donner passeroit nécessairement après sa mort en des mains étrangères; mais le Chan persista dans sa première résolution, disant: *Puisque cet homme a imploré mon secours, il seroit injuste que pouvant l'aider, je le renvoyasse les mains vuides.* Les 200 dinars furent comptez sur le champ; mais le pauvre vieillard ne les eut pas plutôt touchés, que transporté de joye il tomba mort.

Le troisième, quatrième & cinquième chapitre de cette quatrième partie ne consistent presque qu'en détails genealogiques.

Nous parlerons du second volume dans un autre Journal.

VOYAGES DU SIEUR AUBERT  
de la Motraye en Europe, en Asie &  
en Afrique. A la Haye, chez Jean  
Johnson & Jean Van-Duren. 1727.  
in-fol. 2. vol. I. vol. pp. 472. II.  
vol. pp. 496. sans les appendix  
& les planches, & se vend à Pa-  
ris, chez Denys Mariette, rue S.  
Jacques, à Saint Augustin & à  
l'Ecu de Venise.

Ces deux volumes contiennent  
une relation de ce qui a paru  
de plus remarquable à l'Auteur pen-  
dant 26 années qu'il a voyagé en  
France, en Angleterre, en Espagne,  
en Italie, dans la Grece, la Turquie,  
la Tartarie Crimée & Nogaye, la  
Circassie, la Suede, la Laponie, &c.  
M. de la Motraye y fait plusieurs  
remarques importantes sur la géo-  
graphie, sur les mœurs, les coutu-  
mes, la religion & les opinions des  
pays où il a fait quelque séjour. Il  
y joint une relation de plusieurs éve-



1148 *Journal des Sçavans*,  
nemens considerables arrivés dans  
les pays où il a voyagé, & dont une  
partie s'est passé sous ses yeux, tels  
que sont le détronement du dernier  
Sultan, la guerre entre les Turcs &  
les Russiens, la paix conclue sur le  
Pruth, la retraite du Roy de Suede  
Charles XII en Turquie, le retour  
de ce Prince en Suede, ses campa-  
gnes en Norwege, sa mort & le  
changement qui se fit après sa mort  
dans la forme du gouvernement de  
la Suede. L'Ouvrage est enrichi  
d'un grand nombre de cartes, de  
plans, de figures en taille-douce,  
où l'on trouve la représentation  
de plusieurs monumens antiques,  
& de medailles tant anciennes que  
modernes, & d'autres curiosités  
de l'art & de la nature. L'Au-  
teur assure dans sa Préface qu'il s'est  
appliqué à déterrer par tout les me-  
dailles, les inscriptions & les autres  
monumens de l'antiquité Grecque,  
Romaine, Runique, &c. & que  
cela lui a si bien réussi, qu'il a pré-

enté dans cet ouvrage aux amateurs de ces sortes de choses, quantité de piéces rares & singulieres, qu'aucun autre n'avoit déterrées avant lui. Il est encore persuadé que le détail dans lequel il est entré sur les dernières années du regne de Charles XII Roy de Sucde, fera plaisir à ses Lecteurs, parce qu'il a été souvent employé par ce Prince dans les affaires de conséquence, tant durant son séjour en Turquie, qu'après son retour dans ses Etats.

Nous ne pouvons donner un extrait détaillé de chaque partie de ces voyages; il nous suffira de rendre compte de ceux de l'Auteur dans deux pays qui sont des moins fréquentez par les voyageurs, la Tartarie & la Laponie. C'est dans le chapitre III de la seconde partie, que M. de la Motraye parle de la Tartarie Européenne d'Akerman, d'Ozacow, de Budgiak & de Crimée, & des deux parties de la Tartarie Asiatique dites de Noghai & de

1150 *Journal des Sçavans,*

Circassie jusqu'à la Mer Caspienne.

Après avoir traversé divers villages de l'Akerman habitez par des Moldaves & des Valaques, transfuges qui aimoient mieux payer un mediocre tribut au Han, que de vivre sous la domination des Princes de leur religion que la Porte leur donne pour Gouverneurs, il arriva à un espece de bourg que les gens du pays appellent Palanza, & qui est un château sans garnison, situé sur une petite éminence près du Niester. Il passa de ce bourg dans un desert de trente à quarante lieues, qui s'étend depuis le Niester jusqu'à Ozacow, & qu'on appelle la Tartarie d'Akerman. Ces Tartares vivent comme les anciens Nomades; ils n'ont ni feu ni lieu. Ils forment cependant des *Hordes* ou *Keddis*; ce sont des villages ambulans, qui sont composez de chariots couverts, & de quelques tentes appellées *Obas*, qui servent d'habitation à leurs femmes & à leurs enfans. Ces chariots sont

sont couverts de gros feutres grisâtres. Les uns servent de magasins pour les provisions de bouche, les autres d'habitation, sur-tout en esté; il y en a d'autres sur lesquels on met les Obas quand on décampe. Les Obas sont ronds en forme de dôme; il y en a aussi de quarrez. Les plus petits ont huit pieds de diamètre, & les plus grands jusqu'à dix-huit. Ils sont faits de bâtons ronds & croisez, couverts par tout de feutres moins épais que celui des chariots, avec une entrée, dont la porte est aussi faite de bâtons & couverte de feutre. Il y a une ouverture en haut pour y laisser entrer le jour, & pour en laisser sortir la fumée. Une serpilliere de feutre tient lieu d'écurie aux chevaux. A quelque distance des Obas on creuse de longues fosses, qui servent de cuisine aux Tartares pendant l'esté. Pour l'hyver, & quand il fait mauvais tems, les cuisines sont creusées dans les Obas des esclaves, qui ne sont guères

1152 *Journal des Sçavans*,  
mieux construits que les écuries des  
chevaux.

Les Tartares choisissent pour placer leur Keddis les meilleures campagnes, & ils y restent aussi long-tems que l'herbe dure. Ils se nourrissent de la chair de leurs chevaux, & de celle d'autres animaux, de fromage & de lait, sur-tout de celui de cavales. Les uns font de fréquentes courses chez les nations voisines avec leurs chevaux frais, pendant que les autres font paître ceux qui ont besoin de repos & de nourriture.

Après avoir traversé ce désert, M. de la Motraye arriva à Ozacow. Cette ville qui est le lieu de la résidence du Bacha n'est pas fort spacieuse; elle est fermée de bons murs, & située sur le penchant d'une colline, & commandée par un château. Notre Auteur dit que c'est-là que les anciens ont placé leur *Olbia*, le *Prospugnaculum Alektoris*. Precop que les habitans du pays appellent *Hor* ou *Horcapi*, c'est-à-dire, Porte d'or, est située où Strab.



bon met la Cimmerie au milieu de l'Isthme de la Chersonese Taurique, aujourd'hui la Crimée. Quoique cette ville ne consiste qu'en quelques maisons faites de branches d'arbres & de bouë, en un château dont les murs sont peu épais & mal entretenus, il y a une garnison Turque; sous des Officiers de la même nation, sur lesquels le Han n'a aucune juridiction. Il en est de même de toutes les autres places qui entourent la Crimée. M. de la Motraye ne put trouver de pain à Precop pour de l'argent, parce que les Tartares en mangent rarement; mais un Grec lui vendit deux medailles qu'il avoit trouvées dans les ruines d'une ville qui étoit proche de Precop.

Kotlevé est une assez grande ville peuplée de Turcs, de Tartares, de Grecs, d'Armeniens, de Juifs. Bauhiséray est aujourd'hui la capitale de toute la Crimée, située entre de hautes montagnes qui lui tiennent lieu de murs. Les Armeniens,

1154 *Journal des Sçavans*,  
les Grecs & les Juifs y payent au  
Han une capitulation annuelle d'un  
étu & un quart ; les Turcs n'y  
payent rien, & les Tartares n'y doi-  
vent au Han que la dixième partie  
des esclaves qu'ils font dans leurs  
courfes. Le Palais du Han est à  
Bauhiseray. Ce Palais est un grand  
corps de bâtimens, mais irregulier.  
En y entrant on voit dans la grande  
cour deux tombeaux de Hans,  
qui font dire, en les comparant avec  
le Palais, que les Hans morts sont  
mieux logez que les vivans. Dans  
l'enceinte de ce Palais le Han fait  
battre un petite monnoye appelée  
*Besichlick*, ou pieces de cinq aspres.  
Auprès de cette ville il y a des fon-  
taines d'une eau douce, & qui est,  
à ce qu'assure l'Auteur, la meilleure  
qu'il ait jamais bûe.

Le Han a douze cens gardes ap-  
pellez Seymens, gens choisis entre  
les Tartares, exercez dès leur jeu-  
nessè & payez par le Grand-Sci-  
gneur. Ils sont obligez en tems de

Jun 1727.

1155

guerre de marcher contre les ennemis de l'Empire Ottoman, aussi-bien que le Han & les autres Tartares. Ceux de Crimée doivent marcher au nombre de 30000 hommes, ceux d'Akerman au nombre de 20000, ceux de Noghaï en plus grand nombre que tous les autres ensemble. C'est moins la soumission aux ordres du Han que l'avidité du butin qui les engage à ce service. Ils marchent à leurs dépens, sans autre provision que vingt ou trente livres de farine de Cumin, qu'ils détrempent dans du lait de cavalle ou dans de l'eau, & qui leur tient lieu de nourriture pour un mois entier, à moins qu'ils ne trouvent quelque village à piller. Quand le Han arrive à l'armée Ottomane, il est admis à l'audience du Grand-Scigneur, s'il commande en personne, ou à celle du Visir. Il y reçoit un bonnet de zebeline, avec une aigrette enrichie de pierreries, un sabre, & d'autres presens; ensuite on le régale magni-

liquement à la maniere des Turcs, & on rotit pour les Tartares quelques milliers de moutons ; ces moutons sont pour ainsi dire empalez dans de gros pieux, qu'on plante à des distances égales & en allée, avec des pyramides de pain entre ces pieux. A un certain signal les Tartares à cheval passent par pelotons entre ces allées, & ils enlèvent le pain & les moutons à moins d'une demie heure. Tant qu'ils restent avec l'armée Ottomane ils y sont nourris ; mais dès qu'ils s'en séparent, ils sont réduits à leur farine, ou à vivre de butin. Ils partagent entr'eux ce butin avec beaucoup de fidélité. Les chevaux des Tartares ne sont pas moins sobres que les maîtres. Quand la terre est couverte de neiges, ils la grattent avec leurs pieds pour découvrir l'herbe ; & s'ils ne trouvent point d'herbe, ils mangent l'écorce des arbres, ou les extrémités des branches. Ces observations sur la maniere de vivre des Tart-



res, ne regardent que le tems où ils sont hors de leur pays ; car tant qu'ils rencontrent des Keddis, ils sont toujours bien reçus & bien régalés à la mode du pays par les autres Tartares, qui exercent entr'eux l'hospitalité gratuitement.

Les armes des Tartares sont le sabre, le carquois, l'arc & la lance. Quand ils sont prêts à partir pour quelque course, ils font une priere où ils demandent à Dieu beaucoup de jeunes esclaves, garçons & filles, qu'ils puissent vendre, & d'autre butin ; & à chaque article de la priere, ceux qui doivent rester à la maison répondent *Amen*.

Les Tartares sont généralement fort prévenus en faveur de leur nation ; ils font consister la beauté de l'un & l'autre sexe en de petits yeux enfoncés, des sourcils noirs & épais, un nez large & camus, un visage plat, & une taille épaisse & ramassée, sur-tout pour les femmes.

On donne le titre d'Empereur au



1158 *Journal des Scavans,*

Han des Tartares; il est, dit l'Auteur, heritier présomptif du Trône Ottoman, au défaut de mâle de la Maison Ottomane. Ses enfans ne sont pas renfermez comme ceux du Grand-Seigneur; chacun d'eux a sa Cour & son emploi militaire. Il y a dans la Tartarie quatre familles nobles par excellence; ceux de la premiere famille ont droit de s'allier avec celle des Hans, & les chefs de ces quatre familles appelez Cherembeyss sont des especes de Ducs; sans lesquels le Han ne doit rien entreprendre. Les autres Nobles appelez Myrfa, ont droit d'opiner dans le Conseil; les Cherembeyss & les Myrfa commandent les Tartares. Le premier Ministre du Han prend le titre de Visir.

Après ce détail dans lequel l'Auteur est entré en parlant de la capitale de la Crimée, qui est le lieu de la résidence du Han, M. de la Mottraye donne une idée des autres villes ou bourgs qui sont sur les côtes

Juin 1727.

1159

de la Crimée, à l'occasion desquels il fait des remarques qui intéresseront les personnes qui aiment la géographie & les antiquitez.

Notre Voyageur ayant traversé le Bosphore Cimerien, arriva au Noghai, dont le pays s'étend de l'Occident à l'Orient entre le Meotide & la mer Gaspie, & du Midy au Nord, entre les fleuves Trimelis & Caracuban. Il n'y a dans le pays que des Keddi; notre Voyageur y a cependant vu des restes de quelques villes, & il y a trouvé des médailles, des bas-reliefs & des inscriptions en caractères qu'il appelle Etrusques, qu'il a fait graver dans son livre, & dont il abandonne l'explication à ceux qui aiment ces sortes de recherches. Il paroît par sa relation qu'il fut bien reçu dans tous ces Keddi, & qu'il y fut bien traité, tant qu'on le peut être dans ces lieux-là, sans qu'il lui en coûtât autre chose que quelques petits présents qu'il faisoit à ses hôtes en les quittant.

Du Noghai M. de la Motraye passa en Circassie, où il ne fut pas moins surpris de la beauté des habitans, qu'il l'avoit été de la laideur des Nogaiens. Les Circassiens ont des Chefs auxquels ils donnent le même nom que les Tartares, mais auxquels ils sont beaucoup plus soumis que les Tartares à leurs Myrzas. Les habitans de la Circassie qui sont les plus près de la Moscovie, sont Chrétiens du Rit Grec; les plus voisins des Tartares & des Persans sont Mahometans; ceux qui habitent le milieu du pays sont Payens, ou pour mieux dire, ajoute l'Auteur, ils le sont tous; car les premiers ne font que mêler quelque partie du culte Moscovite ou Mahometan avec les ceremonies payennes. Ceux qui habitent les montagnes, sont, suivant M. de la Motraye, d'une espece de secte de Druides, qui se prosternent devant de vieux Chênes & d'autres arbres, où ils croient que résident quelques

entrez invisibles, auxquelles ils ne  
 rendent que des graces tempo-  
 raires. Ils s'assemblent à certains jours  
 conuée, & ils marchent en pro-  
 cession autour de ces arbres, aux  
 pieds desquels ils sacrifient divers  
 animaux. Leurs Prêtres qui ne sça-  
 vent ni lire ni écrire, se contentent  
 de répéter certaines formules de  
 prières, qu'ils transmettent à leurs  
 successeurs, telles qu'ils les ont re-  
 çues de leurs ancêtres.

L'Auteur confirme ce que disent  
 d'autres Voyageurs, du trafic que  
 les Cirassiens font de leurs enfans  
 mâles & de l'autre sexe.

Dans un autre Journal nous don-  
 nons un précis du voyage de M.  
 Motraye en Laponie, & de  
 quelques morceaux de son Ouvrage  
 regardant l'état présent de la  
 Laponie.

**PRÆLECTIONES THEO-**  
 logicæ de Myſterio S. Trinitatis  
 quas in Scholis Sorbonicis habuit  
 Honoratus **TOURNELLY**, &  
*Leçons Theologiques ſur le Myſtere*  
*la très-sainte Trinité, &c.* A Paris  
 chez la Veuve Mazieres & J.  
 Garnier, Imprimeurs & Libraires  
 de la Reine. 1726. in-8°. p.  
 638.

**L**E Myſtere auguſte de la très-  
 ſainte Trinité eſt un objet de  
 notre foi, qui confond & humilie  
 notre raiſon, & que notre raiſon  
 néanmoins nous ordonne de croire  
 parce qu'il nous a été clairement  
 révélé par Dieu même. Quoiqu'il  
 ſoit également téméraire, ou de vou-  
 loir le comprendre, ou de ne  
 point vouloir croire, il eſt des es-  
 prits ſuperbes, qui, parce qu'ils  
 croyent, veulent le concevoir ;  
 d'autres, qui, parce qu'ils ne  
 conçoivent point, refusent de



croire. Le but de ce ſçavant traité, ainſi que de tous les écrits de nos Théologiens ſur cette matiere, n'eſt point d'éclaircir le Myſtere de la Trinité & de le faire comprendre ; mais ſeulement d'engager l'eſprit à le croire humblement, d'établir & de fixer le dogme, d'expoſer & de réfuter les erreurs. L'examen de quelques faits curieux & importans de l'hiſtoire Eccleſiaſtique & la diſcuſſion de pluſieurs paſſages de l'Ecriture compoſent l'eſſentiel de ce *Traité*, que l'Auteur partage en ſept Questions.

La premiere regarde la connoiſſance du Myſtere & la neceſſité de le croire. Claudien Mamert qui vivoit en 460, & Pierre Abailard Auteur du XII ſiecle, ont prétendu que le Myſtere de la Trinité étoit ſi conforme à la raiſon, que par elle ſeule on pouvoit l'établir & le prouver, indépendamment de la revelation. Selon eux, Platon l'avoit enſeigné clairement. Raimond Lulle

1164 *Journal des Sçavans* ;  
mort en 1314 avoit aussi à peu près  
les mêmes idées. M. l'Abbé Tour-  
nely soutient au contraire, que le  
Myſtere de la Trinité ne ſçauroit  
être prouvé par les lumieres de la  
raison, laquelle nous apprend ſeu-  
lement qu'il n'eſt pas impoſſible :  
C'eſt-à-dire, que le Myſtere eſt au-  
deſſus de la raison, ſans être contre  
la raison ; ou autrement, qu'il por-  
roit contraire à la raison, ſans pour-  
tant l'être réellement. ( Car ce qui  
eſt réellement contraire à la raison,  
eſt neceſſairement contraire à la ve-  
rité. ) Il fait voir que les Platon-  
iciens puiserent dans leur commerce  
avec les Juifs le peu de connoiſſance  
qu'ils eurent d'un Dieu en trois  
perſonnes ; & à l'égard des subtili-  
tez d'Abailard & des imaginations  
de Raimond Lulle, il leur oppoſe  
des raifonnemens, que la bonne phi-  
loſophie adoptera toujours.

Il eſt vrai-ſemblable que le peu-  
ple Juif n'avoit qu'une idée fort  
confuſe des trois Perſonnes divines.

L'Auteur appelle cette idée, *imperfectam aut ferè nullam* ; mais il soutient en même tems que les Patriarches, les Prophetes & tous les Saints de l'Ancien Testament, avoient une idée *distincte* de ce mystere, & qu'il re-  
 gnoit parmi les Sçavans de cette nation une tradition *obscur* que le Messie seroit Dieu même. Si les Juifs, dit l'Auteur, n'avoient pas eu au moins une connoissance legere & confuse, que Dieu devoit se revêtir de la Nature humaine, ils sembleroient excusables d'avoir fait mourir Jesus-Christ qui se disoit Dieu. C'est aussi ce que prétendent les Juifs aujourd'hui, & par où ils s'efforcent de justifier le crime de leurs Peres.

Des Payens & des Juifs, l'Auteur passe aux Chrétiens, & expose les divers sentimens des Herétiques qui ont refusé de reconnoître trois Personnes divines. Sabellius enseignoit que ces trois Personnes n'étoient point distinguées entr'elles

166 *Journal des Sçavans,*  
réellement, & n'étoient par rapport  
à la divinité, que ce que la figure,  
la clarté & la chaleur du soleil sont  
par rapport au soleil même; c'est-à-  
dire trois modalitez, qui n'étoient  
distinguées que selon notre manière  
de concevoir. D'autres ont donné  
dans une erreur opposée, & ont tel-  
lement distingué les trois Personnes,  
qu'ils en ont fait trois Dieux, &  
ont regardé la nature divine comme  
partagée en trois individus. Ce sys-  
tème des anciens Tritheites, dit no-  
tre Théologien, a été renouvelé de  
nos jours par l'Abbé Faydit, dans  
le livre intitulé: *Alteration du Dogme  
Théologique sur la Trinité, par les faus-  
ses idées des Scolastiques.* Cet Auteur  
admettoit trois substances en Dieu,  
quoiqu'il n'y reconnût qu'une seule  
essence, & ne faisoit pas même diffi-  
culté d'appeller ces trois substances,  
*trois Dieux.*

On doit mettre au nombre des  
*Antitrinitaires* tous ceux qui ont nié  
la Divinité de Jesus-Christ, tels que  
Cerinthus,

Cerinthus , Ebion , Carpocrate ,  
Theodote , Paul de Samosate , Arius  
& Photin. Chacun de ces Heresi-  
arques expliquoit differemment la na-  
ture de Jesus-Christ ; mais tous lui  
refusoient l'essence divine. De sça-  
voir précisément en quoi tous les  
Antitrinitaires ont differé entr'eux ,  
c'est une connoissance assez peu uti-  
le ; il suffit de sçavoir qu'ils ont tous  
été regardez comme Heretiques de-  
puis la naissance du Christianisme.  
De pareilles recherches sont des mi-  
nucies , auxquelles M. Tournely n'a  
ni voulu ni dû s'arrêter. Nos Anti-  
trinitaires modernes ont renouvelé  
l'erreur des Anciens , & ont parti-  
culierement embrassé l'opinion de  
Photin , Evêque de Smyrne & dis-  
ciple de Marcel d'Ancyre. Les deux  
Socins , Lelio & Fauste , eurent pour  
précurseurs Michel Servet , brûlé à  
Geneve par l'ordre de Calvin , &  
Valentin Gentilis , que les Magis-  
trats de Berne firent aussi mourir  
pour la même erreur. Celui-ci dit



en mourant ( comme le rapporte l'Auteur, après Sponde ) que plusieurs étoient morts pour le Fils, mais qu'il étoit le premier qui mourait pour le Pere. Il est certain qu'aucun Heretique n'a jamais attaqué la divinité de la premiere Personne, & on sçait que la troisieme n'a pas été plus épargnée que la seconde, & que la consubstantialité du Saint Esprit a été temerairement contestée & niée par Macedonius.

Nous passons les deux questions suivantes qui regardent les *Processions* & les *Relations* de la sainte Trinité, & où il s'agit de fixer le dogme & le langage catholique.

Dans la quatrieme question notre Théologien entreprend d'exposer les endroits de l'Ecriture, & particulièrement du Nouveau Testament, qui prouvent la réalité & la distinction des trois Personnes. Un des plus favorables est le fameux passage de la 1. Epître de S. Jean, chap. 5. v. 7. *Tres sunt qui testimonium dant*

*In calo, Pater, Verbum, & Spiritus sanctus, & hi tres unum sunt.* Mais quelques-uns ont prétendu que ce verset avoit été inferé dans le texte; & d'autres, en l'admettant, ont avancé qu'il ne prouvoit rien en faveur de la Trinité. Comme c'est un article que M. Tournely traite à fond, & même d'une manière nouvelle, nous croyons que pour l'instruction du Public, il est à propos de nous étendre un peu sur ce point.

L'Auteur avoué d'abord que ce passage ne se trouve point dans plusieurs Mss. mais il est très-éloigné d'adopter tout ce qu'a écrit sur ce sujet M. Simon dans son *Histoire critique du nouveau Testament*. Ce Théologien sçavant, mais hardi, a osé avancer qu'un grand nombre de Mss. Grecs & Latins, qui se trouvent dans plusieurs Bibliothèques, & sur-tout dans celles du Roy, de M. Colbert & de Saint Germain des Prez, ne contiennent point le verset dont il s'agit, & qu'il n'est que dans quelques Mss. qui

n'ont pas plus de 600 ans d'ancienneté. Selon lui, aucun Auteur avant Victor de Vite, qui écrivoit en 490, n'a cité le passage. Il est vrai, dit M. Simon, qu'il en est fait mention dans la *Préface* de Saint Jérôme, sur les Epîtres Canoniques ; mais, ajoute-t-il, cette *Préface* est faussement attribuée au saint Docteur. Saint Cyprien dans son fameux traité de *l'Unité de l'Eglise*, rapporte les paroles du verset en question, sans pourtant les citer comme de Saint Jean. Aussi M. Simon prétend-il que ces paroles ne sont point une citation, mais une pensée de Saint Cyprien même, laquelle n'a qu'un sens métaphorique. Cependant le verset en question se lit dans le Ms. de Cambridge, qui est très-ancien. M. Simon répond que c'est une note marginale qu'un Copiste ignorant ou distrait a fait passer dans le texte, & que d'autres Copistes y ont ensuite insérée à son exemple ; conjecture frivole que ce Théologien a ensuite abandonné.

née, dans sa *Dissertation critique touchant les Mss. de l'Ancien Testament*. Car dans cet écrit qui est à la fin de la troisième partie de l'*Histoire critique du Nouveau Testament*, il prétend que le passage a été inséré dans quelques Mss. Grecs du tems du Concile de Latran, sous Innocent III en 1215, que les Mss. Latins de la Bible commencerent à être traduits en Grec. Supposition absurde & évidemment réfutée par plusieurs Mss. beaucoup plus anciens que le Concile de Latran.

On sent assez combien il est téméraire & dangereux d'admettre une pareille insertion dans l'Ecriture Sainte : celle dont il s'agit, quand elle seroit réelle, ne seroit pas capable à la vérité de détruire la créance du Mystere de la Trinité ; qui nous est revelé dans plusieurs autres endroits du Nouveau Testament ; mais elle affoibliroit assurément l'autorité de la Sainte Ecriture en général, comme l'auteur des *Lettres*

1172 *Journal des Sçavans*,  
sur le livre de la Religion prouvée par  
les faits l'a fait voir, par un raison-  
nement qui paroît sans réplique.  
Quoiqu'il en soit, M. Tournely  
combat démonstrativement l'opini-  
on de M. Simon.

Il soutient d'abord qu'on doit  
avoir beaucoup d'égard pour l'au-  
torité du Mss. de Cambrige, quel-  
qu'ancien & si respectable, qu'Eras-  
me même après avoir supprimé le  
verset dont il s'agit, dans les deux  
premières éditions de son Nouveau  
Testament, jugea à propos de le re-  
mettre dans les deux éditions posté-  
rieures, convaincu sans doute par  
l'authenticité & l'antiquité de ce fa-  
meux Mss. En effet le verset se trou-  
ve dans l'édition d'Erasme en 1543  
que nous avons actuellement sous  
les yeux.

Le verset en question se lit dans tous  
les Mss. sur lesquels fut faite en 1517  
l'édition de la Bible de Ximenés.  
Or ces Mss. étoient également cor-  
rects & anciens. Robert Etienne



cette belle édition du Nouveau  
ment, qu'il donna en 1550 at-  
que des seize Mss. très-anciens  
consultez, il n'y en a aucun  
verset manque, & qu'il en a  
ment trouvé sept où ces deux  
indifferens (*in caelo*), ne se li-  
point. Les Théologiens de Lou-  
qui eurent soin de revoir la  
te en 1580, témoignent que  
une foule de Mss. très anciens  
ont examinez, ils n'en ont  
é que cinq où le verset ne fût  
t. Les Censeurs Romains, qui  
Urbain VIII. travaillerent à  
ion de la Bible, avoient qu'ils  
point trouvé le verset dans  
Mss. Mais le nombre, l'ancien-  
& l'exactitude des autres Mss.  
terminerent à reconnoître l'au-  
ticité du verset dont il s'agit.  
*Correctorium Biblia*, qui est en-  
du X. siècle, & qui est au-  
sui dans la Bibliothèque de Sor-  
ne, porte en marge cette note sur  
ce verset : *hic corrupti sunt quia*

1174 *Journal des Sçavans,*  
*dam libri Græcorum, ut ait B. Hieronimus,*  
*qui hoc capitulum non habent, &*  
*quo maximè fides Catholica roboratur.*  
M. Simon lui-même convient (pour une contradiction manifeste), qu'il y a dans la Bibliothèque de S. Germain des Prez, un Mss. de 800 où le verset se trouve, non à la marge, mais dans le texte même. Enfin les sçavans éditeurs de S. Jérôme parlent aussi d'un très ancien Ms. de Corbie, dans leurs notes sur cette *Preface* dont nous avons parlé ci-devant.

La citation de ce fameux verset par S. Cyprien, par S. Jérôme, & par plusieurs autres anciens auteurs est sans contredit une preuve de son authenticité. Mais voici un nouveau argument, qu'un sçavant d'Italie a fourni à notre Théologien. En 1721 M. Maffei fit imprimer à Florence un ouvrage de Cassiodore qui n'avoit jamais paru. Cet ouvrage qu'il a eu le bonheur de trouver dans la Bibliothèque du Chapitre de Verone

ône, est intitulé; *Cassiodori Senatoris  
complexiones in epistolas & Acta Aposto-  
licum & Apocalypsim*. Or on y lit ces  
paroles remarquables; *Cui rei testi-  
ficantur in terrâ tria Mysteria, Aqua,  
Sanguis & Spiritus, quæ in passione  
Domini leguntur impleta. In cælo autem  
Pater & Filius & Spiritus Sanctus, &  
hi tres unus est Deus*. Cassiodore parle  
ainsi dans une espece de récapitula-  
tion qu'il fait expressément du chap.  
5 de la premiere épître de S. Jean.  
D'où il faut conclure, que du tems  
de Cassiodore, c'est-à-dire, sur la fin  
du 5. & au commencement du 6.  
siècle, le verset étoit dans les exem-  
plaires du Nouveau Testament. Il  
est donc faux qu'il ait été inséré de-  
puis le Concile de Latran sous In-  
nocent III. comme l'a témérairement  
avancé M. Simon. Au reste il est  
à remarquer que Cassiodore, étoit  
très judicieux & très délicat sur le  
choix des exemplaires de la Bible,  
puisque'il recommande expressément  
ce choix & ce discernement aux

1176 *Journal des Sçavans* ;  
Moines, & qu'il les exhorte à se servir des Mss. les plus anciens, les plus exacts, & les plus authentiques. A cette réflexion, qui est de M. Maffei, M. Tournely en ajoute deux autres, qui ne sont ni moins importantes ni moins décisives : la première est que Cassiodore étoit un homme très curieux de livres & d'anciens Mss. de la Bible, comme il le témoigne au chap. 8 de ses *Institutions Divines*. La seconde est que ce Sçavant Auteur Ecclesiastique prenoit la peine de conférer les Mss. de la Bible les uns avec les autres, & d'en corriger les défauts, & d'en éclaircir les endroits difficiles par de doctes commentaires : c'est ce qu'il témoigne encore lui-même dans la Préface de ses *Institutions Divines*.

M. Tournely explique ici d'une manière très naturelle, comment il est arrivé que le verset a été omis dans quelques exemplaires du Nouveau Testament. Un défaut d'ar-

dit-il, de la part de quel-  
 Copistes a produit cette omis-  
 Le verset 7 dont il s'agit,  
 pence par ces mots, *quoniam*  
*sunt qui testimonium dant*, &c. &  
 verset 8 commence aussi par ces  
*& tres sunt qui testimonium dant*  
 &c. Or un Copiste inattentif  
 trait, ayant devant les yeux  
 versets de suite, qui commen-  
 par les mêmes mots, joint na-  
 lement le commencement du  
 verset avec la suite du se-  
 C'est ainsi que *Pater, Verbum,*  
*spiritus Sanctus*, & *hi tres unum*  
 a été omis très vraisemblable-  
 par une distraction assez or-  
 ge, dont les Sçavans éditeurs de  
 intégration de S. Maur disent  
 trouvé plusieurs exemples. ,  
 Mais d'ailleurs ne peut-on pas  
 que les Ariens dont la doctrine  
 autrefois si répandue, & dont  
 nombre a été si grand, ont altéré  
 cet endroit les exemplaires du  
 Nouveau Testament, afin de sup-



primer un passage qui leur étoit contraire. Saint Ambroise leur a reproché ces indignes artifices, dans plusieurs endroits de ses ouvrages. S. Jérôme leur a fait le même reproche, & Socrate témoigne expressément qu'ils avoient altéré & corrompu l'épître de S. Jean.

M. Tournely expose ensuite les autorités des Peres & des anciens Auteurs Ecclesiastiques, qui font mention de ce 7 verset de S. Jean. Comme le témoignage de S. Jérôme est le plus clair & le plus décisif, c'est celui auquel il s'arrête le plus ; mais selon M. Simon, & selon les Peres Benedictins même, qui ont donné l'édition des œuvres de ce Pere, la *Préface* sur les Epîtres Canoniques, dont ce témoignage est tiré, est faussement attribuée à S. Jérôme. Nôtre Theologien n'est point de leur avis, pour plusieurs raisons, que pourtant il appelle lui-même de simples conjectures.

La Divinité de J. C. paroît si clairement attestée en plusieurs endroits du Nouveau Testament, qu'il suffit de les rapporter pour frapper & convaincre un lecteur judicieux & attentif. Ces endroits cependant ne convainquent point les Sociniens, qui y trouvent des sens figurez & allégoriques, qui déplacent les points & les virgules, qui joignent & séparent les mots à leur gré, qui volent, pour ainsi-dire, de versions en versions, & qui à la faveur de mille petites chicanes grammaticales, se flattent d'avoir pour eux l'autorité de l'Ecriture. L'*In principio erat Verbum* &c. de l'Evangile de S. Jean; les paroles, *Qui cum in forma Dei esset* &c. de l'épître aux Philippiens, chap. 2. ces paroles de J. C. même (Joan. cap. 8.) *antequam Abraham fieret, ego sum*, & ces autres (Joan. 10.) *Ego & Pater unum sumus*: ces Textes & plusieurs autres, sont exposés ici avec toutes les subtilités Sociniennes, en sorte qu'on peut

1180 *Journal des Sçavans*,  
dire que le Traité de M. Tour-  
ly renferme un abrégé du système  
de tous les raisonnemens des Antitri-  
nitaires modernes. Mais il refute  
tout cela avec une clarté, une éru-  
dition, & une solidité qui satisfont  
l'esprit, & qui sont très-capables de  
fortifier la Foi. C'est un détail qui  
malheureusement n'est point suscep-  
tible d'extrait, & dont la matière  
a été traitée dans plusieurs livres.  
Mais peut-être qu'on ne la trouve-  
ra nulle part aussi nettement discu-  
tée que dans ce Traité, où le fort  
& le foible des argumens Sociniens  
paroissent sans aucun déguisement,  
& sans aucune obscurité, avec les  
raisonnemens les plus solides qu'on  
a coutume de leur opposer.

Les Sociniens & même quelques  
Calvinistes, comme Jurieu, ont  
avancé qu'avant le Concile de Ni-  
cée l'Eglise ne croyoit pas le Myste-  
re de la Trinité d'une foi distincte  
& explicite. Cette même doctrine a  
presque échappé aussi à des Docteurs

Catholiques. On sçait que le P. Pe-  
tau, dans son 1. livre *de la Trinité*,  
c. 5 n. 7, & c. 8. n. 2, prétend que  
les anciens Auteurs Ecclesiastiques,  
comme Athenagore, Tatien, Theo-  
phile, Tertullien, Lactance, ont cru  
que le Pere étoit plus ancien & plus  
puissant que le Fils, & que le Ver-  
be avoit eu un commencement com-  
me les autres créatures. Mais dans la  
Préface du tome 2, il parle autre-  
ment, & il se contente de dire que  
ces anciens Peres, qui croyoient la  
substance du dogme de la Trinité  
( *substantiam ipsam dogmatis tenentes* )  
ne se sont pas toujours expliqués  
exactement & clairement. Selon M.  
Huet ( *Origenian. l. 2. c. 2.* ) *Inter*  
*Christianos Doctores, qui ante Nicenam*  
*floruerunt Synodum, multi de Trinitatis*  
*Mysterio parum cautè locuti sunt.*

M. Tournely fait remarquer que  
certaines expressions des Peres ne  
doivent pas se prendre à la lettre,  
parce que ce sont ordinairement les  
erreurs des Heretiques qui font naî-

1182 *Journal des Sçavans*,  
tre le langage correct & exact : *Securi  
loquebantur, quia nullus aderat hostis*,  
dit S. Augustin. Mais ces anciens  
Auteurs Ecclesiastiques mêmes,  
qu'on prétend avoir parlé avec si  
peu de précaution du Mystere de la  
Trinité, fournissent une infinité de  
preuves de leur foi par rapport à cet  
article capital, dans plusieurs en-  
droits de leurs Ouvrages. Notre  
Théologien rapporte ici les plus  
clairs & les plus décisifs. Nous ren-  
voyons le Lecteur au Livre de M.  
Tournely, & nous l'assurons qu'il  
y trouvera une discussion sçavante  
& judicieuse des expressions tantôt  
claires & tantôt équivoques & ob-  
scures des premiers Auteurs Eccle-  
siastiques, & des Peres qui ont écrit  
avant le Concile de Nicée.

Nous donnerons incessamment  
l'extrait du Traité de l'Incarnation  
qui paroît depuis quelque tems.



---

NOUVELLES LITTÉRAIRES.  
D'ALLEMAGNE.

**J** Henri Hartung Imprimeur à Jena, doit présentement avoir achevé d'imprimer le sixième volume de *l'Histoire Ecclesiastique du Nouveau Testament*, publiée en forme de questions, suivant la methode de M. Hulner, par M. J. Geo. Heinſius. Les cinq premiers volumes in-12 qui en ont paru depuis 1724 jusqu'en 1726, contiennent *l'Histoire Ecclesiastique du Nouveau Testament* jusqu'au *XVI* siècle inclusivement; celui-ci renfermera tout ce qui regarde le *XVII* siècle. L'Auteur de cet Ouvrage se pique d'une très-grande impartialité.

M. Jean-Henri Grischorius a publié à Halle en Saxe le troisième tome de sa *Traduction Latine de Josephi Binghami, de originibus seu antiquitati-*

1184 *Journal des Sçavans*,  
*bns Ecclesiasticis*, in-4°. 1727. Cette  
traduction de l'Anglois fera dix vo-  
lumes, & pendant qu'elle s'im-  
prime, M. Grisebavius travaille sans re-  
lâche à la continuation de cet Ou-  
vrage.

### D'ANGLETERRE.

Le Traité de Statique que M.  
Motte, Mathématicien habile, a pu-  
blié depuis peu, plaira à ceux qui  
aiment la clarté dans les Ouvrages  
de mathématiques. *A Treatise of the  
mechanical Powers*, &c. 1727. in-8°.   
pp. 222. sans la Préface.

Le même M. Motte publiera in-  
cessamment une Traduction Angloise  
des principes de mathématiques du cé-  
lebre M. Newton; il promet même  
d'y ajouter plusieurs démonstrations  
omisées par l'Auteur. Cette traduc-  
tion aura l'avantage d'avoir été faite  
sous les yeux & suivant les avis de  
M. Newton.

Comme la langue Italienne est  
fort estimée en Angleterre, M. Haym

Juln 1727.

1185

né à Rome, a cru devoir publier en faveur de ceux qui cultivent cette langue, le Catalogue dont voici le titre : *Notizia de libri rari nella lingua Italiana, in quattro parti principali; cioè, historia, poesia, prose, arti e scienze, avessovi tutto il libro della eloquenza Italiana di Mons. Giusto Fontanini, con il suo ragionamento intorno la detta materia. Con tavole copiosissime, e necessarie. In Londra: Per Jacob Tonson. & Giovanni Watts. 1726. in-8°. pp. 302.*

M. Lardner vient de donner au Public un Ouvrage important, dans lequel il confirme les faits mentionnez par occasion dans le Nouveau Testament, en citant divers passages d'anciens Auteurs contemporains de Jesus-Christ ou des Apôtres, ou qui ont vécu peu de tems après. *The credibility of the Gospel-History, &c.* L'érudition est sagement répandue dans cet Ouvrage; l'Auteur y fait de très-bonnes observations, dont une entr'autres est, que

1186 *Journal des Sçavans* ;  
Saint Paul a toujours gardé les règles de la bienséance & de la politesse, en disputant avec les ennemis de la religion Chrétienne. 1727. 2. vol. in-8°. I. vol. pag. 534. II. vol. pag. 400, sans la Préface ; l'introduction & deux tables de matiere. M. *Lardner* a dessein de prouver dans un autre Ouvrage les principaux faits de l'Evangile.

On a publié depuis peu huit sermons de M. *Rogers* , Docteur en Théologie & Chanoine de *Wels*, Ces Sermons roulent sur la nécessité d'une révélation, & sur la verité de la Religion Chrétienne. in-8°. pag. 222, sans la Préface qui est fort étendue. Il n'y a point de pays où l'on imprime un plus grand nombre de livres sur cette matiere qu'en Angleterre.

*Initium Evangelii Sancti Joannis Apostoli ex antiquitate Ecclesiastica restitutum, indidemque nova ratione illustratum. In hoc opere ante omnia probatur, Joannem non scripsisse, & Deus erat,*

Juin 1727.

1187

*sed, & Dei erat Verbum, tum etiam multa dicta scriptura sancta illustrantur, & non pauca antiquorum Ecclesiasticorum ac Hereticorum loca ventilantur & emendantur. Per E. M. Artemonium anno Domini 1727. L'érudition ecclésiastique & l'hétérodoxie marchent à pas égaux dans cet Ouvrage; l'Auteur attaque l'Arianisme de toutes ses forces. Il croit la satisfaction de Jesus-Christ. On n'en a tiré que 3 ou 400 exemplaires de ce livre. in-8°. pag. 624.*

Nous ajouterons ici à ce que nous avons dit dans nos Nouvelles du mois de May au sujet du livre intitulé, *Petri Petri Medici Parisiensis in tres Priores Aratai libros commentarii*, que le manuscrit de cet Ouvrage a été trouvé parmi les papiers de M. Grævius. Il est imprimé en 1726, pag. 128, sans la vie du Commentateur, qui est de la façon de M. Maittaire, à qui nous sommes redevables de l'édition de cet Ouvrage, & sans les tables.



1188 *Journal des Sçavans,*

Les discours de feu M. Blackall Evêque d'Exeter sur l'Oraison Dominicale, ont été imprimez depuis peu in-8°. pp. 328.

M. Barry Docteur en Medecine a publié un *Traité de la consommation du Poumon*. Cette Ouvrage est précédé d'une explication de la Nutrition, de la structure & de l'usage du poumon. 1727. in-8°. pp. 276, sans la Préface.

M. Dawson Docteur en Théologie vient de nous donner une *Dissertation sur l'apparition de Samuel à Endor*. Il en soutient la réalité. 1727. in-8°. pag. 184. Le même Auteur nous promet quelques dissertations sur le songe de la femme de Pilate, sur l'apparition de Moyse & d'Elie, sur la délivrance de S. Pierre par un Ange, & sur la réponse d'Abraham au mauvais riche.

M. Colliber a fait imprimer une *Histoire des expéditions navales des Anglois*. 1727. in-8°. pag. 312.

M. Davies publia en 1706 une

*Nouvelle édition des Commentaires de Casar, &c.* Comme il en restoit quelques exemplaires entre les mains du Libraire, M. *Davies* y a ajouté de nouvelles notes de sa façon ; il a corrigé plusieurs passages par le moyen des diverses leçons de plus de dix manuscrits, qui appartenoient ci-devant à M. *Gudius*. Ces variantes lui ont été communiquées par M. *Albert Fabricius*.

M. *Coxe* vient de publier une *Description de la Caroline, du grand fleuve Mississipi, des cinq grands lacs navigables, &c.* 1727. in-8°.

J. *Walthoe* débite un Sermon du Docteur W. *Berriman*, sur une manière qui n'est guères celle des Sermons, sçavoir, sur l'utilité des sciences. Il est intitulé, *Human Learning recommended from the exemple of Moses*.

La troisième & dernière partie des *Mémoires de Jean Ker de Kerland* paroît depuis peu par les soins du nommé M. *S'gray*, dépositaire des papiers de l'Auteur.

1190 *Journal des Sçavans,*

Le Docteur *Robinson* a fait imprimer, *A New method of treating consumptions.*

J. *Bowyer* a publié in-8°. la seconde édition de J. *Freind* ad Cel. virum Rich. Mead M. D. de quibusdam variorum generibus (pistola, & oratio anniversaria in Theatro Collegii Regalis Medicorum Londini habita, ex Hancini instituto.

Il paroît chez J. *Walthoe*, *Compleat History of the most remarkable transactions at sea.* Cette histoire qui est ornée des cartes marines nécessaires, descend jusqu'à la dernière guerre. Elle est de M. *Burchett*.

Voici le titre d'un autre livre sur le même sujet : *Columna rostrata, or a critical history of the English sea affairs, &c.*

Le Docteur *Edouard Stobther* vient de donner, *Materia Medica, or a new description, &c.* Il y décrit les vertus des drogues & des simples, aujourd'hui en usage dans la Médecine. C'est une traduction du latin du feu Docteur

Jun 1727. 1191

Docteur Paul Herman, Professeur en Botanique à Leyde.

Jean Peele débite un Ouvrage sur les conjonctures présentes, intitulé, *Clodius & Cicero*.

Pour épargner aux femmes la honte & les frais de se découvrir aux Medecins, un Medecin Anglois vient de publier un livre intitulé : *The ladies physical directory*. Le but de cet Ouvrage est de les mettre en état de devenir elles-mêmes leur Medecin, en leur apprenant à connoître les causes & les remedes de leurs maladies secretes.

M. Jean Cagnier connu par plusieurs Ouvrages, & particulièrement par la vie de Mahomet, écrite en Arabe par Ismaël Abulf da, qu'il publia en Arabe & en Latin avec des notes très-curieuses en 1723, propose par souscription sa traduction Latine ornée de notes & de cartes, de la Geographie universelle du même Abulfeda. En voici le titre : *Ismaelis Abulfeda, Principis Hamah, Geographica*

Jun.

H 5

1192 *Journal des Sçavans*;  
universalis, in tabulas, secundum clu-  
mata & regiones, digesta, cum longitu-  
dinibus & latitudinibus urbium, locorum-  
que celebriorum, & eorum descriptioni-  
bus ad mentem doctissimorum Orientis  
Geographorum numero plusquam LX Au-  
torum. Opus praestantissimum, Geogra-  
phiam sacram aequae ac profanam, illus-  
trans; olim à Joanne Gravio, Astronomia  
in Academia Oxoniensi Professore Savi-  
liano ( post prima wilhelmi Schickardæ  
ventanna ) ab hinc jam 76 annis con-  
summatum, ut ipsemet, praefatione ad bi-  
nas ejusdem Geographia tabulas speci-  
minis loco à se editas anno 1650, testa-  
tur; sed quod tempore belli civilis cum  
reliqua auctoris domestica suppellectile, a  
Perduellionibus oppressum ac deperditum,  
lucem non vidit. Nunc vero è codicibus  
Ass. biblioth. Bodl. usdem nempe quibus  
usus fuerat Joannes Gravius, adhibitis  
insuper in subsidium Doctorum virorum,  
qui & idem opus ante & post Graviū  
moliti sunt, Viç. Th. Epeni, Jacobi Ge-  
lii, Sam. Clerici, Henrici Wildii, sed præ-  
ceteris viri incomparabilis, non minus



Jun 1727.

1193

*doctrina quam natalium splendore conspicui, Guillelmi Gufsi Collegii Oxon. Socii, exemplaribus apographis inter se collatis. Arabicè denuò descr. pfit Latine vertit, n appis Geographicis adornavit, notisque adiecit Joannes Gagnier. A. M.*  
Cet Ouvrage pourra faire un volume in-folio d'environ 160 feuilles, sans compter les cartes géographiques, &c. Le prix de la souscription est de deux Guinées, dont on donnera une en souscrivant, & l'autre en recevant l'exemplaire. On en promet gratis, un septième à ceux qui souscriront pour six.

## DE HOLLANDE.

Le *Mentor Moderne* vient d'être réimprimé, & se débite à Amsterdam en quatre volumes in-douze chez Humbert. Cette nouvelle édition a été exactement revue & corrigée avec soin de quantité de fautes qui se trouvent dans la première. Elle est augmentée d'une ample table des matieres, avec la

H 5 ij

1194 *Journal des Sçavans*,  
citation des Auteurs d'où sont tirés  
les passages qui sont à la tête de cha-  
que discours, qui avoit été neglgee  
dans la précédente édition.

Van Duren de la Haye a imprimé,  
*Reflexions sur la recherche des motifs  
de la conduite de la Grande-Breta-  
gne, avec la réponse, & autres piéces  
sur les affaires du tems.* in-4°.

Les Vestein & Smith ont imprimé  
& débitent, *P. Ovidii Nasonis  
opera omnia, cum integris Jac. Micylli,  
Herculis Ciosani, Dan. & Nicol. Hensie-  
caris secundis, & aliorum in singulas  
partes adnotationibus, Cura & Studio  
P. Burmanni, qui & suas in omne opus  
notas adiecit.*

Les freres Verbeck impriment à  
Leyde, *Specimina naturalium experi-  
mentorum factorum in Academia del Cio-  
mento dicta, sub auspiciis S. remissimi  
Principis Leopoldi Hetruria Ducis, &  
descriptorum à Secretario dicta Acade-  
mia, traduit de l'Italien en Latin*  
in-4°. avec figures.

Juin 1727.

1195

DE PARIS.

Jacques Rollin Libraire, Quay des Augustins, D. Mariette, J. B. Delepine, & J. B. Coignard le fils, rue S. Jacques, viennent de proposer en souscription une nouvelle édition de l'*Histoire de France du Pere Daniel*. Cette nouvelle édition sera divisée en dix vol. in-4°. qui seront imprimez en caracteres de S. Augustin. Le prix pour les Souscripteurs sera de 70 livres pour le petit papier, & de 100 livres pour le grand, dont on tirera un très-petit nombre d'exemplaires. Trois éditions de cette histoire faites & entierement épuisées en assez peu de tems; la premiere in-fol. à Paris en 1713, la seconde in-4°. avec des augmentations considerables dans le pays étranger, & la troisième aussi in-4°. avec de nouvelles augmentations à Paris en 1722, l'ont fait assez connoître pour nous dispenser de rien dire ici de l'Ouvrage en lui-même.

Nous nous contenterons d'assurer sur la promesse des Libraires, que rien ne sera épargné pour rendre cette quatrième édition de beaucoup supérieure aux trois précédentes, renvoyant d'ailleurs au *Prospectus* qu'ils en distribuënt, ceux qui voudront être plus amplement instruits du degré de perfection où ils prétendent la porter.

Les mêmes Libraires viennent de mettre en vente une nouvelle édition de *l'abregé de cette Histoire*, en six volumes in-4°. de grand papier.

Jacques Rollin & ses Associés pour l'histoire de Malthe de M. l'Abbé de Vertot, avoient imprimé cette histoire en même-tems in-12 & in-4°. mais l'édition in-12 se trouvant entièrement consommée dans le pays étranger, quoique tirée à deux mille exemplaires, ils ont été obligés d'en faire une seconde édition in-12, qu'ils publieront incessamment en cinq volumes.

Les freres Gandouin Libraires

Juin 1727.

1197

ay des Augustins, P. Fr. Giffart & P. Armand, rue S. Jacques, ont aussi de proposer en souscription : *L'Histoire de Polybe nouvellement traduite du Grec par Dom Vincent Illier, Benedictin de la Congrégation de Saint Maur, avec un Commentaire en corps de science militaire ; enrichi de notes critiques & historiques, ou toutes les grandes parties de la guerre, soit de l'offensive, soit pour la défensive, expliquées, démontrées & représentées en figures, &c. par M. de Folard, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.* Auteur de ce grand commentaire lire dans le prospectus qui s'en est distribué actuellement dans le Public, que quoique son but principal ait été d'établir sur la guerre des principes qui puissent conduire ce bel art à sa perfection ; il ne s'y est pas tellement borné qu'il n'ait de tems en tems quelques digressions, qui ne paroîtront pas inutiles. « Tantôt, dit-il, c'est



1198 *Journal des Sçavans*,

» l'éloge de quelques personnes  
» illustres qui n'étoient pas al  
» connus; tantôt la critique de cer  
» tains faits, qui jusqu'à présent  
» avoient été regardez comme  
» dubitables. Ici je mets dans  
» son jour la politique des Grecs  
» des Romains, & de plusieurs  
» tres; la je prends la liberté  
» faire observer les fautes, où il  
» semble que certains Auteurs  
» anciens que modernes font to  
» bez. Enfin tout l'Ouvrage  
» parsemé de mille particularités  
» qui pour ne pas appartenir  
» immédiatement à la guerre, ne  
» ront que le rendre plus agréa  
» & utile à un plus grand nom  
» de personnes.

L'Ouvrage entier sera divisé  
huit volumes in-4°. que l'Auteur  
ne craint point d'assurer devoir  
surpasser les uns les autres, soit  
l'importance des matieres, soit  
le nombre & la beauté des plans  
qui monteront à près de 300.

Jun 1727. 3199

Le premier volume est achevé, & sera livré à chacun des Soufcripteurs avec la reconnoissance de soufcription. Les soufcriptions feront de 10 livres pour le petit papier, & de 20 livres pour le grand, dont les payemens se feront en plusieurs fois, mais toujours en recevant quelque nouveau volume.

On trouve chez Giffard rue S. Jacques & Compagnie, une seconde édition indiquée à la Haye, de l'histoire d'Angleterre intitulée : *L'histoire de son tems, par le Docteur Burnet, Evêque de Salisbury, contenant le regne du Roy Jacques depuis 1685 jusqu'à 1689, traduite de l'Anglois, en 4 vol. in-12.* On a imprimé en Hollande deux traductions de cet Ouvrage, l'une in-12 3 volumes, & l'autre in-4° 1 volume. Celle-ci qui est estimée la meilleure, a servi de copie à cette nouvelle édition.

Robustel le jeune rue S. Jacques & l'Image Saint Jean & Compagnie, vient de publier la nouvelle édition

Jun.

15

1200 *Journal des Sçavans*,  
de l'État de la France, qu'on atten-  
doit depuis long-tems. Cet Ouvrage  
est de la nature de ceux qu'il est  
utile de renouveler de tems en tems,  
& que le Public ne se plaint point  
de voir augmenter, changer & cor-  
riger à chaque édition qu'on en fait.  
Nous sommes redevables des pre-  
mières éditions qu'on fit de celui-ci  
en 1699, 1702, 1708, 1712 &  
1718, aux soins de feu Monsieur  
*Lois Trabouillet*, Chapelain du Roy  
& Chanoine de Meaux. Cet Auteur  
étant mort, le Pere *Ange Religieux*  
*Augustin Déchaussé*, fut chargé de  
ce travail, & il en donna en 1722  
une édition qu'il orna de recherches  
curieuses sur les qualitez & les préro-  
gatives de nos Rois, sur leur sacre,  
leur couronnement & leurs armoi-  
ries, sur les minoritez, les régences,  
&c. Il y joignit un abrégé histori-  
que des trois Races Royales & de  
la branche de Bourbon; il inséra  
dans le corps de l'Ouvrage plusieurs  
additions importantes, principale-

ment sur l'origine de quelques-unes des charges de la Maison du Roy. L'édition qui en paroît aujourd'hui en cinq volumes in-12 est faite sur le plan de cette précédente ; les changemens survenus depuis la dernière y ont été marqués le plus exactement qu'on a pû ; tout ce qui ne convient plus à l'état présent de la France en a été soigneusement retranché, & on y a fait toutes les additions qu'on a cruës nécessaires. Le Public en est redevable aux soins du R. P. *Simplicien*, Religieux Augustin Déchaussé, qui avoit long-tems travaillé avec le Pere Ange son Confrere, & qui après sa mort arrivée le 4 Janvier 1726 s'est chargé de continuer les Ouvrages qu'il avoit commencez.

Les freres Barbou viennent de publier une *Nouvelle traduction des Fables de Phædre*, augmentées de plusieurs fables & des sentences de *Pублиus Syrus*, qui ne sont point dans les précédentes éditions ; le tout im-

1202 *Journal des Sçavans*,  
primé en Latin & en François;  
avec des notes critiques, morales &  
Historiques qui en facilitent l'intel-  
ligence, & des chiffres qui en for-  
ment la construction. C'est un in-12  
de 363 pages, sans la préface, la  
table des fables, & l'épître dedica-  
toire à S. A. S. Monseigneur le  
Comte de la Marche, aujourd'hui  
Prince de Conty. Le Pere *Fabre* de  
l'Oratoire de qui l'on attend inces-  
samment quelque nouveau volume  
de la continuation de l'histoire Ec-  
clesiastique de Monsieur *Fleuri*, est  
Auteur de cette traduction.

Les mêmes Freres *Barbou* vien-  
nent de publier une seconde édition  
d'un Ouvrage estimé, intitulé, *Les*  
*Hommes*, revûë, corrigée & augmen-  
tée par l'Auteur ( M. l'Abbé de *Va-*  
*rennes*, connu dans la république  
des lettres. ) C'est une critique fort  
sensée de nos mœurs. Cette secon-  
de édition s'est fait attendre ; mais  
les Libraires disent dans leur avis  
au Lecteur, que l'Auteur a exigé



qu'on ne la donnât point qu'il ne  
pût revûe. C'est un volume in-12  
de 301 pages, sans compter la Pré-  
face & la table des matieres.

Il a paru & on a vû affiché en  
même-tems un petit Ouvrage d'une  
autre nature que le précédent inti-  
tulé, *Les Chars*. C'est un in-8° de  
dix ou douze feuilles, dont M. de  
Montgros se déclare l'Auteur. Les  
planches en ont été gravées par M.  
le Comte de Caylus. Il se vend chez  
Quillau fils, rue Galande.

Le même Quillau fils débite de-  
puis peu de jours une brochure in-  
12 intitulée, *Réponse à la Critique de*  
*M. \*\*\* contre un nouveau système de*  
*chant. Par M. \*\*\* Prêtre*. La criti-  
que a paru sans nom de Ville, d'Au-  
teur ni d'Imprimeur, sans Permis-  
sion, sans Approbation. Dans la ré-  
ponse l'Auteur fait deux choses. 1°.  
Il expose les difficultez du chant  
suivant les anciennes methodes. 2°.  
Il s'efforce de démontrer la facilité  
du chant, suivant son nouveau sys-

1204 *Journal des Sçavans*,  
tême ; ces deux opérations sont sui-  
vies du recueil des Approbations  
dont l'Auteur s'est muni. La pre-  
miere qu'il produit est de l'Acadé-  
mie Royale des Sciences. Comme  
sur cette approbation même on lui  
a fait une objection assez serieuse, il  
tâche d'y repondre. La seconde est  
de M. Guillery, Maître de musique  
de S. Germain de l'Auxerrois ; elle  
est accompagnée d'un éloge que  
nous avons cru pouvoir inserer ici  
à cause de sa singularité.

*Tantum ergo institutionis*

*Approbetur visui,*

*Et aliquum documentum ;*

*Novo cedaturui.*

*Ut facilius sit supplementum ;*

*Sensuum defectui.*

La troisième est de M. de Campra,  
Maître de Musique du Roy, qui  
a fait que souscrire à celle de l'Ac-  
adémie des Sciences. La quatrième  
est de M. de la Croix, Maître de  
Musique du Roy en la Sainte Cha-  
pelle de Paris. La cinquième de M.

de Clairambault, Maître de Musique de Saint Sulpice. La sixième, de M. Cottais, Maître de Musique de Saint Eustache, qui ne craint point de qualifier le nouveau système de *système d'or*. La septième, de M. l'Alouette, Maître de Musique de Notre-Dame. L'Auteur fait actuellement imprimer un Livre de chant conforme à ces nouvelles règles, dont nous aurons alors une belle occasion de rendre compte au Public.

Le Pere le Brun; Prêtre de l'Oratoire, nous donne avis qu'il prépare une réponse au Pere Bougeant Jesuite, qui l'a attaqué sur son sentiment touchant l'essence & la forme de la Consécration de l'Eucharistie.

Les derniers traités de la Théologie du R. P. Boucat qui ont paru, & dont nous rendrons compte avec le tems, sont de *Deo Trino, Creatore, Premotore, de Angelis, de Gratia secundum mentem Augustini & Thoma, de*

1206 *Journal des Sçavans*,  
*Scriptura*, de *Concilis*, de *Ecclesia*, de  
*Incarnatione* ; les *Traitez de Scrip-*  
*tura*, & celui de *Concilis* meritent  
sur-tout une attention particuliere.  
Nous avons a-present la *Théologie*  
de ce R. P. complete en cinq vo-  
lume in-fol. & en vingt volumes in-  
8°. elle se trouve à Paris rue Saint  
Jacques, chez Cavelier.

Chaubert, Quay des Augustins,  
vient de rendre publique la *Défense*  
de la *Bibliothèque historique & critique*  
des *Auteurs de la Congrégation de S.*  
*Maur*, contre la *Critique* qui en a paru  
sous le nom de Dom le Ruchoux de Nor-  
tes, & qui est en effet du sieur Per-  
doux de la Perriere. L'Auteur de  
cette *Défense* ne se borne pas à ré-  
futer la *Critique* de ce Censeur,  
mais par une espeece d'*Errata* fort  
utile, il y corrige quelques fautes  
essentiellees échappées à l'Imprimeur  
de la *Bibliothèque*, & supplée à bien  
des omissions, qui pour la plupart  
ont leur source dans l'inattention de  
ce même Imprimeur. C'est une bro-

Juin 1727.

1207

chure in-12. qu'on pourra sans peine joindre à la Bibliothèque, quand même elle seroit reliée.

On trouve chez Simart, rue Saint Jacques, la nouvelle édition de la *Critique des Annales de Baronius* par le P. Pagi 4. vol. in-fol. 1727. à Anvers.

On distribue ici un discours sur *l'Union* imprimé à Tours, & prononcé par M. *Mensner*, Procureur du Roy au Présidial de Tours à la dernière ouverture des Audiences ; celui qu'il prononça en pareille occasion en 1725. sur *le travail*, fut aussi imprimé, nous l'annonçames alors. Ces pièces d'éloquence peuvent intéresser principalement ceux qui selon la coutume, sont obligés dans les différens Tribunaux du Royaume, de prononcer des discours aux ouvertures des Audiences.

La première édition de la *Traduction des Voyages de Gulliver* qui a paru après Pâques de cette année, se trouvant entièrement épuisée, les Li-



braires viennent d'en faire une seconde édition en petit caractère & en un seul volume, & une troisième de même caractère que la première.

Il paroît chez Chaubert & la veuve Guillaume une critique de la Comédie du Philosophe marié de M. Destouches; cette critique est intitulée les *Caractères de la Comédie du Philosophe marié*. C'est une brochure in-8°. de la même forme que la Comédie qui se vend chez le Breton Pere; l'Auteur de cette critique se propose de faire voir que tous les caractères de cette pièce, qui a eu tant de succès, sont défectueux. Nous annonçons celle-ci comme la première, il en paroît quelques autres qui toutes reviennent au même but. Le même Libraire vend une Comédie du Théâtre Italien qu'on trouve bien écrite, & qui est intitulée; *le Philosophe, Dupe de l'amour* in-8°.

On nous prie d'avertir ici le Public que l'on fera à Paris vers le 15 de Juillet prochain la vente d'un

Juin 1727. 1209

*Atlas unique & singulier en 78 grands volumes in-fol. relieure uniforme qui comprend toutes les cartes, & les descriptions des Pays, Royaumes, Etats, Provinces, & Villes des quatre Parties du monde, les plans, les vuës & profils des places, forteresses, Châteaux, édifices publics, antiquitez, monumens, &c. les Généalogies, les armoiries des Rois, des Princes & des familles, & un recueil de portraits des Rois, des Princes & des Hommes illustres. Gabriël Martin, rue saint Jacques, à l'Etoile, distribue un prospectus détaillé de ce grand Ouvrage, & doit faire voir l'ouvrage même aux curieux qui le souhaiteront.*

---

Fautes à corriger dans le Journal  
de May 1727.

Page	Ligne	Fautes	Corrections.
868	11	les mêmes	ces mêmes
870	7	déférence	ditérence
Ibid	23	décrire	décrier

Page	Ligne	Fautes	Corrections
902	23	grifonner	grifonner
902	6	par M. de Charles	par le P. de Charles
991	10	li <sub>u</sub> c	ligne

## T A B L E

des articles contenus dans le  
Journal de May 1727.

<b>M</b> emoire pour Georges Leopold, fils unique, & seul heritier de Leopold Eberhard, Duc de Wirtemberg, Prince de Montbelliard, page,	1011
Refutation de la dissertation de R. P. le Brun, sur la forme de la consecration de l'Eucharistie,	1029
Journal des observations Physiques, mathematiques, &c. du R. P. Feuillée,	1035
Les Apologies de M. l'abbé d'Olivet, & les Réponses qui y ont été faites par les PP. Castel & du Cerceau,	1030
Question de Droit Ecclesiastique : si l'Eglise d'Arras, est sujette à la Régale,	1100
Réflexions sur l'usage de l'Opium	1108
Histoire généalogique des Tatars,	1120
Voyages de la Mottraye, &c.	1147
Traité de la Trinité de M. Tournely,	1162
Nouvelles littéraires,	1182





